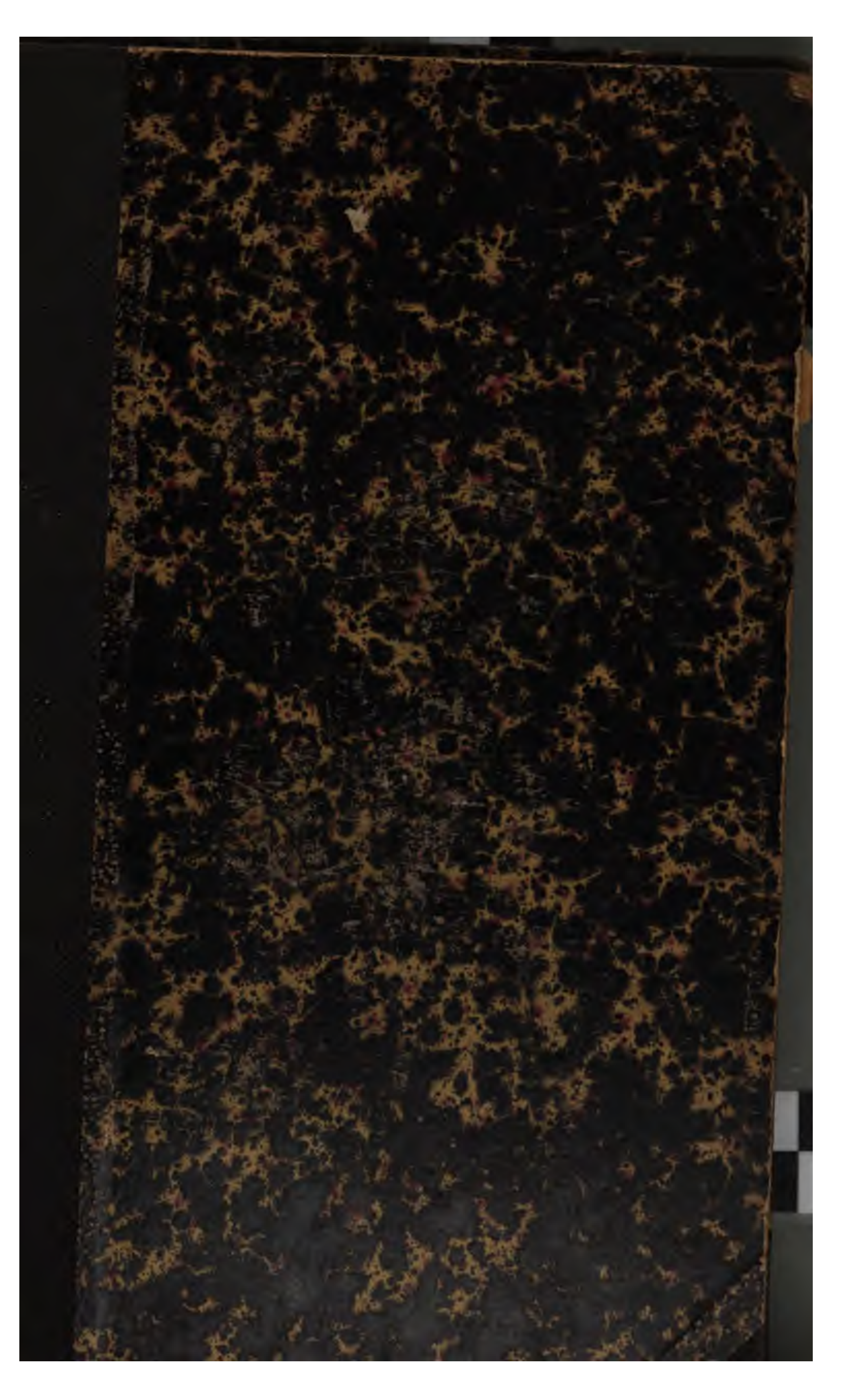






# LETTRES

## ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

DE LA NOUVELLE MISSION

# DU MADURÉ

ÉDITÉES

PAR LE P. J. BERTRAND

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE DU MADURÉ

TOME PREMIER

J.-B. PÉLAGAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

PARIS | LYON
5, RUE DE TOURNON, 5 | 48, RUE MERCIÈRE, 48

TOULOUSE

ED. PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1865

# PRÉFACE

En donnant au public, dans un premier ouvrage intitulé *la Mission du Maduré*, l'histoire de l'ancienne mission racontée par les lettres de ses missionnaires, nous ne réalisions que la moitié de notre titre, et nous nous proposions de compléter notre travail en y ajoutant, d'après le même plan, l'histoire de la nouvelle mission.

Plusieurs raisons ont retardé l'exécution de ce projet; et, parmi ces raisons, les occupations multipliées, les embarras de position et les difficultés de circonstances, que nous pourrions justement alléguer ici, ne furent peut-être pas les plus fortes ou les plus décisives. Nous l'avouerons en toute simplicité, il en coûtait aux nouveaux missionnaires de se poser en face de leurs glorieux devanciers et de présenter leurs faibles efforts

comme la continuation des œuvres grandioses de ces géants. Mais puisque c'est la condition des choses humaines, dans l'ordre de la grâce aussi bien que dans l'ordre de la nature, de commencer par être ce qu'il y a de plus petit, et comme le grain de sénevé, nous n'hésitons plus à retracer ici le modeste tableau de la mission renaissante et des humbles travaux de ses ouvriers. Nous y sommes invités par les heureux développements de cette œuvre, qui attestent les bénédictions du ciel et font espérer que le grain de sénevé pourra devenir un arbre et offrir un abri aux oiseaux du ciel ; nous sommes encouragés surtout par la bienveillante sympathie de la sacrée Congrégation de la Propagande et les précieux témoignages de satisfaction qu'elle a souvent daigné accorder à cette nouvelle mission.

La nécessité de nous imposer des limites très-restreintes, dans un siècle qui a peur des longs ouvrages, nous force à sacrifier la plupart des lettres que nous avons sous les yeux ; nous choisirons celles qui nous paraîtront présenter plus d'intérêt, et nous les classerons de manière à composer l'histoire la plus exacte et la plus complète. Deux volumes, après avoir recueilli les documents qui relient la présente mission à l'ancienne dont ils indiquent les restes ou les débris, exposeront l'origine de la nouvelle mission du Maduré, raconteront ses difficultés et ses combats, la suivront dans ses progrès et ses œuvres, et feront assister le lecteur aux tra-

vaux et aux succès actuels des missionnaires, qui après avoir semé dans les larmes commencent à moissonner dans la joie. Ces deux volumes ouvriront une série de publications successives qui paraîtront en leur temps, à mesure que les lettres des missionnaires fourniront la matière d'un nouveau volume. Puisse cet ouvrage n'être pas trop indigné des anciennes *Lettres édifiantes et curieuses*, dont il annonce la continuation, et comme elles justifier son titre, pour l'édification des lecteurs, la plus grande gloire de Dieu et le bien des missions! Puisse aussi notre entreprise inspirer à des écrivains plus habiles la généreuse pensée d'exposer, d'après le même plan, l'histoire des missions de la Compagnie de Jésus, anciennes et nouvelles, en Chine, en Syrie, en Amérique, etc., qui leur offrent une matière si ample et si intéressante!



# INTRODUCTION

L'ouvrage publié sous le titre de : *La Mission du Maduré* nous a montré cette chrétienté, jusqu'alors si florissante et si pleine d'espérances, ébranlée jusque dans ses fondements par la fatale question des rites malabares, qui vers 1740 menaça de l'engloutir dans la tempête ; et bientôt après, en 1760, plongée dans le deuil par la perte de ses pasteurs et de ses pères, arrachés à leurs chers néophytes et entassés avec leurs frères de la côte Malabare au nombre de cent vingt-sept dans un navire portugais pour être ramenés à Lisbonne, et ensevelis dans les cachots de l'ingrate patrie.

A la vue de ces désastres, on se demande ce que devint cette malheureuse mission, privée de secours, livrée aux persécutions du paganisme, aux perfides séductions du

protestantisme et à toutes les mauvaises passions déchaînées? Dieu ne l'abandonna pas entièrement dans cette terrible épreuve. La haine portugaise ne put atteindre toutes ses victimes ; ceux des missionnaires qui échappèrent à ses poursuites restèrent courageusement à leur poste, se multipliant par un redoublement d'énergie et de dévouement pour secourir en quelque manière les chrétiens laissés sans pasteurs.

L'année 1774, qui leur apportait la désolante nouvelle de la suppression de la Compagnie, consommée par le bref de Clément XIV, semblait leur rendre leur liberté. Tout alors les invitait à en profiter, à chercher le repos, en renonçant à des fatigues et à des sacrifices si mal récompensés et désormais inutiles, et à se préparer paisiblement à la mort. On comprend au reste qu'elle était leur unique consolation, puisqu'elle seule devait les réunir à la Compagnie triomphante, que nulle force humaine ne pouvait supprimer. Ce fut en effet leur première pensée : « Nous espérions, écrit le P. Lichetta vers 1779, que délivrés du fardeau des missions, nous pourrions nous retirer dans quelque coin de la terre, pour ne plus penser qu'à notre propre salut et nous disposer à la mort. Mais loin de nous voir déchargés, nous avons été de plus en plus accablés; personne ne s'est présenté pour nous remplacer ou nous aider, et la charité ne nous a pas permis d'abandonner ces pauvres chrétiens. De treize que nous étions dans le Maïssour, la plupart sont morts, l'un après l'autre, d'épuisement et de chagrin, et à mesure qu'ils tombaient, les survivants étaient obligés d'accepter leur héritage, c'est-à-dire un surcroît de fatigues et de sollicitudes. Nous ne sommes plus dans le Maïssour

que trois missionnaires chargés d'années et plus encore d'infirmités : le P. X. Pavoné, le P. Timothée et moi. Chacun de nous est un hôpital ambulant; et cependant nous nous traînons encore comme nous pouvons, pour reculer s'il est possible, la ruine totale de ces missions, espérant toujours que la divine miséricorde enverra quelques prêtres pour nous succéder. »

Il est difficile d'imaginer un dévouement plus héroïque et un martyre plus cruel que celui de ces infortunés missionnaires. Ils voyaient dépérir sous leurs yeux et tomber par lambeaux ces missions dont la prospérité leur donnait naguères de si brillantes espérances, et n'avaient pas même la consolation de combattre leurs aggresseurs. Ces missions qu'ils avaient su défendre contre les persécutions des tyrans idolâtres, ils les voyaient frappées à mort par ceux qui auraient dû les protéger, et contre lesquels il ne leur était pas permis de lutter ! Ils assistaient, spectateurs désarmés, à l'agonie et aux dernières convulsions de ces chrétientés qu'ils avaient enfantées au prix de tant de sacrifices ! Il faut connaître le cœur du missionnaire pour comprendre tout ce qu'il y avait d'horrible et de déchirant dans une telle position.

Le sort des missionnaires du Maïssour était partagé par tous leurs confrères des autres provinces de l'Inde. Le P. Lichetta continue ainsi sa relation « De tous les Jésuites qui dépendaient des provinces de Malabare et de Goa, nous ne restons plus que vingt-et-un, savoir : huit sur les côtes de la Pêcherie et du Malabare, huit dans le Maduré, deux dans la mission de Ratchiour et trois dans le Maïssour : douze Portugais, trois Allemands et six Napolitains. Je ne parlerai que de ces six derniers, afin que vous puissiez

donner de leurs nouvelles à nos anciens Pères de Naples. 1° Le P. Xavier Pavoné, mon compagnon dans le Maïssour; il a plus de soixante ans, est plus infirme que moi, et cependant il travaille sans relâche. 2° Le P. Jules-César Potenzá, plus âgé que le précédent, tourmenté par un asthme et d'autres infirmités; il est dans le Maduré, où il porte encore le poids du jour. 3° Le P. Jean Paradisi, arrivé d'Europe avec le P. Pavoné, et plus vieux que lui; il se traîne encore, bien décidé à mourir sur la brèche. 4° Le P. Jean Garofalo, forcé par ses maladies de se retirer à Pondichéry. 5° Le P. X. d'Andrea, le dernier arrivé et le plus jeune de tous; il faisait partie de la mission du Carnate; après la suppression de la Compagnie, il vint partager nos travaux au Maïssour pendant trois ans, puis, attaqué d'une phthisie, il se rendit à la mission du Maduré, où il jouit d'une meilleure santé et continue à cultiver ces chrétientés. 6° Votre serviteur... »

A ces renseignements tirés de la lettre du P. Lichetta, nous ajouterons ceux que nous avons recueillis dans les archives des églises et dans la tradition des chrétiens sur les missionnaires qui cultivèrent les Paravers de la côte de la Pêcherie et les chrétientés adjacentes dans l'intérieur des terres.

1° Le P. Bouttari, qui baptisa Dévasagayam (Lazare, personnage célèbre au Travancore par sa noblesse, son rang de général des armées, et plus encore par son glorieux martyre). Il administra la chrétienté de Vadakencoulam et jeta les fondements de son église actuelle; il quitta cette contrée pour aller remplacer le P. Thomassin dans le district d'Aour, bouleversé par les troubles que suscita la question des rites.

2° Le P. Thomassin, qui vint occuper le poste de Vadakencoulam, acheva la construction de l'église, gagna les chrétiens par sa patience, sa douceur et son humilité, extirpa les abus et les superstitions et fit fleurir la foi, la piété et la ferveur dans cette chrétienté. Sentant sa fin approcher, il se fit porter auprès du P. Ant. Douarte, provincial, reçut les derniers sacrements et mourut en 1775, âgé de soixante-quinze ans. Les chrétiens le vénèrent comme un saint, donnent son nom à leurs enfants et visitent son tombeau avec une extrême dévotion. Les païens eux-mêmes n'en parlent qu'avec respect, l'invoquent dans leurs détresses et prétendent que souvent son intervention fait tomber les pluies du ciel sur leurs moissons.

3° Le P. Massour, vers le même temps.

4° Le P. Ant. Douarte, dernier provincial, résidant à Manapade. On loue sa modestie et sa douceur qui lui avaient gagné tous les cœurs. Chargé d'années et d'infirmités, il fut saisi d'une violente crise dans la visite de ses chrétientés, déclara qu'il n'avait plus que trois jours à vivre, se fit porter à Manapade, convoqua tous les chrétiens, leur donna ses derniers avis comme un père à ses enfants, les exhorta à la paix, à l'union et à la constance dans la foi, leur promit que la Compagnie de Jésus serait rétablie et leur enverrait de nouveaux missionnaires. Un témoin oculaire, de qui nous tenons ce récit, ajoute que tous les chrétiens fondaient en larmes et répondaient à leur père par leurs cris et leurs sanglots. Ensuite le P. Douarte enferma certains papiers dans une boîte de ferblanc, qu'il scella de son sceau et remit aux chefs de la chrétienté, en les chargeant de la conserver avec soin et de la remettre au futur provincial, qui seul avait le droit

de l'ouvrir. Enfin, muni des derniers sacrements, il mourut en priant, le jour qu'il avait annoncé, 30 avril de l'an 1788, âgé de soixante-quinze ans. C'est lui qui posa la première pierre et dirigea la construction de l'église actuelle de Manapade en 1745.

5° Le P. Fr. Menezes, dernier recteur de Manapade. Il était terrible comme un lion, surtout quand il s'agissait de défendre ses chrétiens contre les gentils et les Hollandais. Il mourut en 1791, âgé de soixante-quinze ans.

6° et 7° Le P. Freyre et le P. Falcon, que les Indiens représentent comme deux géants qui faisaient trembler les Hollandais. Le P. Freyre, dans ses dernières années, était presque aveugle; ses paupières tombaient à un tel point qu'il était obligé de les soutenir par des chaînettes d'argent, ce qui aux yeux des Indiens n'était pas un médiocre ornement. Quant au P. Falcon, ils lui donnent une tête énorme, un front large de deux palmes, de grands yeux, un nez aquilin et remarquable par sa grosseur. Comme il traversait un étang, son vêtement s'embarrassa dans ses jambes et il faillit se noyer. Dans ce pressant danger, il eut recours à Dieu, et sauvé miraculeusement il consacra le reste de sa vie à la pénitence, auprès du P. Douarte. Il versait des torrents de larmes, surtout en célébrant la sainte messe, et étonnait tout le monde par ses austérités. Après la mort du P. Douarte, il se réunit au P. Freyre, et ne savait s'entretenir avec lui que de la Compagnie et de son rétablissement. Resté le dernier, il écrivit une lettre qu'il renferma avec d'autres papiers dans une boîte cachetée, et ordonna aux chrétiens de la remettre aux premiers jésuites qui viendraient dans le pays.

La mission du Carnate avait été détachée vers l'année

1700 de la mission portugaise du Maduré, et confiée aux Jésuites français, qui établirent leur centre à Pondichéry. Elle se trouvait beaucoup plus jeune, et par là plus faible dans la foi et plus exposée aux dangers d'une si terrible tempête. Déjà elle avait subi des pertes immenses dans les troubles soulevés par la question des rites malabares, à la suite de la publication du décret de Mgr de Tournon. Pour la préserver d'une ruine totale dans cette nouvelle épreuve, Dieu lui envoya un secours tout providentiel.

Au moment de la suppression de la Compagnie de Jésus, ces chrétientés furent confiées aux soins du *séminaire des Missions étrangères,* qui s'empressa d'envoyer quelques sujets pour en prendre possession. Les anciens missionnaires jésuites, sacrifiant toutes les susceptibilités humaines au bien de la mission, s'associèrent aux nouveaux venus et travaillèrent avec eux à la conservation de leurs chers néophytes. Plusieurs d'entre eux terminèrent leur carrière sur le théâtre même de leur apostolat; les autres vinrent à Pondichéry, où ils partagèrent les travaux de leurs successeurs et vécurent avec eux dans la plus parfaite cordialité. Leur concours fut d'autant plus précieux que la révolution qui bouleversait alors la France avait tari pour de longues années la source des vocations apostoliques.

M. l'abbé Perrin, attaché pendant quelque temps au séminaire des Missions étrangères, fut du nombre de ceux qui arrivèrent à Pondichéry pour recueillir l'héritage des Jésuites, et il vécut avec eux pendant plusieurs années. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire le témoignage qu'il donne en général à tous ces Pères, et les

notices qu'il nous a conservées sur plusieurs d'entre eux. Nous les consignons ici comme un doux parfum de ces anciennes missions de la Compagnie de Jésus, comme une justification irrécusable de ces hommes contre lesquels s'étaient déchaînées tant de haines et d'odieuses calomnies, et enfin comme un beau modèle offert aux nouveaux missionnaires du Maduré.

« Je donne le défi au plus hardi détracteur de la vérité, de prouver que la Compagnie de Jésus ait eu jamais à rougir d'aucun de ceux qui cultivèrent la mission malabare, soit à Pondichéry, soit dans l'intérieur des terres. Tous étaient formés de la main même de la vertu, et ils l'inspiraient autant par leur conduite que par leurs prédications. Les Pères jésuites sont les seuls missionnaires avec lesquels j'ai vécu dans l'Indostan; ils furent les seuls que je connusse assez pour pouvoir les apprécier, et leur rendre témoignage. Au reste, on ne doit pas soupçonner ce que j'en dirai d'avantageux : je n'ai jamais appartenu à leur corps, qui n'existait déjà plus lorsque la Providence me mit dans l'heureuse nécessité d'entretenir des relations avec plusieurs de ses anciens membres. J'étais agrégé à une association de prêtres séculiers qui avaient eu des débats très-longs et très-vifs avec ces Pères, et qui auraient pu être regardés comme leurs ennemis, si des chrétiens étaient capables d'en avoir. Mais je leur dois cette justice, aux uns et aux autres, d'assurer que, malgré leurs débats, ils se sont toujours témoigné de l'estime et de la considération.

» J'avoue que j'ai examiné les Jésuites de l'Indostan avec les yeux de la critique, et peut-être de la malignité. Je me défiais d'eux avant de les connaître; mais leur vertu

a vaincu et anéanti mes préjugés, le bandeau de l'erreur est tombé de mes yeux. J'ai vu en eux des hommes qui savaient allier les degrés les plus sublimes d'oraison avec la vie la plus active, la plus continuellement occupée; des hommes d'un détachement parfait, et d'une mortification qui aurait effrayé les plus fervents anachorètes, se refusant jusqu'au rigoureux nécessaire, pendant qu'ils épuisaient leurs forces dans les travaux pénibles de l'apostolat : patients dans les peines, humbles malgré la considération dont ils jouissaient et les succès qui accompagnaient leur ministère; brûlant d'un zèle toujours prudent, toujours sage, et qui ne se ralentissait jamais. Non, on ne les voyait gais et satisfaits, que lorsqu'après avoir employé les journées entières à prêcher, à entendre des confessions, à discuter et à terminer des affaires épineuses, on venait interrompre leur sommeil pour les faire courir à une ou deux lieues au secours de quelque moribond. Je ne crains pas de le dire : c'étaient des ouvriers *inconfusibles* et infatigables; mais si je leur rends ce témoignage avec plaisir, je suis cependant forcé de tenir ce langage, car l'Inde entière éleverait la voix et me convaincrait d'imposture si je parlais autrement.

» Les mœurs des Jésuites étaient tellement respectées dans l'Indostan, par ceux mêmes qui étaient le plus débauchés, que tous avaient à la bouche ce proverbe : « Si quelqu'un est obligé de s'absenter de sa maison et d'y laisser sa femme et son argent, qu'il dépose sa bourse chez les Capucins et qu'il confie sa femme aux Jésuites. »

» Mais afin de comprendre combien cette innocence de mœurs est admirable, il faut se souvenir que ces Pères ont été semés, depuis trois siècles, sur toute la surface du

pays, qu'ils ont été séparés les uns des autres par des espaces immenses, qu'ils étaient libres de faire tout ce qu'ils auraient voulu sans que personne se fût présenté pour contrarier leurs inclinations. En outre, les passions triomphaient de temps à autre dans leur voisinage. Ah! combien de fois les fidèles, alarmés et presque séduits, n'ont pas eu plus tôt porté leurs yeux sur ces anges terrestres, qu'ils ont senti renaître dans leurs âmes l'amour pour la vertu!

» Je pense que mes lecteurs trouveront bon que je joigne à ce tableau général quelques traits particuliers propres à honorer la mémoire de plusieurs Jésuites qui sont morts depuis mon arrivée dans l'Indostan. Si l'Église consacre un jour dans ses fastes les vertus de quelques-uns d'eux, ce que je vais dire servira à leur éloge.

» Le P. Busson, âgé de quarante-cinq ans lorsque je le vis pour la première fois, était si pénitent, qu'il ne prenait pas d'autre repos pendant la nuit que celui que la nature lui dérobait; mais afin qu'elle n'eût pas tout l'avantage, il se tenait debout, appuyé contre un mur, et passait les nuits à prier dans cette posture gênante, ou prosterné sur le marchepied de l'autel de son église. Il ne se nourrissait que de pain trempé dans l'eau, et de quelques herbes amères et sans assaisonnement; et malgré un genre de vie aussi austère, ce saint missionnaire travaillait continuellement sans jamais se permettre de récréation. Seul il gouvernait un collége, administrait une chrétienté fort nombreuse, donnant tous les jours un certain temps au travail des mains, et aidait encore tous ses confrères, en se chargeant de ce qu'il y avait de plus pénible et de plus

rebutant dans le ministère. Quoique couvert de plaies et d'ulcères, il semblait être impassible : toujours doux, calme, et d'une gaieté modeste, il attirait les pécheurs par un air d'intérêt qui les lui attachait sans retour. Doué d'une charité vive et compatissante, il expiait sur lui-même les crimes des autres, afin de ne pas rebuter leur faiblesse. Digne copie du plus parfait modèle, il fut obéissant jusqu'à la mort. Il était à Oulgarei, peuplade indienne éloignée d'une lieue de Pondichéry, lorsqu'il tomba malade. Il eut grand soin de défendre à ses élèves d'avertir ses confrères de son état, par la crainte qu'on ne lui procurât des soulagements qu'il croyait incompatibles avec l'esprit de pénitence. Il était donc étendu sur le carreau, dans un corridor, abandonné de toute la terre, et sans autre soulagement que quelques gouttes d'eau qu'il avalait pour tempérer sa fièvre.

» Cependant les élèves du collége eurent des alarmes sur son état et résolurent de ne plus respecter sa défense. Ils firent prévenir l'évêque, supérieur de la mission, qui envoya aussitôt son palanquin pour transporter le malade en ville. Ce vertueux prêtre n'eut pas plutôt entendu l'ordre de se rendre à Pondichéry, qu'il recueillit le peu de forces qui lui restaient encore pour les sacrifier à l'obéissance ; mais pénétré d'horreur jusqu'au dernier moment pour tout ce qui pouvait adoucir l'amertume de ses maux, il voulut faire le voyage à pied. Il arriva, il alla remercier l'évêque avec un ton de politesse qu'il avait eu toute la vie. Le prélat, l'ayant envisagé, fut effrayé de la pâleur mortelle qui couvrait son visage, et lui dit de se coucher promptement, pour recevoir les derniers secours de l'Église. On l'administra en effet sur-le-champ ; mais

à peine eut-il reçu les derniers sacrements, qu'il se leva et alla expirer au pied d'un crucifix.

» On trouva sur son corps un rude cilice qu'il n'avait pas quitté, dit-on, depuis quinze ans qu'il était arrivé dans l'Inde; et nous apprîmes de ses disciples plusieurs autres particularités édifiantes, qui nous persuadèrent que nous n'avions pas connu la moitié de ses vertus. Au surplus, la plupart de ses confrères imitaient son héroïsme, chacun selon ses forces et l'étendue des grâces que le ciel lui accordait.

» Le P. Ansaldo, natif de Sicile, était encore un autre modèle de toutes les vertus chrétiennes, religieuses et apostoliques. C'était un homme d'un génie profond, ayant une âme sublime et une tête parfaitement organisée. Content d'opérer le bien, il en abandonnait volontiers la gloire aux autres. Doué d'un jugement très-droit, il ne disputait pas contre les mauvaises réflexions qu'on pouvait lui faire : et peut-être que la plus difficile des vertus qu'il a pratiquées, çà été de ne pas se prévaloir de ses talents, et de souffrir modestement qu'on ne pensât pas toujours comme lui, quoiqu'il pensât toujours bien. Il était dur à lui-même et incapable de se ménager pour l'amour de la vie ou des commodités. S'il priait, c'était dans la posture la plus gênante ; s'il prenait des aliments, c'était tout ce qu'il y avait de moins bon, et néanmoins c'était sans affectation ni singularité ; s'il se récréait, c'était en travaillant des mains; s'il parlait, c'était pour dire aux autres des choses agréables, ou pour les instruire sans qu'ils s'en doutassent; s'il prenait du repos, c'était appuyé sur son confessionnal ou assis sur une chaise. Il faisait une retraite de dix jours tous les

ans, et elle consistait à demeurer tout ce temps assis devant son bureau, les yeux sans cesse attachés sur un crucifix.

» Il faisait autant d'ouvrage qu'auraient pu en faire six autres missionnaires. Il entendait les confessions depuis cinq heures du matin jusqu'à dix tous les jours. Il dirigeait une communauté de Carmélites du pays; il avait établi plusieurs filatures de coton où une jeunesse nombreuse travaillait sous les ordres d'excellentes maîtresses. Le P. Ansaldo faisait le catéchisme dans ces établissements, y réglait la police, et pourvoyait à tous les besoins. Il était en outre chargé de l'administration de la moitié de la ville de Pondichéry; et lorsqu'il avait quelques instants libres, il les employait à composer, à étudier les hautes sciences ou à en donner des leçons, à apprendre de nouvelles langues, ou à former quelque nouveau projet de piété.

» Il était né avec des passions fort vives. La colère et le ressentiment devaient former naturellement son caractère ; mais il avait tellement travaillé sur lui-même que rien n'était capable de l'émouvoir : il ne savait qu'aimer. Cependant son amitié ainsi que toutes ses autres affections étaient commandées par sa religion et sa piété.

» Le P. Baignoux, chargé seul des districts de Puneïpondi, Kerveïpondi et Atipakam, était encore un saint d'une austérité incroyable. Il ne vivait que de racines et de feuilles d'arbres ; il voyageait toujours à pied, et à la plus grande ardeur du soleil; il ne prenait que quelques heures de sommeil; encore avait-il soin en se couchant de se garrotter avec une corde de manière que son corps formait un demi-cercle, afin qu'il n'y eût pas

un moment dans sa vie qui ne fût consacré à la pénitence.

» Tels étaient les estimables missionnaires que l'Indostan se glorifiait de posséder ; tels étaient ces hommes qu'on a noircis d'une manière atroce, et que des religieux, qui n'étaient pas d'ailleurs sans mérite, dénonçaient au public comme excommuniés. Ces Jésuites français avaient à leur tête, jusqu'à l'époque où l'évêque de Tabraka prit possession de cette mission au nom de ses confrères, ils avaient, dis-je, pour supérieur le P. Mozac, vieillard octogénaire, qui avait blanchi sous le faix du ministère apostolique, qu'il avait exercé pendant quarante ans. Il abdiqua sa place avec la simplicité d'un enfant, lorsqu'il vit paraître son successeur. Depuis cette époque, il ne se livra plus qu'à la prière et aux exercices de la vie intérieure. Il mourut bientôt après de la mort des justes, regretté par tous ses anciens et nouveaux confrères, à qui il laissait pour héritage le souvenir de ses vertus.

» Je ne prétends pas avoir épuisé la matière, je n'ai voulu que crayonner le portrait des missionnaires que j'ai trouvés dans l'Inde; mais j'en ai dit assez pour édifier les fidèles et montrer aux impies qui calomnient sans cesse le sacerdoce, qu'ils ne le connaissent que dans quelques ministres qui le déshonorent par leur conduite, qu'il y a encore des prêtres dignes de ce nom, et dont le mérite échappe à ces hommes qui n'en voient que dans leurs sociétés profanes et dans leurs parties de plaisir.

» Je ne désire pas que la Providence envoie dans l'Indostan des thaumaturges, ni des prêtres à talents éclatants ; mais je forme les vœux les plus sincères pour que les missionnaires qui seront appelés à cultiver cette chré-

tienté, ne dégénèrent jamais des Jésuites qui les précédèrent ; qu'ils aient le même zèle, le même esprit de mortification ; que leur conduite soit aussi pure et aussi irréprochable que le fut celle de ses anciens apôtres : on pourra alors assurer que les meilleurs prêtres sont ceux de l'Indostan [1]. »

Ce témoignage, rendu aux missionnaires de la Compagnie de Jésus par M. l'abbé Perrin, nous a été souvent confirmé de vive voix par le célèbre M. Dubois, son ancien compagnon et successeur des mêmes missionnaires, dont il avait partagé les travaux pendant les trente années qu'il passa dans les Indes; et ce glorieux témoignage, il l'étendait sans restriction à tous les anciens Jésuites qu'il avait connus dans ces contrées lointaines et dont il ne parlait qu'avec l'enthousiasme de l'admiration. A notre arrivée à Pondichéry, nous trouvâmes partout les mêmes sentiments gravés dans tous les cœurs.

Le plus jeune des missionnaires jésuites qui se réunirent à Pondichéry, après la suppression de la Compagnie, était le P. Xavier d'Andrea, qui, comme nous l'avons vu, passa successivement de la mission du Carnate à celle du Maïssour et de là à celle du Maduré, d'où il se rendit enfin à Pondichéry pour se réunir à ses frères. C'est aussi celui qui survécut à tous les autres. Il eut la consolation d'apprendre le rétablissement de la Compagnie de Jésus par Pie VII en 1814 ; aussitôt il écrivit à Rome pour demander la grâce d'être agrégé de nouveau à la Compagnie renaissante, reçut la nouvelle de son admission, célébra ce jour de fête et de joie avec tous les missionnaires qui se

1. Voyage dans l'Indostan.

trouvaient à Pondichéry, et chanta son *Nunc dimittis.* Plus heureux que tous ses confrères des Indes, il assistait à la réalisation des vœux que tous avaient conçus, et des espérances que tous avaient nourries dans leurs cœurs ; il voyait renaître cette Compagnie qu'il n'avait cessé de nommer sa mère ; assuré de mourir dans son sein, il pouvait désormais mourir content. Incapable par son âge et ses infirmités de prendre part aux fatigues et aux combats de la Compagnie militante sur la terre, il ne tarda pas à s'unir aux joies de la Compagnie triomphante dans le ciel.

Les missions de la côte Malabare et du Maduré furent moins heureuses. Là aussi les anciens Pères de la Compagnie virent arriver des hommes tout disposés à les remplacer. De leur côté, ils ne demandaient pas mieux que de s'unir à ces prêtres de Goa, de se faire leurs dévoués collaborateurs, de se préparer ainsi de dignes successeurs et de procurer à leurs chrétiens des pasteurs zélés, capables de les diriger dans la voie du salut. Bien des raisons même semblaient leur rendre plus facile cet acte d'abnégation, mais ils comprirent bientôt le peu de fond qu'ils pouvaient faire sur de tels successeurs, et tout ce qu'ils avaient à craindre pour ces missions.

Goa avait été autrefois une féconde pépinière du sacerdoce indigène et avait fourni à toutes les chrétientés de l'Inde des prêtres et des missionnaires instruits et zélés. Mais depuis que la persécution du Portugal avait, dans sa haine aveugle, enlevé à Goa tous les Jésuites, qui étaient chargés de la direction des colléges et des séminaires du pays, le choix et la formation des sujets qui aspiraient au sacerdoce se trouvèrent presque entièrement abandonnés,

et de là ces nouvelles générations de prêtres et de missionnaires, dont un grand nombre, jetés dans cette redoutable carrière sans vocation, sans études et sans vertus, devaient être le fléau des chrétientés auxquelles ils étaient imposés. De là aussi les troubles, les défections et les désordres de tout genre qui désolèrent ces malheureuses missions.

Toutes les églises de la côte Malabare, depuis Goa jusqu'au cap Comorin, ressentirent nécessairement les effets désastreux de cet abandon. Elles avaient été cultivées par les missionnaires jésuites unis au nombreux clergé indigène qu'ils formaient dans les six séminaires de Goa, de Bassayn, de Rachol, d'Ambalacat, de Vaypicotta et de Cochin. Ces séminaires étaient destinés, les uns au rite latin pour les chrétiens de la côte, les autres au rite syro-chaldéen pour les *chrétiens de Saint-Thomas* [1], auxquels

1. Cette chrétienté *de Saint-Thomas*, qui comptait au moins 150,000 âmes, paraît remonter jusqu'au grand apôtre dont elle porte le nom. Elle était tombée dans l'hérésie des nestoriens à la suite du patriarche de Babylone dont elle dépendait. On fit d'abord de vains efforts pour la ramener à la foi catholique, parce qu'on voulait l'obliger à renoncer à son rite aussi bien qu'à ses erreurs. Les missionnaires de la Compagnie de Jésus furent plus indulgents. De concert avec le primat des Indes, et après en avoir obtenu l'autorisation du Saint-Siége et du roi de Portugal, ils lui laissèrent son rite et sa liturgie, eurent le bonheur de la convertir à la foi et de la faire solennellement recevoir dans le sein de l'Église par le concile de Diamper en 1599. Son clergé était dans une profonde ignorance, à tel point qu'il n'observait ni la matière ni la forme des sacrements, absolvait sans confession, célébrait la messe avec de la pâte de riz et du jus de palmier. C'est pour remédier à cette ignorance, et former des prêtres dignes de leur vocation, que furent fondés les séminaires du rite syro-chaldéen. Les Jésuites administrèrent cette chrétienté pendant plus de cinquante-trois ans avec beaucoup de succès et de consolation. Malheureusement on n'avait pas accordé un évêque du même rite, ce qui laissait dans les cœurs de vifs regrets et un levain de mécontentement. En 1653 un aventurier arménien se présenta dans

le concile de Diamper avait accordé la permission de conserver leur rite et leur liturgie.

Dans l'intérêt de ces nombreuses missions, la Compagnie de Jésus avait dérogé à son principe de ne pas accepter pour ses membres les dignités ecclésiastiques, et l'archevêché de Cranganore, dont dépendaient les chrétientés de Ceylan, de la côte de la Pêcherie et du Maduré, comme celles de Travancor et du royaume de Zamorin et enfin la chrétienté de Saint-Thomas, fut constamment confié à des Pères de la Compagnie, à partir du P. Fr. Rooz, créé son premier archevêque en 1601, jusqu'au P. Salvator dos Reiz, créé son dixième archevêque en 1756.

Le zèle de la Compagnie de Jésus pour la formation du clergé indigène dans toutes ces contrées est glorieusement attesté par une lettre que le R. P. Étienne de Britto, archevêque de Cranganore, adressait de Cochin, le 28 janvier 1629, à la Congrégation de la Propagande. Il y déclare

l'Inde en se disant archevêque envoyé par le patriarche de Babylone pour gouverner les églises de Saint-Thomas. Il s'efforça par ses intrigues de développer le germe de mécontentement et de réveiller les sympathies pour l'ancien patriarche. Les esprits s'exaltèrent, une conjuration se forma, et l'un des prêtres indigènes fut élu par douze de ses confrères et nommé évêque. Quoique la grande majorité de cette chrétienté demeurât fidèle aux missionnaires jésuites, ses vrais pasteurs, ceux-ci crurent devoir, pour un moment, céder à la violence de la tempête et se retirer sur la côte. C'était là une de ces mutineries assez fréquentes chez les Indiens, et dont nous aurons à citer plus d'un exemple dans *les lettres du Maduré*. Les missionnaires n'auraient pas manqué d'en triompher, mais le Saint-Siége ayant été informé par Mgr de Cranganore, la sacrée Congrégation de la Propagande s'empressa d'envoyer sur les lieux deux commissaires apostoliques. On profita de cette occasion pour retirer cette mission des mains de la Compagnie de Jésus et la donner à d'autres missionnaires. Elle fut confiée aux Pères Carmes qui en conservèrent l'administration; comme à la même époque la mission du Tong-King fut attribuée aux nouveaux vicaires apostoliques des Missions Étrangères.

formellement « que ce diocèse compte plus de trois cents prêtres indigènes, tous formés par les Jésuites dans leurs divers séminaires et appliqués à l'administration des paroisses. »

Pour conserver l'esprit sacerdotal dans un si nombreux clergé, les Pères de la Compagnie crurent nécessaire d'appeler à leur secours l'élément religieux. Ils fondèrent donc une congrégation dite des *Religieux de Saint-Thomas*, et lui donnèrent des constitutions adaptées aux besoins, au caractère et à la position de ces prêtres. Nous avons eu sous les yeux ces constitutions; elles sont pleines de sagesse, et en certains points, pour les pratiques extérieures, plus sévères que les règles ordinaires des religieux européens. Cet institut fut bientôt embrassé par un grand nombre de prêtres indigènes, se distingua par sa ferveur et son zèle et produisit des fruits merveilleux. C'étaient de précieux secours que la divine Providence préparait à ces chrétientés pour les soutenir dans les terribles épreuves qui les attendaient.

Lorsque, en 1760, la persécution du Portugal étendit ses ravages aux missions de l'Inde, don Salvator dos Reiz, archevêque de Cranganore, et don Clément Jose, évêque de Cochin, tous deux Jésuites, eurent le courage de garder leurs siéges pour ne pas abandonner leurs troupeaux. Ils se vouèrent, pour le salut de ces chrétientés, à toutes les souffrances de la pauvreté et à toutes les violences de la persécution, et encouragèrent, par leurs conseils et leur exemple, ceux de leurs confrères qui avaient pu échapper aux poursuites des Portugais. L'évêque de Cochin mourut en 1771, et l'archevêque de Cranganore en 1777.

Les missionnaires, de plus en plus affligés de leur solitude, se consolèrent à l'arrivée de Mgr Emmanuel de Sainte-Catherine, carme déchaussé, envoyé de Portugal, d'abord comme évêque de Cochin, puis avec la charge d'administrateur de l'archevêché de Goa et de celui de Cranganore. Ce prélat, obligé enfin de se fixer à Goa, choisit don Joseph de Soledade, son confrère, pour gouverner en son nom l'archevêché de Cranganore et l'évêché de Cochin. Ce *gouverneur* prit pour ses vicaires généraux trois Pères de la Compagnie de Jésus, savoir : le P. Antoine Douarte pour la côte de la Pêcherie, le P. Jean Ferreira pour la mission du Maduré, et le P. Matthieu pour l'archevêché de Cranganore. Ces Pères étaient précisément ceux qui avaient été provinciaux ou supérieurs de ces missions. Ainsi elles purent se conserver en quelque manière, autant que le permettait la pénurie des missionnaires. Mais bientôt les derniers des anciens tombèrent sous le poids des années, des fatigues et des infirmités, et ne purent être remplacés.

Enfin récemment le Saint-Siége vint au secours de ces églises en érigeant le vicariat apostolique de Vérapoli, chargé des chrétiens de Saint-Thomas et de diverses chrétientés de la côte. Ce vicariat, indépendant pour la juridiction des diocèses de Cranganore et de Cochin, quoique renfermé dans leurs limites, fut confié aux Pères Carmes. Ils eurent nécessairement à soutenir bien des luttes contre les gouverneurs ecclésiastiques de ces deux siéges, demeurés vacants, mais dont la juridiction n'avait été restreinte officiellement par aucun bref de Rome. Le vicaire apostolique de Vérapoli se trouvait en ce point dans la même position que celui de Pondichéry. Ils subis-

saient les attaques des administrateurs des anciens siéges, et assistaient au dépérissement et à la ruine des chrétientés dépendantes des prêtres de Goa.

Qu'il nous suffise de citer à ce sujet un témoignage d'une grande autorité : M. Tesson écrivait au conseil de la Propagation de la foi : « L'archevêque de Goa, les grands vicaires de Madras et de Cranganore sont Portugais ; ils ont de vastes missions qu'ils tâchent de soutenir avec des prêtres indigènes. Ces missions, autrefois florissantes sous les Jésuites, dépérissent à vue d'œil. Parmi ces prêtres j'en ai connu de bons, d'instruits, de zélés ; mais ils ne le sont pas tous, plusieurs sont généralement fort ignorants et apathiques, à petites idées, et conséquemment fort mauvais administrateurs. Ils révoltent quelquefois leurs chrétientés par leurs maladresses. Pendant les dix ans que j'ai passés dans l'Inde, je ne crois pas qu'il se soit écoulé trois mois consécutifs sans voir arriver à Pondichéry des députations de chrétiens, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour engager Mgr d'Halicarnasse, supérieur de notre mission, à se charger d'eux et à leur envoyer de ses missionnaires [1].

Ce triste état des choses devait nécessairement s'aggraver de plus en plus, à mesure que la nouvelle génération des prêtres de Goa venait remplacer les anciens. Enfin Mgr d'Halicarnasse, touché des maux de la religion et pressé par les vives instances des chrétiens du Maduré qui demandaient à grands cris leurs anciens pères, proposa au Saint-Siége de confier de nouveau cette mission aux soins de la Compagnie de Jésus.

1. Annales de la Propagat., t. VII, p. 30.

La proposition fut acceptée; quatre membres de la Compagnie furent désignés, en 1836, pour aller recueillir l'héritage de leurs pères, c'est-à-dire relever les ruines du grand édifice qu'ils avaient construit au milieu de la gentilité.

Le premier projet de la Congrégation de la Propagande avait été d'ériger la nouvelle mission en vicariat apostolique, et déjà elle avait adressé directement au supérieur des futurs missionnaires le bref qui lui conférait cette dignité, mais celui-ci, effrayé à la vue de cette charge à laquelle il ne s'attendait pas, et craignant surtout qu'une dignité qui ne lui était pas imposée par son supérieur religieux ne le privât du bonheur de sa vocation, se hâta de décliner ce fardeau et conjura la sacrée Congrégation de lui permettre de se dévouer à cette œuvre avec le simple titre de supérieur de la mission et sous la dépendance de Mgr d'Halicarnasse. Le T. R. P. Général appuya cette demande auprès du Saint-Siége et en obtint le succès; tout fut réglé dans ce sens, et la mission du Maduré, tout en conservant sa constitution séparée et ses limites établies, resta une simple mission entièrement confiée à la Compagnie de Jésus, mais placée sous la dépendance du vicaire apostolique de Pondichéry. C'est à peu près la position des anciennes missions qui étaient gouvernées par les Pères de la Compagnie sous la juridiction et la dépendance de l'archevêque de Cranganore, de l'évêque de San-Thomé, etc., etc.

Pendant que ces affaires se traitaient à Rome, Mgr d'Halicarnasse, qui avait été le premier promoteur de cette restauration, terminait à Pondichéry sa longue et laborieuse carrière. Il eut pour successeur Mgr Bonnand, au-

quel le Saint-Siége conféra le titre de vicaire apostolique. Dans cette occasion, Rome comprit la nécessité de donner à ses vicaires une position plus nette et plus clairement définie quant à la nature et aux limites de leur juridiction. C'est ce qu'annonça la bulle *Multa proclare*, qui en instituant les nouveaux vicaires apostoliques et déterminant les régions et les chrétientés soumises à leur autorité, soustrayait formellement toutes ces chrétientés à la juridiction des évêques et de toutes les autorités ecclésiastiques du Portugal, chose que jusque-là le Saint-Siége n'avait pas encore fait.

En attendant l'arrivée des missionnaires du Maduré, Mgr le vicaire apostolique de Pondichéry, voulant satisfaire l'impatience des chrétiens, leur envoya d'abord M. James, qui mourut dans le Marava; puis M. Méhay et M. Mousset, hommes vraiment apostoliques, qui par leur zèle et leur habileté préparèrent les voies aux nouveaux missionnaires, les introduisirent dans le pays assigné à leurs travaux, et continuèrent à les aider de leurs conseils et de leurs exemples. Qu'il nous soit permis de leur offrir ici, comme à tous leurs vénérés confrères, le témoignage de la plus vive et de la plus affectueuse reconnaissance.

# LETTRES

# ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

## DE LA NOUVELLE MISSION DU MADURÉ

---

## PREMIÈRE LETTRE

*Le R. P. Bertrand, supérieur de la Mission, au R. P. Renault, Provincial de Lyon.*

Calliditidel. avril 1838.

MON RÉV. PÈRE, P. C.

Nos premières lettres vous ont raconté notre voyage et les divers incidents de notre traversée de trois mois et demi, qui a été constamment favorisée de Dieu et comblée de ses bénédictions, grâce aux prières que vous lui adressiez pour nous, et aux cinq mille messes que le T. R. P. général avait la charité d'appliquer à notre intention. Je crois vous avoir déjà fait part de la lettre dans laquelle ce bien aimé père nous disait, le 24 juin 1837 : « Quand je saurai votre départ fixé, je commencerai d'appliquer chaque semaine, pendant six mois, pour chacun de vous, cinquante messes de celles qui sont offertes à mon inten-

tion. Il va sans dire que vous pouvez bien compter m'être présents à la mémoire tous les jours, car je vous accompagne *in spiritu* et bien de tout mon cœur. » Les missionnaires ont le droit, et bien aussi l'obligation, d'être pleins de confiance et de courage, quand ils se sentent appuyés par de tels secours!... Non, le Jésuite n'est jamais seul nulle part; la Compagnie le suit partout pour le soutenir! « Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jésus! ô ma mère! que je perde à jamais le souvenir de ma main droite. » (S. Fr. Xav.)

Les mêmes lettres vous ont parlé aussi de notre arrivée à Pondichéry, de l'accueil tout fraternel que nous ont fait monseigneur Bonnand, vicaire apostolique, et tous ses missionnaires, de l'hospitalité bienveillante et généreuse qu'ils nous ont donnée pendant plus de trois mois; en un mot de tous les témoignages de cordiale affection et de dévouement que nous avons reçus de ces chers confrères et des respectables familles de cette excellente ville de Pondichéry. Nous en conserverons à jamais un délicieux souvenir.

Il est temps aujourd'hui de vous montrer de plus près notre mission, et de vous offrir des détails qui vous la fassent mieux connaître. Je ne vois pas de moyen plus simple que de vous inviter à nous accompagner dans le voyage que nous venons de faire pour prendre possession des pays confiés à nos soins. Ce petit voyage, sans trop vous fatiguer, vous donnera une idée plus exacte et plus complète de notre nouvelle position, de nos chrétiens et de leurs dispositions, du champ que Dieu nous appelle à défricher, ou des provinces que nous devons conquérir à son amour; des facilités et des obstacles, des espérances et

des craintes, et vous offrira par-ci par-là, en passant, des aperçus hasardés sur les curiosités de notre nouvelle patrie et sur les mœurs de ses habitants.

Après avoir expédié en avant les PP. Alex. Martin et Louis du Ranquet, avec des chariots qui portaient tout le bagage de la mission, je me mis en route le 27 février avec le P. Garnier. Monseigneur voulut nous accompagner jusqu'à Oulgarey, belle chrétienté située à une lieue de Pondichéry, où il nous avait fait préparer un bon déjeuner. Après de tendres adieux, qui nous rappelaient ceux que vous connaissez, nous continuâmes notre route, montés sur deux grands chevaux de la cavalerie anglaise, réformés pour cause. Celui du P. Garnier, encore plein d'ardeur, mais borgne et ombrageux, a coûté 10 roupies, soit 25 francs; le mien, plus vieux et plus rassis, a coûté 50 francs; nous verrons s'il les vaut. A peine avions-nous quitté Oulgarey qu'il fallut franchir la frontière du petit coin de terre qu'on ose appeller les *possessions françaises*... pauvre France! si grande en France et si petite ailleurs! Notre première halte était à Goudelour, ville éloignée de cinq lieues de Pondichéry, où M. Stevens, missionnaire dépendant de l'évêque de Madras, nous reçut avec effusion de charité. Pendant que nous acceptions son dîner et que nous cherchions à nous dégager de ses amabilités trop prolongées, la charrette qui portait nos petites provisions de voyage prit les devants et hâtait sa marche sans inquiétude, vu qu'avec nos vigoureuses montures nous ne pouvions manquer de l'atteindre sur la route, ou du moins de la rejoindre à la *chauderie*[1] voisine désignée

1. Espèce d'hôtellerie publique préparée aux voyageurs.

pour le terme de notre première étape. Dieu en disposa autrement ; il voulait nous donner un avant-goût de la vie du missionnaire.

Au sortir de Goudelour, suivant à l'aveugle notre guide, nous nous engageâmes dans une route assez belle d'abord, mais qui nous mit bientôt en face d'un bras de mer ou d'une baie très-large ; un bac s'y trouvait préparé, nous y montâmes avec nos chevaux, non sans bien des cérémonies de leur part. Arrivés à l'autre rive, nous continuâmes notre voyage et, après une heure de marche accélérée, nous reconnûmes que nous étions égarés dans une presqu'île entre la mer et la baie que nous avions passée. Un musulman, qui confirma nos craintes, consentit, à force de prières, à nous ramener au bon chemin; mais lui-même, après une heure et demie de détours, avoua qu'il s'était fourvoyé, et nous laissa perdus dans un vaste désert. C'était comme une mer de sable, imitant en perfection les flots et les vagues de l'Océan, que nous étions obligés de gravir et de descendre, sur une pente aussi rapide qu'un toit, et dans un sable mouvant qui cédait sous nos pas. Il fallut mettre pied à terre, traîner nos chevaux derrière nous, marcher pieds nus, tenant en main ces sandales indiennes dont le moindre défaut est d'être inutiles en pareils cas. La nuit nous surprit dans cet embarras ; la lune à son premier quartier nous aida quelques instants de sa lumière, puis nous abandonna en nous recommandant aux étoiles du firmament. Et de fait ces étoiles, brillant d'un éclat plus vif et dans un ciel parfaitement pur, nous présentaient une nuit incomparablement plus belle et plus claire que nos nuits d'Europe. Mais cela ne suffisait pas pour retrouver la voie que

nous avions perdue en plein jour. Nous errions donc à l'aventure, tournant à droite, puis à gauche, puis revenant sur nos pas, et enfonçant toujours dans le sable, qui eût été assez doux à nos pieds s'ils n'y eussent rencontré par-ci par-là de grosses épines.

Enfin un bruit lointain nous révéla la présence d'un être humain ; nous criâmes au secours et nous dirigeâmes notre marche de ce côté ; nous trouvâmes en effet un bûcheron, qui, après s'être fait beaucoup prier pour se faire payer plus cher, crut profiter largement de notre détresse en exigeant l'énorme somme de vingt-cinq sous pour nous accompagner pendant trois heures et nous conduire à la chauderie que nous lui avions désignée ; nous y arrivâmes vers minuit. Mais ici nouvelle déception : par un malentendu, bien facile à des gens qui commencent à écorcher les mots d'une langue étrangère, on s'était trompé sur le nom du lieu que nous cherchions, et nous nous trouvions à une hôtellerie qui avait trois lieues d'avance sur celle que nous avions assignée à notre chariot. Il fallut donc nous résoudre à nous coucher sans cérémonie sur les briques du péristyle, trop heureux d'avoir la selle du cheval pour oreiller ; les nattes, les couvertures et les toiles qui devaient nous garantir contre la fraîcheur et l'humidité de la nuit étaient restées dans la voiture. A trois heures du matin nous expédiâmes un courrier pour la faire venir plus vite ; à huit heures elle nous tirait d'inquiétude et nous apportait un petit déjeuner, qui nous parut d'autant meilleur que nous n'avions pas soupé. La faim suppléait à l'assaisonnement et aux accessoires de ce premier repas pris à l'indienne : la terre pour fauteuil, une natte pour table, des feuilles d'arbres

pour plats et pour assiettes, pour ragoût un peu de riz, pour boisson un peu de lait caillé jeté dans une cruche d'eau sale. Un Indien y eût trouvé un bon festin; seulement il se serait hâté de substituer les doigts de sa main droite aux cuillers et aux fourchettes, que nous conservions encore comme derniers restes de nos préjugés européens.

La seconde jonrnée de notre voyage fut moins accidentée; sa monotomie n'était guère interrompue que par la rencontre d'une foule de pèlerins qui revenaient de Maduré, et de groupes plus nombreux d'autres païens qui accouraient du nord de l'Inde pour célébrer la grande fête de Combacounam et s'y baigner dans l'eau d'un étang qui a la vertu d'effacer tous les péchés. Au reste, nous rencontrions à chaque pas de nouveaux témoignages de l'empire absolu que le démon exerce sur ces peuples aveugles : des pagodes sans nombre avec les figures hideuses de leurs idoles, des bosquets sacrés peuplés par des armées de statues grotesques, représentant des chevaux, des vaches, des éléphants, et d'autres animaux, qui participent aux honneurs de leurs divinités; des arbres couverts des chiffons que leurs adorateurs avaient accrochés à leurs branches épineuses, etc.

Le soir nous nous arrêtâmes à *Sidambaram*, dont le nom signifie la ville des brahmes. Elle en renferme trois mille, entretenus par les revenus fort considérables de sa pagode et par les libéralités des pèlerins: Race de mendiants, habiles à extorquer les aumônes, arrogants et impérieux avec les Indiens, souples et flatteurs jusqu'à la bassesse avec les Européens; ils vinrent aussi rôder autour de nous; mais nous n'avions à leur offrir que ce

qu'ils ne cherchaient pas, des cœurs pleins de compassion pour eux, et plus encore pour les pauvres peuples qu'ils abusent.

Nous prîmes possession de notre hôtellerie qui, en ce lieu, n'était plus une simple chauderie formée de quatre murs de terre portant un toit de chaume ou de tuiles, et ouverte à tous les vents, mais bien un *bangâla*, c'est-à-dire un logement plus confortable, préparé par messieurs les Anglais pour les voyageurs européens. Puis nous eûmes la curiosité de visiter la pagode. Elle nous étonna par ses proportions et son air grandiose. Imaginez une enceinte carrée, entourée d'une muraille construite en pierre de taille, de 20 pieds de hauteur et de 800 pieds de longueur sur chacun de ses côtés ; au milieu de chaque côté une porte formée de pilastres de pierre dure d'un seul bloc de 40 à 50 pieds de hauteur et couronnée par une tour pyramidale ; dans l'intérieur de l'enceinte une salle dite des *mille colonnes*, parce que son plafond de pierre est supporté par mille piliers de pierres dures (j'ajouterai cependant que cette salle ne justifie pas l'idée qu'on pourrait s'en faire, parce que son élévation ne répond pas aux autres dimensions) ; au milieu du carré un vaste bassin de 200 pieds de long, dont les eaux invitent les dévots, qui peuvent y descendre de tous côtés par une vingtaine de marches en belles pierres de taille formant une espèce d'amphithéâtre ; le reste de l'enceinte, distribué en diverses places et promenades ou occupé par d'autres bâtiments, et tout l'ensemble présentant un spectacle vraiment imposant.

Pendant que nous admirions cette pagode, notre disciple, ou domestique, préparait notre dîner. C'était son

coup d'essai, mais il tenait à nous montrer qu'il avait la science infuse, et pour cela il s'était avisé de nous servir un repas splendide. Il arriva donc portant d'une main un plat de riz et de l'autre une assiette contenant une espèce d'omelette, un peu noire mais en revanche très-brillante. Quand nous nous fûmes assis par terre autour de notre riz, qui était le plat de résistance, il s'avança gracieusement avec son assiette et de sa main droite, en guise de couteau, partageant l'omelette, il empoigna la première moitié qu'il déposa délicatement sur mon assiette, puis la seconde moitié sur celle du P. Garnier. Cet excès de civilité indienne nous fit bien rire, mais ne nous empêcha pas de manger de fort bon appétit ; cependant nous avertîmes notre disciple que désormais il pourrait s'épargner cette cérémonie, et nous laisser le soin de nous servir nous-mêmes.

Je m'aperçois que ma narration menace de devenir plus longue que le voyage, je vais donc hâter le pas. Ainsi je ne vous dis rien de Cingi, autre ville de brahmes pareillement fameuse par sa pagode et en tout semblable à la précédente. Nous y arrivions après avoir été mouillés jusqu'aux os par une forte pluie et bientôt après complétement séchés par un beau soleil. Nous en repartîmes avec un beau temps, mais à peine avions-nous fait une lieue, que nous fûmes surpris par un des plus terribles orages que j'aie jamais vus. Le vent soufflait si violent, que nos chevaux étaient presque emportés ou du moins renversés. Nous prîmes notre parti en braves : nous marchions pieds nus, sous une pluie torrentielle, avec un vent glacial qui nous donnait l'onglée et faisait claquer nos dents, avançant péniblement à travers les champs défoncés, et

traînant derrière nous nos chevaux qui pouvaient à grand'-peine retirer leurs jambes de la boue. Nous allions comme des gens qui n'ont plus rien à ménager, traversant les rivières et les canaux qui se présentaient à chaque instant, et dont l'eau nous vint plusieurs fois jusqu'à la poitrine; nous parcourûmes ainsi une distance de trois lieues. Arrivés au terme, nous trouvâmes l'hôtellerie remplie d'Indiens, et nous dûmes passer la nuit au dehors, nous pressant contre le mur pour nous mettre un peu à l'abri du vent et de la pluie. Nous n'avions pas de quoi changer, et à trois heures du matin nous remontions à cheval avec nos vêtements aussi trempés que la veille, si ce n'est que nous les avions tordus avec force pour en exprimer toute l'eau dont ils étaient imbibés. Nous pressâmes le pas de nos chevaux pour nous réchauffer en nous secouant et nous rendre un peu de vie, puisque d'après Aristote la vie est dans le mouvement *vita in motu*, mais un principe encore plus efficace fut le soleil qui vint nous sécher en peu de temps et nous dédommager des mésaventures de la veille. Voilà un échantillon des voyages du missionnaire; je ne veux pas dire cependant que tous se ressemblent, j'aurai sans doute à vous signaler plus tard bien des variétés dans le genre.

Nous arrivâmes ainsi à Tranquebar, jolie ville européenne, possession danoise, située sur le bord de la mer, dans le royaume de Tanjaour. Sa population peut s'élever à 12,000 âmes : elle est protégée par un fort nommé Dansborg, la rue principale, bâtie à l'européenne, est entièrement occupée par les Danois, les maisons sont élégantes et surtout d'une propreté remarquable, peintes de haut en bas, ainsi que la citadelle et le petit palais du

gouverneur qui nous a paru très-bien orné. Il y a dans cette ville cinquante soldats européens et cent cinquante indigènes au service du Danemarck; voilà toute la force d'une place autrefois disputée par la France.

Au sortir de Tranquebar nous retrouvions encore une petite possession française, c'est Karikal, pays très-fertile, appelé le grenier de Pondichéry et de l'île Bourbon, parce que c'est dans sa rade que les vaisseaux viennent prendre leurs cargaisons de riz. La ville blanche, c'est-à-dire la partie habitée par les Européens, est fort peu de chose; elle se réduit aux employés du gouvernement et à quelques créoles. Nous avons vu dans cette ville le tombeau du P. Mont-Justin, ancien jésuite, célèbre par les services rendus à la religion et au gouvernement pendant les guerres que la France eut à soutenir dans ces contrées. Il termina sa belle carrière en 1782; le P. Garnier fut heureux de rencontrer dans ce brave un compatriote et presque un parent, et de prier sur sa tombe.

Nous fûmes très-étonnés de trouver encore à Karikal les PP. Martin et du Ranquet, partis de Pondichéry huit jours avant nous, et que nous croyions déjà parvenus au terme de leur voyage. Eux aussi ils avaient dû faire l'apprentissage de la vie du missionnaire et passer par les épreuves des voyages de l'Inde. Nous nous reposâmes avec eux quelques jours, profitant de l'aimable et cordiale hospitalité de M. Pouplin, missionnaire apostolique et curé de Karikal, dont la charité sembla vouloir rivaliser avec l'amabilité et les attentions délicates de ses confrères de Pondichéry. Cependant nous étions pressés de nous rendre au poste; les PP. Martin et du Ranquet se mirent donc en route pour Maduré sur un chariot traîné par des

bœufs; et je partis avec le P. Garnier pour Trichinapaly, où nous appelaient l'ardeur des chrétiens et les intérêts de la mission.

Je vous épargne les détails de ce nouveau voyage, trop semblable au précédent pour offrir de l'intérêt; je me borne à vous communiquer quelques-unes de mes observations. Commençons par un petit trait de mœurs et d'usages indiens. Partis de grand matin de Karikal, nous devions nous reposer pendant les heures des grandes chaleurs. Nos gens s'arrêtent donc auprès d'un étang, dans un magnifique bosquet de tamarins; nous descendons de cheval, nos porteurs déposent leurs fardeaux, et notre disciple, le charmant cuisinier que vous connaissez, n'a rien de plus pressé que de détacher la cruche de terre qui devait lui servir à puiser de l'eau pour l'offrir à ses *souamis* (c'est le nom des missionnaires). Le voilà donc qui descend avec sa cruche dans cet étang, long de cent mètres à peu près sur soixante de large et profond de deux à trois pieds. Là se vautrent quatre vaches et deux buffles, pendant que deux femmes venues pour puiser de l'eau commencent par se rafraîchir et se laver. Le disciple s'avance dans l'eau jusqu'à la profondeur d'un pied et demi, jette sa cruche, qui surnage à la surface de l'eau, et se met à se laver les jambes, la tête, les épaules et tout le corps. Le pauvre jeune homme ayant marché, sué, toute la matinée, ce bain lui vient fort à propos! Après avoir terminé ses ablutions il reprend sa cruche et, sans bouger d'un pouce, il la plonge dans cette eau et vient nous la présenter pour étancher notre soif, et tout cela avec l'ingénuité, le sans gêne et l'air satisfait d'un homme qui a la conscience d'accomplir un acte d'exquise politesse et de

haute convenance! En effet, cette eau, chargée de vase et couleur de café au lait, était parfaitement pure, parce qu'elle était puisée par un homme de haute caste, tandis que l'eau la plus limpide, si elle était puisée par un paria, serait impure et immonde. Ne demandez pas le pourquoi; l'Indien ne le sait pas; mais c'est pour lui un fait incontestable comme un principe, et il n'en démordra pas.

En remontant le Cavéry, nous traversions le royaume de Tanjaour et nous admirions la richesse et la beauté de ce pays, la fécondité de ces terres toujours couvertes d'abondantes moissons et donnant jusqu'à trois récoltes dans l'année, la variété de ces plaines parsemées de délicieux bosquets, de palmiers, de cocotiers, de bamboux, de tamarins, qui portaient à cent pieds dans l'air leurs bouquets majestueux, et interrompaient agréablement la monotonie des vastes rizières qui composent le fond verdoyant de ce tableau. Cette fraîcheur, cette abondance, ce printemps perpétuel, sont dûs à la sage prévoyance des rajahs de Tanjaour qui, par un système de canalisation bien conçu et parfaitement exécuté, ont su utiliser les eaux du Cavéry et les répandre dans tout le royaume pour l'irrigation des campagnes.

Le temps ne me permet pas de m'arrêter à des descriptions de détail; je veux cependant vous dire un mot sur un petit oiseau nommé le *touknam*, ou le *gros bec des Philippines* comme l'appelle Buffon. Frappé à la vue d'un arbre qui portait six ou huit sphères oblongues, suspendues à ses feuilles, chacune par une petite ficelle de six pouces, je demandai ce qu'étaient ces fruits singuliers; on me répondit que c'étaient des nids de touknam; et là dessus on m'en dit des choses si étonnantes, que je n'ai voulu vous

les redire qu'après m'être assuré pleinement de la vérité. D'abord ce nid, que j'ai examiné avec soin, est un ellipsoïde ayant près d'un pied de long et cinq ou six pouces d'épaisseur. Il est composé de fils ou de nervures de feuilles de cocotier, que l'oiseau arrache lui-même aux arbres et qu'il entrelace entre elles de manière à former un canevas ou vrai tissu ; on dirait que c'est là que les Indiens ont trouvé le modèle pour tisser leurs belles toiles. Ce nid, doublé à l'intérieur pour le défendre contre la pluie, est divisé en deux compartiments ou étages communiquant entre eux par une ouverture : l'étage inférieur destiné à la femelle pour pondre et couver ses œufs et élever sa famille, l'étage supérieur destiné au mâle pour lui tenir compagnie et la récréer par son chant. On ajoute une chose encore plus merveilleuse, c'est que l'oiseau a soin d'éclairer ses appartements en y ramassant une provision de mouches brillantes. Le fait matériel est certain, c'est-à-dire, qu'on trouve souvent dans le nid cette provision de mouches brillantes, il est certain aussi que leur éclat est si vif que six mouches réunies suffisent pour former un foyer de lumière ; l'exagération me semble être dans l'intention finale qu'on attribue à l'oiseau ; je crois que son intention se réduit à l'instinct de se procurer de la nourriture pour lui et toute sa famille. Il est extrêmement habile à gober ces mouches en volant ; jugez-en par ce trait. Les Indiens aiment cet oiseau, l'apprivoisent et se font un amusement de son habileté. Pour cela, ils prennent l'oiseau sur une main, de l'autre ils lui montrent une monnaie brillante plus petite et plus épaisse qu'une pièce de 20 centimes, ayant soin de se tenir à une fenêtre élevée ou sur le bord d'un puits ; ensuite ils lais-

sent tomber la pièce, et l'oiseau s'élance avec une telle rapidité, qu'il la saisit en l'air et la rapporte dans son bec. Ces mouches brillantes nous ont bien souvent procuré de charmantes récréations ; elles remplissent l'air comme nos mouches en Europe, et on les voit par milliers voltiger en tous sens dans l'espace et dans le feuillage des bosquets.

Combacounam était sur notre route, nous y arrivions juste le lendemain de la fête solennelle qui s'y célèbre tous les douze ans, au moment déterminé par la conjonction de certains astres. Jusqu'alors l'idolâtrie n'avait cessé d'attrister nos regards par le spectacle de son empire universel sur ces pauvres Indiens ; mais ici elle nous écrasait par les proportions de son triomphe. Figurez-vous plus de cinq cent mille pèlerins venus de cinquante, de cent et deux cents lieues, réunis sur un espace de plusieurs lieues autour du centre de la fête, jonchant toute cette campagne, allant, venant, se pressant en foule dans tous les sens, et se poussant vers la pagode aux moments solennels des processions. Voyez ces dix chars de triomphe s'élevant par étages en forme de pyramides à la hauteur de cinquante et soixante pieds, roulant sur d'énormes roues, traînés par cinquante mille dévots, resplendissant de tout le luxe, d'or, d'argent, de clinquant, d'oriflammes, de guirlandes, de draperies éclatantes. Imaginez surtout la musique étourdissante de tous les instruments les plus stridents, par centaines et sans ombre d'accord ou de mesure, l'horrible tapage des tambours, des grosses caisses, des cymbales et des tamtams ; les détonations des canons et des pétards... et par-dessus tout l'immense explosion des cris, des hourras, des hurlements, poussés confusé-

ment par quelques centaines de milliers de poitrines dans la frénésie de l'enthousiasme... vous aurez par là une faible idée de ce spectacle impossible à décrire ; et vous direz avec moi : Voilà bien une fête du diable ! il y a là quelque chose du désordre de l'enfer : *Ubi nullus ordo sed sempiternus horror inhabitat !* Ah ! si le démon est si horrible même dans ses fêtes et au milieu des cris de joie de ses dévots ; que sera-t-il donc en enfer, au milieu des cris de douleur, de rage et de désespoir de ses victimes !

Cette fête célébrée avec un tel concours était nécessairement une vaste foire ; (c'est ainsi du reste qu'ont pris naissance toutes nos foires d'Europe). Elle en offrait tous les détails, dont la description vous donnerait un tableau vivant des mœurs indiennes, si je pouvais m'y arrêter ; elle avait ses marchés, ses boutiques, ses jeux, ses théâtres, ses diseurs d'aventure, ses saltimbanques, ses charlatans. Ceux-ci étaient des brames, faisant mille grimaces et mille tours de force pour amuser les spectateurs et escroquer leur argent, se livrant à divers genres de tortures pour exciter la compassion et augmenter la recette. L'un de ces faux pénitents était suspendu en l'air à la hauteur de quatre mètres par deux cordes dont l'une le tenait par les pieds et l'autre par le cou, de manière que son corps immobile décrivait un arc de la *chaînette.* Un autre avait la tête enfoncée dans la terre jusqu'aux épaules et tout le corps en l'air, roide comme un pieu. A un troisième on déchirait le ventre jusque à montrer les entrailles ; le sang coulait, et le patient poussait des gémissements et des cris .. Nous eûmes à repasser deux heures après par le même endroit et nous retrouvâmes nos pénitents de foire dans la même posture, et leurs compères

exaltant leurs vertus et tendant la main aux passants.

Un peu plus loin était l'étang miraculeux, objet principal de la fête, parce que dans cette circonstance jubilaire les eaux divines du Gange viennent, d'une distance de trois cents lieues, par des canaux souterrains et mystérieux, remplir cet étang et communiquer à ses eaux la vertu de purifier de leurs péchés tous ceux qui s'y baignent. Figurez-vous donc ces centaines de milliers de dévots frénétiques se bousculant aux abords de l'étang, entrant en masse par un côté et sortant de l'autre après avoir traversé son eau, ou mieux sa boue. Je dis sa boue, parce que messieurs les Anglais, pour diminuer le nombre des accidents, ont soin de vider en partie cet étang, ne laissant guère qu'un ou deux pieds d'eau sur la vase. J'ai nommé les Anglais ; on comprend en effet qu'étant maîtres du pays, ils se chargent de la police dans des occasions aussi graves. Ce qu'on ne comprend pas, c'est qu'ils se chargent de faire eux-mêmes ces fêtes à leurs frais, et s'en dédommagent ensuite en s'attribuant tous les revenus et les offrandes des dévots : une nation a beau être marchande, elle ne doit pas oublier qu'elle est chrétienne.

Nous avions hâte de quitter ces lieux où tout nous navrait le cœur ; nous partîmes donc portant dans l'âme des sentiments que vous devinerez mieux que je ne puis vous les exprimer. D'autres spectacles plus simples mais plus doux vinrent nous consoler. C'étaient des chrétiens qui accouraient sur notre passage, tantôt isolément, tantôt par troupes, se précipitaient devant nos chevaux et se prosternaient en criant : loué soit notre Seigneur ! et restaient étendus par terre jusqu'à ce que nous leur

eussions répondu par l'*âsirvâdam*, la bénédiction. Leurs visages ingénus et réjouis, qui formaient un contraste si frappant avec les figures hideuses des païens, nous faisaient du bien au cœur; plusieurs fois nous fûmes obligés de quitter la route pour aller bénir leurs villages et leurs églises, pauvres masures de terre couvertes de paille. Mais ce cachet de la pauvreté nous rappelait Bethléem et Nazareth, et nous répétions : *Pauperes evangelisantur, et revelasti ea parvulis.*

A quatre lieues de Trichinapaly, quatre chrétiens de cette ville nous remirent une lettre, et se chargèrent de nous accompagner. Dès lors la nouvelle était répandue dans le pays, et le concours des chrétiens devenait de plus en plus considérable ; à l'entrée de chaque village il fallut subir une ovation, l'affluence, les prostrations, la musique, etc. A une lieu de Trichinapaly commença la cérémonie de réception ; les chrétiens arrivaient en foule pour nous accueillir et nous faire cortége : « A présent, s'écriait l'un d'entre eux, personnage distingué, à présent je pourrai assister à votre messe, recevoir vos conseils, me confesser à vous ; vous me fermerez les yeux, je mourrai content ! » et il pleurait de joie !.. Bientôt arriva le prêtre indigène qui s'était mis à la tête des chrétiens de notre parti pour nous appeler, et avec lui les grands matadors de la chrétienté. Force nous fut de laisser là nos chevaux, qui ne nous suivirent plus que par honneur, et de nous prélasser sur les riches palanquins qu'on nous offrait. Ici commençait le vrai triomphe. Je renonce à vous le décrire ; il y a des choses qu'il faut voir de ses yeux pour s'en faire une idée. Donnez donc un libre essor à votre imagination. N'épargnez pas les couleurs au tableau : du

brillant, du grandiose et du puérile, du sérieux et du comique, tout sera vrai ; du mouvement, de l'agitation, et avec cela je ne sais quoi de calme ; mais par-dessus tout de la musique, c'est-à-dire, du tapage, du vacarme à sa plus haute puissance ; de la musique ! c'est le fort de nos Indiens : au loin les pétards et les canons ; plus près les tambours de toutes dimensions et de toutes formes, les cymbales, les tamtams ; autour de nos palanquins les trompettes, les cornemuses et les flûtes, et quelles flûtes ! des sifflets munis de trois trous dans lesquels nos artistes soufflaient à pleines bouches, comme les ouvriers de vos verreries soufflent dans leurs cannes ; et tout en soufflant, sans perdre une note, vous les eussiez vus s'agiter, sauter, danser, pirouetter, faire de profondes révérences aux palanquins, s'arrêter, marcher à reculons, pour nous envoyer plus directement leurs sons mélodieux. Quel triomphe ! ! qui cependant ne nous donnait pas la moindre tentation de vanité.... ; du reste, si elle s'était présentée, elle aurait été bien vite chassée par les souvenirs de Combacounam. Une chose toutefois nous ravissait dans toute cette fête, c'était l'épanouissement des visages, l'expression de la joie, du bonheur et de l'enthousiasme.

Arrivés à Trichinapaly, nous descendîmes dans une pauvre église dédiée à saint François-Xavier, où nous fîmes notre prière avec une ferveur que vous concevez. On nous conduisit de là dans le logément qu'on nous avait préparé. C'était un petit palais, construit pour un lord anglais, qui, se trouvant libre en ce moment avait été loué par nos chrétiens pour nous y recevoir. Le contraste entre ce magnifique hôtel et l'humble église de l'apôtre des Indes nous couvrait bien de confusion ; mais

il fallut céder aux raisons et aux instances des chrétiens. Saint François-Xavier aussi avait subi ces triomphes et l'occasion ne nous manquera pas de l'imiter dans ses humiliations.

Au reste, pour nous trouver dans une splendide demeure, nous n'en étions pas plus à notre aise. Après les fatigues d'un long voyage, augmentées par trois grandes heures d'un cérémonial assommant, nous fûmes obligés de supporter tous les inconvénients de la grandeur, de faire bonne figure à une foule de visiteurs et de complimenteurs, d'être étourdis par le bruit de la multitude qui assiégeait notre logis et encombrait nos appartements, de rester, en face de tout ce peuple, gravement assis sur nos fauteuils, ayant à nos côtés des hommes armés de gros éventails qui s'escrimaient à nous éventer.

Le jour suivant se passa tout entier à recevoir les députations des divers quartiers, des castes et de leurs nombreuses sections. C'était à ne pas en finir : ainsi les seuls parias, rejetés hors des castes, n'en ont pas moins entre eux trente-six sections ou divisions, qui se disputent le pas et la prééminence. Chaque députation offrait son cadeau de sucre et de fruits, et débitait son compliment auquel nous répondions par interprète ; l'une d'elles prit son thème dans la délivrance de la servitude d'Égypte, et il va sans dire que nous étions les Moïses.

Le lendemain vint troubler la joie, car nous dûmes annoncer notre départ. On versa bien des larmes, on nous fit bien des instances, mais inutilement ; notre parti était arrêté et pour des raisons majeures. Nous ne voulions pas nous fixer dans les villes importantes, mais aller nous cacher dans quelque petite chrétienté pour y apprendre la

langue et nous former aux usages du pays, tout en administrant nos chrétiens plus simples et plus abandonnés. Nous savions bien que notre présence dans les villes ne pouvait manquer de provoquer une opposition et une guerre plus violente de la part des prêtres de Goa. Sans refuser la lutte, nous voulions la reculer, nous y préparer, et l'accepter dans les meilleures conditions possibles. D'ailleurs, à Trichinapaly la position était fort délicate et embrouillée : nous y arrivions sur l'appel d'une forte majorité des chrétiens ; mais un grand nombre restaient attachés aux anciens prêtres ; il y avait donc scission ; en nous plaçant à la tête d'un parti, nous irritions l'autre et nous perdions l'espoir de nous concilier les prêtres qui étaient leurs pasteurs. Puis, dans cette division, étions-nous bien sûrs que nos partisans n'avaient aucun tort, que leurs motifs étaient tous purs, qu'ils étaient les meilleurs chrétiens ?

L'objet de notre voyage à Trichinapaly avait été de répondre aux désirs ardents de nos chrétiens, de soutenir leur courage, et surtout d'examiner par nous-mêmes l'état des choses et les dispositions des personnes. Ce but est obtenu ; nous sommes renseignés sur tout cela. Pour les chrétiens, la masse est à nous, surtout dans les castes les plus distinguées. La voix générale est que les Jésuites sont leurs pères dans la foi, que les missionnaires de la Compagnie étaient des saints dévoués à leur bonheur et au salut de leurs âmes ; que si l'Inde avait pu les conserver, il n'y resterait plus un seul idolâtre ; que depuis leur perte la religion est tombée en ruines. En ce point, ils disent plus vrai même qu'ils ne pensent : l'état de la chrétienté est déplorable, les divisions, les intrigues, le dé-

faut de secours ont produit leurs fruits; depuis dix ans pas de sermons ni de catéchismes, pas de confessions, abandon total des pratiques religieuses, des troupes d'apostats retombent dans l'idolâtrie ou se livrent aux ministres protestants.

Trois cents chrétiens de Pratacoudi, à trois lieues de Trichinapaly, ont ainsi embrassé le protestantisme ou, pour mieux dire, se sont donnés aux ministres par dépit, sans abjurer au fond leur foi catholique, et en promettant de revenir à nous dès que nous nous établirons chez eux. Un état si désolant nous invitait sans doute à rester pour y apporter un prompt remède, mais il était bien aussi de nature à nous faire craindre les conséquences d'un séjour prolongé dans les circonstances actuelles. D'ailleurs nous nous devions à toute la mission qui partout nous attendait. Nous promîmes donc à nos chrétiens de venir à leur secours et, les laissant aux soins du prêtre indigène qui nous avait accueillis, nous partîmes pour Maduré le 19 mars, fête de saint Joseph.

Le voyage n'eut rien de remarquable; nous suivions la route royale, tracée par les anciens rajahs, et ombragée par des arbres magnifiques; les Anglais y ont construit des bangalas qui fixaient nos étapes et nous offraient un abri commode. Dans un de ces bangalas, nous rencontrâmes deux officiers anglais qui conduisaient à Madras les contributions du Sud pour le semestre courant, s'élevant à la somme d'un million de roupies (2,500,000 fr.). Le convoi, composé de cinquante chariots, n'avait qu'une escorte de cinquante cipayes (soldats indigènes), commandés par les deux officiers, et traversait tranquillement la contrée habitée par la caste des voleurs. Les Anglais

ont le talent de se faire une force morale qui les dispense du déploiement de la force matérielle.

Au milieu de notre route nous rencontrâmes un petit monticule qui se rattache à la chaîne des Gattes; les Indiens lui font l'honneur de l'appeler une montagne, comme auraient fait probablement les Picards, s'il s'était avisé de se planter au milieu de leur plaine uniforme. Au fond, n'ont-ils pas raison? tout est relatif, en ceci comme en beaucoup d'autres choses. Le fait est que, malgré l'exiguité de son élévation, ce monticule domine fièrement tout le pays et se pose en géant; j'avoue même que sa vue nous fit un immense plaisir; c'était le premier objet que nous voyions s'élever au-dessus de l'horizon depuis le pic de Ténériffe, et il nous rappelait de doux souvenirs.

Enfin après trois jours de voyage nous découvrîmes les hautes tours de Maduré, où nous arrivions le jour suivant. M. Méhay, missionnaire distingué de Pondichéry, envoyé dans le pays pour nous préparer les voies, nous attendait dans cette ville depuis cinq jours. Il avait si bien gagné la confiance des chrétiens, qu'ils l'avaient introduit dans leur église et dans le presbytère. C'est de là qu'il vint à leur tête à notre rencontre pour nous conduire en triomphe et prendre solennellement possession de la chrétienté. Cette démarche était grave et périlleuse, contraire au plan que nous avions formé. En cas d'insuccès, elle devait avoir les conséquences les plus fâcheuses pour toute la mission; mais aussi son succès nous assurait un avantage incalculable, produirait partout un mouvement général, nous aiderait à profiter des heureuses dispositions des chrétiens, à ranimer leur courage, à prévenir le schisme. C'étaient les raisons qui déterminaient l'excellent M. Mé-

hay, plus capable de juger des choses. Au reste, pour nous, il n'y avait plus à hésiter, l'impulsion était donnée, *alea jacta est*, il était difficile de se retirer du jeu sans subir toutes les conséquences à craindre d'un échec. Nous prîmes donc le parti de nous laisser faire, de subir ce second triomphe, et après lui toutes les chances de la lutte qui allait s'engager.

Elle ne se fit pas attendre : le prêtre de Maduré, qui était absent, se hâta d'accourir au poste envahi : nous l'accueillîmes avec amitié, nous lui exposâmes les décrets du Saint-Siége, protestant que tout notre désir était de le laisser à la tête de son église et de vivre en bonne intelligence avec lui pour le bien de la mission qui nous était confiée. Ce n'est pas ainsi qu'il entendait la chose, il réunit quelques chrétiens, ses affidés, et s'empressa de donner un procès contre nous, le lendemain il était secondé par un de ses confrères redouté dans tout le pays à cause de son habileté à gagner les procès. De son côté, notre prêtre indigène de Trichinapaly accourait à notre secours pour nous soutenir et nous diriger dans un métier où nous étions si novices. Sa première parole fut qu'il fallait acheter à tout prix la faveur du grand brame, premier ministre du magistrat anglais, que de là dépendait le gain du procès et le sort de notre mission. Il avait raison dans son sens, mais cette seule proposition me révolta : ce n'est pas ainsi, m'écriai-je, que les missionnaires doivent soutenir la cause de Dieu ! Je répugnais d'autant plus à ces moyens, que notre affaire ne me paraissait pas claire, même aux yeux de la justice. Notre juridiction était sans doute incontestable, mais nous donnait-elle le droit d'agir comme nous avions fait? Dans cette perplexité, je m'abandonnai

à la Providence. Une seule considération nous rassurait, c'est que dans ce pays les églises sont la propriété des chrétiens ; ce sont eux qui en ont les clefs, qui les entretiennent et s'y réunissent pendant l'absence des prêtres, ainsi celui de Maduré était absent depuis trois mois. D'après ce principe ayant été introduits par la volonté générale des chrétiens, nous étions dans notre droit. C'est le seul que nous pûssions faire valoir auprès des Anglais, qui n'acceptent pas l'autorité du Saint-Père. En conséquence, nous résolûmes de ne pas paraître dans ce litige et de laisser agir les chrétiens. C'était perdre le procès : les chrétiens, déconcertés par notre conduite et intimidés par les menaces des adversaires, se découragèrent, et la condamnation vint nous frapper. Nous fûmes ignominieusement expulsés de l'église et du presbytère par les agents de la police, et conduits ainsi à travers les rues de Maduré, au milieu des huées de la foule, jusqu'au bangala que nous avions choisi pour notre retraite. Dieu soit loué de l'humiliation qu'il nous a ménagée ! quant aux tristes conséquences qu'elle pourrait avoir pour la mission, nous abandonnons le tout à sa bonne providence.

Les PP. Martin et du Ranquet partagèrent notre sort. Arrivés à Maduré deux jours avant nous, ils allaient repartir au moment où le prêtre de Goa vint troubler notre petit triomphe. La lutte s'étant de suite engagée, leur départ aurait semblé une fuite et enhardi nos adversaires, ils furent donc obligés d'attendre et de faire avec nous bonne contenance. Après la condamnation rien ne les retenait plus, et ils prirent la route du Sud pour se présenter aux chrétientés dont l'administration leur est confiée.

Quant à nous, il convenait de faire à mauvaise fortune

bon visage, pour soutenir notre dignité et nous relever un peu dans l'opinion. Nous restâmes donc cinq jours dans notre bangala, allant et venant, tête levée, comme des triomphateurs; nous voulûmes même rendre visite à M. le magistrat, ou plutôt *collecteur*, car tous les magistrats anglais sont ici désignés officiellement par ce titre, pris sans doute de leur fonction principale et essentielle. M. Blackburn nous accueillit avec politesse, même avec bonté, et nous offrit un logement provisoire dans sa maison ; nous n'osâmes pas accepter cette offre si obligeante d'un homme qui venait de nous condamner, et c'est peut-être encore une seconde faute que nous avons commise; qui sait? l'acceptation de ce logement pouvait nous donner occasion de gagner ses bonnes grâces et nous être extrêmement utile. Mais que faire quand on ne connaît pas l'homme?

De Maduré nous nous sommes rendus vers l'est dans le Marava, où se trouve une de nos chrétientés les plus nombreuses et les plus florissantes, dans le pays que le P. de Britto arrosa de ses sueurs et féconda de son sang. Nous y avions été précédés par le bruit de notre condamnation de Maduré, mais notre présence a bientôt dissipé les craintes et ranimé le courage de nos chrétiens. Nous avons fixé notre centre à Calliditidel, petit village où nous pourrons paisiblement nous appliquer à l'étude de la langue. Déjà nous y avons célébré avec toute la pompe possible la fête de Pâques. Je n'essayerai pas de vous en faire la description, le temps me manque et puis... c'est impossible! Rappelez-vous la fête de Combacounam et notre triomphe de Trichinapali, c'est quelque chose comme cela. Nous avions étalé toutes nos richesses d'Europe, nos

chasubles, nos draperies, nos ornements de tout genre ; ajoutez-y toutes les richesses de l'Inde : les toiles éclatantes, les festons, les guirlandes, le clinquant, le papier d'or et d'argent, puis la musique avec tous ses instruments, les boîtes, les pétards, les chars de triomphe, les feux de bengale, les pièces d'artifice... rien n'y manquait. Mais joignez à tout cela la piété, le recueillement de nos chrétiens pendant les offices, leurs prières récitées et chantées dévotement, leur admiration silencieuse, leur ébahissement. Il fallait voir surtout nos cérémonies, au moins dans les intervalles des offices sacrés, formant un mélange, un éclectisme du romain et de l'indien; il fallait nous entendre chanter sans livre de chant des hymnes, des proses, des cantiques, des motets, mêlant le plain-chant et la musique, des réminiscences du P. Lambillotte, et des passages de la musique romaine. C'était de toute magnificence! Nos Indiens étaient ravis en extase. Nous avions là une réunion que M. Méhay évaluait à plus de dix mille personnes ; le jour et la nuit y passaient et c'était encore trop court.

Je me hâte de terminer cette lettre trop longue, en me recommandant, moi, tous les missionnaires et nos bons chrétiens à vos prières, etc., etc.

Votre.....

BERTRAND S. J. M.

## DEUXIÈME LETTRE

*Le P. Martin au R. P. Bertrand, supérieur de la Mission.*

Punécayel, 14 juillet 1838.

MON R. PÈRE, P. C.

Nous nous sommes séparés à Maduré dans des circonstances bien pénibles, et j'emportais dans mon âme des sollicitudes et des craintes amères; je suis donc heureux de vous donner, sur cette partie de la mission, des nouvelles plus rassurantes et de confirmer les espérances que vous annonçaient mes premières lettres. Dans ce but, je vais reprendre plus en détail et avec plus de suite l'historique de nos opérations.

Après un voyage de trois jours, qui n'eut rien d'extraordinaire, nous arrivâmes à Paléamcottey, grande forteresse où réside constamment un corps de troupes anglaises, chargé de surveiller tout ce district du Sud. M. Mousset, qui nous avait précédés dans notre mission pour nous préparer les voies et nous assister dans ces commencements difficiles, vint à notre rencontre. Comme il ne nous attendait pas si tôt, nous fîmes notre entrée sans grande

cérémonie, et nous fûmes conduits à l'église catholique, assez belle pour le pays. C'est ici que nous fixons le centre de notre mission; quoique la ville ne compte qu'une cinquantaine de familles chrétiennes, presque toutes de parias, sa position est avantageuse. C'est, avec la ville de Tinnevelly, la résidence du collecteur, le chef-lieu de l'administration et de la poste, et, ce qui est important, elle est géographiquement le centre des chrétientés que nous devons administrer.

Après quelques semaines consacrées à l'étude de la langue, aux visites de convenance et aux soins de nos chrétiens de la ville et des environs, nous avons arrêté notre premier plan de campagne. Le P. du Ranquet est parti avec M. Mousset pour visiter les chrétientés, célébrer quelques fêtes et prendre, sous la conduite de ce maître expérimenté, les leçons nécessaires et les allures de missionnaire. Pour moi, je suis resté à Paléamcottey, occupé de l'étude, du soin de mon troupeau, et faisant quelques excursions aux environs, soit pour nouer des relations avec les magistrats, soit pour me montrer aux chrétiens de Tinnevelly, ville beaucoup plus populeuse que la forteresse, surtout habitée par des castes plus nobles, et résidence plus habituelle du collecteur.

Le 15 juin, après avoir célébré ensemble la grande et fameuse fête de Pettey, gros village de Paravers, à une lieue de Paléamcottey et tout proche de Tinnevelly, je laissai le P. du Ranquet se lancer tout seul dans la carrière, et je partis avec M. Mousset pour faire la visite de la mission. Nous nous arrêtâmes d'abord à Singanéri, à 25 lieues au sud de Paléamcottey, petite bourgade de chrétiens. Le chef de ce bourg et des villages voisins, quoique

païen, voulut nous offrir ses présents et ses hommages. Il nous fit un grand éloge de nos chrétiens, qui ne manquèrent pas de le payer d'un juste retour, et pour confirmer dans mon esprit ce témoignage dont il était flatté, il ajouta qu'il voulait leur construire une grande et belle église, au lieu de la pauvre cabane qui leur sert de chapelle. Je n'y compte guère; mais cette politesse réciproque le rendra de plus en plus bienveillant, et c'est autant de gagné. Nous nous occupâmes ensuite de nos chrétiens; M. Mousset entendit leurs confessions, et moi, j'administrai un vieillard moribond qu'on m'avait apporté sur son grabat.

Le lendemain, nous allâmes dire la sainte messe quatre lieues plus au sud, à Callicoulam, grosse chrétienté de Sanars, dont l'église, reconstruite presque à neuf dans une espèce de style indo-gothique, me parut assez convenable. Après y avoir administré cinq moribonds également apportés sur leurs grabats, baptisé trente-cinq enfants et différé le baptême de deux adultes avancés en âge mais pas assez bien instruits, nous nous rendîmes à Vadakencoulam, chrétienté considérable par le nombre et la noblesse de ses habitants, qui nous reçurent avec une explosion de joie bien touchante. Le jour suivant, les députations de tous les villages voisins accoururent pour nous offrir leurs présents et nous conjurer d'aller visiter leurs églises depuis longtemps privées de leurs pasteurs. Mais hélas! il nous était impossible de satisfaire leurs vœux si justes; nous les consolâmes par de bonnes paroles et par des promesses que nous remplirons le plus tôt possible. Dans l'après-midi nous conférâmes le baptême à quarante-cinq enfants, et M. Mousset fit le catéchisme.

A cette occasion la fête fut troublée par un fâcheux in-

cident. La population étant composée de Vellages, de Sanars et de Parias, la distinction des castes s'observe dans l'église, dont une partie est réservée aux Vellages et l'autre assignée aux Sanars et aux Parias. M. Mousset, sans y faire attention, réunit tous les enfants des diverses castes dans la partie réservée. Aussitôt l'émoi se met au camp des nobles Vellages, dont on a violé les priviléges; ils accourent, ordonnent à leurs enfants de sortir de ce lieu ainsi profané, et sont obéis promptement. Témoin de ce désordre, je fis fermer les portes par où les Vellages s'étaient enfuis, et M. Mousset continua d'instruire les Sanars et les Parias demeurés à leur poste. Messieurs les Vellages reconnurent leur tort et vinrent nous demander pardon; mais pour leur apprendre à mieux respecter les ministres de la religion, je refusai de leur donner audience. Enfin le lendemain, à midi, je leur permis de se présenter, je me montrai très-sévère, leur ordonnai de me désigner les trois principaux auteurs du désordre, auxquels j'interdis l'entrée de l'église jusqu'après leur grande fête du 15 août, et laissai toute la population dans l'incertitude si la fête aurait lieu. Depuis lors de nouvelles députations de leur part ont couru après moi pour me demander grâce, et j'ai accordé la célébration de la fête.

Le mercredi 19 juin nous partîmes pour visiter le cap Comorin, où les chrétiens, qui n'avaient pas vu de missionnaires depuis trois ans, nous attendaient avec impatience. Chemin faisant nous saluâmes l'église d'Ajakapouram, nombreuse et florissante chrétienté de Sanars. Cette église, nouvellement construite par ces pauvres chrétiens, est fort simple, mais grande et très-propre. Là, contre notre attente, je trouvai une école qu'un brave chrétien

du pays avait mise sur pied dans l'espoir d'en être nommé le maître ou *vattiar*. J'en fus si satisfait qu'à l'instant je lui conférai ce titre, au grand contentement de toute la population, et promis de lui assigner une rétribution à partir du mois de juillet. On nous offrit pour nous rafraîchir des jacques et des mangues, qui me firent plaisir; nous encourageâmes douze païens adultes qui se disposaient au baptême et nous leur promîmes de leur conférer ce sacrement après la fête de l'Assomption, qui devait nous ramener auprès d'eux.

Le lendemain au soir nous arrivions à Camaniacomari (cap Comorin), grosse chrétienté de Paravers, située dans le royaume de Travancore. A une lieue de distance, des groupes d'enfants, de jeunes gens et d'hommes de tout âge vinrent nous saluer et nous faire cortége; à un quart de lieue nous rencontrâmes les notables du pays, ayant à leur suite la musique que vous savez. La marche fut sur-le-champ organisée : de nombreux drapeaux flottaient dans l'air, nous étions sur nos chevaux, ayant à nos côtés des Indiens qui portaient deux baldaquins chamarrés de rouge et deux écussons de couleur éclatante. Trois chantres, entièrement vêtus de blanc, vinrent nous recevoir sous un dais à la porte de l'église, nous offrirent l'eau bénite, et entonnèrent le *Te Deum*. Cette église, construite par nos anciens pères, était ornée de belles draperies dans toute sa longueur, et offrait de distance en distance des médaillons représentant divers mystères de la vie de Notre-Seigneur, ou quelques traits de la vie du grand apôtre des Indes. Quel plaisir pour moi de revoir l'habit de la compagnie, ma bonne mère, dans le tableau du maître-autel! Il représente saint Ignace et saint François-

Xavier à genoux aux pieds de la sainte Vierge, qui paraît leur donner son divin Fils pour prix de leur zèle et de leurs travaux. Après avoir encensé l'autel, jeté l'eau bénite sur la foule, et chanté l'*Oremus* d'action de grâces, nous fûmes conduits, au milieu des acclamations de joie, au presbytère, lieu charmant, situé comme l'église sur le bord de la mer.

Mais de si beaux commencements ne vont-ils pas nous exposer à une vaine complaisance? Ne craignez pas, mon Père, Dieu y a pourvu, et voici la scène qui change. Dès le lendemain un agent de police vient nous communiquer une ordonnance portée l'année dernière à la suite d'une apparition de M. Méhay, et nous défend d'entrer dans l'église de peur de renouveler les troubles qui furent l'occasion de cet édit. Forts du permis que nous avait délivré le collecteur de Paléamcottey, nous n'eûmes pas de peine à intimider le pion de police, et nous conférâmes le baptême à quarante-deux enfants et à un adulte que nous trouvâmes bien préparés. Néanmoins je me hâtai d'écrire à M. le résident anglais à la cour du roi de Travancore; il me répondit fort poliment, du reste, que nous ne pouvions séjourner dans le pays. Je fis à Dieu le sacrifice de la consolation que j'aurais eue à visiter la célèbre église de Cotar, dédiée à saint François-Xavier, et qui n'était éloignée que de deux lieues; je m'en dédommageai en priant le saint apôtre dans une petite chapelle construite en son honneur sur le rivage même où la tradition dit qu'il aborda dans cette contrée.

Du cap Comorin nous remontâmes vers le nord en suivant la côte de la Pêcherie, passant par Couttapouli, chrétienté de cent quatre-vingts maisons, puis Péroumanel

et Pantsel, petits villages de vingt maisons, où nous administrâmes les sacrements d'extrême-onction, de baptême, de pénitence et de mariage, presque en courant. A l'approche d'Elindacarei nous fûmes accueillis par les groupes venus à notre rencontre, et conduits à l'église au milieu des chants, de la musique et des cérémonies ordinaires. C'est dans cette chrétienté, composée de plus de cent maisons, que nous rencontrâmes le premier prêtre indigène; il est du rite syriaque, et chargé de l'administration des églises que je viens de nommer et de cinq autres plus considérables. Il vint à notre rencontre et nous offrit son logement. Je lui avais écrit une lettre en portugais et il avait répondu au porteur : « Si l'on veut de moi on me gardera, sinon, on me renverra. » J'ai été content de la conversation que j'ai eue avec lui; satisfait des explications que je lui ai données sur le schisme et sur l'état de la question présente, il a fini par dire : Qu'ai-je à faire sinon ce que veut le pape? mais pas un mot pour me demander la juridiction et les pouvoirs. C'était probablement un oubli, ou même l'ignorance des formalités requises; j'y suppléai en lui disant qu'il pouvait continuer à desservir ses chrétientés et en promettant de lui envoyer une patente revêtue de la signature de Monseigneur. La présence de M. Mousset contre lequel il a guerroyé depuis quelque temps le gênait bien un peu; mais tout s'est oublié; nous avons mangé à la même table, couché sous le même toit, célébré la sainte messe au même autel : autant de signes non équivoques de parfaite réconciliation. Les chrétiens ouvraient de grands yeux, étaient au comble de la joie et nous priaient de revenir souvent les voir. Pour mettre le sceau à l'union et à la bonne harmonie, je fis au pasteur

divers cadeaux d'objets de piété pour lui et son troupeau, et il les reçut avec reconnaissance.

D'Elindacarei, quittant la route du rivage, impraticable à cause de ses sables mouvants, nous passâmes à Iramâdoupouram, petite église de Sanars, succursale d'Aneicarey, la plus ancienne du pays et chef-lieu de canton. Notre passage servit à rétablir la paix dans cette bourgade, troublée par un mauvais chrétien en révolte contre le missionnaire. Nous avions aussi salué en passant l'église de Couttancouly, où nous fûmes reçus par le chef du village, chrétien riche et dévoué. Les musiciens qui nous escortèrent sont des parias païens, ses vassaux, réunis dans un petit hameau voisin dont il est le seigneur. Il voulait que ces pauvres gens nous accompagnassent de leur musique jusqu'à Iramâdoupouram, c'est-à-dire près de deux lieues; nous refusâmes par pitié pour eux et aussi par pitié pour nos oreilles. Nous les congédiâmes donc en leur promettant de venir bientôt pour leur annoncer l'Évangile, et ils promirent d'avance de faire tout ce que nous leur dirions. O mon père, quel vaste champ s'ouvre devant nous! quelle multitude de païens qui attendent! demandez, demandez avec instance des ouvriers : « messis quidem multa, operarii autem pauci. »

Après avoir célébré la sainte messe, donné le baptême à quinze enfants et entendu les confessions, nous regagnâmes le bord de la mer; nous visitâmes Obary, Coudoutaley, Sinnataley, chrétientés assez considérables, dont les églises, surtout celle de Sinnataley, sont grandes et belles, ainsi que les presbytères. Malheureusement elles sont à moitié ensevelies sous les montagnes de sable que soulèvent les vents de l'ouest et qui envahissent peu à peu

toute cette côte. Cette contrée diffère très-sensiblement de l'intérieur des terres et présente un aspect européen. Ce qui me frappa surtout dans les brillantes réceptions qui nous furent faites, c'est que le tapage de la musique indienne, sans être totalement supprimé (ce serait supprimer la fête) s'interrompt de temps en temps pour faire place au catéchisme récité ou plutôt chanté en chœur par les groupes d'enfants et d'hommes mûrs qui viennent accueillir et introduire le missionnaire. Je reconnus avec plaisir que ce catéchisme est la traduction littérale de celui du P. Martinz, que j'avais si souvent expliqué en Portugal; et ce plaisir s'est renouvelé pour moi dans tous les autres villages de la côte.

Nous continuâmes ainsi notre course par Périatalev, Manapade et Alantaley, ne nous arrêtant dans chaque village que le temps nécessaire pour faire une instruction, prendre un repas ou passer la nuit, célébrer la sainte messe et administrer le baptême et l'extrême-onction. Périataley est un gros bourg de cinq cents maisons, jadis chef-lieu d'un district. Manapade est beaucoup plus considérable et peut s'appeler une ville ; elle nous est surtout chère par les souvenirs qu'elle conserve de nos anciens pères. Ils y avaient une maison, un collége, c'est-à-dire un lieu d'étude où les nouveaux missionnaires se formaient à la vie apostolique, et un lieu de repos, où les anciens venaient réparer leurs forces et consacrer leur vieillesse à des travaux moins pénibles. C'est ici que repose le P. Beschy, célèbre missionnaire et grand maître de la langue tamoule; mais j'ai cherché en vain son tombeau, probablement parce qu'il est lui-même enseveli sous les montagnes de sable qui envahissent la ville.

L'église est la plus belle et la plus grande que j'ai vue dans ce pays, le presbytère est pareillement digne d'une population européenne; mais tout cela est enveloppé dans le sable qui a fait un désert de ce quartier où se trouvaient autrefois plus de cinq cents maisons, la ville actuelle est obligée de se reporter sur une autre direction.

Le chef de tous les Paravers, qui réside à Tuticorin et exerce sur eux une très-grande influence, s'appelle Dom Gaspar-Antonio-da-Crux-vas-Correyo, nom passablement ambitieux et qui montre la prétention de singer les Portugais. Son fils, qui se trouvait à Manapade, voulut nous faire une visite solennelle, et se fit précéder selon l'usage par ses présents; c'étaient des pâtisseries et des sucreries qui valent celles de l'Europe. Les notables de la ville rivalisèrent de zèle et de générosité, de sorte qu'en un instant notre maison, qui était dépourvue de tout, se vit dans une complète abondance, au grand contentement des enfants qui en profitèrent, et même de beaucoup d'hommes mûrs et de fiers personnages qui pour la circonstance ne craignirent pas de se faire petits enfants... c'était du pain bénit!

Mais nous étions pressés de nous rendre à Alantaley, parce que là se trouvait un des prêtres de Goa que nous désirions gagner à la bonne cause. Nous quittâmes donc Manapade dès le matin après la messe et l'instruction, et nous franchîmes rapidement les deux lieues qui nous séparaient. A notre arrivée le prêtre était à l'autel, commençant la sainte messe, qu'il célébrait avec grande solennité, vu que c'était le jour de saint Pierre, fête patronale du village. Mais, pauvres Indiens! le bon Dieu leur pardonnera leur ignorance! A la nouvelle de notre

approche, les voilà qui ne se possèdent plus, ils oublient tout pour ne penser qu'à la réception qu'ils doivent au souami : ce serait en effet un déshonneur pour le village si le missionnaire, et surtout un successeur de leurs anciens pères, pouvait y pénétrer sans être assourdi par leur musique et leur tintamarre et accablé par leurs compliments et leurs cérémonies ! Ils abandonnent l'église et laissent le prêtre seul à l'autel pour accourir à notre rencontre, avec tous les instruments et tout l'attirail d'une réception splendide. Malheureusement, à leur avis, mais heureusement au nôtre, nous les avions à moitié surpris, ils n'eurent pas le temps de déployer toutes leurs magnificences, et il nous fut facile en pressant le pas de nos chevaux de les ramener tous à l'église pour assister à la partie essentielle du saint sacrifice. Nous y assistâmes nous-mêmes à genoux, un cierge à la main par honneur... Vous comprenez que c'était pour honorer l'adorable sacrifice ? tel était bien notre intention, mais celle des chrétiens en nous mettant en main ces cierges était surtout de nous honorer par cette marque de distinction.

Après la sainte messe, nous nous retirâmes en silence dans une des chambres non habitées du presbytère, où le prêtre ne tarda pas à venir nous rejoindre. Les compliments d'usage terminés en peu de mots, la discussion s'engagea de suite ; elle fut sérieuse mais pas trop passionnée de la part de notre hôte. Il m'objecta les droits du patronage, la nécessité, pour les brefs du Saint-Père, d'avoir l'acceptation du roi de Portugal et du gouverneur de Goa, etc. Je répondis à toutes ces difficultés, et comme il cherchait sincèrement la vérité, il se dit convaincu,

se déclara ouvertement pour le Saint-Siége et me demanda des pouvoirs, que je lui accordai volontiers, en y joignant un cadeau de chapelets, de médailles et d'images. Il en fut ravi et nous offrit à dîner; mais il n'eut pas à en faire les frais; les chrétiens revendiquèrent pour eux cet honneur, comme chose qui leur était due. Ils jubilaient de voir leur prêtre assis à notre table et lié d'amitié avec nous; je leur recommandai de le respecter et de lui obéir comme à moi-même.

Le soir, nous prîmes la route de Virapandianpatnam, en passant par Trichindour, ville toute païenne et célèbre au loin par sa pagode. A notre arrivée il fallut, pour contenter nos chrétiens, prendre logement dans la maison du chef ou prince de Tuticorin; c'est un palais en comparaison des chaumières qui l'entourent. Après avoir consolé la population par quelques paroles d'encouragement et les administrations d'urgence, nous nous dirigeâmes sur Punécayel, gros bourg de plus de 340 maisons, et en ce moment sans pasteur. A notre vue les chrétiens, fous de joie, voulaient à toute force nous promener à leur aise à travers les longues rues de leur village; il était une heure et nous étions à jeun, et nos chevaux tombaient de fatigue et d'inanition; n'importe, il fallut presque nous fâcher pour les empêcher de nous entraîner de force. Nous allâmes donc tout droit à l'église pour mettre sous la protection de Marie l'administration de cette chrétienté que nous allions commencer; car ici ce n'était plus une simple visite de passage, mais une véritable administration complète et régulière. Plusieurs jours furent ainsi consacrés aux instructions, aux catéchismes, aux confessions, à la réparation des désordres et des scandales, au

rétablissement de la paix, etc. Pendant cet intervalle, des députations de plusieurs villages voisins, dans l'intérieur des terres, vinrent nous conjurer d'aller aussi leur porter le même bienfait, dont ils n'ont pas joui depuis deux à quatre ans; mais impossible pour le moment de répondre à toutes les demandes.

Enfin nous touchons à Tuticorin, qui n'est éloigné de Punécayel que de quatre lieues; le prêtre de cette capitale des Paravers m'avait déjà écrit pour reconnaître l'autorité du Saint-Siége et se soumettre à nous. Instruit du jour et de l'heure de notre arrivée, il avait envoyé tout le peuple à notre rencontre. C'est ici qu'il y aurait lieu de faire une pompeuse description de la réception triomphale qu'on nous préparait; elle dépassait toutes celles qui nous avaient accueillis dans les villages précédents, comme on devait s'y attendre. Je ne vous en dirai rien, parce que ce n'est plus nouveau pour vous; il vous suffit, au besoin, de vous rappeler votre triomphe de Trichinapaly. Je ne signale ici qu'un point, c'est que depuis l'entrée de la ville jusqu'à l'église la route était couverte de toiles et de tapis étendus par terre, circonstance qui nous rappelle l'attention délicate des disciples du divin Sauveur dans son triomphe de Jérusalem et montre une analogie de plus entre les usages de ces peuples.

Le prêtre nous attendait sur le seuil de l'église; du plus loin qu'il nous aperçut, il courut à nous et, au milieu d'une foule immense, il nous baisa la main, nous introduisit dans l'église, nous présenta l'eau bénite. J'eus beau vouloir lui rendre ses civilités; non, répondit-il, vous êtes le maître ici, à vous de présider et d'ordonner, à moi de suivre et d'obéir. De là il nous conduisit au

presbytère, déjà encombré par la foule des curieux. Les principaux personnages ne manquèrent pas de venir nous offrir leurs présents et les hommages de toute la chrétienté. Dom Gaspar-Antonio-da-Crux-vas-Correyo, leur prince et leur roi, y vint aussi accompagné des deux princes ses fils, et tous les trois nous baisèrent la main. A part l'habillement qui est indien, le chef des Paravers est presque un européen dans toute sa personne ; il mangea à notre table pendant notre séjour ici, ou plutôt c'est nous qui mangions à sa table, quoiqu'elle fût servie dans le presbytère. Le prêtre de Tuticorin a joué un grand rôle dans ce pays, il passe aux yeux de ses confrères de Goa et de Cochin pour un homme de tête et de science, on peut regarder sa soumission comme un heureux événement, qui exercera probablement une grande influence sur les autres prêtres du pays et même sur ceux qui nous font la guerre dans la partie du Nord. Il m'a prié et fait promettre de revenir le 5 août, pour célébrer avec lui la grande fête de Notre-Dame des neiges, que nos Indiens appellent Notre-Dame de la rosée, parce que leur langue ne leur fournit aucun mot pour exprimer une chose dont ils n'ont pas l'idée. Le prince me l'a aussi demandé avec instance; j'en profiterai pour donner ici une mission dans toutes les formes pendant 8 ou 15 jours. Ces pauvres chrétiens en ont bien besoin ; je sais que la plupart d'entre eux ne se sont pas confessés depuis plus de dix ans ; j'accueillerai les pécheurs avec une indulgence et une bonté qui gagneront leurs cœurs et amèneront les autres, et alors la chrétienté rentrera dans l'ordre et la régularité. Que la divine miséricorde nous fasse cette grâce.

Cette mission terminée, M. Mousset veut bien encore m'accompagner à Camanayakerpatti pour y célébrer la fête de l'Assomption. De là, conformément à vos désirs, il ira vous rejoindre à Callidilidel. Son départ me sera bien sensible, car j'ai encore beaucoup de peine à me tirer d'embarras; mais à la volonté de Dieu! sa grâce supplée à tout.

Voilà, mon R. Père, le récit de mes excursions et l'exposé de l'état de nos affaires dans le Sud; elles sont pleines d'espérances. Prenez part à notre joie comme nous prenons part à vos croix et à vos tribulations; aux yeux de la foi, vous êtes les mieux partagés. Cependant, puisqu'il y va du salut des âmes et du règne de Jésus-Christ, nous ne cesserons d'adresser au ciel des vœux ardents pour obtenir que le schisme disparaisse de toute cette pauvre mission.

Je suis avec un affectueux respect, etc.

AL. MARTIN S. J. M.

*P. S.* Pour compléter le tableau de notre mission du Sud et de nos ministères, je joins ici quelques lignes où le P. du Ranquet rend compte de ses excursions.

« Je viens de terminer mes longues et intéressantes pérégrinations, dans lesquelles j'ai pour ainsi dire arpenté toute notre mission du Sud; elle semble avoir environ trente lieues du nord au sud, et vingt-quatre lieues de l'est à l'ouest dans sa plus grande largeur. A l'exception de la lisière de l'ouest, formée par la chaîne des Gattes et ses petites vallées, tout le reste est une vaste plaine, uniforme et monotone, celle que nous avons traversée par le milieu en venant de Maduré. Le long des

cours d'eau, on voit des rizières à perte de vue, des villages sans nombre et très-peuplés, avec d'immenses pagodes, et à chaque pas des pagodins. Dans les parties trop éloignées des rivières ou trop élevées pour en recevoir le bénéfice, les villages sont clairsemés et la campagne aride ; on y rencontre néanmoins des champs de coton, et dans les contrées envahies par les sables s'élèvent des forêts de palmiers et de cocotiers cultivés par les Sanars.

» J'ai fait la fête et l'administration de Couttalam, située près de Tencassi, à l'extrémité de notre mission et dans les montagnes où messieurs les Anglais vont chercher la fraîcheur ; je n'ai pas trouvé d'opposition, mais aussi pas de consolations extraordinaires. Je ne sais si l'esprit des populations nous est entièrement favorable ; et peut-être ne le savent-elles pas elles-mêmes. Au reste, je suis trop neuf dans le métier, trop peu habile dans la langue, pour voir au fond des choses ou produire un entraînement des esprits ou des cœurs; je me suis donc contenté de l'entraînement de la fête, des pompes, des musiques, des processions, et là rien n'a manqué. J'ai aussi répondu aux désirs et aux premiers besoins par l'administration des sacrements, et nous nous sommes quittés bons amis.

» De Couttalam, qui est à douze lieues nord-ouest de Paléamcottey, je suis redescendu à Callécâdon, qui est à seize lieues sud de Couttallam et huit lieues sud-ouest de Paléamcottey. J'y ai trouvé en général des populations plus simples et plus faciles, et l'administration m'a donné de vraies consolations.

» Votre tout dévoué, etc.,

» L. DU RANQUET S. J. M. »

## TROISIÈME LETTRE

*Le P. Garnier au R. P. Renault, provincial de Lyon.*

Trichinapaly, janvier 1839.

MON RÉVÉREND PÈRE P. C.

Vous avez appris notre entrée dans la mission, notre triomphe de Trichinapaly, notre échec de Maduré et notre installation dans le Marava. Nous nous réfugiâmes d'abord à Calliditidel, petit village où nous possédons une cabane et une église, bien pauvres, mais incontestées. Notre projet était d'y consacrer quelques mois à l'étude de la langue et des usages indiens. Mais comment résister aux prières et aux instances des chrétiens qui de toutes parts nous appellent à grands cris? Ce serait d'ailleurs perdre le fruit du premier élan produit par notre présence. Il fallut donc se mettre en campagne, et le P. Supérieur, cloué à sa résidence par le défaut de monture, vu qu'il n'a pas encore trouvé à remplacer son cheval, qu'il a cédé au P. Martin, me chargea d'accompagner M. Méhay dans ses nombreuses excursions. Nous parcourûmes une grande partie du Marava, puis, laissant mon compagnon s'occuper seul de ses administrations, je me

fixai à Souseiperpatnam, où nous avons beaucoup de chrétiens et grand nombre d'églises ; et, de ce centre, je fis plusieurs tournées, soit pour courir au secours des mourants, soit pour faire l'administration de diverses chrétientés.

Mais je ne pus rester que deux mois dans cette position ; la population de Trichinapaly, que notre passage avait électrisée et que notre départ avait jetée dans les agitations et la lutte, nous réclamait impérieusement; il y aurait eu un vrai danger à la laisser sans direction et sans secours. Le R. P. Supérieur me confia donc la mission d'aller me mettre à la tête de ces chrétiens dévoués, de ranimer leur courage, de modérer leur ardeur du combat, et de travailler à en faire de bons chrétiens. Après un voyage de huit jours, dans lesquels j'ai parcouru trente lieues de distance, en visitant les diverses chrétientés qui se rencontrèrent sur mon passage, j'arrivai à mon poste.

Que vous dirai-je de Trichinapaly ? Que c'est une ville immense, plus grande que Paris ? Oui et non, cela dépend. On plaisantait un jour le bon P. Gault, mon compatriote, sur sa ville natale, en lui disant : votre Dôle, quelle petite ville ! — Petite ! oui, répondit le Père, mais aussi ses alentours sont immenses ! — Eh bien, ici on a fait mieux : on a renfermé les alentours dans la ville. Figurez-vous une forteresse assez grande, et autour d'elle, à une distance d'un ou deux kilomètres, trois gros villages, et par delà une vaste plaine où les Anglais ont établi leur quartier selon leurs goûts et leurs usages ; c'est-à-dire en entourant chaque maison de cours et de jardins, et, grâce au peu de valeur

du terrain, donnant à ces jardins les dimensions de grands domaines ; ajoutez à chacune de ces propriétés une trentaine de baraques pour loger les parias qui sont au service du Dorei (maître ou seigneur) ; vous aurez ainsi une idée de cette ville, qui s'étend et se perd dans l'espace sans vous montrer son enceinte ou ses limites.

Arrivé à Trichinapaly le 8 juin, j'ai dû commencer par me procurer un logement convenable et commode. Après bien des recherches et des tentatives inutiles, j'ai acheté, du consentement du P. Supérieur, une maison construite à l'européenne, entourée d'un vaste jardin et située entre la citadelle, les villages et le quartier des Anglais. Elle a l'inconvénient d'être un peu éloignée des chrétiens, et l'avantage de toucher au quartier européen. J'y ai construit une église provisoire pour y recevoir les blancs et les *topas*. On donne ici ce nom aux métis, nés ou descendants des deux races européenne et indienne. Ils sont assez nombreux dans ces villes de l'Inde, et naturellement ils sont plus flattés de se rapprocher des Européens que de se confondre avec les Indiens, qui les méprisent. Un autre motif m'a fait choisir mon emplacement près du quartier anglais, c'est le désir d'attirer à mon église les soldats catholiques, qui sont ici fort nombreux, souvent deux et trois cents. Ils vont officiellement et en corps à l'église des prêtres schismatiques ; je vais mieux étudier mon anglais, me mettre en rapport avec les soldats et les officiers, les attirer à mon église, et j'ai l'espérance de me faire accepter comme leur chapelain. Ce sera un rude coup porté au schisme, et un appui précieux, matériel et moral, assuré à la cause catholique. Je m'attends à bien des obstacles ; mais je compte sur la foi généreuse et le

caractère énergique de nos braves Irlandais, que les généraux ont intérêt de ne pas mécontenter dans la pratique de leur religion.

La distance de mon église pour les chrétiens de la ville n'est pas si grande, qu'ils ne puissent facilement s'y rendre, et ils y trouvent place, car elle peut contenir à peu près deux mille personnes. C'est assez pour le présent, plus tard on verra; si le schisme est vaincu, les églises nous reviendront, sinon, nous bâtirons. L'église principale qu'occupent les schismatiques au centre de la population chrétienne me donne grande envie; son style est assez défectueux, mais elle est vaste, a été construite par un de nos anciens Pères nommé Darmanâder, sur un terrain qui lui fut concédé par le nabab; et, ce qui est important, elle jouit, comme antique sanctuaire, d'une très-grande réputation dans tout le pays.

Pour satisfaire aux besoins et aux convenances de mes nombreux paroissiens, je célèbre tous les dimanches deux messes, la première à six heures, la seconde à midi; l'intervalle, comme la journée du samedi, est consacré aux confessions, toujours nombreuses. Je ne suis point encore capable de faire des instructions en langue tamoule; elle est difficile, et je suis si accablé d'occupations que je ne puis l'étudier autant que je le voudrais. Mais les catéchistes suppléent à ce défaut. Avant la messe on fait les prières et l'on récite le petit catéchisme; après la messe on dit les litanies de la sainte Vierge, qui sont suivies de la lecture de l'Évangile expliqué, ou de la vie du saint du jour; ce sont nos anciens Pères qui ont établi ces usages et composé pour cela un grand nombre d'ouvrages qui forment le trésor de chaque église. Après la

messe de midi je donne ordinairement le baptême à six ou dix enfants; je bénis des mariages, j'écoute les plaintes, j'accommode les différents. Ce n'est qu'après deux heures qu'on peut prendre un peu de repos, de nourriture et de sommeil. On en a bien besoin, je vous assure.

Les chrétiens déclarés pour moi montrent de la bonne volonté ; environ deux mille sont de hautes castes, et plus de deux mille sont parias ; c'est donc plus de la moitié de la chrétienté qui s'est rangée sous l'obéissance du Saint-Siége. Les autres sont retenus dans le schisme par tous les moyens : par les artifices, les mensonges, les impostures, la flatterie et la corruption de l'argent, ou leurs propres passions, qui s'y trouvent plus à l'aise. Vous dire tout ce que font les prêtres schismatiques pour me décrier, séduire mes chrétiens, me susciter des tracasseries, me tendre des piéges, me compromettre auprès des Anglais, c'est impossible... Les malheureux ! j'avoue que je suis souvent obligé de me faire violence pour comprimer mon indignation et garder la charité. Mais cela ne diminue pas mes chagrins, surtout quand je vois leurs complots réussir ; ce qui n'arrive que trop souvent, grâce au caractère de nos Indiens, que ces prêtres connaissent à fond et savent exploiter. Même le prêtre syriaque qui travaille avec moi ne me donne pas toute la satisfaction que je pouvais en attendre. Il n'est pas mauvais, mais il ne m'inspire pas grande confiance. Il s'était fait le chef de nos chrétiens, moins par zèle du bien que par opposition aux autres prêtres, avec lesquels il s'était brouillé : Dieu se sert de tout pour accomplir ses desseins ! J'espère qu'il continuera à me protéger et à me soutenir par sa grâce.

Pour me reposer et dissiper mes ennuis dans les moments de loisir, j'embellis ma nouvelle habitation assez confortable : j'arrange mon jardin, j'y trace de belles allées, j'y plante des arbres en masse, et, grâce à un étang qui s'y trouve, j'arrose mes plantations ; en quelques années mon jardin sera un lieu de délices, préparé aux missionnaires que nous attendons. Et remarquez que je compte bien manger avec eux les fruits des arbres que je plante ; car nous n'en sommes pas ici aux conditions de votre bon Virgile, nous n'attendons pas nos neveux pour cueillir les fruits de nos jeunes arbres. Dans l'espace d'une année, la vigne couvre de ses jets de grands berceaux, et donne ses raisins dès la seconde année ; elle vous invitera même à deux vendanges par an, pourvu que vous l'arrosiez ; mais n'y cherchez pas du vin généreux. Le bananier pousse sa tige hors de terre à une hauteur de douze pieds en six mois, et vous donne une grappe ou un *régime* de deux cents et trois cents bananes, rangées absolument comme les grains du maïs et grosses chacune d'un pouce et demi sur quatre à six de long. Il en est de même en proportion de tous les autres arbres ; il faut avouer cependant que l'Inde n'a presque aucun des fruits de l'Europe, et que ceux qu'elle produit sont loin de valoir les vôtres : ils viennent trop vite pour être bien bons ; c'est là un principe vrai en toutes choses.

Ma mission ne se borne pas aux limites de Trichinapaly ; elle est fort étendue, et je profite des jours de la semaine moins occupés pour y faire mes excursions. A une lieue à l'est de la ville je fais construire une jolie chapelle pour une population de Pallers, la plupart païens, et j'ai tout lieu d'espérer que, les travaux achevés, je

baptiserai un bon nombre d'entre eux; ce sont des hommes simples et naturellement bons. Quand ils m'ont demandé une église, des statues, un crucifix, je leur ai dit : Pourquoi me faites-vous ces demandes, n'êtes-vous pas gentils? — Oui, m'ont-ils répondu, mais nous désirons faire comme nos camarades les chrétiens. — Très-bien ! ai-je ajouté, apprenez les prières, et dans quelques semaines je viendrai moi-même vous instruire, et quand vous serez bien préparés, je vous baptiserai. Cette caste donne de belles espérances ; si nous avions le temps et la paix, je suis persuadé que le nombre des conversions y serait très-considérable. Mais malgré les obstacles, nos travaux ne sont pas sans résultats. Depuis mon arrivée dans ce poste, j'ai baptisé six cents enfants et soixante-cinq adultes de tout âge, entendu mille huit cents confessions, donné mille cinq cents communions, parmi lesquelles au moins cent cinquante étaient des premières communions, conféré cent extrême-onctions, et béni soixante-dix mariages. Hélas! qu'est-ce que cela auprès de ce qui reste à faire !

Le bon Dieu vient de m'accorder une grande consolation. A trois lieues au nord de Trichinapaly se trouve l'église de Pratacoudi, centre d'une vaste mission fondée par nos anciens Pères et toute embaumée de leur souvenir. Le prêtre qui dessert cette église, étant de rite syriaque et compatriote de celui que j'ai auprès de moi, se trouvait naturellement en rapport d'amitié avec lui et disposé à imiter son exemple. Il a donc été facile de l'éclairer sur les intentions du Saint-Siége et sur les graves conséquences du schisme; mais il était enlacé dans les liens des prêtres schismatiques de Trinchinapaly et subissait leur influence. Enfin il s'est décidé à se soumettre

à l'autorité de Rome. Cette mission a toujours eu des rapports très-intimes avec le centre que j'occupe, à cause du voisinage et de la dépendance qu'avaient entre eux nos anciens Pères; cependant comme elle se trouve au nord du Cavéry, elle n'appartient pas à notre mission actuelle, mais directement à Pondichéry. J'ai donc écrit à Monseigneur, et avec son autorisation je me suis chargé de cette expédition délicate et difficile.

Je me suis rendu sans bruit auprès de ce prêtre pour consommer sa soumission et son adhésion complète aux ordres du Saint-Père. Je l'ai trouvé assez bien disposé, mais timide et hésitant. Pour soutenir et stimuler son courage, j'ai convoqué les principaux chrétiens, que je savais favorables en grande majorité; la discussion a été longue et chaude, mais a fini par le triomphe complet de la bonne cause; la résolution a été fortement arrêtée par les chrétiens de concert avec le curé, qui se trouvait ainsi solennellement engagé. C'est bien la Providence qui nous avait suggéré cette précaution; car nous étions encore réunis quand arrivèrent les deux prêtres schismatiques de Trichinapaly, furieux et bien décidés à mettre en œuvre tous les moyens pour empêcher ou détruire mon triomphe. Ils arrivaient trop tard : leur confrère était lié, trop avancé pour pouvoir reculer, et surtout les chrétiens étaient là en masse, bien résolus de défendre leur cause et la possession de leur église. J'ai cependant accueilli les deux schismatiques, j'ai soutenu avec eux devant les chrétiens une longue dispute sur la question du schisme, et ils sont repartis moins fiers qu'ils n'étaient venus, portant la confusion sur le visage et la rage dans le cœur.

Je suis resté quelques jours pour confirmer les bonnes

dispositions du prêtre et des chrétiens, et consolider l'état des affaires. L'église de Pratacoudi, bâtie par nos Pères, est belle et assez grande ; le presbytère, qui était un point de ralliement, est aussi bien construit. J'ai vu là cinq tombeaux des anciens Jésuites, sur lesquels j'ai prié avec attendrissement et ferveur pour demander à ces Pères vénérés un peu de l'esprit apostolique dont ils étaient animés. En visitant les diverses chrétientés de ce beau district, j'ai rencontré une autre église célèbre dans les lettres de nos anciens Pères, c'est celle de Vadougherpatti, où l'illustre P. Beschi a résidé et écrit quelques-uns de ses ouvrages ; j'y ai prié sur les trois tombes de trois autres de nos Pères. J'ai trouvé encore quatre vieillards qui les avaient connus et se glorifient d'avoir été leurs disciples ; tout le pays est plein de leur souvenir entouré de vénération.

J'ai procuré au prêtre de Pratacoudi tous les pouvoirs nécessaires pour administrer ses chrétientés sous la juridiction de Mgr de Pondichéry. Mais il n'en a pas usé longtemps. Fatigué sans doute des tracasseries et effrayé des menaces des schismatiques de Trichinapaly, ses anciens confrères, qui ne pouvaient lui pardonner ce qu'ils appelaient sa trahison, il a pris le parti de se retirer dans son pays. En vérité, sa position était difficile, et abstraction faite du zèle apostolique qui rend tout facile mais qui est si rare dans ces hommes-là, je comprends que c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Ce n'est pas tout ; il paraît qu'il a combiné son plan avec mon pauvre compagnon syriaque, son compatriote, qui l'a suivi de près. Ainsi ces deux prêtres étaient là pour être les instruments de la Providence, nous introduire d'abord à Trichinapaly, puis à Prata-

coudi ; c'était leur mission ; ils l'accomplissent et ils disparaissent : qui ne verrait ici le doigt de Dieu ! Je leur ai au moins témoigné ma reconnaissance par les secours et les présents que je leur ai donnés quand j'ai connu leur détermination. Au fond, je ne regrette ni l'un ni l'autre ; je suis plutôt disposé à m'en réjouir. Dans une position aussi difficile que la nôtre, il faut avant tout des hommes de confiance, et des hommes de dévouement. Mais, mon Révérend Père, jugez de mon embarras ! Voilà une nouvelle mission qui me tombe sur les bras ; une mission qui compte au moins douze mille chrétiens des différentes castes : vadouguers, odéages et callers, et cela en face des schismatiques qui vont faire les derniers efforts pour ressaisir leur proie !.. Vous voyez si nous avons besoin de prompts et nombreux renforts ; car ce que j'éprouve ici, tous nos Pères l'éprouvent et le proclament sur les autres points de la mission. *Messis multa*, etc.

En attendant les secours d'Europe, le R. P. Supérieur m'a envoyé M. Mousset, auparavant compagnon du P. Martin dans le Sud. Sa présence est pour moi d'une immense consolation, et double mon courage et mes forces. A deux nous ne pourrons pas suffire à la besogne ; mais du moins je ne suis plus seul, je ne porte plus ce poids écrasant d'une solitude trop prolongée ! Avec lui, j'ai non-seulement un aide pour les administrations, mais un sage conseiller, un ami, un compagnon de récréation... enfin je pourrai rire ! On en a besoin parfois, et comment rire quand on est seul ?

La conquête de Pratacoudi est sans doute une affaire importante ; mais, comme je l'ai dit, ce district n'appartient pas à notre mission actuelle ; il en est d'autres qui

doivent nous intéresser plus vivement, parce qu'ils sont positivement confiés à nos soins. Ainsi dans l'ouest et le sud-ouest se trouvent les districts de Maleiadipetty et de Dindighel. Grâce au concours de M. Mousset nous avons pu faire des excursions dans ces contrées, nous mettre en rapport avec les chrétiens, leur procurer les bienfaits de la religion, et les éclairer sur les dispositions du Saint-Père. Ils sont désireux de se soumettre à son autorité ; mais l'œuvre n'est que commencée, il faudra soutenir une guerre acharnée de la part de leurs prêtres restés dans le schisme. Ces deux districts sont très-étendus, se développent au pied des Gattes et dans les nombreuses vallées qu'elles forment. C'est un pays délicieux par sa fraîcheur et ses montagnes, qui nous rappellent l'Europe ; mais ses habitants sont ignorants, grossiers, parfois moitié sauvages. Les chrétiens y sont abandonnés depuis quinze et vingt ans, sans prières, sans confessions, et par suite livrés à toute espèce de désordres et de superstitions ; et cependant ils ont deux prêtres dans leur belles vallées ; et ces prêtres, insouciants et endormis, retrouveront toute leur énergie, ou plutôt une énergie et une fureur qui n'est pas d'eux, dès que nous voudrons travailler au salut de ces pauvres âmes ! C'est donc encore un ou deux missionnaires qu'il faudrait dans cette partie de la mission.

Mais le district qui me tient le plus au cœur et enflamme sans cesse mes désirs, est celui d'Aour, si fameux dans les lettres de nos anciens Pères, si longtemps le théâtre des travaux des PP. Bouchet et Martin. Quand je me rappelle le récit de leurs succès et l'état florissant de cette chrétienté, l'eau me vient à la bouche. Ce qui

augmente mon ardeur impatiente, c'est qu'Aour est à la porte de Trichinapaly, à quatre lieues de distance. Ces pauvres chrétiens, encore tout pleins des souvenirs de leurs anciens Pères, me prient instamment de les visiter et de les sauver; depuis dix ans, la plupart sont abandonnés sans secours spirituels, tout en ayant des prêtres dans le pays. Malgré mes occupations j'ai d'abord poussé une pointe jusque dans l'intérieur de cette province, j'y ai administré quelques vieillards moribonds, baptisé quelques enfants; j'ai surtout pris connaissance des lieux, sondé les dispositions des chrétiens et l'état des chrétientés. Quel triste spectacle! Plus de messes, plus de confessions, plus d'instructions ; les enfants sont comme des païens ; ils ne connaissent même plus le *souami;* quand je traversais les villages, tout le monde fuyait, les enfants se cachaient sous la toile de leur mère ; on criait: *Dorey!* (européen! seigneur!) Cependant au milieu de cette profonde ignorance il y a encore une étincelle de foi, un reste de christianisme ; ainsi, dès que je me suis fait connaître, tout le monde s'est prosterné en bénissant le Seigneur de l'arrivée du missionnaire.

Je suis revenu de cette tournée plus que jamais désireux de porter un prompt secours à ces chrétiens infortunés, qui sont les enfants de nos anciens Pères et aussi mes enfants, puisque j'en suis chargé par les ordres du Saint-Siége. Mais j'ai compris que je ferais de vains efforts tant que le schisme pourrait se retrancher dans l'église d'Aour, comme dans une forteresse d'où il lui est si facile d'entretenir son influence despotique sur toutes les chrétientés. C'est donc là, dans cette citadelle, qu'il convenait

de l'attaquer. J'en avais tous les droits, puisque l'édifice matériel est la propriété de nos anciens missionnaires, dont il porte encore le chiffre, et que, d'un autre côté, les décrets du Saint-Père me donnent toute autorité et juridiction sur cette Église et sur les chrétiens. Cependant, pour procéder avec prudence et charité, j'ai voulu d'abord essayer d'expulser le schisme de cette Église en gagnant le prêtre qui en a la possession. Je me suis efforcé de l'éclairer par les preuves les plus irrécusables, de l'engager par les motifs les plus forts et les offres les plus avantageuses. Après tout je ne tenais nullement à le dépouiller de son église ; je l'y laissais très-volontiers, il me suffisait qu'il se soumît aux ordres de Rome et renonçât au schisme en acceptant la juridiction et les pouvoirs qui lui étaient offerts. Tous les moyens de douceur et de conciliation furent épuisés sans aucun résultat.

Il fallut donc penser à faire valoir mes droits par d'autres moyens. Aour se trouvant dans les États du petit rajah du Tondaman, dépendant du Tanjaour, je résolus de m'adresser directement à ce rajah, résidant à Poudoucottey, et de lui demander l'autorisation d'exercer librement les fonctions de mon ministère dans ses Etats et nommément dans l'église d'Aour. Dans ce but j'écrivis à M. le résident anglais du Tanjaour pour le prier de m'introduire auprès du rajah de Poudoucottey ; je me munis en outre d'une lettre de recommandation du commandant de la forteresse de Trichinapaly, et après avoir invoqué le secours de Dieu et la protection de notre bonne Mère, je me mis en route pour l'expédition dont je vais vous tracer le récit.

Après avoir franchi en palanquin la distance de douze lieues, qui sépare Trichinapaly de Poudoucottey, j'arrivai

dans cette ville vers le soir ; j'avais compté loger dans le bangala des Anglais ; mais il était occupé par le résident de Tanjaour, qui venait de s'y installer avec sa famille, un médecin et une suite nombreuse. Sa présence me fit plaisir ; mais l'occupation du bangala me jeta dans un grand embarras, n'ayant aucune connaissance dans cette ville, et aucun guide pour me diriger. La Providence vint à mon secours en envoyant à ma rencontre un chrétien de haute caste qui m'offrit l'hospitalité. La noblesse n'est pas toujours un titre à la fortune, ici encore moins qu'en Europe. Ce chrétien, malgré ses excellentes dispositions, me logea tout bonnement sous un hangar, résidence de ses bœufs. Je m'estimai pourtant fort heureux, après une journée qui m'avait beaucoup fatigué, de trouver ce noble réduit. Je dis *noble*, et c'est sans plaisanterie : une écurie d'un noble Indien ne faisait pas tache à ma dignité ; un palais d'un paria, fût-il resplendissant d'or, m'aurait déshonoré. Avouez que les Indiens ont de la noblesse une idée qui en vaut bien une autre : elle pourra paraître bizarre, mais elle n'est certainement ni grossière ni matérielle.

Le lendemain j'eus le temps de voir Poudoucottey. Ce n'était autrefois qu'une modique forteresse, entourée de masures entassées sans ordre et sans plan. Aujourd'hui c'est une assez grande ville, bâtie sur un plan régulier et assez curieux. Elle se compose de quatre grands carrés, renfermés les uns dans les autres, et divisés par seize rues. Ces rues sont larges et bordées d'arbres, mais les maisons n'ont rien de remarquable en fait d'architecture; elles sont de terre, fort basses, et la plupart couvertes de paille ou de feuilles de palmier. La palais du rajah est au

centre. Cette ville est habitée par les brames. Leur opulence ne répond pas à l'estime qu'on a communément pour leurs pareils. Les gens du gouvernement appartiennent à cette caste. Ils amassent de grandes richesses dans leurs emplois, sans en faire part à leurs parents qui meurent de faim. Tous les brames de cette ville sont de petits pensionnés du rajah.

Dès que je crus le moment favorable, j'envoyai au premier secrétaire de ce prince la lettre de recommandation que m'avait donnée le commandant de la forteresse de Trichinapaly. Le secrétaire se hâta de la présenter au rajah, qui s'informa du lieu où j'étais logé. Lorsqu'il apprit que ma demeure n'était point en rapport avec ma qualité, il m'envoya sa tente et la fit planter dans la grande rue des brames. Je ne pouvais refuser une telle marque de bienveillance. Je me trouvais fort à l'aise dans ma nouvelle situation. C'est là que je reçus la visite des hauts personnages, tous idolâtres. Son Excellence envoya des pions et des brames prendre toute sorte d'informations sur mon compte. De quel pays est ce souami? — Quel est son âge? — De quelle manière est-il habillé? — Mange-t-il comme les Anglais? etc. Des Indiens qui m'avaient accompagné, satisfirent de leur mieux à ces questions. Dans cet intervalle, le premier ministre du rajah allait trouver le résident anglais pour lui demander quels honneurs on devait me rendre et de quelle manière on devait me recevoir. La journée se passa sans décision. J'écrivis au résident pour lui demander la permission de me présenter chez lui. Il me répondit fort poliment qu'il serait charmé de me voir. Comme il était indisposé, je ne pus me rendre à son invitation que le lendemain. Dans la

soirée, je reçus la visite d'un brame de haute position; il me promit de prendre en main mon affaire, et de parler en ma faveur au grand brame, dispensateur des grâces du prince.

Le lendemain, je dis la messe sur un autel dressé dans un grand enclos près de ma tente. Les gens de caste se rangèrent autour de moi; les parias demeurèrent dans la rue. Les chrétiens étaient ravis de voir un prêtre européen au milieu d'eux. Cette ville ne renferme que quatre familles chrétiennes de tamoulers et cinquante à soixante parias. J'aurais bien désiré les faire participer aux sacrements, bonheur dont ils sont privés depuis plus de dix ans; mais la circonstance du temps et du lieu ne me le permettait pas. Ma tente se trouvait placée au milieu des idolâtres, toujours en mouvement autour de moi et curieux d'épier toutes mes démarches. Je ne pouvais pas me confiner sous le hangar qui m'avait servi d'asile à mon arrivée, j'aurais déplu au rajah qui m'avait envoyé ses gens pour me servir au besoin et pour m'escorter.

Après la sainte messe, je montai en palanquin, et je me rendis à la demeure du résident. C'est une maison fort élégante, à deux mille de Poudoucottey. Les Anglais ont construit ce petit château pour servir de rendez-vous de chasse, dans une vaste forêt. On dit qu'il y a dans ce bois un grand nombre de sangliers et de petits cerfs appelés ici *mann*. Buffon donne à cet animal le nom d'axis de l'Inde. Les Anglais poursuivent à cheval le sanglier et le percent à coups de lance; d'autres, moins hardis ou moins adroits, le tuent à coups de fusil. Arrivé fort heureusement chez le résident, j'en reçus l'accueil le plus favorable. Il me fit une foule de questions relatives à

mon pays, à ma famille, à mes occupations dans l'Inde. Ensuite il voulut bien m'inviter à dîner. J'acceptai son offre et je me retirai avec promesse de revenir à quatre heures. Je ne parle pas facilement l'anglais ; la prononciation en est si difficile pour un Français! Je puis cependant me passer d'interprète.

Je fus exact à me rendre à quatre heures chez le résident. A mon arrivée, la musique du rajah exécuta un morceau militaire européen. Elle continua toute la soirée. Le résident me reçut de la manière la plus polie et la plus respectueuse. Quelques instants après, la famille se réunit et l'on se mit à table. Vers la fin du dîner, on annonça l'arrivée du rajah. Le résident avait eu l'attention de me ménager cette surprise. Il voulait aussi, par ce moyen, inspirer à Son Excellence plus de considération pour moi. Nous nous avançons le résident et moi vers le rajah, qui est porté dans un grand palanquin découvert, entouré de sa garde à cheval, de son gendre et de son premier intendant, ou grand *mandiry*. Le rajah met pied à terre, tend la main au résident qui, en lui donnant le bras pour l'aider à monter le péristyle, me présente à lui. Le rajah me fait son salut. Je m'avance pour lui donner aussi le bras, car il est si gras et si travaillé par la goutte qu'il ne marche qu'avec beaucoup de peine. Le prince me fait un signe respectueux, et je n'insiste pas. Parvenus dans le grand salon, nous nous asseyons autour du rajah. Le résident parle en ma faveur de la manière la plus flatteuse. Le rajah me regardait avec curiosité, et tout émerveillé de mon costume, il me demande si en Europe je portais une robe semblable à celle que j'avais dans le moment. Il s'informe de l'état de ma famille, il

veut savoir si j'ai encore mon père, ma mère; si j'ai des frères, et combien; de quel pays je viens, et depuis quand? J'aurais eu bien de la peine à répondre à ces questions multipliées; heureusement pour moi, le résident m'aidait à compléter mes phrases. Le rajah me dit fort poliment qu'il sera charmé de me revoir le lendemain dans son palais. La visite avait été courte. Son Excellence remonte en palanquin et regagne la ville, accompagné du résident qui, avec ses filles, était porté dans une grande calèche. De mon côté, je remonte aussi en palanquin, et je me rends à ma tente où j'avais à rédiger une pétition relative à l'église d'Aour, affaire importante et unique de mon voyage.

Le rajah est un prince de quarante ans. Il a beaucoup de dignité. Son costume est tout à la fois riche et simple; il consiste en un grand surtout blanc, un large pantalon en soie rouge brodé d'or, et une écharpe en drap d'or. Ses doigts sont chargés de diamants. Il porte au cou une espèce de collier d'or à six rangs. Il est couvert d'une énorme toque en drap d'or et armé d'un poignard à la ceinture. Il parle assez bien l'anglais, ainsi que les brames de sa suite. Ses prédécesseurs ont toujours été ennemis et même persécuteurs de la religion chrétienne. Voilà pourquoi il n'y a point dans Poudoucottey de chrétiens originaires de cette ville et point d'église. Les parias et les cipayes, ou gardes de Son Excellence, ont eu la permission de construire une petite chapelle dans un de ses faubourgs. J'aurais visité bien volontiers cette chapelle, mais je m'en abstins par égard pour les préjugés des brames et des gentils. Un missionnaire qui y entrerait perdrait toute considération, et ne pourrait désormais

rien obtenir du roi, qui n'accorde ses grâces que par le moyen des brames. Du reste, la Providence m'avait déjà plus accordé qu'à nos anciens Pères et qu'aux prêtres de Goa leurs successeurs dans cette mission. Nul d'eux n'avait encore été admis dans Poudoucottey.

A midi, un officier de la cour vint m'annoncer que le résident était arrivé et que c'était le moment de me présenter à l'audience. J'étais tout prêt. J'avais pris mon grand costume : robe blanche, ceinture en soie jaune, un grand coulla ou bonnet cylindrique à haute forme, et par dessus un énorme châle en soie blanche. Je portais mon crucifix au cou. On m'attendait depuis quelques instants. Le lieu de l'audience est un grand péristyle dans l'intérieur d'une belle cour. Des colonnes carrées y supportent une plate-forme à la mode du pays. Les murs et les colonnes sont barbouillés d'une manière assez ridicule. On y voit représentés une foule de diables et de petits diablotins de toutes les couleurs. Le pavé était recouvert d'un beau tapis.

Je m'avance au milieu des grands brames, rangés sur deux lignes. Le résident se lève et le rajah aussi. Je présente la main au résident et puis à Son Excellence. Après les démonstrations ordinaires de respect, je prends place dans un fauteuil préparé pour moi à la droite du résident. Celui-ci s'empresse de me donner la nouvelle qui devait m'être la plus agréable, il m'annonce que mon affaire a été terminée selon mes désirs. Il me remet en même temps une pièce écrite de sa main, qui m'autorisait à entrer en possession de l'église d'Aour. Assurément on ne peut guère être plus content que je l'étais alors. J'avais des présents à offrir à Son Excellence. C'était le moment

de les produire comme signe de gratitude et de dévouement. Le résident voulut bien les présenter lui-même. Ils consistaient en deux petits paysages. L'un était une broderie en soie ; l'autre un travail en grains, fort bien exécuté. J'offris aussi au rajah une boîte et plusieurs petits objets en or, en argent ou en cristal. Il parut satisfait. Après quelques instants d'un entretien assez vague, le rajah fit signe à un de ses ministres de m'apporter ce qu'il avait dessein de me donner lui-même. Ici commença une scène assez curieuse et toute nouvelle pour moi. Il me semble l'avoir encore sous les yeux, tant le souvenir s'en est vivement gravé dans mon esprit. Je vois arriver fort gravement trois brames. L'un d'eux porte dans un vase de cristal le *sandamine*. C'est une composition odoriférante dont les Indiens se barbouillent la tête, le cou, les bras et la poitrine aux jours de fête. Je mets le doigt dans le vase, et je me contente de me parfumer les mains avec cette liqueur. A l'instant le résident me passe au cou une guirlande de fort belles roses et m'offre des bracelets de fleurs de safran. Le fils du grand ministre s'avance, et me présente un bouquet. A ce signal, le premier interprète déploie sur mes épaules un fort beau cachemire rouge. Ma toilette ainsi achevée, je remercie le rajah de l'honneur qu'il a daigné me faire, et je lui demande la permission de venir tous les ans lui présenter mes hommages. Le résident s'empresse de répondre qu'il se fera certainement un plaisir de me conduire à Son Excellence, mais qu'il faut le prévenir. Il m'invite même à descendre chez lui lorsque j'aurai occasion d'aller à Tanjaour. Je demande mon congé, et je me retire en faisant un grand salut un peu à la malabare, un peu à la française. Bien

des yeux étaient ouverts sur moi lorsque je traversai la grande cour pour me rendre à mon palanquin, la musique jouait sur mon passage; les cipayes me présentaient les armes.

Voilà l'hosanna, la partie glorieuse de mon expédition. Que j'aurais été trompé si j'avais mis toute ma confiance dans la protection des grands de la terre! Cette protection devait bientôt me manquer. C'est ici surtout qu'on apprend à se détacher de toutes les choses d'ici-bas, et à n'aimer que Dieu seul. Ces petits triomphes n'ont point de consistance, point de durée. La pensée qu'ils ne sont que le prélude de quelque déboire empoisonnerait même, pour des gens qui n'auraient pas renoncé à tout, le peu de jouissance qu'ils présentent.

Cependant j'avais reçu du rajah l'autorisation désirée, et cette autorisation était confirmée par le résident anglais. Je ne voulais pas laisser au prêtre schismatique le temps de se faire un parti et de mettre obstacle à l'exécution du décret que j'avais obtenu. Je revins donc promptement à Trichinapaly pour la messe du dimanche. J'y passai la journée, parce que les besoins de la chrétienté l'exigeaient. Je partis la nuit, et à l'aube du jour je me trouvais à Aour. L'église était fermée. Je traversai une grande cour, et je me rendis directement au logement du prêtre, espérant qu'en me voyant muni des pouvoirs ecclésiastiques et civils, il reconnaîtrait l'autorité du vicaire apostolique et du Saint-Père lui-même qui m'envoyait, publierait la bulle qui faisait des nouvelles dispositions dans l'Inde, et la ferait observer par les chrétiens du district. Je le trouvai debout devant sa porte fermée, au milieu de quinze ou vingt parias. Je lui tendis la main.

## QUATRIÈME LETTRE

*Le R. P. Bertrand, supérieur de la Mission, au R. P. Renault, Provincial de Lyon.*

Calliditidel, janvier 1838.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Vous avez déjà une connaissance suffisante de notre mission, des premiers efforts que nous y avons tentés et des premiers succès que nous y avons obtenus, malgré les difficultés et les oppositions que nous y avons rencontrées. Je sais que les PP. Martin et du Ranquet pour le sud, et le P. Garnier pour le nord, vous ont mis au courant de leurs chrétientés et de leurs œuvres ; c'est mon tour aujourd'hui de vous faire connaître en détail la partie du centre, dont j'ai conservé plus spécialement l'administration. Mais avant de vous entretenir de ce sujet, je crois utile de vous exposer quelques considérations préliminaires et de vous présenter comme un tableau général de toute la mission, envisagée à ses divers points de vue : *géographique*, *politique*, *religieux* et *militant*. Ces considé-

rations vous donneront une idée plus exacte et plus complète de cette mission, et vous aideront à mieux comprendre les lettres suivantes, à expliquer au besoin ou à concilier entre elles les appréciations divergentes des missionnaires.

I. *État géographique.* — Le bref qui constituait le *nouveau vicariat apostolique du Maduré* lui donnait pour limites : au nord le Cavéry, à l'est et au sud la mer, à l'ouest la chaîne des Gattes. Cette délimitation est bien simple; cependant elle doit admettre, ce semble, quelques exceptions : 1° à l'ouest, le Cavéry remonte très-haut vers le nord et assignerait au Maduré une portion du Maïssour, qui évidemment ne peut pas lui appartenir ; je croirais donc plus naturel de fixer pour limite le Cavéry en remontant depuis la mer jusqu'à Bovani, et, à partir de ce point, de suivre comme limite le Moyârou qui vient directement de l'ouest et se jette dans le Cavéry près de cette ville. Ainsi la mission du Maduré conserverait le Coïmbatour et les montagnes des Nilaguéries. — 2° A l'est, le Cavéry se jette dans la mer au-dessus de Tranquebar et de Karikal, qui est comme une succursale de Pondichéry, administrée par ses missionnaires, et qu'il ne convient pas de séparer de son centre ; on pourrait donc, tout en conservant le Cavéry pour limite, faire exception pour ces deux villes et leurs territoires.

Le Saint-Siége a daigné modifier le décret qui constituait le vicariat apostolique de Maduré pour en faire une simple mission confiée à la Compagnie sous la dépendance de Pondichéry ; mais dans cette circonstance, il a déclaré expressément conserver à la mission du Maduré son institution et ses limites précédentes. Ainsi la présente mission

du Maduré a sa position géographique bien clairement déterminée.

Cette extension paraîtra encore bien vaste. Oui, sans doute, si on la compare au nombre actuel des missionnaires et à la modicité de nos ressources ; et cependant elle n'est qu'une partie de l'ancienne mission du Maduré. Nos anciens missionnaires aimaient à travailler sur un champ très-étendu ; ils trouvaient dans ce système de grands avantages : plus d'unité dans le plan et la direction des œuvres, plus de puissance dans l'action, nécessaire surtout quand il s'agit d'attaquer la masse compacte du paganisme ou de résister à ses efforts réunis. Ils pensaient que morceler les missions, c'est affaiblir les missionnaires et perdre une partie des forces vives dans des collisions malheureuses, et les faits ont justifié leur système. Je crois donc important de conserver la mission du Maduré telle que Rome l'a fixée. Nous ne pouvons pas encore, il est vrai, songer à occuper le Coïmbatour ; le Tanjaour même, quoique voisin des chrétientés que nous administrons, n'a pas encore été visité. Malgré les invitations pressantes que le P. Garnier a reçues de Monseigneur de Drusipare, il a pu à peine y faire quelques rapides excursions. Mais vous viendrez à notre secours, vous nous enverrez des hommes, et le Maduré pourra répandre la vie et la fécondité jusqu'aux extrémités sans affaiblir le centre.

II. *État politique.* — Nous sommes sous ce rapport dans des conditions bien différentes de celles de nos anciens Pères du Maduré. Vivant sous la domination ou le despotisme d'une foule de rajahs idolâtres, ils étaient continuellement exposés à tous les genres de vexations et d'avanies de la part de ces princes ou de leurs ministres,

ennemis jurés du christianisme. Ils étaient obligés de cacher leur origine européenne, de se présenter comme des êtres mystérieux, *des brames de Rome, des rajahs du nord*, etc. Aujourd'hui l'Inde entière est sous la domination des Anglais, la persécution officielle et ouverte contre les missionnaires n'est plus possible, et les vexations de la part des particuliers sont contenues et réprimées par l'autorité. Les Anglais savent se faire craindre et respecter; les Européens sont acceptés dans le pays; l'Indien est obligé de reconnaître leur supériorité en tous points : dans le courage et la force des armes, dans l'industrie, les arts, les sciences. Les missionnaires sont connus comme Européens; ils n'ont plus besoin de cacher leur origine, et ils ne le pourraient pas quand même ils le voudraient; ils sont par là dégagés de bien des entraves et jouissent d'une grande liberté pour la manière de vivre, la nourriture et le vêtement.

Il y a certainement dans cette position des avantages réels que je ne puis méconnaître; mais il me semble que ces avantages cachent des inconvénients non moins graves, des piéges et des dangers, capables de frapper de stérilité tous les travaux des missionnaires. Nous sommes Européens; mais si à ce titre nous partageons le respect hypocrite et forcé que les Indiens prodiguent aux Anglais, nous participerons aussi au mépris intérieur et réel qu'ils conservent pour eux, d'autant plus vif et plus intense qu'il est plus comprimé. Le missionnaire, qui vit intimement avec les Indiens, a souvent l'occasion de voir l'explosion de ce sentiment. Les Anglais ne s'en inquiètent guère, ils obtiennent le respect extérieur des Indiens; cela leur suffit. Mais à nous, ce respect extérieur et hy-

pocrite ne saurait suffire, parce que notre ministère s'adresse aux âmes, aux intelligences et aux volontés; nous avons besoin de leur estime sincère et de leur amour; sans cela nos efforts seront inutiles.

Que conclure de ces réflexions? C'est que ces avantages sont dangereux; qu'il faut s'en défier, en user avec discrétion et grande précaution; que le missionnaire qui se prévaudrait de son titre d'Européen pour se donner trop de liberté dans ses manières, son vêtement, sa nourriture, etc., se perdrait aux yeux des Indiens. Il doit donc au contraire se faire pardonner ce titre, c'est-à-dire conquérir l'estime et l'amour des Indiens malgré ce titre; et cela est possible. Je me rappelle à ce sujet une discussion que le P. Robert de' Nobili eut à soutenir à Maduré même: ses ennemis portaient aussi contre lui l'accusation de pranguisme ou d'origine européenne, et son catéchiste, brame chrétien fort instruit, fit cette réponse: « Quoi! vous voyez dans ce pays des hommes de toutes conditions: des brames, des choutres, des parias; et vous ne comprenez pas qu'en Europe il y a la même distinction de castes et de conditions! Et vous vous imaginez qu'un homme est paria par le seul fait qu'il est Européen! » J'ai eu moi-même l'occasion de remarquer cette appréciation des Indiens. Étant un jour descendu dans une hôtellerie des brames pour y passer la nuit, j'entendais le gardien qui disait à ses amis attirés par la curiosité: « c'est un blanc, oui, mais d'une noble race! il n'est pas comme ces autres! il ne mange pas ces viandes, il ne boit pas ces liqueurs!... » — En résumé, mon avis est que le missionnaire peut bien profiter de la sécurité que lui offre l'état actuel de l'Inde, et même, au besoin, s'accorder un

genre de vie moins dur que celui des anciens missionnaires, mais qu'il doit éviter avec le plus grand soin de blesser les idées des Indiens, de violer leurs lois et leurs usages, de se confondre avec les Européens qui ne les observent pas, et d'avoir avec ces Européens des rapports trop intimes qui le feraient regarder comme étant de même caste. Une chose est pour moi certaine et évidente, c'est que le missionnaire obtiendra d'autant plus de sympathie, d'estime, de vénération et d'influence, qu'il pourra se rapprocher davantage de la vie de nos anciens Pères et pratiquer une plus grande mortification, surtout pour ce qui regarde le jeûne et l'abstinence. Il n'en est pas de même de la pauvreté évangélique et de l'humilité chrétienne; les Indiens ne peuvent s'en faire une idée; ils aiment dans les ministres de Dieu quelque chose qui rappelle sa grandeur et sa gloire. C'est encore un sentiment qu'il convient de respecter, en attendant qu'on puisse leur communiquer l'esprit pur du christianisme; c'est l'opinion des anciens missionnaires dans leurs Lettres édifiantes.

III. *État religieux.* — L'état religieux de ces chrétientés est désolant. Vous vous en ferez une idée quand je vous dirai que ces pauvres chrétiens sont abandonnés depuis dix et vingt ans, sans instructions, sans confessions, sans sacrements, et par conséquent livrés à l'ignorance, aux superstitions et à tous les désordres qui en sont la conséquence. Ce n'est pas qu'il n'y eût des prêtres dans le pays; mais ces prêtres mercenaires, ne cherchant que leurs propres intérêts et oubliant le soin des âmes, se contentaient de résider dans certaines églises, de parcourir le pays pour présider à certaines fêtes toutes matérielles et

demi-païennes, et souvent ne faisaient sentir leur présence que par leurs vexations, leurs scandales, leurs procès contre leurs propres ouailles. De là l'état général de désaffection et de mépris pour leurs pasteurs, de troubles, de divisions et de guerres intestines dans les chrétientés, d'oubli de la religion, de défections et d'apostasies.

Cependant une chose m'étonne, c'est que la ruine du christianisme ne soit pas complète et générale ; c'est que ces chrétientés, exposées depuis si longtemps aux déchirements intérieurs et aux scandales de leurs propres pasteurs, à l'influence du paganisme et aux perfides séductions du protestantisme, n'aient pas entièrement succombé sous l'action de tant de principes de dissolution. Il me semble que la cause de cette étonnante préservation, après la grâce toute puissante de Dieu, doit se chercher dans la sage et forte organisation qu'elles ont reçue de leurs premiers fondateurs. Voici un aperçu de cette organisation :

1° Chaque petite agglomération de familles chrétiennes possède une chapelle commune, confiée aux soins d'un catéchiste ou sacristain ; ces chapelles se groupent autour d'une église plus considérable qui est le centre d'un district ; les districts se rattachent à un centre plus général qui embrasse dans sa sphère toute une province ; et enfin toutes les provinces dépendent du centre commun de la mission. Une église de district compte souvent quinze, vingt et trente chapelles locales dans sa dépendance ; et l'église centrale d'une province est à la tête de trois, six, neuf districts et relève elle-même du centre de toute la mission.

Ajoutons à cet exposé trop succinct quelques explica-

tions, qui feront mieux comprendre et apprécier cette organisation, établie par nos anciens Pères. L'église du district était le centre des chrétientés qui en dépendaient; mais elle n'était pas pour cela la résidence constante ni même habituelle du missionnaire. Saint François-Xavier, écrivant au P. Mansilla, lui recommande d'être, à son exemple, toujours en course, ne restant dans chaque chrétienté que le temps nécessaire pour l'administrer, détruire les abus et rétablir la règularité, passant de suite à une autre, puis recommençant le cercle de ses fatigues. Cependant, outre ces administrations particulières et de famille, il fallait quelque chose pour donner un certain élan aux masses, dilater les cœurs et montrer la religion dans sa splendeur. C'est pour cette fin que les centres furent institués. Là les chrétiens accourant de toutes parts étaient étonnés et réjouis de leur grand nombre, qui faisait aussi une impression très-favorable sur les païens; et les uns et les autres étaient ravis et électrisés par la pompe et la magnificence de nos cérémonies religieuses.

Ce système, comme on le voit, fort éloigné de l'organisation actuelle des paroisses en France, se rapprochait beaucoup plus de l'organisation primitive de l'Église jusqu'au xe siècle. Si les chrétientés particulières étaient privées de quelques-uns des avantages de nos paroisses européennes, cette privation était compensée par l'avantage de conserver dans toute sa force l'action et l'autorité du prêtre. Vu le caractère indien, il est très-probable que cette autorité s'affaiblirait par la familiarité que produirait la résidence habituelle; et l'expérience des églises des Paravers vient confirmer cette appréhension. Au

reste, il ne s'agissait pas de discuter, puisqu'on était, comme on sera encore longtemps, dans l'impossibilité de fournir un nombre suffisant de prêtres.

L'institution de ces centres pouvait donner lieu à un grave abus, celui qu'on rencontre généralement en Europe dans les centres de grands concours, par exemple dans les sanctuaires de pèlerinages. Les missionnaires avaient prévu ce danger. Un certain P. Xavier, voulant bâtir l'église centrale de Sarougani, il y a près de quatre-vingts ans, se présenta au grand nabab du Mogol, qui faisait sa tournée dans le pays. Celui-ci l'accueillit avec une extrême bienveillance et lui assigna de son propre mouvement huit ou dix villages, ce qui aurait fait pour son église un revenu annuel de quinze à vingt mille francs. Le Père répondit : « que la religion de Jésus-Christ enseignait à tous ses disciples le mépris des richesses de ce monde et l'amour de la pauvreté; que la vue de tant de richesses dans une église chrétienne exciterait la cupidité des païens, corromprait l'esprit des chrétiens, et serait une source d'ambition, d'inquiétudes et de désordres; qu'en conséquence il le priait de ne pas s'offenser s'il refusait d'accepter son offre. » Le nabab trouva très-justes les raisons du missionnaire et admira un désintéressement dont il avait si peu d'exemples. Ce désintéressement était en effet d'autant plus admirable, que la mission se trouvait dans la plus complète pénurie ; il nous donne une idée de l'esprit qui animait ces hommes apostoliques, alors même si indignement calomniés en Europe, et de la sagesse toute surnaturelle qui dirigeait leur conduite. Le P. Xavier se contenta donc de demander un terrain, avec privilége de franchise, pour y construire son

église. Le prince envoya aussitôt avec lui un de ses officiers, chargé de lui accorder tout ce qu'il désirait.

Le P. Xavier était le dernier anneau de cette chaîne glorieuse d'apôtres qui avaient évangélisé le Marava. Ses successeurs, les prêtres de Goa, ne comprirent pas la sagesse qui lui avait fait refuser les libéralités du nabab. A l'exemple du disciple d'Élizée, ils succombèrent à la tentation et réussirent à raccrocher quelques parcelles de cette magnifique dotation. C'était la lèpre de Naaman qui entrait chez eux. Elle fut un principe de corruption ; et aujourd'hui encore ce sont ces richesses qui font le malheur de la religion, soit en fournissant des armes aux prêtres schismatiques, soit en corrompant les chrétiens qui deviennent leurs instruments.

A cette institution des églises centrales des districts il faut ajouter celles qui concernent les églises particulières, les divers employés et leurs attributions. Il me suffit de les indiquer brièvement.

2o Le sacristain de chaque chapelle particulière comme celui de l'église du district, s'il n'y a pas de prêtre présent, remplace le prêtre et préside aux exercices religieux, savoir : tous les jours, prières du matin et du soir avec lecture de piété, durant environ une heure; tous les dimanches et fêtes, outre ces prières, des réunions pour la messe (blanche) et autres exercices spirituels. A cette fin, les anciens missionnaires avaient composé une foule de livres spirituels : les évangiles médités, les vies des saints pour tous les jours, des homélies pour tous les dimanches et sur les différents mystères, des lectures pour le carême, etc., etc.

3o Chaque catéchiste de district possède une certaine

autorité sur les chrétientés de sa dépendance, qu'il doit visiter et surveiller; et dans chaque province le missionnaire a un ou plusieurs catéchistes qui sont ses hommes de confiance et ses instruments, soit pour le tenir au courant des choses, soit pour exécuter ses ordres. Grâce à cette belle hiérarchie, le missionnaire est un grand centre d'action qui, dans une sphère très-étendue, exerce partout une influence puissante et atteint jusqu'aux plus petits détails.

Cette organisation une fois bien établie devait se conserver facilement, soit à cause du caractère de l'Indien, immobile et constant observateur de ses usages traditionnels; soit parce qu'elle flattait son amour-propre. Les familles regardant leur chapelle comme leur propriété devaient s'y attacher, aimer à s'y trouver réunies, et à se faire ainsi une position en face des païens. C'est ce qui est arrivé. Sans doute cette machine merveilleuse s'est bien détraquée, parce que le grand ressort a manqué ou a faibli; mais nous avons encore trouvé tous les rouages, et le mouvement pourra se rétablir peu à peu, à mesure que vous nous enverrez de ces bons ressorts, qu'on ne fabrique qu'en Europe. Tous les jours nous avons la joie de constater les heureux effets de ces institutions; nous rencontrons des villages qui, malgré l'abandon où ils vivent depuis des années, sont fidèles à ces exercices de piété et à ces prières publiques, et quand nous achevons nos administrations, nous n'avons pas de moyen plus efficace d'en conserver les fruits que de remettre en vigueur cet usage des premiers siècles de l'Église.

J'ai dit que ces prières publiques durent une heure le matin et autant le soir. Au premier abord nous avons

trouvé que c'était beaucoup trop long; mais quand on a connu les Indiens, leur caractère et leurs habitudes, on change d'avis. Les prières qu'ils récitent dans ces exercices sont admirables : elles renferment pour l'esprit toute la substance de la religion et pour le cœur les sentiments les plus beaux, les plus touchants et aussi les plus pratiques. C'est là ce qui entretient la foi et nourrit la piété dans les âmes; et les lectures des excellents livres qui composent le trésor de chaque église ne peuvent que les développer de plus en plus.

IV°. — *État du schisme et de la lutte.* Disons un mot sur les dispositions des chrétiens à notre égard et à l'égard des ordres du Saint-Siége. En général nous n'avons pas à nous plaindre. Malgré bien des oppositions et de graves échecs sur plusieurs points, nous pouvons dire que les commencements de notre mission sont prospères. Que sera-t-il de l'avenir? Dieu le sait; tout est dans sa main. Mais je ne me fais pas illusion, et je vois bien des motifs de craintes.

Notre arrivée a réveillé partout un sentiment profond d'affectueuse sympathie que nous devons au souvenir encore vivant de nos anciens Pères; nous avons été accueillis par la manifestation de l'enthousiasme et des espérances; si nous pouvions soutenir cet élan et réaliser ces espérances, notre triomphe serait assuré. Mais, hélas! notre petit nombre nous rend la tâche impossible; appelés de tous côtés à la fois, nous ne pouvons répondre à tant de désirs, et nécessairement l'enthousiasme se refroidit, et le doute et le découragement s'emparent des chrétientés.

Ajoutez la guerre à mort que nous ont déclarée les pré-

tres de Goa schismatiques, dont nous ne pouvons pas espérer la soumission. Surpris d'abord et déconcertés par notre arrivée, ils ont paru un instant hésiter, mais dès qu'ils ont vu que le gouvernement anglais ne soutient pas nos droits, qu'ils peuvent même gagner contre nous l'appui des magistrats, comme l'a prouvé l'affaire de Maduré; dès lors ils ont levé la tête, concerté leurs plans et juré de nous poursuivre à outrance. Les trois prêtres de la côte de la Pêcherie ont fait leur soumission au P. Martin, dans ce premier moment où tout semblait tourner en notre faveur; mais je ne me fie pas à leur sincérité, déjà ils commencent à inspirer des craintes; et ils ne manquent pas de mauvais chrétiens pour appuyer et susciter des troubles sur toute la côte. A Trichinapaly le P. Garnier est aux prises, non-seulement avec les prêtres schismatiques et leurs adhérents, mais encore avec beaucoup de ses propres chrétiens, qu'il est obligé de trop ménager, pour qu'il puisse réussir à en faire de vrais chrétiens : là est la sérieuse difficulté et le danger de sa position.

Ce qui aggrave notre situation, c'est que notre cause ne s'identifie pas évidemment avec la cause l'Église catholique. Nos adversaires se gardent bien de se déclarer ouvertement contre le Saint-Siége; il leur est plus commode de dire que nous sommes des imposteurs, que les bulles que nous publions sont des inventions; et pour le prouver ils publient à leur tour des bulles qu'ils prétendent venir de Rome par le Portugal et par Goa. Or, dans un tel conflit et à 4,000 lieues de Rome, que voulez-vous que décident les Indiens? Et que pouvons-nous leur répondre quand ils nous disent : « Bien volontiers nous vous recevrons dans nos églises; mais commencez par

vous entendre avec nos prêtres, ils sont nos pasteurs depuis longtemps, et ils sont en possession de nos grandes églises, c'est là qu'est pour nous la vraie religion ; pour ce qui regarde votre différend avec nos prêtres, il ne nous appartient pas, à nous pauvres ignorants, de le décider ; nous attendrons et continuerons d'aller à nos églises. » J'avoue que cette réponse m'a plus d'une fois déconcerté. Elle est d'autant plus convaincante pour des Indiens, qu'ils confondent dans leur esprit la religion avec ces sanctuaires vénérés, où de temps immémorial elle leur apparaît dans sa splendeur.

J'ai dit que les prêtres schismatiques nous ont juré une *guerre à mort.* Vous allez juger si cette expression est trop forte, ou si elle est justifiée par les effets que je ne tardai pas à ressentir. Je ne craindrai pas aujourd'hui de vous raconter les dangers que j'ai courus, car, ils sont passés, et leur récit n'a d'autre but que de vous inviter à remercier pour moi la bonté divine qui m'en a préservé.

Vers le 15 juillet, je m'étais installé dans une petite église à deux kilomètres de Calliditidel, pour y célébrer la fête solennelle de saint Jacques, pendant que les deux prêtres schismatiques la célébraient tout près de moi à Souranam. C'était donc les deux camps en présence; mes adversaires avaient pour eux la célébrité du sanctuaire, j'étais sûr d'avoir pour moi la foule des chrétiens. J'avais vu rôder autour de ma cabane le père de mon disciple, homme de sinistre augure. La veille de la fête je me sentis pris de violentes coliques avec tout ce qui s'en suit, il semblait que tout mon corps entrait en décomposition, et j'éprouvais en même temps dans toutes les jointures une douleur qui me parut le symptôme d'un empoisonnement. Cet

état dura toute la nuit sans relâche, et cependant je ne voulais prendre aucun remède, parce que je tenais à dire la messe de la fête : si je manquais cette messe, les schismatiques ne manqueraient pas d'entraîner à leur église la masse de mes chrétiens, accourus de six et dix lieues à la ronde, et ce triomphe pourrait avoir de funestes conséquences pour notre cause. Plein de ces pensées, je restai sur ma natte, sans rien dire à personne, pas même à mon disciple, car mes soupçons tombaient sur lui. Vers les dix heures, les effets extérieurs s'arrêtèrent, et je demeurai couché dans une grande prostration, mais sans éprouver de vives douleurs. A midi je me levai, me traînai jusqu'à l'église et célébrai la sainte messe malgré une extrême faiblesse et en m'appuyant contre l'autel. J'avais autour de moi une foule immense de fidèles dont la présence soutenait mon courage et m'inspirait de la joie; je me félicitais d'avoir tenu bon contre les frayeurs; la cause de Dieu avait triomphé, j'étais content et je triomphais avec lui. Après avoir terminé mon action de grâces, je me levai, tout étonné de retrouver mes forces; je sentais qu'une réaction s'était opérée et que la crise était passée. En rentrant dans ma cabane, je dis à mon disciple : « J'ai été empoisonné dans mon souper de hier soir; prends garde à toi, car s'il m'arrive un malheur, tout retombera sur toi. » Cependant, à mesure que ma santé se remettait, je me prenais à douter de l'accident qui l'avait compromise; c'était peut-être un dérangement, une indisposition ordinaire, j'avais eu tort de supposer du poison et de soupçonner mon disciple.

Le lendemain de la fête je me transportai à quelques lieues, dans une autre chrétienté dont je devais faire

l'administration. J'y étais depuis trois jours quand je vis reparaître le père de mon disciple; à sa vue, je ne pus empêcher un sinistre pressentiment de traverser mon esprit. En effet, dès le lendemain j'eus une crise semblable à la première, moins violente dans son accès, mais plus longue dans ses suites. Je continuai cependant l'administration, et malgré ma faiblesse je passai pour le même travail à une troisième chrétienté, où après trois jours je ressentis la troisième attaque, toujours de la même nature que les précédentes, n'ayant pas le caractère du choléra, et cependant produisant quelques-uns de ses effets. Pour le coup mes soupçons devenaient presque une certitude. A la seconde attaque je confiai mes craintes à mon catéchiste : « On me poursuit par le poison, lui dis-je, plus possible d'en douter; il faut vite me chercher un autre disciple, je veux renvoyer le mien. » Le catéchiste s'empressa d'expédier courrier sur courrier en tous sens, pour me trouver un bon domestique; mais tout fut inutile; et moi-même, aussitôt que les accidents s'arrêtèrent et que les forces me revinrent, je recommençais à douter et à chasser les soupçons du poison.

Heureusement arriva justement l'époque que j'avais désignée pour une entrevue avec le P. Martin; je pris donc la route de Camoudi, où il devait me rejoindre pendant que j'administrerais cette nombreuse chrétienté. Depuis ce moment mon disciple, quoique resté à ma suite, n'eut plus à s'occuper de ma cuisine, parce que celui du P. Martin en fit tous les frais. Grâce à son art et aussi à la recommandation du maître, ma table se trouva être relativement de seconde et même de première classe, et mon estomac se remit complétement. La joie de revoir mon

bon P. Martin et de causer avec lui sur nos affaires de la mission et nos souvenirs de la Compagnie y fut bien aussi pour beaucoup. Et encore une fois le retour de la santé dissipait toutes les idées du poison et tous les soupçons contre mon disciple. Je passai ainsi trois heureuses semaines avec le P. Martin, parcourant la mission du Sud et visitant toutes les principales chrétientés. Il fallut cependant revenir à mon poste, et me retrouver à Calliditidel pour un rendez-vous que j'avais donné à M. Méhay et à M. Mousset.

Nous y arrivâmes tous les trois le jour fixé. Le soir, pendant notre souper, on nous annonça l'apparition d'un certain personnage, le grand catéchiste du prêtre Borge, chef de tous nos prêtres schismatiques, homme terrible, qui venait de tenir chez lui une réunion générale du schisme pour aviser aux moyens de nous écraser. A cette nouvelle, M. Méhay s'écria : « gare à nous ! cet homme ne nous apporte rien de bon ! » Nos appréhensions toutefois ne se portaient pas au delà des intrigues que ce malheureux venait ourdir dans notre camp, pour pervertir nos chrétiens et répandre le mauvais esprit.

Le lendemain de grand matin je monte à l'autel, plein de santé, et je célèbre la sainte messe ; ensuite je fais mon action de grâces en assistant à celle de M. Méhay. Vers l'Offertoire j'éprouve un malaise général que je tâche de dominer ; à l'Élévation la tête se trouble, les douleurs augmentent et me forcent de m'appuyer ; alors l'idée du poison me revient, comme une évidence ; à l'Agnus Dei, je m'approche de l'autel, j'examine attentivement la burette d'eau et je sors de l'église pour rentrer au presbytère. Les chrétiens qui avaient été frappés de ma dé-

marche et des traits de ma figure me suivent tout inquiets et me demandent ce que j'ai. Je leur réponds : « Je suis empoisonné ; c'est mon disciple qui m'a donné le poison, et il n'a pu le mettre que dans l'eau de la messe. » (C'est qu'en effet j'ai toujours la précaution de porter moi-même à l'autel le vin dans une petite fiole, pour être plus certain de sa pureté.) Les chrétiens jettent des cris de douleur, vont saisir mon disciple, et le pressent de déclarer la vérité. Il avoue tout : « Le catéchiste schismatique lui a remis une *poudre blanche* et donné de l'argent pour l'engager à mettre cette poudre dans l'eau de la messe; mais lui (ajoute-t-il), il ne savait pas que c'était du poison, on l'avait assuré que c'était un philtre dont il recueillerait le bénéfice. »

Cependant M. Méhay, après avoir terminé sa messe, était venu me rejoindre immédiatement, éprouvant le même malaise et les mêmes douleurs, et s'était jeté sur sa natte en s'écriant : oui, c'est certain, je suis empoisonné! — Je fis aussitôt un effort et me traînai auprès de de ma malle pour en tirer un flacon d'alcali volatil, que je lui présentai, en en versant quelques gouttes dans un verre d'eau. Ce remède, par lui-même, ne pouvait certainement avoir aucune vertu contre ce poison, et cependant, grâces à Dieu, il fut décisif : les vapeurs de l'alcali excitèrent dans le malade une forte nausée, lui soulevèrent le cœur et provoquèrent un vomissement ; c'est peut-être ce qui le sauva. Il fut sur pieds dès le lendemain et put, deux jours après, se mettre en course pour aller soutenir une rude attaque des schismatiques et sauver des chrétientés qu'ils étaient sur le point de nous enlever.

Pour moi, je n'en fus pas quitte à si bon marché : j'eus

beau essayer de l'alcali; il n'opéra point. N'ayant point de médecin d'Europe, je fus obligé de me livrer à ceux du pays, dont les remèdes violents me semblaient pires que le mal; je passai ainsi huit ou quinze jours sur mon grabat, prêt à tout et abandonné à la divine Providence. Elle eut soin de moi, et je sentis que mon tempérament reprenait le dessus, et bientôt il me fut permis de courir au plus pressé pour sauver nos chrétientés attaquées sur tous les points avec une extrême violence, comme je le raconterai tout à l'heure.

Je dois signaler ici une circonstance providentielle qui a dû beaucoup contribuer à diminuer le danger, et à laquelle je n'ai pensé qu'après coup. A cause de la difficulté de nous procurer du vin, nous avons le privilége de prendre la dernière ablution de la messe avec de l'eau seule, et j'avais même l'habitude d'étendre cette dispense en ne prenant que quelques gouttes de vin à la première ablution, me réservant de purifier parfaitement le calice avec l'eau plus abondante de la dernière. Or dans cette messe il arriva, je ne sais comment, qu'en retirant mon calice après la première ablution, j'y trouvai une quantité de vin considérable et purifiai entièrement le calice, puis en allant recevoir la dernière, je me dis : ce n'est que pour la forme, puisque mon calice est purifié, et je ne reçus que quelques gouttes d'eau. Admirable Providence! c'est dans ces quelques gouttes d'eau que se cachait le poison! que serait-il arrivé si l'eau eût été six fois plus abondante et n'eût pas rencontré dans mon estomac une quantité de vin capable de neutraliser un peu son action?

Une autre circonstance servit efficacement à me soule-

nir dans ces crises de deux mois. Nous avions apporté de Pondichéry une provision de vin *o Porto;* dans ces moments de souffrances, j'en prenais tous les jours un petit verre ; et, vraiment, il me semblait sentir la vie rentrer en moi avec cette liqueur bienfaisante ! C'est en effet un vin exquis, vieux, très-naturel et très-pur ; nous l'avons acheté dans une enchère, qu'on peut bien appeler une loterie, car il n'est pas permis de goûter d'avance, selon l'usage de ces enchères de Pondichéry ; et il nous a coûté... devinez combien?... quatre sous la bouteille, y compris le contenant !

Vous me demanderez ce que devint M. Mousset, qui était avec nous? Après la messe de M. Méhay, il s'apprêta à dire la sienne, qui fut servie par son propre disciple ; sans se douter de rien, il commença par se laver les mains, et il les lava si bien qu'il épuisa toute l'eau contenue dans le vase placé près de l'autel ; son disciple alla chercher de l'eau pure, et il en résulta que M. Mousset ne fut pas de la fête, et ne ressentit aucune atteinte ; ce qui est une nouvelle confirmation de la vérité des aveux faits par mon disciple.

Voilà, mon R. Père, l'exposé simple et sincère de cet événement dans ses circonstances principales. Qu'y a-t-il au fond de tout cela? Je l'abandonne à votre jugement ; ou plutôt je ne m'en inquiète guère. En vérité, je ne tiens pas du tout à avoir été empoisonné ; et, très-volontiers, je dispenserais mes amis les schismatiques du soin de me procurer cet honneur. J'avoue même que, parfois, je me surprends encore à douter, non pas des faits extérieurs, mais de la cause et des intentions.

Quoiqu'il en soit, nous étions délivrés de cette alarme ;

mais il n'était pas aussi facile d'échapper à tous les autres moyens que la haine inspirait contre nous à nos adversaires. Je ne veux parler ici que des procès qu'ils intentaient, tantôt à nous-mêmes, tantôt à nos chrétiens, des condamnations qu'ils faisaient pleuvoir sur nous, et de tous les genres de vexations qu'ils nous suscitaient à tout propos auprès des autorités du pays et même auprès des magistrats anglais. Ils nous avaient ainsi chassés successivement de plusieurs églises, et chaque nouveau procès était un triomphe, qu'ils savaient exploiter pour démoraliser nos chrétiens. A peine avions-nous réussi, à force de courses et de fatigues, à relever leur courage, qu'une nouvelle condamnation venait les replonger dans leurs terreurs.

Enfin nos ennemis frappèrent le grand coup, qu'ils préparaient depuis longtemps et dont tous ces procès particuliers n'étaient que les préliminaires. Après nous avoir par là représentés comme des perturbateurs de l'ordre public, ils obtinrent un décret général de M. Blackburn, premier collecteur, qui déclarait que toutes les églises étant la propriété des prêtres de Goa, il était interdit aux missionnaires français d'y mettre le pied. Ainsi, par un seul trait de plume, le collecteur nous expulsait de plus de cinquante églises, qui étaient actuellement en notre possession par la libre volonté des chrétiens, auxquels ces églises appartenaient !

Ce fut pour nous comme un coup de foudre ; et je n'essaierai pas de vous peindre la consternation qu'il produisit dans toute la contrée. Heureusement j'avais avec moi M. Méhay, le brave champion, aussi habile que courageux dans la lutte. Nous comprîmes qu'il y allait de

la vie pour notre mission ; qu'il fallait à tout prix remonter le moral de nos chrétiens, faire diversion, occuper les esprits et ranimer la confiance par le spectacle de notre imperturbable assurance. Donc, nous nous mettons en campagne, nous parcourons le pays avec des visages rayonnants et des airs de vainqueurs ; nous improvisons des fêtes que nous célébrons avec magnificence et un tapage qui retentit au loin. Nous tournons en ridicule le triomphe des schismatiques, et pour mieux les braver et les confondre, nous installons nos fêtes et nos cérémonies dans les villages mêmes dont les églises viennent de nous être enlevées. Seulement, il fallait de la prudence : nos ennemis étaient à nos trousses, les pions de la police nous épiaient, nous devions éviter de leur donner prise. Pour cela, voici le stratagème dont nous usions.

Généralement, l'église de nos chrétiens se trouve au milieu du village, placée au centre d'un terrain plus ou moins vaste, entouré d'un mur de terre qui sépare cette enceinte des jardins des habitants. Nous leur disions : « Je ne puis pas entrer dans votre église, mais personne ne peut vous empêcher de l'occuper et de vous réunir sur son terrain ; laissez tomber un petit pan du mur d'enceinte, et qu'un des voisins me prête un coin de son jardin attenant. » Cela fait, nous dressions à l'improviste dans ce coin, un *pandel*, c'est-à-dire une construction provisoire formée de bambous et de feuilles de palmier, nous revêtions de toiles ce sanctuaire improvisé, nous l'ornions de draperies, de guirlandes, de fleurs brillantes et de nos objets précieux d'Europe ; et nous avions ainsi une église cent fois plus belle que l'ancienne. C'est là que nous célébrions nos fêtes et la sainte messe, pendant que les fidèles

étaient réunis en foule dans l'enceinte de leur terrain en face du pandel.

Cette ruse de guerre eut plein succès. Nos chrétiens étaient émerveillés de la splendeur de la fête, ravis aussi de cette invention, et de ce tour si bien joué aux schismatiques. Ceux-ci étaient confus, furieux de ne pouvoir nous atteindre. Les pions de police arrivaient pour dresser procès-verbal, et étaient obligés d'avouer que nous étions inattaquables, puisque nous n'avions pas mis le pied dans l'église. Les prêtres schismatiques se gardaient bien de s'y montrer; parce qu'ils connaissaient les dispositions de nos chrétiens, dont les nouvelles vexations n'avaient fait qu'accroître le mécontentement et l'indignation.

Par tous ces efforts et ces industries, nous étions parvenus, sinon à changer nos défaites en triomphes, du moins à amortir le coup de ces condamnations, et à empêcher le découragement et la défection de nos chrétiens. Mais je sentais que c'étaient là des moyens de circonstance, qui s'useraient bien vite. Il fallait autre chose pour soutenir notre cause et repousser les attaques incessantes des ennemis. Je me mis donc à examiner de près cette arme terrible des procès qu'ils maniaient si bien contre nous; je vis comment se passaient les choses, et reconnus que les procès dans ce pays sont purement des moyens de vexation, sans aucun rapport avec la justice, et toutes mes études me conduisirent à cette conclusion : « Là où la justice se rend, il faut la demander et la recevoir; là où elle se vend, il faut l'acheter, » et, — de grâce ne vous scandalisez pas, — je résolus d'en faire ma règle de conduite, à la condition toutefois de ne m'en servir que dans les cas où j'aurais la certitude de mon droit.

L'occasion de mettre en pratique mon nouveau principe de jurisprudence ne se fit pas attendre. Un procès me fut intenté, et aussitôt j'envoyai mon homme de confiance au *Tasildar*, c'est-à-dire au premier juge du pays, pour savoir ce qu'il y avait à faire. Voici sa réponse : « Mais, c'est bien simple! on vous a fait un procès; cela veut dire que la partie adverse m'a payé 60 roupies (150 francs); vous voulez gagner le procès? il faut enchérir sur la somme; et même, si vous doublez cette somme, je vous permets de dicter la sentence. » Cette réponse me fut rapportée, et, pour la curiosité du fait, je voulus pousser l'expérience jusqu'au bout : moyennant 300 francs, j'eus le gain du procès et la sentence à mon gré. Me voilà loin des sentiments que j'avais exprimés dans notre première affaire de Maduré! Que voulez-vous? il faut bien s'instruire à ses dépens et acquérir un peu d'expérience. Depuis lors je gagne des procès, et par là j'ôte aux schismatiques l'envie de m'en intenter; ils y regardent à deux fois, et c'est là certes un avantage qui n'est pas payé trop cher.

Et que diriez-vous si vous pouviez voir l'air et le ton de fierté et de petite insolence que je me donne parfois? J'en ris moi-même. Je veux vous en citer un trait tout frais. Les schismatiques, toujours dans le but de me tracasser et d'effrayer mes chrétiens, m'avaient intenté un procès au sujet de ma pauvre église de Calliditidel. Un pion du rajah de Ramnad venait, accompagné de deux schismatiques, en grande tenue et avec grand fracas, pour me citer à son tribunal. Mes chrétiens étaient tremblants; mes ennemis triomphaient : quelle joie en effet s'ils avaient pu me voir conduit à Ramnad comme un criminel! Je laissai venir le pion et, sans lui permettre de

lire devant moi son mandat, je le congédiai par ces paroles : Allez dire à votre rajah que je suis *blanc* (Européen). Le lendemain le pion revint à la charge, accompagné de deux païens qui étaient les premières autorités du pays. J'acceptai l'ordre sans consentir à sa lecture, et je renvoyai le pion en lui disant que j'allais répondre directement au rajah, et voici la réponse que je lui remis :

« Le seigneur et maître spirituel de tous les chrétiens du Marava, de Paléamcottey, de la côte de Coromandel, de Maduré, de Trichinapaly, du Tanjaour, du Coïmbatour, etc., donne sa bénédiction au rajah de Ramnad. Je ne crois pas devoir comparaître à votre tribunal, à cause de ma qualité. Si vous n'êtes pas satisfait, veuillez vous adresser au grand collecteur de Maduré, auquel je suis prêt à donner mes explications. » Le rajah n'a plus dit mot ; ce qui prouve qu'il est satisfait de ma réponse ; et même un schismatique, notre ennemi déclaré, qui était allé à Ramnad pour agir contre nous, en revient un peu changé, et, pour la première fois, me fait une visite obséquieuse ; d'où je puis conclure que de ce côté le vent est favorable. Ce qui est certain, c'est que mes chrétiens, qui étaient au courant de cette affaire et de ma réponse, en sont tout fiers et réconfortés, autant que les schismatiques en sont confus et déconcertés.

Ces succès me rassurent bien un peu ; mais peuvent-ils me consoler entièrement, quand j'envisage ma position et ma conduite au point de vue de l'esprit apostolique ? Les apôtres allaient tressaillant de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir les opprobres... et moi je fais le fier, le grand personnage ! ! Encore une fois, je ne puis me repentir, car j'ai l'évidence qu'agir autrement serait tout perdre ;

mais... c'est triste! Un saint trouverait d'autres moyens... Que le bon Dieu ait pitié de moi! Je m'aperçois que ma lettre s'allonge outre mesure. Les considérations générales sur l'état de notre mission m'ont entraîné si loin, que je dois renoncer à vous exposer en détail les nouvelles de cette province du centre et l'histoire de ma vie errante et de mes administrations. Ce sera la matière d'une prochaine lettre. En attendant veuillez agréer, etc.

J. Bertrand. S. J. M.

## CINQUIÈME LETTRE

*Le R. Bertrand, supérieur de la mission, au R. P. Renault, Provincial de Lyon.*

**Calliditidel, février 1839.**

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Je viens remplir l'engagement que j'ai pris dans ma dernière lettre, et vous offrir une description plus exacte et plus détaillée de cette partie de la mission, de mes administrations et de mon genre de vie; ce qui me fournira plus d'une occasion de vous exposer la physionomie du pays et de ses habitants.

Cette province embrasse de l'est à l'ouest une étendue de quarante lieues environ, comprenant le Marava, Maduré, Dindighel, etc...; et elle peut avoir du nord au sud à peu près vingt lieues. Je me borne aujourd'hui au Marava; parce que nous n'avons pas encore commencé nos œuvres à Maduré et que Dindighel, parcouru par M. Mousset depuis quelque temps, n'est pas encore une mission bien conquise.

Dans le Marava, qui s'étend depuis l'île de Rameseram

jusqu'aux environs de Maduré, la province n'est pas encore organisée; elle doit naturellement se diviser en quatre ou cinq districts; mais la division ne peut pas encore se réaliser. D'abord parce qu'elle demanderait au moins trois ou quatre missionnaires; or, n'étant ici que deux, nous sommes obligés de nous tenir toujours sur le qui-vive, toujours prêts à courir au plus pressé, pour le bien des chrétiens ou pour les nécessités de la lutte. Un autre obstacle à la division est le défaut d'églises centrales. Les anciennes églises, qui étaient les centres des districts, jouissent d'une haute réputation, soit à cause de leur grandeur et de leur construction plus respectables, soit à cause du concours des chrétiens habitués à s'y réunir de temps immémorial, soit à cause des revenus que possèdent quelques-unes d'entre elles. Mais précisément pour ces motifs les prêtres schismatiques s'y tiennent cramponnés, et il sera bien difficile de les en déloger, impossible même tant que nous aurons des collecteurs qui suivent le principe de M. Blackburn. Même en construisant de nouvelles églises plus belles, nous aurons mille peines à détruire le prestige qui entoure les anciennes. De ce nombre sont les églises de Souranam, de Poulial, de Mouttoupettey et surtout de Sarougany, qui sont aujourd'hui les forteresses inattaquables d'où le schisme nous combat et nous harcèle.

Pour le moment nous sommes donc obligés de placer nos centres d'administration où nous pouvons, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toujours dans de misérables églises de terre couvertes de chaume. En voulez-vous une idée? A cinq lieues au nord d'ici nous avons choisi pour notre centre provisoire l'église de Pallitamum, près de

Sarougany. Les murs sont de terre, hauts de cinq pieds, couverts d'un toit de paille. Plus d'une fois, quand je faisais ma ronde avec mon goupillon pour asperger d'eau bénite mes chrétiens (qui la reçoivent avec une dévotion extrême), il m'est arrivé de donner de la tête contre la poutrelle transversale qui porte le toit... et alors sans faute mon église retentissait d'un cri général : *Jésus, Marie, Joseph!!* et après deux ou trois coups semblables, les charitables chrétiens avaient la précaution de pousser le cri un peu d'avance pour me prévenir du danger.

Ici, à Calliditidel, qui est mon centre général, l'église est comme la précédente, avec l'avantage cependant d'avoir des murs hauts de huit à neuf pieds, et par conséquent une grande porte où je puis entrer sans me baisser. Elle a même le luxe d'une porte latérale donnant dans le sanctuaire, très-commode pour arriver à l'autel sans traverser la foule qui encombre l'église et tout le terrain environnant. Elle m'est surtout utile le dimanche pour la cérémonie de l'eau bénite; je traverse l'église en aspergeant mon monde, puis sortant par la grande porte, je circule au milieu de la foule, souvent dix fois plus grande dehors que dedans, et je rentre par la porte latérale. Mais c'est un avantage que je paye bien cher : que de fois j'ai encore ici provoqué le cri d'alarme : *Jésus, Marie, Joseph!* Enfin j'ajouterai, pour vous donner la mesure de cette porte, qu'en voulant sauver ma tête il m'est arrivé de m'écorcher le dos contre le haut de la porte.

Quand le Maître est ainsi logé, vous pensez bien que le serviteur ne voudrait pas d'un palais. Grâces à Dieu! il n'en a pas la prétention; nos presbytères sont en parfaite harmonie avec nos églises. Figurez-vous quatre murs

hauts de quatre ou six pieds, renfermant un espace de dix à quinze pieds de longueur sur six à huit de largeur et couvert d'un toit de chaume; c'est le presbytère, en gros et en détail. Ce genre d'architecture a plus d'un avantage, entre autres celui de n'être pas sujet aux contributions des portes et fenêtres : quand un presbytère possède une lucarne, c'est-à-dire un trou large d'un pied et haut d'un pied et demi, c'est du confortable. Généralement on s'en passe, et l'on y supplée d'une autre manière; ainsi l'air pénètre par un intervalle de huit pouces laissé libre entre le mur et le toit. Quant à la lumière, j'ai trouvé le secret : j'enfonce mes deux mains jointes dans la paille du toit, puis les séparant à droite et à gauche, j'obtiens une ouverture ou une fenêtre délicieuse, qui me donne la pure lumière du ciel ; opération d'autant plus facile que pour la faire je n'ai nul besoin d'échelle.

Mais, direz-vous, comment vous passez-vous d'une porte, puisque l'usage ordinaire est d'entrer par la porte ? C'est juste ; et je dois m'expliquer : nous avons sans doute un trou pour entrer, mais il n'y a pas de planche pour fermer ce trou. Cependant il faut tout dire : le progrès de la civilisation est déjà parvenu au point de nous présenter une vraie porte dans plus d'un de nos presbytères, mais c'est encore rare. Par exemple Kilakarey, grosse chrétienté située sur le rivage de la mer et par là plus à portée de saisir au passage quelques bribes de civilisation, s'est crue obligée, par le sentiment de sa dignité, de préparer au souami un presbytère respectable; vous n'y trouverez pas encore de fenêtre, mais il a une porte. Quant à son ameublement, vous en jugerez par le trait suivant. Tout récemment les voleurs avaient fait du dégât dans la con-

trée; et aussitôt les gros bonnets du village, comme qui dirait les marguilliers ou la fabrique, se rassemblent pour mettre le presbytère à l'abri des brigands; ils y font une visite de prévoyance, et n'y trouvant qu'un seul objet susceptible d'être volé, ils l'emportent pour le placer en lieu de sûreté. Vous ne devineriez pas quel est cet objet, il faut que je vous le dise : c'était la porte !

Maintenant connaissez-vous bien nos presbytères, sans porte, sans fenêtre, sans meubles ? Non, pas encore. Vous savez ce qui n'y est pas, mais il faut dire aussi ce qui y est; et ici que de choses à dire ! D'abord les moustiques, qui avec leurs piqûres brûlantes et leur musique enragée : zing ! zing ! vous empêchent de vous endormir de peur de vous réveiller. Ensuite ce sont les *carias* ou fourmis blanches, qui ont établi leurs palais, leurs magasins et leurs galeries dans le sol et dans l'intérieur des murs de votre cabane; brigands invisibles, qui dans une seule invasion sont capables de dévorer tous vos effets, le contenu et voire même le contenant. En vain aurez-vous soin de poser votre malle, non par terre, mais sur quatre pierres dures où leurs dents ne puissent pas mordre; ils trouveront encore le moyen d'atteindre la malle en élevant de terre des espèces de petites cheminées de quatre et six pouces de hauteur. Ils m'ont joué ce tour. J'avais eu la précaution de poser ma malle sur quatre pierres, et je dormais tranquille : les carias ne dormirent pas. Le matin je trouvai ma malle remplie de centaines de milliers de ces animaux destructeurs ; ils avaient dévoré mon devant d'autel de soie bleue brodée en or fin, un beau surplis à dentelles, etc., etc.

Qui dirait que cette sale engeance qui détruit tout et

convertit tout en boue a des analogies avec nos charmantes abeilles, qui se fabriquent de si magnifiques demeures et produisent un miel si pur et si doux? Cela est cependant. A l'instar des abeilles, les carias sont organisés en république ou royaume, ont leur roi ou leur reine, qui, comme la reine des abeilles, a une longueur et une grosseur relativement énormes, et quand on a pu saisir cette reine, toute l'armée se dissipe et disparaît. Il y a dans l'Inde des hommes qui ont tellement étudié les mœurs des carias, qu'ils peuvent, à l'inspection des murs d'une maison, vous dire : La reine est en ce point, et parvenir à la prendre et à vous délivrer ; à peu près comme vous avez des hommes habiles à détruire les taupes.

Mais je ne vous ai pas encore énuméré toutes les richesses de nos presbytères. Avec les moustiques et les carias, vous avez une autre compagnie encore plus incommode, celle des chauves-souris et des rats, qui ont choisi le presbytère inoccupé pour leur logis et s'y tiennent obstinément par le droit du premier occupant : vous êtes chez eux, bien plus qu'ils ne sont chez vous. Triste compagnie, qui révèle sa présence dès votre entrée par une odeur infecte et nauséabonde! Puis, quand vous avez éteint votre lampe pour vous garantir un peu des moustiques, voilà vos hôtes en campagne : les chauves-souris voltigeant en tous sens, et venant vous caresser le visage de leurs ailes, frôlant, furetant partout et emportant la mèche de votre lampe pour s'en régaler, quelquefois même la mèche tout allumée; et les gros rats rôdant partout, inspectant votre panier, rongeant votre malle, et se promenant sur votre natte, sur votre corps, sur votre figure. Et bien heureux quand ils ne font pas pis! Il m'est

arrivé en m'éveillant de trouver mon talon rongé jusqu'à la chair vive; le rat, qui se pique de n'être pas carnivore, avait fait la chose avec tant de délicatesse, qu'il ne m'avait pas éveillé; il n'avait pas même laissé de plaie, et je dus lui savoir très-bon gré de s'être contenté de la peau extérieure, qu'il avait prise sans doute pour un morceau de couenne. — Je ne dis rien du serpent, ce sera pour une autre fois.

Venons maintenant à la vie du missionnaire. Vous devinez déjà que c'est la vie d'un voyageur perpétuel, et il ne vous sera guère plus difficile de conclure de ce qui précède quel doit être l'embarras de ces voyages; car étant certains de ne rien trouver sur notre route, ni même dans nos presbytères, nous sommes obligés de porter avec nous tout ce qui nous est nécessaire. Ainsi donc, dans mes plus simples voyages, pour une toute petite administration de quelques jours, j'emporte avec moi mon autel, ma chapelle : vases sacrés, ornements, habits sacerdotaux, missel, linge d'autel, nappes, etc.; avec mon sac des objets nécessaires à l'administration du baptême et de l'extrême-onction; de plus mon confessionnal, ma table, mon fauteuil; de plus mes vêtements, mon linge de rechange, mes livres d'étude et de prière... enfin ma vaisselle de table, et toute ma batterie de cuisine, etc., tout cela sans rien rabattre. Mais alors, direz-vous, quel effrayant bagage! Et combien de chariots, de chameaux, de porteurs vous faut-il traîner à votre suite pour transporter tout ce ménage? Je vais vous le dire sans vous donner la peine de deviner. D'abord, mettez de côté les chariots et les chameaux; puis les porteurs, combien? Le voici : tout mon bagage est installé sur la tête d'un Indien, qui d'ordinaire

va trottant devant mon cheval; et l'Indien n'est pas un géant. — Mais c'est impossible! — Que voulez-vous? c'est un fait certain. J'ajouterai même, pour augmenter votre étonnement, qu'en outre je porte avec moi toute une collection de maisons et de villes grandioses, et voici comme: ma malle est arrangée de telle manière, qu'arrivé dans une chrétienté, je puis la vider, y adapter un verre convexe de six pouces, et obtenir ainsi une superbe chambre optique, où je montre à mes Indiens ébahis une trentaine des belles perspectives de nos villes européennes. O que ne puis-je vous avoir ici de la partie pour jouir de leur stupéfaction! La merveille pour eux c'est de savoir comment je fais pour renfermer dans ma petite caisse tant de villes ayant chacune tant de maisons! Cela, c'est mon secret.

Mais cette merveille n'explique pas l'autre: tout mon bagage trottant sur la tête d'un Indien! Pour vous satisfaire, je dirai d'abord que l'homme, quand il le veut, possède une grande puissance de simplification pour réduire le nécessaire à sa dernière expression; et ensuite, que la nécessité est extrêmement industrieuse. Par exemple, si vous étiez ici, je vous montrerais mon fauteuil, de forme ordinaire, fort convenable, mais très-léger, et en outre un cadre d'un mètre carré, rotiné des deux côtés. Appliquons ce cadre verticalement à l'un des bras du fauteuil, cela fait mon confessionnal; fixons le cadre horizontalement devant moi, à l'extrémité des deux bras du fauteuil, c'est ma table, pour écrire, manger, etc. — Cet exemple vous aidera à deviner le reste, que j'omets. Avançons.

Une chose importante pour les voyageurs, ce sont les routes. Y en a-t-il dans l'Inde? Oui, dans une ou deux

directions, entre les grandes villes; il y a même des routes royales tracées par les anciens rajahs et ombragées par des arbres séculaires. Mais tout cela n'est pas pour nos courses ordinaires; il nous faut suivre les chemins vicinaux, c'est-à-dire des chemins qui n'existent pas, ou se réduisent à de petits sentiers souvent imperceptibles et se perdant dans le vague. L'Indien, si attaché à l'ornière dans l'ordre moral des coutumes, ne suit pas l'ornière dans ses voyages; on peut même dire qu'il ne trace pas d'ornière, tant il est indépendant et mobile dans sa direction ! Je demandais à un chrétien qui était venu me chercher pour un malade : « Sommes-nous dans la bonne route? — Je crois que oui, sami. — Mais est-ce le chemin que tu as suivi en venant? — Oh ! non. — Quel chemin as-tu donc suivi ? — Est-ce qu'il y a des chemins pour moi ! reprit-il en riant, puis faisant de sa main un geste significatif tout droit devant lui, il ajouta : moi, comme ça ! »

Au reste, nos chemins fussent-ils parfaitement tracés, que nous n'en serions pas plus avancés, parce qu'il suffit d'une pluie pour les rendre impraticables. Ces sentiers doivent fréquemment traverser des rizières, en suivant la chaussée large de un ou deux pieds qui les sépare; or, après une pluie, la chaussée se défonce, la terre manque sous le pied du cheval et il roule avec son cavalier dans l'eau et la boue ; j'y ai parfois perdu mes sandales ou attrapé une épine enfoncée de six lignes dans mon pied. D'autres fois le sentier se perd dans deux étangs qui, gonflés par la pluie, se sont joints pour n'en faire plus qu'un seul ; et alors il faut de grandes précautions pour ne pas tomber dans des bas-fonds ; un moindre inconvénient est de pren-

dre un bain de siége en passant; on s'en console ensuite en faisant trotter le cheval pour battre la selle et faire sortir l'eau dont elle est imbibée.

Dans ces difficultés et ces incertitudes des routes, nos Indiens ont à leur service un moyen très-précieux pour régler leur direction, c'est une espèce de boussole naturelle, une connaissance pour ainsi dire instinctive des quatre points cardinaux. Cet instinct se forme en eux dès l'enfance, par l'habitude de tout rapporter aux points cardinaux. Pendant que nous autres Européens, nous aimons à nous faire centre de tout, et à désigner la position des objets par rapport à nous : *à droite, à gauche*, l'Indien, s'oubliant complétement, rapporte tout au ciel et dit : *au nord, à l'est, au midi.* Dans mes voyages, de nuit comme de jour, le conducteur s'écarte-t-il de la vraie direction? aussitôt j'entends ceux qui suivent derrière moi lui crier, non pas : *à droite! à gauche!* mais : *au nord! au midi! à l'est!* etc. Des chrétiens venus me visiter dans ma chambre veulent-ils me désigner un des objets qui s'y trouvent? ils disent : la malle qui est au nord, à l'est, etc., et moi qui habite cette chambre depuis longtemps, j'ai besoin d'une sérieuse réflexion pour m'y reconnaître, et je ne les ai jamais pris en défaut. Je visitai un jour une grande maison avec mon disciple de douze ans qui y venait pour la première fois, et après avoir parcouru deux étages et divers appartements, au milieu de la nuit, je demandai brusquement au disciple : Où est le nord? Il réfléchit une minute tout au plus, et étendant la main il répondit : Il est là; et c'était juste, et cependant il ne voyait pas le ciel. Cette connaissance leur paraît si élémentaire que pour désigner un homme idiot ils disent proverbialement qu'il

ne distingue pas ses points cardinaux, absolument comme nous disons qu'il ne distingue pas sa droite de sa gauche. Après cela vous ne vous étonnerez pas si j'ajoute que l'Indien trouve aussi son horloge dans le ciel : il étend son bras et il dit : Demain, comme ça! il a désigné le point où le soleil se trouvera au moment indiqué, et il ne s'est pas trompé et il a été parfaitement compris.

J'omets une foule de détails et de petites aventures plus ou moins curieuses, qui ne manquent pas dans nos voyages ; pour le moment j'ai hâte d'arriver au terme, et de vous offrir une petite description de l'administration d'une chrétienté. Nous voici donc, après une longue course, près du village qui nous attend avec impatience. Hélas! il y a dix-huit mois que ces braves Sanars n'ont pas vu de prêtre dans leur église! A la distance de trois kilomètres nous voyons arriver à notre rencontre les premiers groupes; ce sont les enfants de dix à quinze ans conduits par le sacristain ou quelque chrétien respectable; ils portent avec eux la grosse cloche de l'église, puis une douzaine de tambours, des cymbales, etc., et sont accompagnés des grands musiciens armés de trompettes, de cornemuses, *et omnis generis musicorum*. A notre rencontre la troupe me barre le chemin et se jette par terre devant mon cheval en criant : Loué soit Notre Seigneur Jésus-Christ ! (*sarouvessourenoukkou tostiram* !) C'est le grand salut, qu'ils appellent *sâschtangam* : *prostration des six membres*, de sorte que le front, la poitrine, les bras et les jambes touchent la terre, et ils ne s'en dispenseront pas, même quand il pleut. Ils restent ainsi prosternés jusqu'à ce que je leur donne ma bénédiction : *âsirvâdam!* et alors tous se relèvent dans la jubilation, et la musique com-

mence; je vous en épargne la description, parce que la seule description ferait tinter vos oreilles. De temps en temps la musique suspend sa mélodie et est remplacée par des cris de joie, par des chants ou par la récitation des prières et du catéchisme, qui est une autre espèce de chant ou de psalmodie.

Nous marchons ainsi pendant un quart d'heure, et voici venir de nouveaux groupes ; ce sont les hommes, les matadors du village, accompagnés des enfants trop jeunes pour faire partie de la première députation. Ces seconds groupes répètent la cérémonie du *Sâschtangam* et reçoivent l'*âsirvâdam*. C'est ici proprement dit que commence la fête, je veux dire la musique, le mouvement, l'agitation, le tourbillonnement de cette foule empressée, folle de joie... Et pour mieux comprendre cette scène, remarquez que le cheval, mis en bonne humeur, et même tant soit peu effarouché par ce vacarme des tambours et des clairons, et par cette agitation de la masse, veut prendre le galop, et, retenu par la bride, se met à caracoler... Voyez maintenant cette multitude de braves Indiens qui trottent autour du cheval et, les yeux braqués sur leur souami, sans regarder à leurs pieds, vont se heurtant les uns contre les autres, s'embarrassant dans un malencontreux buisson, roulant par terre les uns sur les autres, se relevant pour courir de plus belle, sans rien perdre de leur gaieté, de la joie et du bonheur qui resplendit dans tous leurs traits. En vérité c'est un spectacle indescriptible, souverainement curieux et comique pour un spectateur indifférent, mais délicieux et ravissant pour le cœur du missionnaire, qui reconnaît ses enfants, et plus que jamais se sent père ! Pour mieux en jouir, je parviens

enfin à retenir la fougue de mon cheval, et je vais au pas, contemplant cette nombreuse famille ivre de joie, rencontrant de mes regards tous ces regards fixés sur moi... Voyez ces deux petits qui se parlent, que disent-ils? Mon oreille recueille ces paroles, qu'ils répètent avec des transports de bonheur : *Le souami nous a regardés ! ! le souami nous a regardés ! !*

Ajoutons un dernier trait à ce tableau : Remarquez-vous ces petites têtes qui dominent la foule? Qu'est-ce que cela? Ce sont les petits enfants de trois à quatre ans; trop faibles pour courir dans ces groupes pressés, et ne pouvant se résigner à manquer cette fête, ils ont prié, ils ont pleuré, et les papas les ont pris avec eux; et les voilà à cheval chacun sur l'épaule du papa, tenant des deux mains le chignon de ses cheveux en guise de bride, et trottant, galopant au milieu de la foule, et mieux que personne pouvant contempler le missionnaire et suivre tous ses mouvements.

Après un autre quart d'heure de cette marche triomphale nous arrivons au village. A l'entrée, toutes les femmes avec leurs filles se tiennent sur deux rangs de chaque côté du chemin, et à mon passage elles aussi se précipitent à terre pour faire le sâschtangam et recevoir l'âsirvâdam; et je continue gravement ma route, avec le cortége au grand complet, jusqu'à l'église. Je me prosterne au pied de l'autel, les catéchistes entonnent les prières d'usage, analogues à la circonstance, j'adresse quelques paroles d'exhortation et d'encouragement aux fidèles et j'annonce que l'administration est commencée. Pendant que je me retire au presbytère pour recevoir la visite des chefs de la chrétienté et leurs modestes pré-

sents : du sucre, des fruits, du riz ; les catéchistes s'installent autour de l'église pour prendre la liste de ceux qui se présentent tout d'abord pour la confession, et cette première liste monte quelquefois à deux ou trois cents. Vous voyez que nous sommes loin de vos villes d'Europe, où vous vous fatiguez pendant des semaines de prédications continues pour amener les gens au tribunal de la pénitence, et souvent avec un résultat très-peu consolant. Ici quelle différence ! Nos chrétiens savent que la confession est un sacrement, c'est-à-dire un bienfait de la bonté de Dieu, et qu'elle conduit à un autre bienfait encore plus grand, la sainte communion ; et ils ont faim et soif de ces sacrements, et ils se pressent autour du sacré tribunal.

Mais ici ne se confesse pas qui veut. Il y a des conditions et des dispositions requises, et c'est ce qui explique les divers tribunaux érigés dans ce moment. Au premier tribunal siége un catéchiste qui reçoit tous les demandeurs, les interroge l'un après l'autre sur les prières et le catéchisme. Ceux qui ne savent pas suffisamment se retirent et forment des groupes où ils sont instruits par les aide-catéchistes, pour se représenter de nouveau. Ceux qui ont bien répondu reçoivent une carte et vont se ranger autour du principal catéchiste. Celui-ci, après avoir lu ou récité de mémoire une instruction préparatoire, commence l'examen de conscience, qu'il développe par des applications pratiques ; puis il récite les actes propres à ce sacrement, accompagnés d'exhortations pathétiques pour exciter la contrition. Son office ne se borne pas là il est chargé aussi de ce qui regarde le for extérieur, pour la réparation des scandales, selon la discipline de l'Église

primitive. Dans ce but il a eu soin de s'informer d'avance de l'état de la chrétienté; puis quand arrive un coupable connu, il l'arrête : Ah çà ! tu as travaillé le dimanche? — Oui. — Combien de fois? — Une fois, deux fois... — Tends la main, — et le coupable reçoit humblement cinq, dix, quinze coups de discipline bien appliqués, et promet de n'y plus retomber. Il n'osera pas nier ni mentir, encore moins résister au catéchiste, ni même lui porter rancune, pas plus qu'un enfant à son père. Le catéchiste est l'homme de l'autorité, et il remplit son devoir; il a bien fait ; à moi de faire mieux, dit le coupable. — Ce sentiment est si bien établi que souvent, faute de catéchiste, je charge mon petit disciple, du reste parfaitement instruit, de s'acquitter de cette fonction ; et vous verriez cet enfant de douze ans, armé de sa discipline, examiner, exciter à la contrition, et faire jouer son instrument sur des hommes de cinquante et soixante ans, qui lui tendent la main ; et vous ne sauriez lequel admirer davantage de la gravité de l'enfant ou de la patiente docilité du vieillard ! Un chrétien m'accusant un jour une faute qui pouvait avoir mal édifié les autres, je l'arrêtai : As-tu dit cette faute au catéchiste? — Si je l'ai dite ! j'en ai encore les mains toutes chaudes ! — Après cette préparation, le catéchiste donne aux pénitents une seconde carte avec laquelle ils peuvent se présenter au confesseur. Vous comprenez combien tous ces usages ont de force pour exciter la contrition, préparer les chrétiens et abréger le travail du missionnaire.

Pendant tous ces préliminaires, j'ai le temps d'accueillir les principaux personnages et de réjouir leurs cœurs par quelques paroles d'affection, et si je suis assez bien servi

par ma mémoire pour les nommer chacun par son nom, demander des nouvelles de la famille, des enfants..., il faut voir alors comme la joie déborde! comme ces figures brillent de jubilation! Quoi! le souami me reconnaît, se rappelle mon nom! — Oh! si les grands de la terre savaient comme c'est facile de faire des heureux! et comme c'est bon! — Voilà des hommes tout gagnés: si j'ai besoin d'eux pour une réforme... ils sont à moi; ils se jetteront dans le feu pour moi! — Je reviens ensuite à l'église, j'installe mon confessionnal et je commence la besogne, qui me conduit jusqu'à huit ou neuf heures du soir. Ici me sera-t-il permis de soulever un peu le voile qui couvre les mystères du sacrement, pour vous découvrir les consolations que nous y goûtons si souvent? Je puis bien vous dire, sans crainte de violer le secret, que notre grande consolation, capable de nous faire oublier et fatigues et sacrifices, est celle que nous donnent la simplicité et l'innocence admirable de ces chrétiens. Ainsi dans cette pauvre église, qui n'a pas vu le prêtre depuis dix-huit mois, j'entends dans la soirée cinquante à soixante confessions, et je puis déclarer que je n'ai pas trouvé un seul péché grave. Que dis-je? Mon grand embarras est de découvrir une peccadille, quelque chose à quoi je puisse accrocher une absolution; et pour cela, après avoir interrogé inutilement sur les dix-huit mois, je remonte aux années précédentes, sans obtenir davantage, et cela dans des jeunes gens et des jeunes filles de quinze à trente ans. Je crains qu'on ne m'ait pas compris et je répète mes questions sous toutes les formes. — Je comprends très-bien, me répond l'un, mais je ne l'ai pas fait. — Je comprends, me dit un autre, je l'ai fait

anciennement, je l'accusai au souami N., il y a douze ans ; il me dit qu'il ne fallait pas le faire, et je ne l'ai plus fait. Et sur ces cinquante ou soixante pénitents, je suis obligé d'en envoyer cinq ou six à la sainte table sans leur donner l'absolution ! Je sais qu'il y a une part à faire à l'ignorance et à un défaut de lumière intérieure, du moins pour ce qui regarde les fautes légères et les imperfections, mais cette part faite, il reste encore une preuve éclatante de la simplicité et de l'innocence, qui du reste brillent sur toutes ces figures.

Je ne prétends pas que tous nos chrétiens en soient là, et nous donnent partout les mêmes consolations; ce serait trop beau. Il y a ici comme partout le mélange; il y a le funeste résultat du contact des Européens, de l'influence des villes, des désordres du schisme, de l'ignorance et du défaut de secours spirituels, enfin de la nature corrompue ; mais je puis dire qu'un très-grand nombre de nos chrétiens sont d'une simplicité et d'une innocence dont on ne peut se faire une idée en Europe.

Continuons notre administration. Quand la masse des fidèles s'est approchée des sacrements, le catéchiste, qui connaît son monde, fait sa tournée pour ramasser les *retardataires*, c'est-à-dire ceux qui ne se sont pas pressés pour disputer les premiers rangs; il fait la visite de toutes les maisons : y a-t-il ici quelqu'un qui ne s'est pas confessé? Venez vite! Et il continue ses rondes jusqu'à ce que le dernier ait passé.

Mais nous n'avons pas fini. L'administration ne se borne pas aux sacrements; elle embrasse tout ce qui intéresse le bien public, l'édification, la justice, la paix et

la concorde. Le missionnaire est juge de paix. Y a-t-il dans la chrétienté une discorde ou une haine entre familles ou individus, un scandale, un enfant désobéissant, un ménage brouillé, un procès, etc., tout cela est déféré au missionnaire. Il dresse son tribunal devant la porte de l'église, en public; il s'entoure des quatre personnages les plus considérés de la chrétienté, cite le coupable s'il s'agit d'un scandale, et les parties s'il s'agit d'un procès ou d'une discorde. Dans le premier cas la faute est constatée et avouée, le châtiment est infligé et toujours docilement accepté, la promesse d'amendement solennellement prononcée, et une peine fixée d'avance pour le cas de rechute. Dans le second cas, chaque partie plaide sa cause de son mieux et souvent avec une extrême véhémence, puis on entend les témoins; ensuite les quatre arbitres discutent l'affaire, d'après les règles de la raison, de la justice, et surtout de l'usage, qui est la loi suprême des Indiens; et enfin ils portent la sentence, qui est acceptée. Ce que je dis ici en quelques lignes me prend quelquefois des heures. Dernièrement j'avais à réconcilier quelques femmes; elles plaidaient leur cause, exposaient leurs raisons avec une éloquence et une profusion de paroles assourdissantes, et la discussion envenimant les haines, elles semblaient des furies, mais enchaînées par ma présence et n'osant se porter à aucun autre excès. A deux ou trois reprises l'une d'elles s'échappa en criant avec rage et courait de toutes ses forces vers sa maison pour éviter la réconciliation, qui en effet me paraissait impossible. Mais à chaque fois, j'envoyais à sa poursuite mon petit disciple, qui lui disait: Le souami vous ordonne de revenir; et à l'instant elle reve-

nait confuse et douce comme un agneau. Enfin les choses s'arrangèrent, et la réconciliation se fit parfaitement. Je ne pouvais y croire; aussi quand cette mégère s'approcha, selon la coutume, de mon confessionnal pour se réconcilier avec Dieu, je lui dis : Mais as-tu pardonné entièrement? — Oui, de tout mon cœur. — Comment cela est-il possible, avec cette haine et cette rage qui te possédaient? — Ne craignez pas; il n'y a plus rien du tout, j'ai tout vomi pendant la dispute.

Voici maintenant comment se fait la réconciliation : Après la sentence des arbitres confirmée par l'autorité du souami, la partie qui est jugée avoir été dans son tort accomplit la réparation, en présence de tous les assistants. Le coupable se met à genoux et baise la terre, ou du moins, si c'est un personnage de quelque distinction, il s'incline très-profondément, jusqu'à toucher la terre de sa main, puis se relevant et restant sensiblement incliné, il joint ses deux mains sur sa poitrine et salue celui qu'il a offensé, en disant : Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ ! et aussitôt celui-ci lui fait de sa main droite le signe de la croix sur le front, puis le signe de la croix sur la bouche, ensuite sur la poitrine, et enfin généralement un signe de croix sur toute la personne, en prononçant le même salut.

La réconciliation est accomplie, mais il faut la consacrer, lui donner son sceau authentique, et cela se fera par un repas commun, une espèce d'agape. Donc le principal des personnages intéressés dans le procès prépare un banquet, auquel assistent toutes les parties réconciliées, les parents et amis, et surtout les quatre arbitres, que le missionnaire a eu soin de choisir dans la même caste. Dès

lors, on peut compter sur la sincérité et la plénitude de la réconciliation. Le missionnaire peut, sans crainte, s'installer dans son confessionnal pour réconcilier tout ce monde avec le bon Dieu ; et il est souvent étonné de trouver des cœurs si franchement unis et si parfaitement dégagés des sentiments qui les animaient quelques heures auparavant.

Tel est le travail d'une administration. Je compare une chrétienté à un instrument de musique, qui de temps en temps perd son accord, ou bien à une horloge exposée à se déranger. Le missionnaire est l'accordeur qui vient rétablir l'harmonie, ou l'artiste qui vient nettoyer tous les rouages, mettre l'huile et rendre au mécanisme la régularité de son mouvement. Quand il a fini, il peut partir en toute sécurité, l'horloge marche, et pour longtemps ; il y reviendra néanmoins le plus souvent possible, soit pour prévenir le mal, soit pour augmenter et perfectionner le bien.

Après avoir assisté à une administration, voulez-vous maintenant vous former une idée complète de la vie du missionnaire ? Enfilez à la suite une douzaine d'administrations, durant chacune six, huit, douze jours, selon l'étendue de la population, embrassant chacune tout ce travail de confessions (cinquante à cent par jour), d'instructions, de réconciliations, de baptêmes, de mariages, d'extrême-onctions ; reliez chaque administration à la suivante par un voyage plus ou moins long, plus ou moins amusant, qui promène le missionnaire dans tous les sens d'un bout à l'autre de son district. Interrompez ces administrations, quelquefois par la célébration d'une fête locale, plus souvent par des courses rapides, au secours des

mourants. Laissez dans ce cadre du blanc, une place indéterminée, par-ci par-là, pour l'imprévu, les incidents, les aventures. N'oubliez pas les bonnes aventures, je dis les conversions des païens, que le missionnaire ne perd jamais de vue. Ne pouvant encore s'y consacrer autant qu'il le voudrait, il imite le matelot, à qui l'obligation de poursuivre sa course ne permet pas d'organiser une pêche en règle. Il guette les poissons, laisse traîner sa ligne derrière le navire qui file, ramasse ceux qui viennent s'y prendre, lance son harpon sur ceux qui rôdent autour du vaisseau, ou bien jette son filet en courant, à tout hasard; ainsi fait le missionnaire et, Dieu aidant, il accroche de beaux et bons poissons; tantôt un père ou une mère avec les enfants, tantôt une famille entière avec les proches parents, le plus souvent un fiancé ou une fiancée à l'occasion d'un mariage avec des chrétiens; quelquefois même, un coup de filet plus heureux amène deux, trois, six familles et fait tressaillir le cœur du missionnaire, en attendant la pêche miraculeuse.

Mais revenons encore un instant à notre administrarion, et terminons-la par le bouquet, par la description d'une fête. N'attendez pas une de ces fêtes bruyantes, tapageuses, étourdissantes; non, il s'agit de toute autre chose, c'est une fête de famille. Ici pas d'instruments de musique, si ce n'est un tout petit timbre ou disque au son argentin, sur lequel on bat la mesure pour diriger les chants et régler tous les mouvements.

Vous l'avez déjà compris de tout ce qui précède, l'arrivée du missionnaire dans une chrétienté est un événement, sa présence est une fête de famille, c'est un père au milieu de tous ses enfants; il dilate les cœurs et ré-

veille toutes les idées joyeuses ; or la joie veut faire explosion. Donc, après les opérations sérieuses de la visite, qui n'ont fait qu'augmenter la joie en sanctifiant les âmes, je vois venir les chefs en députation : — Souami ! nous sommes si heureux de vous posséder ! nous voudrions vous donner une manifestation de notre bonheur, et nous vous demandons une grâce. — Quelle est donc cette grâce ? — Souami, nous voudrions danser, et nous vous prions de daigner présider à notre danse. — Accordé ; et à l'instant je me lève, et les chrétiens prennent mon fauteuil. Ce fauteuil qui a été mon confessionnal, puis mon tribunal de juge de paix, va devenir je ne sais quoi, mon trône, ma loge de spectacle, mon siége présidentiel, tout ce que vous voudrez. Je m'assieds et aussitôt la danse commence. Ne vous scandalisez pas, ne craignez pas d'assister avec moi à ce spectacle ; rien qui puisse offenser les yeux les plus délicats. La salle de danse est le terrain sacré, devant la porte de l'église ; mais d'abord pas une seule femme, ni comme danseuse ni comme spectatrice ; pas une seule dans toute l'enceinte ; seulement vous voyez au loin les têtes se dresser derrière le mur d'enceinte, pour participer à la joie des frères et des maris. Mais comment vous décrire la danse elle-même ? Figurez-vous vingt jeunes gens sveltes et robustes, de dix-huit à trente ans, rangés en cercle, et au centre de ce cercle, un homme de quarante ans, orné d'une belle barbe, portant sur sa tête trente aunes de toile artistement agencées en *talapa* ou turban, et vous montrant une figure noble, sérieuse, et pourtant comique, disons mieux une figure qui défie tous les pinceaux, tant elle réunit d'expressions diverses, tant elle est mobile et passe subitement à tous les sentiments

les plus opposés! Cet homme est le *coryphée*, c'est l'âme de la danse (et c'est lui qui m'a donné l'intelligence de cette expression et de ce personnage des anciens). Le timbre bat la mesure, les spectateurs attentifs retiennent leur souffle, le coryphée entonne son chant. C'est un récitatif, qui s'anime de tous les sentiments imaginables selon la nature du récit et les positions du héros chanté; tantôt tendre et langoureux, tantôt triste, éploré, déchirant de désespoir ; puis gai, triomphant... puis fort, énergique, terrible...; et la même voix passe avec une étonnante rapidité à tous ces tons, s'enflant, se déployant en éclats, puis s'adoucissant, se flûtant, se traînant langoureusement, puis se précipitant avec tout le fracas de la colère et de la rage. Ajoutez que les vingt danseurs accompagnent le coryphée, mais modestement, évitant de couvrir son chant, et se réservant de se joindre à lui dans les grandes occasions pour donner plus de puissance aux éclats de sa voix, à l'expression de sa douleur, de sa joie ou de sa colère.

Mais tout cela n'est pas une danse, direz-vous. Un peu de patience! en décrivant, je suis bien obligé de donner successivement aux oreilles, puis aux yeux, le divertissement que la danse indienne leur présente simultanément. Voici donc pour les yeux. Fixez attentivement le coryphée: tous les sentiments qui ont éclaté dans sa voix, vous les voyez tour à tour se peindre encore plus vivement sur sa figure, briller dans son regard, animer tous ses gestes, agiter tout son corps, et précipiter tous ses mouvements; et tout ce que voient vos yeux est admirablement en harmonie avec les sons qui frappent vos oreilles.

Maintenant voici le complément de la scène, la danse

proprement dite. Les vingt danseurs, en s'associant au chant du coryphée, reçoivent toutes ses impressions si parfaitement qu'on dirait que leurs visages sont des miroirs où les passions du coryphée viennent se refléter, ou plutôt que le coryphée est l'âme commune de tous, et qu'elle passe directement dans les traits et dans les membres de chacun. Seulement les danseurs n'étant pas obligés de se tenir auprès du centre, comme le coryphée, ont la facilité de donner plus d'expression à leurs divers sentiments. Chose étonnante! ils roulent autour de ce cercle, et en même temps ils gesticulent, prennent des poses, jouent la pantomime, sautent en l'air, pirouettent en cadence, comme s'ils restaient au même point; on dirait le mouvement de rotation combiné avec le mouvement de translation, et ce double mouvement est toujours en harmonie avec le sujet du chant et le ton de la voix. D'abord vous les voyez calmes, rayonnants de béatitude, se dandinant; puis insensiblement ils s'animent, etc., etc. Dans certains moments plus passionnés, le mouvement général est si rapide que le cercle ressemble à un tourbillon qui emporte les danseurs.

Une chose m'a singulièrement frappé et vous donnera une idée de la précision de la mesure qui préside à cette danse. Les vingt danseurs tiennent dans chaque main une baguette semblable à une baguette de tambour; à chaque pas, ou cadence, chaque danseur doit frapper ses deux baguettes contre les deux baguettes du danseur qui le précède, et se retournant sur lui-même frapper à la mesure suivante ses deux baguettes contre les baguettes du danseur qui le suit, et ces quarante baguettes qui s'entrechoquent doivent donner un seul son qui se confonde avec le son du

timbre régulateur ; et je puis attester que cette loi est exactement observée.

Je ne sais si je vous donne une idée d'un spectacle qu'il faut voir pour le bien comprendre. Ce que je sais mieux vous exprimer, c'est la pensée qui me poursuivait pendant toute la durée de cette scène innocente. « Que ne puis-je envoyer mes vingt danseurs dans les grandes villes de France ! Ils y feraient fureur et m'amasseraient de quoi bâtir un grand nombre d'églises et accroître celui des missionnaires, pour la gloire de Dieu et la conversion de ces pauvres païens ! »

Permettez-moi encore de vous faire part d'une autre réflexion, que m'a suggérée ce spectacle. En admirant cette mesure si juste, cette cadence si précise et si exactement observée, ce rhythme mystérieux, dont je ne comprends pas la nature, mais dont je constate l'existence et la vertu, je me demande comment il se fait que les Indiens soient si insensibles à nos musiques les plus harmonieuses et les plus splendides (par exemple à la musique militaire d'un régiment anglais, qu'ils entendent avec une souveraine indifférence), tandis qu'ils sont si passionnés pour leur musique, qui nous fait l'effet d'un charivari ? Dire que l'oreille de l'Indien est comme le gosier d'un ivrogne auquel il faut des liqueurs qui râclent, est une réponse plus présomptueuse que raisonnable. En effet, si l'Indien aime sa musique bruyante il ne se passionne pas moins pour un simple chant accompagné du faible son de ce petit timbre qui bat la mesure, et détermine le rhythme. Comme je l'ai observé dans cette danse, l'Indien fait preuve d'une prodigieuse finesse d'oreille et d'un sentiment exquis de la cadence et du rhythme. Cette observation est confirmée

par l'étude de la langue indienne. Son alphabet compte trois espèces de *L* et aussi trois *N* et trois *T*; l'Indien en distingue parfaitement la prononciation à quatre cents mètres, tandis que, même de près, l'oreille européenne désespère d'y arriver. De plus la langue indienne est éminemment poétique, et sa poésie est essentiellement un chant, et se diversifie selon la variété du rhythme qui domine dans chaque genre. Le célèbre P. Beschi avoue qu'il consuma de longues années d'étude assidue avant de saisir le rhythme de la poésie indienne, qui depuis lors le ravissait d'admiration. Donc nous pourrions n'être pas si fiers et si prompts à juger l'Indien au point de vue de la musique, et admettre qu'il y a là du mystère et de l'inconnu. L'Indien à notre égard est modeste en tout le reste; il reconnaît notre incomparable supériorité dans le courage, la science, l'art, l'industrie; il n'y a qu'un seul point, ajoute-t-il d'un air triomphant..... oh! ici vous êtes bien loin!! — Et quel est ce point? — Mais, c'est la musique!

Pour moi, je pense qu'en effet il ne peut pas y avoir de comparaison, parce qu'il n'y a pas de terme à cette comparaison. Nous différons par la base, et dans le principe. Nous faisons de la science; nous calculons le nombre de vibrations qui produit chaque note de la gamme; nous appelons harmonieux les sons dont les nombres de vibrations forment un rapport simple, exprimé par un nombre entier ou par une fraction très-simple; et nous appelons cacophonie la réunion des sons dont le rapport compliqué s'exprime par une fraction nombreuse, irréductible. Mais qui nous assure que ce soit là une loi absolue? Et si l'Indien nous disait que notre genre tient au défaut de notre

oreille, trop paresseuse pour saisir les rapports plus compliqués des sons plus divergents ; et que pour lui, doué d'une oreille plus fine, plus délicate, plus puissante, le plaisir consiste précisément à saisir et à distinguer ces rapports plus difficiles? Et s'il ajoutait : que notre musique est sensualiste, s'arrête trop aux vibrations des sens et aux émotions physiques qu'elles produisent par leur chatouillement, tandis que pour lui la musique est plus noble, l'élève plus efficacement par la puissance du rhythme dans la sphère spirituelle aux sentiments et aux passions de l'âme? Voilà des questions auxquelles je ne me sens pas la force de répondre, et dont je laisse la solution aux plus compétents, et, pour finir, je veux faire encore un aveu, qui sera peut-être une nouvelle preuve de mon ignorance. Cent fois je me suis étonné, presque scandalisé de trouver la musique noblement inscrite au programme antique des hautes études, à côté de la philosophie et de la théologie, et cela par les grands maîtres, Aristote, etc. Aujourd'hui je me demande si elle ne devait pas cet honneur à quelque chose qu'elle n'a plus chez nous, et si notre musique serait encore admise à ce noble rang?.....

Je suis heureux en terminant cette lettre de vous annoncer l'arrivée des PP. Castanier et Gury. Je n'aurai pas encore de sitôt le plaisir de les embrasser, je les confie à la charité du bon P. Garnier, en attendant qu'ils puissent occuper leurs postes; mais j'espère bien qu'ils ne sont que l'avant-garde du renfort que nous attendons.

Agréez, etc.

BERTRAND. S. J. M.

## SIXIÈME LETTRE

*Le P. Garnier à un Père de la Compagnie de Jésus.*

Trichinapaly, novembre 1839.

MON RÉVÉREND PÈRE P. C.

Je voudrais compléter le tableau que j'ai déjà ébauché de ma position, de mes travaux et de mes aventures, aussi bien que du pays et de ses habitants. Mais en vérité, quand j'en viens aux détails, je ne trouve rien d'intéressant. Quoique bien occupée, agitée et tourmentée, ma vie ne sort pas d'un cercle de petits événements insignifiants qui se ressemblent ou se répètent ; c'est monotone comme le pays. Essayons cependant de vous en donner une idée et commençons par ce pays lui-même. Je l'ai dit : c'est monotone ; pas de montagnes, et partant pas de vallées, pas de changement d'horizon, pas de variétés de sites, pas d'accidents de terrains... Figurez-vous une plaine qui s'étend à perte de vue en tous sens, comme une mer dans le calme plat ; voilà le Tanjaour, le Marava, le Maduré et les environs de Trichinapaly. Vous croyez parfois apercevoir au bout de l'horizon un superbe

*mont Blanc* qui porte sa tête altière dans les cieux, réjouit vos regards par sa majestueuse attitude et votre cœur par de doux souvenirs... vaine illusion ! vous n'avez pas fait deux milles de chemin, que vous vous trouvez au pied de ce géant, réduit aux proportions d'un simple rocher ou d'un petit monticule, posé sur cette vaste plaine comme une meule de foin sur vos prairies, sans former la plus petite vallée, sans offrir la plus légère ondulation qui repose vos regards de cette *monotonie*. Il ne vous a paru si grand que parce qu'une illusion d'optique vous le faisait supposer à une distance de vingt à trente lieues. Ajoutez pendant huit mois de l'année un ciel de feu et une terre embrasée, dont la sécheresse n'est rafraîchie par aucune rivière ni aucun ruisseau. Vous rencontrez, il est vrai, de toutes parts des lits de torrents ; mais ils n'ont de l'eau que quelques mois de l'année, lorsque les pluies périodiques tombent sur les montagnes de l'ouest. Alors ces cours d'eau s'élancent de leurs pieds comme de grands fleuves et traversent avec impétuosité ces plaines desséchées, qu'ils inondent par leurs débordements et couvrent d'une eau bourbeuse et fécondante, comme le Nil en Égypte. Mais ces inondations ont le sort des choses violentes, elles durent peu ; les eaux rentrent dans leurs lits et tarissent promptement. Heureuses les provinces qui ont eu la prévoyance de creuser de vastes réservoirs pour y recueillir les eaux des fleuves, nécessaires à l'irrigation des campagnes pendant les mois de sécheresse ! Elles ont l'avantage d'une incroyable fertilité et l'agrément d'une fraîche verdure et d'une variété qui rompt la monotonie par des plantations luxuriantes de palmiers, de cocotiers, de bambous, de tamariniers, etc.

Les maisons des Indiens n'ont rien de recherché : ils se logent dans des cabanes de terre couvertes de feuilles de palmiers ; les brames et quelques autres ont des habitations plus propres, construites en briques et entourées de colonnes en bois ; ces colonnes quoique petites leur donnent un air d'aisance ; du reste rien de grand ni de majestueux, tout se borne à un rez-de-chaussée de six à dix pieds d'élévation. On rencontre cependant quelques édifices remarquables ; ce sont les forteresses et les palais des anciens rajahs ou des nababs du Mogol, sans compter les nombreuses pagodes, dont plusieurs sont imposantes et majestueuses ; mais il ne faut pas trop examiner les détails de l'architecture. Quant au moral, l'Indien est un peuple dont on pourrait tirer bon parti ; malheureusement l'ignorance et la superstition le perdent. Nos chrétiens qui vivent dans l'intérieur du pays, ne craindraient pas d'entrer en parallèle avec vos cultivateurs de France, s'ils étaient un peu mieux instruits ; on est même surpris de la facilité avec laquelle on les voit se dégrossir et prendre en peu de temps une tenue et des formes vraiment convenables. Le défaut d'instruction fait qu'on doit agir avec eux comme avec des enfants, sans oublier toutefois que ces enfants ont une forte dose d'orgueil. On ne gagnerait rien à disputer avec eux, encore moins à les brusquer ; quand ils ne se rendent pas à la raison, il faut se retirer gravement sans mot dire ; ils font leurs réflexions et finissent par céder.

Les Indiens, je parle surtout de nos chrétiens, sont très-curieux de voir des Européens ; ils nous font cent fois les mêmes questions : Votre pays est-il bien éloigné? Combien faut-il de jours pour y arriver? Quand je dis qu'on

fait un grand détour pour venir dans l'Inde, ils ne manquent pas de répliquer : et pourquoi ne pas aller tout droit! Les moindres particularités les étonnent : les Anglais sont-ils de la même caste que les Français? — contractent-ils des alliances ensemble? (questions délicates!) — La ville de Rome est-elle bien éloignée de la France? — Avez-vous vu le Pape? — Comment est-il fait? de quelle caste? — Dernièrement je disais que le Pape est roi d'un pays assez grand et possède de grandes villes; cette nouvelle les surprit beaucoup; et leur admiration fut au comble quand j'ajoutai qu'il avait bien dix mille soldats. — Y a-t-il des païens en Europe, ajoutent-ils? Y a-t-il des hommes noirs? Et quand je réponds non, ils se mettent la main sur la bouche, se regardent et rient d'étonnement. Ils ne peuvent comprendre ce que c'est que l'hiver, la neige, la glace ; pas d'idee dans leur esprit, pas de parole dans leur langue, qui répondent à ces choses. Ils ne comprennent pas mieux comment on peut vivre des mois sans sortir des maisons; comment fait-on alors pour ne pas mourir de faim? Et les bestiaux! La terre donne sans cesse aux Indiens de nouvelles productions et fournit aux besoins journaliers; et sans faire aucune provision, ils vivent au jour le jour. Ils sont hors d'eux-mêmes quand on leur dit qu'en Europe on ramasse des fruits, des légumes, du foin pour les bestiaux, etc., et ils se font une idée gigantesque de nos maisons. Mais ce qu'ils ne peuvent croire, c'est que nous puissions vivre sans manger du riz; et comment sans riz ne pas mourir de faim! Comment faire une bonne cuisine sans le tamarin, si indispensable pour donner du goût et de la saveur aux aliments? Vous le voyez, c'est un peuple d'enfants, mais enfants passablement orgueilleux

et entichés de leur noblesse. Quoiqu'ils commencent à reconnaître la supériorité des Européens sous beaucoup de rapports, ils ne veulent rien rabattre de leurs préjugés de caste et de naissance.

Il ne faut pas s'imaginer que l'Inde soit totalement privée d'instruction. Elle a brillé par les gloires de sa littérature et de sa science, pendant que l'Europe était en grande partie ensevelie dans les ténèbres de l'ignorance. Aujourd'hui encore elle a ses études et étale aux yeux des passants ses nombreuses et bruyantes écoles destinées aux enfants de toutes les conditions. On a prétendu faire une belle découverte dans les *écoles à la Lancastre*. Eh bien ! depuis grand nombre de siècles, toutes les écoles de l'Inde sont des écoles mutuelles en tout semblables à celles dont se vantent vos inventeurs. Vous voyez ici les enfants former un groupe de douze ou vingt écoliers, assis par terre, répétant à haute voix et en cadence les deux ou trois mots qu'a prononcés l'un d'entre eux et écrivant avec leur doigt sur le sable la lettre ou le mot qui leur est dicté. Quand l'espace est rempli de cette écriture, ils passent doucement la main sur ce sable, et c'est comme le feuillet retourné, tout prêt à recevoir indéfiniment de nouvelles écritures. Rien de plus curieux que ces écoles. Ceux qui en ont importé l'usage en Europe devraient laisser l'honneur de l'invention au pays qui le possédait quelques milliers d'années avant eux. Quand l'Indien s'est bien exercé à écrire sur le sable, il commence à écrire sur les livres ; mais pour former ces livres, il n'emploie pas notre papier ; il prend des *óles* ou des feuilles de palmier, sur lesquelles il grave ses lettres avec un stylet; et il le fait avec une dextérité et une vitesse qu'il est impossible à un Européen d'égaler. Les gen-

tils et surtout les brames se farcissent la tête des bizarres aventures de leurs idoles, ils étudient aussi diverses langues de l'Inde : l'indoustani, le canara, le telinga, etc.; dans les villes on en trouve qui savent l'anglais ; mais l'instruction du peuple se borne à bien peu de chose. Pour nos chrétiens, ils apprennent leurs prières et leur catéchisme, que leur explique le missionnaire ou son catéchiste; et avec cela ils sont assez savants, puisqu'ils possèdent réellement tout ce qu'il faut savoir pour arriver à la fin que Dieu s'est proposé en les créant. Beaucoup d'entre eux savent lire et écrire, et profitent de cette science pour copier et lire journellement les excellents livres composés par nos anciens Pères et qui forment la bibliothèque et le trésor des églises ; j'en ai rencontré de parfaitement instruits dans tout ce qui concerne notre sainte religion et ses mystères.

Mais vous me demandez des nouvelles de la mission et du missionnaire, de ses œuvres, de ses succès ; il faut bien que je tâche de vous satisfaire. Je vous l'ai déjà dit, ma vie est monotone, malgré la multitude accablante des occupations ; c'est la vie d'un curé chargé d'une paroisse de sept mille âmes, d'un aumônier sans titre mais réellement chargé de quelques centaines de soldats irlandais catholiques, d'un batailleur constamment attaqué de tous côtés par le schisme et lui rendant la pareille quand il en trouve l'occasion, d'un pauvre Français cherchant à se faire Indien et Anglais par l'étude des deux langues, et enfin d'un missionnaire obligé de faire des excursions dans les chrétientés environnantes qui sont encore sans pasteurs. En voilà bien pour quatre; ne pouvant tout faire, je fais ce que je peux. Je surveille mes écoles, je dirige les catéchismes, où je suis aidé par le catéchiste indien, qui

explique la doctrine chrétienne et traduit ou développe mes avis et mes recommandations. J'entends les nombreuses confessions, j'administre les sacrements; je traite les affaires avec mes chrétiens, qui m'obsèdent de leurs visites assommantes. Souvent je ne sais comment me débarrasser de leurs importunités; n'osant les renvoyer par la crainte de les blesser, je les entraîne avec moi sous quelque prétexte, et faisant vite le tour de la maison, je rentre par une porte dérobée. Les malins ! ils ont deviné mon jeu, et maintenant quand je crois être libre, ils ont fait le tour inverse et je les retrouve plantés devant ma porte secrète !

Vous savez ma déconfiture dans mon entreprise sur l'église d'Aour, et la conduite du rajah du Tondaman, qui m'abandonna lâchement après m'avoir donné de si belles espérances. Je n'ai pu encore deviner la cause de ce subit revirement. Quoi qu'il en soit, le rajah vient de mourir, et les païens ne manquent pas de dire que c'est en punition de l'affront qu'il m'a fait en trahissant la parole qu'il m'avait donnée.

Après une telle défaite, je ne pouvais pas me tenir pour battu; il fallait bien soutenir mon autorité et consoler ces braves chrétiens qui s'étaient déclarés pour moi. Je fis donc construire une église de terre à dix minutes de celle d'Aour, et tous les dimanches ou tous les quinze jours, après avoir dit ici ma première messe à six heures, je monte à cheval vers sept heures et demie et vais dire ma seconde messe dans cette nouvelle église; c'est une course de sept lieues pour l'aller et le retour, sans compter les fatigues de l'administration et les ardeurs d'un soleil brûlant.

Mes chrétiens me donnent en général beaucoup de

consolation, et de plus grandes espérances pour l'avenir; nous en ferons quelque chose d'excellent quand nous serons délivrés du schisme. Mais ce malheureux schisme entretient le mauvais esprit, l'orgueil et l'insolence dans un certain nombre de nos chrétiens, les plus distingués par leur position et, hélas! fort peu distingués par leur foi et leur moralité. Ils se croient nécessaires à notre parti, et de fait leur défection nous ferait un tort considérable; de là que de ménagements nécessaires et que d'amertumes pour le pauvre missionnaire!

Je tâche de m'attacher tout le monde, de flatter la vanité des uns et de nourrir la piété des autres par la richesse de nos décorations et la pompe de nos cérémonies. Ainsi, dans ma fête de Noël, j'avais construit une crèche immense, car ici il faut tout faire dans de grandes proportions. Tout autour on avait peint sur des nattes de bambou recouvertes de papier les mystères de la vie de Notre-Seigneur; dans le fond, un vaste tableau représentait la façade de Saint-Pierre de Rome, et le souverain pontife donnant, du haut du balcon, sa bénédiction à une foule innombrable prosternée devant lui. J'avais aussi habillé à la française une statue de la sainte Vierge, venue de Lyon; elle était à genoux à côté de l'enfant Jésus, qui reposait dans un joli berceau. Je ne parle pas des décorations accessoires; c'était vraiment bien et très-pieux. Un spectacle si nouveau avait attiré beaucoup de monde. Jamais on n'avait rien vu de si beau; on se retirait rempli d'admiration, de piété et d'estime pour notre sainte religion.

Je vous ai parlé du schisme; c'est ma grande croix! La guerre est toujours mon élément; je dors sur l'affût du

canon, au milieu des cris des combattants. Notre position est vraiment pénible ; que le bon Dieu prenne pitié de notre misère, et nous fasse la grâce de mériter le ciel, au milieu de tant de soucis, de scandales et de dangers de toute sorte. On ne se fait pas une idée du pays que nous habitons; priez Dieu de nous donner aide et secours ; je renouvelle tous les jours mon sacrifice. Je ne conçois pas vraiment comment on n'a pas encore attenté plus directement à ma vie. Ici, pour cinq francs, on expédie un homme sans façon. La crainte des Anglais retient probablement les adversaires furieux que nous avons dans le pays.

Il m'est impossible de dire tout le mal que cause ce schisme. Vous ne pouvez imaginer l'audace et la mauvaise foi de nos adversaires. Par un effet de leur méchanceté j'ai été tout récemment traduit devant le tribunal du collecteur. On m'accusait d'être arrivé à cheval à la tête de cinq cents hommes, pour forcer la porte de l'église schismatique ; heureusement, le magistrat est un homme de sens qui n'a pas eu de peine à dévoiler la calomnie.

Mais bientôt après mes chrétiens par leur imprudence m'ont suscité une affaire plus sérieuse, au sujet de la même église. Ils ne peuvent se résigner à la voir entre les mains des schismatiques, et leur chagrin s'est changé en colère à la vue des préparatifs qu'on faisait pour y célébrer la solennité du Saint-Rosaire. Ils s'assemblent, se portent en masse vers cette église, et déclarent qu'on ne peut y célébrer la fête sans leur consentement, on s'échauffe de part et d'autre et l'on en vient aux mains. Les officiers de police indiens accourent et n'y peuvent rien ; le magistrat anglais se présente, et mes chrétiens le

prient, le somment d'empêcher la fête ; on saisit la bride du cheval, on démonte le cavalier ; jugez du tumulte ! Enfin, une compagnie de soldats européens arrive et dissipe la foule par sa seule présence. J'étais complétement étranger à cette affaire, je ne l'ai sue qu'après coup ; ce qui ne m'a pas empêché d'être compromis de la manière la plus grave ; un procès m'a été intenté et je me suis vu traduit devant un conseil de guerre. J'avais une jolie tournure avec mon costume de souami devant ces officiers à face rouge comme leur veste ! Cependant, grâce à leur probité, je suis parvenu à triompher des calomnies et à me tirer de ce faux pas.

Voilà ma vie ! des procès sans fin, des ennemis acharnés, des chrétiens, les uns faibles et inconstants, les autres indociles, orgueilleux, et abusant de la position (sans faire tort à la masse des bons qui me consolent), des schismatiques encroûtés que mille mauvais motifs retiennent dans leur voie... En voici un échantillon pris au hasard. J'avais ramené, il y a quelques jours, à l'unité catholique le chef d'un grand quartier de parias, qui s'était rendu avec vingt-cinq de ses gens, et m'avait donné sa parole à genoux, en présence d'un grand nombre de chrétiens. Je l'avais publiquement absous de l'excommunication, je croyais la conquête assurée. Pas du tout ; un chef des schismatiques lui donne une pièce d'argent, lui fait boire du *callou* (liqueur du palmier fermentée), lui offre le *bétel* (feuille amère que les Indiens mâchent après l'avoir détrempée dans la chaux vive), et voilà mon converti qui oublie toutes les promesses de la veille. En vain je veux courir après la brebis égarée, je ne trouve que des boucs ; les femmes elles-mêmes m'accablent des injures

les plus grossières, et je suis obligé de remonter à cheval au milieu de ces avanies. Que de misères! Si nous voulons arrêter des désordres, si nous usons d'une sévérité dont la conscience nous fait un devoir, à l'instant on nous menace de retourner au schisme! Si, du moins, nous pouvions nous retremper! Mais, pas un moment de repos! Que le bon Dieu ait pitié de nous!

Il faut bien dire aussi les consolations que sa bonté nous accorde. L'arrivée des PP. Castanier et Gury a réjoui ma solitude et ranimé nos espérances. Nous avons passé ensemble de bien doux moments. Déjà le P. Gury est allé occuper un poste dans le Sud, le P. Castanier m'est resté pour compagnon; il s'applique à l'étude de la langue, apprend par cœur certaines formules tamoules, au moyen desquelles il pourra entendre des confessions par interrogations, ne laissant au pénitent que la peine de répondre: oui, non, tant de fois, etc.—Ce n'est pas l'intégrité absolue pour des moralistes sévères, mais c'est mieux que rien, et c'est beaucoup pour des âmes qui se trouvent dans une grave nécessité. Grâce à ces industries, j'ai déjà pu l'envoyer à six lieues d'ici pour célébrer une fête. Voilà bien le sort du missionnaire! Je gémis de ma solitude, je crie au secours, et puis, quand on me donne un compagnon, je n'ai rien de plus pressé que de me priver de sa présence et de l'expédier loin de moi!...Que voulez-vous? Nous sommes ici pour les âmes, et pourrions-nous jouir, quand nous les voyons se perdre!

Une autre consolation est celle que me donnent les soldats irlandais qui continuent à fréquenter mon église. Je sais assez la langue pour leur faire des instructions tous les dimanches; j'écris et je débite mon petit pathos le pa-

pier à la main. Les vingt-cinq enfants irlandais que je préparais ont eu le bonheur de faire la première communion. Les malades que je visite toutes les semaines à l'hôpital m'accueillent avec reconnaissance, et sont heureux de se confesser. Les Irlandais attireront la bénédiction de Dieu sur notre chrétienté, ils ont beaucoup de foi et sont très-édifiants à l'église ; c'est un bon exemple pour nos Indiens, qui ne savent se tenir à genoux et s'accroupissent comme des singes, sans respect et sans dévotion. Je suis de fait aumônier des soldats européens ; le titre et les émoluments sont encore au prêtre schismatique Govéar ; mais j'en ai l'essentiel, la fatigue et le profit spirituel. Au reste, ces braves soldats ont adressé une pétition pour me faire reconnaître officiellement par le gouvernement, et j'espère que leur demande sera écoutée.

Le régiment de cavalerie que nous avions ici a dû partir pour soutenir la guerre du Nord. Rien de si curieux que ce départ. Mille chevaux devaient traverser le Cavéry qui coule à côté de Trichinapaly, plus grand et plus large que le Rhône uni à la Saône. Le cavalier entrait dans une nacelle en forme de cuve, composée de bambous entrelacés et recouverte de cuir ; il traînait après lui son cheval qui le suivait à la nage, et qui plus d'une fois, en se débattant, faisait chavirer la frêle embarcation. En outre, chaque soldat était accompagné d'un domestique chargé de chercher de l'herbe pour le cheval et d'un porteur pour ses bagages ; et comme tous ces Indiens ont femmes et enfants, c'était, pour un régiment de mille cavaliers, une armée de plus de cinq mille hommes. Je ne parle pas de la suite des officiers et des généraux, c'est à n'en pas finir ; notre général a au moins trente Indiens à

son service, sans compter les femmes et les enfants.

Heureusement l'Indien n'est pas retenu par ses possessions ou ses meubles ; il est toujours prêt à partir. La veille du départ, ils vendirent leurs maisons, qui cinq, qui dix, qui quinze sous pièce ; il faut dire que le terrain ne peut se vendre, n'étant pas la propriété de l'habitant ; les murs ne se vendent pas, n'étant que de terre ; on ne vend donc que le toit, composé de bambous et de feuilles de palmier. Le régiment parti, le camp n'offre plus que le spectacle de la désolation. C'est, du reste, chose très-commune dans ce pays ; les maisons sont comme les tentes des anciens patriarches, l'Indien ne tient pas au sol. J'ai déjà rencontré les ruines d'une trentaine de villages, et lorsque je demandais pourquoi ces ruines? on me répondait : les habitants sont allés se fixer ailleurs, parce qu'ils n'avaient plus assez de riz pour vivre ici. Nos Pères avaient bâti une belle et grande église dans un village très-considérable, j'ai vu cette église bien conservée, mais dans le désert ; elle n'est plus entourée que de cinq maisons ; toute la population chassée par la famine est allée chercher meilleure fortune à cinq lieues plus au sud.

Toute la suite des Anglais se compose de parias, gens de la dernière condition, exclus de toutes les castes ; d'où il résulte que les Anglais, et ceux qui les imitent, sont l'objet du mépris et de la répugnance de tous les Indiens de bonnes castes ; parce que, d'après les principes du pays, on est censé être de la caste de ceux que l'on fréquente dans les choses intimes, comme la cohabitation, le service de table, etc. — Pour éviter cet inconvénient, nous n'avons à notre service que des hommes de castes relevées. Les usages des castes s'observent toujours avec la

même rigueur, et les Indiens, jaloux de leurs prérogatives, sont aussi pleins de respect pour celles des autres. Ainsi, les mahométans jouissent ici de tous les droits qu'ils auraient dans leur propre pays. Je rendais visite, il y a un mois, à un marchand arabe qui se trouve dans un quartier mahométan, et j'entrais à cheval dans la grande rue, lorsque tout à coup des cris s'élevèrent autour de moi : *il n'entrera pas ! il entrera !...* c'étaient mes gens qui se disputaient avec les habitants du quartier ; je demandai à mon disciple la cause de ce tumulte, il me répondit que l'usage défend de traverser ces rues à cheval, de peur qu'on ne puisse voir par-dessus le mur les femmes mahométanes renfermées dans leurs cours. Aussitôt je mets pied à terre et tout est fini. Plus le missionnaire s'astreint à ces sortes d'usages, plus il est respecté. Les fiers Anglais s'imaginent faire acte de grands seigneurs en les transgressant ; ils y gagnent précisément ce que gagnerait le gentilhomme qui s'aviserait de se permettre dans un noble salon quelqu'une de ces libertés que défend la civilité.

Le régiment de cavalerie a été remplacé par un régiment d'infanterie ; j'ai gagné au change, car ce dernier compte trois cent trente soldats catholiques. J'ai abordé ces braves avec pleine confiance et ils m'ont écouté avec plaisir. Quelle joie pour eux de trouver un ministre de leur religion si loin de leur patrie ! Quelle joie pour moi de pouvoir leur être utile dans l'affaire de leur salut ! La masse du régiment s'est déclarée pour moi ; une pétition dans les formes a été présentée au colonel, homme de cœur et plein de sagesse. Après avoir pris les renseignements d'usage, il a permis aux catholiques de venir à la

messe dans mon église ; les schismatiques en ont conçu le plus vif dépit. Pour moi, je ne me suis occupé que d'une chose. Pour recevoir plus convenablement les Européens, mes nouveaux paroissiens, j'ai fait allonger mon église de cinquante pieds ; elle a maintenant cent cinquante pieds de long sur vingt-quatre de large. De plus je viens de construire en cinq jours un second bras de la croix, long de quarante-cinq pieds ; l'autre bras n'a que vingt pieds, mais se prolonge à volonté au moyen d'un pandel ou toit plat qui garantit les fidèles des ardeurs du soleil. Vous admirez mon architecture et la hardiesse de ses proportions? Que serait-ce si vous voyiez cette église avec ses murs de terre et son toit de feuilles!...

C'est pourtant dans cette magnifique cathédrale que Monseigneur de Drusipare, évêque de Pondichéry et du Maduré, a daigné pontifier. Ce digne prélat fait la visite de son vaste diocèse. Après avoir consolé et ranimé par sa présence les chrétientés de Tranquebar, de Karikal, de Négapatam, de Combacounam et de Tanjaour, il vint à Trichinapaly, où il fut reçu avec l'enthousiasme le plus complet, au milieu des cris de joie d'une multitude innombrable, qui n'avait pas vu d'évêque depuis quarante ans. Je ne m'arrêterai pas à vous donner la description de cette brillante fête. Vous voyez souvent exposés sous vos yeux ou racontés dans les journaux les réceptions des évêques prenant possession de leurs siéges. Nous avons tâché de faire de notre mieux, d'observer tout ce que le rituel prescrit pour ces occasions, et de donner à la fête tout l'éclat possible. Quant à la couleur locale du tableau, vous vous l'imaginerez facilement d'après les descriptions des réceptions et des fêtes indiennes que renferment nos lettres précédentes ; je craindrais,

en insistant sur ce sujet, de vous fatiguer par d'inutiles répétitions. Après nous avoir quittés pour faire la visite du district de Pratacoudy, Monseigneur a repassé par Trichinapaly pour se rendre au Marava, où l'attendaient le P. supérieur et M. Méhay, qui doivent l'accompagner dans toute la mission. Son passage nous a fait un grand bien ; il a ranimé et affermi la foi des catholiques et ébranlé les schismatiques, dont plusieurs se sont rendus. Que le bon Dieu l'accompagne dans cette course vraiment apostolique, c'est-à-dire qui lui promet plus de fatigues, d'ennuis et d'humiliations que de joies et de triomphes, vu l'état de souffrance, de guerre et de trouble où toute la mission se trouve plongée par le schisme. Hélas ! nos Pères n'auront pas même une église comme la mienne pour recevoir Sa Grandeur !

Patience ! avec la grâce de Dieu nous aurons bientôt des églises plus convenables. Avant de commencer à construire, il fallait bien un peu réfléchir, voir s'il n'y a pas d'espérance de reconquérir les anciens centres, examiner quelles sont les meilleures positions pour les nouveaux ; maintenant nous sommes suffisamment renseignés sur tout cela, et c'est à Trichinapaly que je commence les constructions ! Bien des raisons nous en font un devoir et une nécessité : d'abord la présence des soldats irlandais, dont je suis aumônier de fait, en attendant le titre officiel qui j'espère ne tardera pas ; puis l'honneur de la religion en face de Messieurs les Anglais, même protestants, qui viennent me visiter, et surtout le danger auquel nous expose notre baraque actuelle. Elle a tout à craindre et du côté du vent par les bourrasques qui nous viennent de l'ouest, et du côté de l'eau par les pluies torrentielles qui

battent ses murs de terre, et du côté du feu par une étincelle, accidentelle ou malveillante, qui tomberait sur son toit inflammable comme une allumette. Si un de ces malheurs arrivait, que deviendraient la paroisse et le curé? l'idée seule me fait frémir. J'ai donc commencé les travaux le 9 novembre, jour de la dédicace de Saint-Jean-de-Latran, l'Église mère des Églises. Ce n'est pas une petite entreprise; elle me prépare bien des ennuis et des fatigues, mais elle procure à la mission des avantages incalculables.

Grâce à la présence du brave P. Castanier, et des autres Pères qui viendront bientôt le rejoindre, je pourrai poursuivre mon œuvre avec plus de facilité et moins d'interruption. Mon cher compagnon pourra me remplacer pour les excursions ordinaires que nécessitent les malades et les mourants, et quand je devrai m'absenter, il pourra me suppléer dans la direction des travaux; de cette manière rien ne souffrira.

M. Mousset continue à travailler et à combattre dans le district de Dindighel; nous faisons des courses dans les chrétientés de l'ouest, à Maleiadipettey, etc.; le bien s'y opère, mais nous n'y établirons l'ordre et la piété, nous n'y recueillerons des fruits durables que quand un missionnaire pourra s'y fixer et les administrer avec plus de suite. En attendant, un bien réel s'y produit et prépare le terrain à une moisson plus complète. Il me tarde surtout de pouvoir porter secours aux chrétientés du Tanjaour si tristement abandonnées; mais il faudrait encore deux missionnaires pour cette partie si intéressante. Vous le voyez, nous sommes de toutes parts harcelés, tiraillés en tous sens par des nécessités urgentes; mais nous ne per-

dons pas courage; les supérieurs connaissent notre position, ils viendront à notre secours, et Dieu suppléera à notre impuissance par sa grâce.

En union de vos SS. SS., etc.

L. Garnier. S. J. M.

## SEPTIÈME LETTRE

*Le R. P. Bertrand, supérieur de la Mission, au R. P. Renault, Provincial de Lyon.*

Paléamcottey, décembre 1839.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Nous venons de traverser des jours consacrés par la mémoire de deux saints bien aimés, nos frères et nos protecteurs, saint Stanislas et saint François-Xavier. Que de délicieux souvenirs de tels jours rappellent au cœur ! et avec quel bonheur il se reporte à Rome et dans tant d'autres villes, pour s'associer aux joies communes et en prendre sa petite part ! Ici, tous les jours se ressemblent; et si nous célébrons quelque solennité, c'est dans le goût et selon les exigences du pays : beaucoup de tracas, beaucoup de mouvement et de tapage, presque rien pour nourrir cette tendre dévotion qui passe au cœur par les sens. Il est vrai que celle qui descend tout droit du ciel est plus pure et plus solide ; mais on ne la sent pas, on ne sait pas si on l'a !... Ainsi même nos fêtes, et plus que les autres jours, nous rappellent notre exil ! Ah ! priez pour les pauvres exilés... mais exilés volontaires, et joyeux quand même !

J'ai bien des choses à vous raconter dans cette lettre; vous attendez sans doute des détails sur la visite de Monseigneur de Drusipare, que vous ont annoncée nos lettres précédentes. Je vais satisfaire vos désirs; mais pour mettre plus d'ordre dans mon récit, je dois commencer par vous exposer l'état de nos affaires du Sud, qui ont dérangé tous nos plans, et gravement compromis cette visite :

*Troubles sur la côte de la Pêcherie.* Les habitants de cette côte, dits Paravas ou Paravers, sont les chrétiens de saint François-Xavier. Ils en ont conservé une fermeté dans la foi que jamais ni les efforts du protestantisme, ni l'influence de l'idolâtrie n'ont pu ébranler. Mais ils sont toujours près du schisme par leur caractère, mutin, brouillon, intrigant, que tous les soins de nos anciens Pères n'ont pu changer. A l'exemple des autres Indiens, ils aiment à se considérer comme *une caste*, dont ils portent bien haut l'honneur et les intérêts; mais à l'imitation des Européens, qu'ils estiment, ils ne sont pas fâchés de jouer à la royauté, et de voir dans leur chef de caste une ombre de roi, qui flatte leur orgueil, qu'ils aiment avec une espèce de fanatisme et qu'ils craignent souvent plus encore qu'ils ne l'aiment. Ce fantôme de roi nomme, et par conséquent tient dans sa main, les chefs des divers villages et forme ainsi une organisation générale qui lui donne une grande puissance sur ce pauvre peuple. Mais parce que le gouvernement anglais ne lui reconnaît aucun droit et ne lui laisse aucun pouvoir réel, il est puissant pour le mal et impuissant pour le bien; puissant pour tourmenter et tyranniser ces malheureuses populations, impuissant pour les défendre et les protéger.

Les Paravers trouvaient autrefois dans la pêche des perles et dans le commerce qu'elle favorisait, une source d'abondance et de richesses; leurs églises, bâties et administrées par nos anciens Pères, étaient belles dans leur construction, somptueuses dans leur décoration et dans la pompe du culte. Depuis leur départ, les prêtres govéars qui leur ont succédé n'ont eu ni assez de zèle ni assez d'autorité pour protéger les trésors des églises contre la cupidité des chefs et de leurs créatures, et trop souvent ils se sont consolés en prenant leur petite part du butin. D'un autre côté la pêche des perles ayant été enlevée de force par les Européens, et bientôt après pleinement perdue par la disparition des bancs d'huîtres, les Paravers sont insensiblement déchus de leur ancienne opulence et tombés dans une véritable pauvreté. Les chefs ont surtout ressenti les effets de ce changement, non-seulement parce que leur commerce s'est à peu près anéanti, mais parce qu'ils n'ont plus trouvé les belles occasions de gruger le peuple.

On comprend que dans cette situation les cupidités se soient plus généralement tournées contre les églises. Pour s'assurer la facilité de piller sans contrôle, les chefs ont peu à peu introduit de nouveaux usages, en s'arrogeant le droit d'inspection et de protection sur les biens des églises, qui par là devenaient leur propriété. Les trésors se sont bien vite épuisés; mais ils les renouvelaient par leur savoir-faire; ils stimulaient le zèle et la générosité des pauvres habitants, levaient des contributions sous le prétexte de procurer un calice, un ostensoir ou quelqu'autre ornement, et, bien entendu, c'étaient eux qui se chargeaient de tout cela, à leur manière, et sans avoir jamais à rendre compte, pas plus que de l'usage des reve-

nus habituels provenant des contributions ordinaires ou des offrandes spontanées des chrétiens.

D'après ce court exposé vous devinez tout le reste. Le P. Martin n'a pu tolérer de tels abus ; son zèle et sa loyauté se sont indignés à la vue de ces administrateurs intrus qui étaient en réalité les spoliateurs des églises, et de ces prétendus protecteurs du peuple qui étaient de fait ses oppresseurs. Il avait en beaucoup d'endroits combattu de semblables désordres avec succès, tout avait plié devant sa fermeté et son ton d'autorité. Il espéra obtenir ici les mêmes résultats en employant les mêmes moyens. Il ne réfléchit pas que chez les Paravers la résistance serait plus terrible, parce qu'elle pourrait organiser ses moyens sur une plus grande échelle. Il demanda les comptes des églises; sur le refus formel des chefs, il parla énergiquement et menaça les coupables. Ceux-ci informèrent le chef de Tuticorin dont ils sont les créatures ; une résolution générale fut prise pour toutes les églises de la côte, et de la part du chef on présenta au P. Martin la loi qu'on voulait lui imposer, les conditions qu'il devait accepter, souscrire lui-même et faire souscrire par le supérieur et par Mgr de Drusipare. C'était consacrer solennellement les abus révoltants qu'il avait attaqués. Il aurait pu par prudence les ignorer, les dissimuler, les tolérer en silence, en attendant une occasion favorable; mais il ne pouvait accepter formellement des lois contraires aux saints canons et à sa conscience.

Aussitôt l'étendard du schisme est arboré, des ordres sévères sont adressés à tous les villages pour nous chasser des églises, des courriers sont expédiés pour chercher et ramener des prêtres govéars. Comme les populations

nous sont sincèrement attachées, ces ordres n'obtiennent pas leur plein effet ; mais chaque village se trouve divisé en deux camps : d'un côté la masse des vrais catholiques dévoués à leur foi, de l'autre un petit nombre de faux chrétiens qui continuent leur rôle d'esclaves du chef qu'ils redoutent, et de tyrans du peuple qu'ils exploitent et font trembler. De là une série de procès iniques et absurdes dont nos fidèles sont constamment les victimes.

Ces tristes nouvelles nous arrivèrent dans le Marava au moment où Monseigneur y faisait son entrée. De concert avec Sa Grandeur, je jugeai nécessaire de rappeler le P. Martin, dont la présence, en irritant de plus en plus les esprits, était un obstacle à la paix. Nous envoyâmes M. Méhay, chargé de le remplacer et de soutenir nos chrétiens dans cette lutte. Nous mêmes, après avoir fait la visite du Marava, nous nous hâtames de nous rapprocher du théâtre de la guerre, et nous visitâmes les diverses chrétientés de l'intérieur des terres, pendant que M. Méhay soutenait le choc des ennemis, et dirigeait le cours des procès qui pleuvaient sur nous de toutes parts.

Afin de ne pas compromettre du premier coup l'autorité de Sa Grandeur, qu'il convenait de réserver pour la circonstance décisive, je me chargeai d'écrire moi-même au chef de Tuticorin. Je lui parlais avec force et bonté ; je lui rappelais les témoignages de foi et de bienveillance qu'il nous avait donnés, je lui exprimais un désir sincère de la paix ; enfin je le priais de penser aux terribles jugements de Dieu auquel nous aurons à rendre compte de toutes nos actions. Je n'eus pas de réponse à cette lettre, car une mort presque subite emporta le malheureux chef

trois jours après sa réception. Les schismatiques ne manquèrent pas de dire que ma lettre renfermait la cause mystérieuse de cette mort ; mais tous les chrétiens furent frappés de ce terrible jugement de Dieu.

Ce grave événement ne change pas pour le moment l'état de nos affaires. Le fils aîné, successeur du défunt, est entraîné dans le même courant et subit les mêmes influences hostiles. Cependant ce coup vraiment terrible produira tôt ou tard un effet salutaire. D'ailleurs bien des raisons m'inspirent de justes espérances. D'abord le chef et ses suppôts ont vu que leur puissance sur leurs Paravers n'est pas telle qu'ils se l'imaginaient ; la masse des chrétiens est restée fidèle à sa foi et à ses prêtres, et les vexations dont ils l'ont accablée n'ont fait qu'affaiblir de plus en plus leur crédit et leur influence. Ajoutez que cette influence est plus imaginaire que réelle, et particulièrement fondée sur la terreur : on les déteste, mais on les redoute. Or les procès finissent par dissiper cette terreur en montrant leur impuissance. Ils ont tourmenté les fidèles par une foule de procès auprès des petits juges du pays ; mais ils ne réussissent pas si facilement auprès des grands tribunaux anglais, malgré tous leurs cadeaux de bijoux et de colliers de perles... dont les églises et les statues de la sainte Vierge ont fait les frais.

Je suis en ce moment séparé de Monseigneur pour suivre trois gros procès, qui sont encore pendants, et que j'espère mener à bonne fin. Sa Grandeur m'écrivait ces jours-ci : « gagnez votre procès, à tout prix ; ne craignez pas d'y dépenser quelques centaines de roupies, c'est nécessaire ! » En conséquence je dis à mon catéchiste, très-versé dans les affaires : il faut vaincre, coûte que coûte, adres-

sez-vous au grand brame du magistrat anglais, assurez-vous son affection, offrez quelques cadeaux. — Ne craignez pas, me répond mon homme, je saurai vous faire dépenser quand il en sera temps; maintenant c'est inutile; le brame est bien informé, l'affaire est en bon train. Au reste, c'est un grand personnage, il ne reçoit pas. — Comment! il ne reçoit pas? — Non, il ne reçoit pas. — Puis, d'un ton et avec un air malin que je ne puis rendre, il ajoute : oh! non, il ne reçoit pas; c'est comme les doreis (Européens); il recevrait deux mille roupies, mais nous ne pouvons pas payer son prix. N'importe, tout va bien, nous gagnerons. — Je vous donne ce trait comme un échantillon du genre, et je reviens à mon sujet.

Ainsi donc les gros procès épuisent les fonds de nos schismatiques et affaiblissent leur influence par leurs insuccès. Il est une autre circonstance qui soutient ma confiance. Les magistrats anglais sont loin de sanctionner l'autorité que le chef de Tuticorin s'arroge sur les Paravers; au contraire ils la réprouvent au fond, et parce qu'ils en connaissent les abus, et parce qu'une influence aussi étendue pourrait dans un cas donné leur devenir un embarras; aussi ont ils refusé de reconnaître ce titre de chef dans celui qui prétend aujourd'hui succéder aux droits prétendus de son père.

En pesant toutes ces raisons, je suis tenté parfois de regretter que le P. Martin n'ait pas été laissé ici pour soutenir la lutte contre le schisme. L'influence qu'il exerçait sur ces populations, qui l'aiment et le vénèrent, aurait confirmé et accru le parti catholique, et peut-être détruit complétement cette ligue de petits tyrans, que l'orgueil et l'ambition jettent aujourd'hui dans le schisme, et qui

nous prépare pour l'avenir des contradictions et des misères sans fin. Mais non, je ne puis rien regretter parce que j'ai suivi les conseils de Monseigneur, qui a pour lui l'expérience et la grâce d'état. D'ailleurs la position était trop critique dans toutes les parties de la mission, pour jouer ici un si gros jeu. Même avec la certitude du succès, nous aurions pu dans la suite nous repentir d'avoir détruit l'autorité de ces chefs, tyraniques il est vrai, mais peut-être nécessaires à ce peuple à cause de son caractère. Au milieu de toutes ces incertitudes, le plus sage est de s'abandonner à la conduite de la Providence.

Voici les procès dont je vous parlais tout à l'heure. M. Méhay arrivait à Tuticorin. Le soir il apprend que le prêtre Borge est parti en prenant la direction du nord ; aussitôt il soupçonne un mauvais dessein dans ce départ et une ruse de guerre dans cette direction : « je parie que le drôle va tourner à l'ouest et nous enlever l'église de Kamanayakerpatty ! » Plein de cette pensée, il monte à cheval et se dirige seul vers cette chrétienté distante de neuf lieues. En effet, sur sa route il aperçoit l'envahisseur, fait un détour pour ne pas être reconnu, et le dépasse, grâce à la vigueur de son cheval. Il arrive quelques heures avant lui, s'installe dans l'église, convoque les chrétiens, qui nous sont entièrement dévoués, et les prépare à recevoir l'ennemi de manière à le confondre sans lui donner prétexte à un procès. Que va faire le terrible Borge dans l'humiliation de sa défaite? Vous n'avez jamais vu en France un voleur intenter un procès au propriétaire qui n'a pas voulu laisser dévaliser sa maison ? Ici, c'est l'histoire de tous les jours. Donc notre voleur présente son procès au grand tribunal dans ces termes : « J'étais paisiblement

dans mon église de Kamanayakerpatty, avec mes malles, dont l'une contenait huit cents roupies. Tout à coup M. Méhay est venu, accompagné d'une troupe d'hommes armés, a enfoncé les portes, m'a chassé de mon église, et a pris la somme d'argent... etc. » Voilà le premier procès, comment y répondre? En exposant les faits et nos raisons évidentes comme le jour? Les hommes d'affaires à qui j'en parlais se mirent à rire; des raisons! des témoins! ce n'est pas cela ; il faut des arguments qui sonnent. En effet, ils vont trouver un des juges; il leur promet, moyennant cent cinquante roupies, de se prononcer en faveur de la justice, et il a tenu parole.

Le second procès est du même genre. L'église de Punécayel, sur la côte, est entre nos mains depuis quatre ans; les agents du chef de Tuticorin arrivèrent pendant la nuit avec le prêtre govéar et l'introduisirent furtivement dans l'église. Les chrétiens, qui nous sont tout dévoués, se réunirent, chassèrent l'intrus et cherchèrent le P. Gury, qui crut devoir leur dire la messe dans leur église. La dessus un procès nous est intenté, et très-grave; c'est celui que Monseigneur m'écrit de gagner au prix de quelques centaines de roupies. De là vous jugerez du troisième et de tous les autres. Venons au dénoûment de cette malheureuse affaire, car elle a marché depuis que j'en ai commencé l'histoire. Les circonstances et les raisons que j'ai exposées avaient ébranlé la fierté et le courage des schismatiques. La mort si effrayante de l'ancien chef, auteur du schisme ; la constance de la masse des chrétiens qui nous restait fidèle et s'indignait contre eux, l'insuccès de plusieurs procès, malgré des frais considérables, la crainte de voir les magistrats anglais se tourner

contre eux et de perdre eux-mêmes le reste d'influence qu'ils conservaient dans leurs villages, et bien d'autres motifs, leur faisaient désirer la paix plus qu'ils n'osaient l'avouer. Dans ces circonstances, Monseigneur, après avoir visité les chrétientés de l'intérieur des terres, crut devoir faire tout seul une apparition sur la côte, pendant que je célébrais la fête de saint François-Xavier à Vadakencoulam. Il fut reçu solennellement à Manapade, grosse chrétienté qui avait toujours refusé la porte de son église au prêtre schismatique. Bientôt les autres villages s'empressèrent d'inviter leur vrai pasteur et de l'accueillir dans leurs églises. De mémoire d'homme on n'avait pas vu d'évêque parcourir la côte; sa présence réveilla la foi et produisit un heureux effet sur ces peuples.

Mais il fallait gagner Tuticorin, foyer et boulevard du schisme; c'était le point difficile. Monseigneur, se tenant dans une chrétienté voisine, commença les négociations vers la fin de décembre. Le chef faisait parade d'une fierté et d'un orgueil révoltants, et Sa Grandeur y répondait par une douceur et une humilité qu'on dirait excessives, si notre divin Maître ne nous en avait donné tant d'exemples. Mais surtout les conditions que proposait le chef étaient indignes et exorbitantes. Monseigneur, après avoir rejeté celles qui étaient ouvertement contraires aux saints canons, accepta les autres. Elles m'affligèrent vivement, parce que j'y voyais une source d'embarras et de tracasseries pour l'avenir. Je ne sais si, abandonné à mon jugement, j'aurais eu le courage d'assumer une telle responsabilité. Mais heureusement l'évêque de la mission était là pour me fortifier. J'accourus donc auprès de lui. J'apposai après lui ma signature aux conditions im-

posées, et enfin, dans la nuit du 5 au 6 janvier, arriva un courrier du chef avec une réponse favorable, la paix était conclue. Nous partîmes, Monseigneur et moi, à neuf heures du matin, nous fûmes bientôt rejoints par M. Méhay, et nous arrivâmes vers midi à Tuticorin. Notre réception fut pompeuse, nous fûmes conduits à travers une grande foule jusqu'à l'église, où Monseigneur chanta la grande messe, c'était le jour de l'Épiphanie; la solennité du mystère que nous célébrions nous inspirait de douces espérances et nous consolait de ce qui manquait à la plénitude de notre joie. En somme, notre entrée à Tuticorin était la fin de la guerre ouverte, la cessation d'un grand désordre, la délivrance d'un danger sérieux, le principe de meilleures espérances; mais ce n'était pas un de ces triomphes qui réjouissent le cœur; aussi Monseigneur ne resta dans cette ville que trois jours et se hâta de reprendre la route de Pondichéry.

*Visite de Mgr de Drusipare.*—Je vous ai promis quelques détails sur cette visite, mais n'attendez pas de moi de belles descriptions; non-seulement parce que je craindrais de vous ennuyer par des répétitions, vu que les fêtes des réceptions indiennes sont toujours à peu près la même chose, mais aussi parce que ces réceptions ont été bien plus rares et moins brillantes qu'il ne convenait à la dignité d'un premier pasteur visitant son diocèse. Et puis, cette visite a laissé sur mon âme un voile de tristesse et dans mon cœur un sentiment de peine et d'amertume que je ne puis entièrement maîtriser. Non, Sa Grandeur n'a pas été reçue comme il convenait; sa visite n'a pas opéré tout le bien, ni obtenu tout le succès que méritaient son zèle et les vertus vraiment apostoliques

que nous avons admirées en elle. Les six mois que Monseigneur a passés dans notre mission sont peut-être le temps le plus riche, le plus fécond en mérites, le plus beau et le plus précieux aux yeux de la foi, qu'il ait passé dans toute sa vie; mais je ne sais me consoler des déboires, des avanies, des humiliations que je l'ai vu recueillir dans ce voyage; je ne sais m'en consoler que par l'espérance que tant de vertus cachées attireront sur lui et sur nos chrétiens des grâces et des bénédictions abondantes.

Je n'ai pas besoin de vous expliquer les causes qui ont terni l'éclat et empêché les succès de cette visite; c'était la conséquence nécessaire de notre position. Dans tout le Marava je n'avais pas une seule église pour recevoir Monseigneur, pas un seul presbytère pour le loger. Rappelez-vous les descriptions que je vous ai faites dans une lettre précédente; ce sont là les cathédrales et les palais que j'ai eus à lui offrir. Si du moins j'avais pu lui présenter avec ordre les multitudes de nos chrétiens rayonnantes de bonheur et de joie! mais pour cela il eût fallu préparer ces pauvres gens, naturellement timides et embarrassés, organiser des démonstrations, imprimer un certain élan... C'était bien mon plan; mais voilà que le schisme du Sud vint déranger tous mes projets; je fus obligé, même d'après l'expresse volonté de Sa Grandeur, d'envoyer M. Méhay et le P. du Ranquet au secours de nos chrétientés pour les défendre contre l'ennemi, et je restai seul avec elle. Ajoutez que les prêtres schismatiques ont redoublé d'efforts, de calomnies et de ruses pour troubler et déconcerter nos chrétiens, et n'ont cessé de nous suivre ou de nous précéder partout, pour entraver nos visites et en détruire les effets salutaires.

Cependant, si le passage de Monseigneur n'a pas été environné de l'éclat que j'avais désiré, il a produit des fruits consolants. Partout nous avons trouvé nos chrétiens empressés et affamés; partout nous avons dû passer les jours et une partie des nuits au saint tribunal, pour préparer ceux qui par milliers demandaient la grâce de la confirmation. Mais comment suffire à une si grande multitude? et comment n'avoir pas le cœur déchiré en se voyant obligé de partir sans avoir contenté la moitié de ceux qui attendaient et demandaient avec instance !

Après avoir procuré le bonheur de la visite épiscopale aux principales chrétientés du Marava, Monseigneur se dirigea vers le Sud portant partout le bienfait de sa présence et les fruits de son zèle. Dans certaines localités où M. Méhay et le P. du Ranquet purent préparer les chrétiens, les réceptions furent plus pompeuses, les démonstrations plus éclatantes et les consolations plus abondantes et plus générales. Mais comme ils étaient cloués à leurs postes par les nécessités de la guerre, nous dûmes encore nous contenter du train modeste et obscur de nos visites du Marava dans la plupart des districts du Sud. Pour nous c'était plus commode et plus consolant, puisque notre marche avait un caractère de ressemblance avec celle du divin Sauveur parcourant les bourgs et les villages de la Judée. J'avoue cependant que je ne pouvais m'empêcher de regretter un certain déploiement de pompe extérieure, qui aurait produit un bien autre effet sur ces populations, surtout en face du schisme. Mais Dieu le voulait ainsi ; mieux que nous il sait ce qui convient à son œuvre.

Il fallut même en venir à quelque chose de plus simple encore. Monseigneur voulut que je me séparasse de lui

pour célébrer la grande neuvaine et la fête solennelle de saint François-Xavier à Vadakencoulam, et que de là je me rendisse à Paléamcottey pour y suivre la marche des procès dont l'issue devait être pour nous d'une extrême importance, peut-être une question de vie ou de mort pour notre mission. Malgré tout mon chagrin d'abandonner ainsi Sa Grandeur seule au milieu de nos chrétiens, je dus céder à la force des raisons et à son désir. Et je dois avouer que j'obéissais en même temps à une autre nécessité, celle de ma santé, gravement compromise par l'excès et la continuité des fatigues. Je me sentais les entrailles enflammées, l'estomac délabré, la poitrine souffrante, la tête et la gorge prises par une fluxion opiniâtre. Il était temps que je vinse consulter un docteur anglais et profiter de ses soins. Je me trouve en ce moment beaucoup mieux et en état de reprendre mes travaux ordinaires.

Pour vous montrer que ce repos n'était pas inutile et vous donner une idée de nos excursions pendant toute cette visite épiscopale, je retrace ici le journal de ma dernière semaine.

Le 17 novembre. Arrivée à Viravanellour ; confessions jusqu'à neuf heures du soir ; puis souper, coucher à onze heures. Nuit agitée, sans sommeil, à cause de l'effervescence du sang.

Le 18. — A trois heures, première messe, puis messe de Monseigneur avec confirmation de cent vingt personnes. — A cinq heures et demie, en route, à cheval, ayant en face un soleil brûlant, jusqu'à onze heures. — Repos. — A trois heures et demie à cheval, arrivée à Soganapéry à huit heures du soir.

Le 19. — Cent trente confessions; messes à dix heures. Monseigneur donne la confirmation. Le soir, de nouveau confessions jusqu'à neuf heures ; coucher à onze heures.

Le 20. — A deux heures du matin première messe, puis messe de Monseigneur et confirmation de cent cinquante personnes. — Le soir, à trois heures et demie, en route pour Potécalenviley, où je passe du cheval au confessionnal jusqu'à une heure très-avancée de la nuit.

Le 21. — De grand matin, deux messes, confirmations ; puis tout le jour confessions très-nombreuses.

Le 22. — A deux heures du matin première messe, puis messe de Monseigneur et environ deux cents confirmations; à quatre heures du matin à cheval, et voyage toute la journée.

Le 23. — A deux heures et demie à cheval; à huit heures, arrivée à Vadakencoulam, messe et ouverture de la neuvaine et de l'administration.

Et cette vie durait plus ou moins la même depuis quatre mois ! sans compter les peines morales, les anxiétés, les chagrins. Vous voyez que je n'ai pas trop droit de me plaindre de ma santé si à la fin elle a paru faire défaut ; il y a une limite à tout.

Ces fatigues du confessionnal et de l'administration n'étaient guère interrompues que par les voyages, et ces voyages n'étaient pas précisément des promenades d'agrément, surtout pendant la saison des pluies qui a coïncidé avec ces visites. Cette époque réunit à un soleil toujours à peu près aussi fatigant, le grave inconvénient de l'humidité dans les cabanes et des inondations dans les campagnes. Figurez-vous des plaines de terre grasse, où les pieds du cheval enfoncent jusqu'aux genoux et se reti-

rent avec effort et avec bruit comme le piston d'une pompe pneumatique; puis des torrents continuels à passer et à repasser, le plus souvent sur son cheval avec l'avantage d'un demi-bain, quand toutefois le drôle, tenté par l'eau qui lui caresse les flancs, ne s'avise pas de prendre lui-même et de donner à son cavalier un bain complet en se roulant dans la rivière. Ne croyez pas du reste que ces petits incidents soient de grands malheurs; ils servent à rompre la monotonie et à égayer les voyageurs. Ils sont si peu terribles, que Monseigneur, porté dans son palanquin, se mettait à sa fenêtre ou portière pour en rire et plaisanter avec moi.

Voici d'autres aventures tout aussi amusantes; elles vous intéresseront comme preuves de l'ingénieuse industrie de nos Indiens. D'abord il s'agissait de traverser une rivière trop profonde pour qu'on pût s'y hasarder prudemment à cheval. Monseigneur la passa porté en l'air dans son palanquin; c'était tout simple. Pour moi, voici l'invention des chrétiens qui nous accompagnaient à cet effet depuis leur village. Quatre beaux hommes de près de six pieds prennent mon fauteuil et le plantent devant moi, au bord de l'eau. — Souami, il faut vous asseoir, et vous tenir solidement — je m'assieds et voilà mes hommes qui empoignent chacun un pied de mon fauteuil et m'enlèvent jusqu'à poser les quatre pieds sur leurs quatre têtes. Ils les y tiennent fixés d'une main, avec l'autre bras ils s'enlacent entre eux de manière à former un groupe; ils s'avancent en me portant ainsi en triomphe, et entrent dans la rivière. Je me vois donc installé (très-peu fièrement) sur mon fauteuil dont les quatre pieds posent sur quatre têtes, qui peu à peu s'abaissent et bientôt semblent flotter

sur l'eau. Puis insensiblement les têtes se relèvent et nous arrivons sains et saufs à l'autre bord. Avouez que vos ingénieurs français, avec tout leur génie, n'auraient jamais inventé ce moyen si pittoresque de passer les rivières.

Peu de temps après, nous nous trouvons sur les bords d'un torrent beaucoup plus considérable et très-impétueux. Pas de pont, pas de barque. Vous allez croire que nos Indiens pour le coup seront à bout de ressources? Vous ne connaissez pas tout ce que leur esprit renferme d'expédients. Regardez-les à l'œuvre. Nous donnons un signal, et aussitôt les habitants d'une chrétienté située à un kilomètre de l'autre côté du fleuve accourent en foule. Une douzaine des plus braves se jettent à l'eau, et viennent se prosterner à nos pieds pour recevoir la bénédiction. Ils avaient apporté avec eux neuf grosses cruches de terre, à goulots et à parois très-minces, et par conséquent assez légères, avec une certaine quantité de bambous. Sans perdre de temps, ils rangent leurs cruches en forme de jeu de quilles, passent les bambous en tous sens le long des goulots, assujettissent solidement le tout avec des cordes, et composent ainsi un système flottant, un véritable radeau, qui réunit la légèreté à une grande puissance. Ils étendent une natte sur ce radeau et le portent en avant sur le fleuve; puis deux d'entre eux viennent à moi, m'enlèvent sur leurs bras et me déposent sur la natte. Aussitôt nous levons l'ancre : quatre vigoureux nageurs se mettent aux quatre coins du radeau, le tenant d'une main et nageant de l'autre; deux autres nagent de chaque côté, soit pour me faire une escorte d'honneur, soit pour m'empêcher d'avoir peur. Nous traver-

sons ainsi ce torrent redoutable, qui peu auparavant avait englouti plusieurs voyageurs, (comme ces enfants terribles avaient eu soin de nous en prévenir, pour nous encourager), et nous arrivons à l'autre rive sans encombre.

Inutile d'ajouter qu'ici commença le tapage de la musique et la solennité de la réception, qui fut vraiment magnifique; car toute cette grosse chrétienté nous attendait là pour nous conduire en triomphe dans son église. Vous le voyez, si tout n'est pas couleur de rose, tout n'est pas si noir ni si triste; les joies succèdent aux peines et, ce qui est encore mieux, il y a des joies dans les peines; c'est la vie du missionnaire : *miscens gaudia fletibus.*

*Nouvelles de la mission.* — L'exposé que je vous ai fait de notre position me dispense de vous demander des renforts; vous l'avez entendue cette voix, plus forte, plus efficace que la mienne, qui s'échappe de tous les points de ce tableau et vous crie : *au secours* !! Jugez donc avec quel transport de joie je reçois l'annonce de l'arrivée de nos PP. Canoz, Sales et de Bournet, et du frère Jos. Schévola. Dieu soit béni! Comme ils arrivent à propos! Ils n'attendront pas longtemps leur position sociale et leurs grades, il n'y a rien tel que la guerre pour donner de l'avancement! voici les dispositions que je fais : je divise le Sud, qui renferme 35,000 chrétiens, en trois districts : 1° celui de la pointe méridionale renfermant 6,400 âmes confié au P. du Ranquet, avec la charge de capitaine instructeur auprès de son voisin; 2° le suivant au nord du premier confié au P. Sales, avec ses 8,400 âmes, et plus de trente villages autour de Manapade. Ce cher Père, à peine arrivé et si vite lancé dans la mêlée, sera aidé, dirigé et formé par le P. du Ranquet; il rendra de pré-

cieux services en disant la sainte messe, en donnant au besoin l'extrême-onction, et s'appliquera surtout à l'étude de la langue; — 3° le district du nord, confié au P. Castanier, avec ses 5,000 chrétiens, dispersés dans plus de douze villages, ayant son centre à Tuticorin. Ce district semble le plus petit, mais il est très-important et le P. Castanier sera en même temps supérieur de tout le Sud.

Ces trois districts ne comprennent que 19,800 âmes. Il resterait un quatrième district, à l'ouest dans l'intérieur des terres, renfermant plus de 15,000 chrétiens; mais je ne puis l'ériger faute de missionnaires; les trois Pères s'entendront entre eux pour le visiter, en attendant que je puisse y établir un ou deux nouveaux ouvriers.

Le P. Gury retourne à Trichinapaly pour aider le P. Garnier, dans ses constructions, dans ses procès et spécialement dans l'administration des chrétientés d'Aour à l'est, et de Maleiadipatty à l'ouest, qui devraient aussi former deux districts séparés et dépendants de Trichinapaly, si nous avions des missionnaires à leur donner. Les PP. Canoz et de Bournet restent provisoirement à Trichinapaly pour étudier la langue et servir ce grand centre par leur présence et la célébration des saints mystères. Cependant le P. de Bournet va se rendre incessamment au Marava pour s'associer au P. Martin.

Le P. Martin travaille avec un zèle infatigable et de grandes consolations dans le Marava, où il est aimé de tous nos chrétiens, et redouté des schismatiques. Son ton d'autorité et d'inspiration, son air de fermeté et d'énergie adouci par beaucoup de charité, vont parfaitement au caractère indien. J'ai été forcé de le sacrifier dans le Sud, bien malgré moi; mais il y a laissé de vifs regrets et une

profonde vénération. Je compte le fixer au Marava où il rendra d'immenses services, pourvu qu'il sache modérer son zèle et sa haine excessive contre les abus. Dès que les affaires du Sud me permettront de m'échapper, j'irai le rejoindre; mais ce sera pour le quitter bientôt. Je sens l'urgente nécessité de former un établissement respectable à Maduré, et je suis décidé à m'y installer le plus tôt possible, et à me mettre en rapport avec les magistrats anglais. Si je réussis, ce sera une grande victoire remportée sur l'ennemi, et un puissant appui contre ses iniques attaques et ses horribles procès.

Voilà une lettre dont vous voudrez bien excuser le désordre. Elle trahit malgré moi les sentiments de peine et de tristesse qui m'oppriment, et se révèlent même dans les efforts que je fais pour les cacher. Je ne vous dis rien de la plus grave de nos nécessités, la nécessité spirituelle. Vous la comprenez assez : l'esprit s'épuise, le moral se fatigue, l'âme s'énerve par l'action du climat et par l'excès des préoccupations extérieures. Oh! que nous avons besoin de nous retremper dans l'esprit religieux, dans l'union et la familiarité avec Dieu! C'est pour cela que le P. de Bournet se hâtera de rejoindre le P. Martin, qui se trouve seul dans le Marava depuis trois mois, sans appui, sans conseil, sans confessseur. C'est un petit commencement d'organisation qui procure aux missionnaires le bonheur d'être assez habituellement deux à deux. Mais pour assurer et compléter cette organisation, vous voyez que nous avons besoin encore de nouveaux compagnons. Nous les attendons de votre charité.

Que dis-je? Cette parole m'amène à vous parler en terminant ma lettre d'une grande perte qui m'afflige bien

vivement, de la perte que notre mission fait de son supérieur, ou plutôt de celui qu'elle regardait à tant de titres et regardera toujours comme son fondateur et son père. Il est vrai que la Compagnie nous reste et nous donne un nouveau représentant de son autorité et de sa tendre sollicitude. Mais vous savez, mon révérend Père qu'il est des rapports qu'on change difficilement sans que le cœur ne saigne. Nous nous consolons néanmoins dans la pensée qu'en acquérant un nouveau père, nous ne perdons pas le premier ; que vous daignerez toujours vous souvenir de vos enfants, et employer tous les moyens qui seront en votre pouvoir, surtout auprès de Dieu, pour leur obtenir les secours dont ils ont si besoin. Veuillez, mon révérend Père, agréer en témoignage de notre reconnaissance l'offrande de deux messes que chaque missionnaire du Maduré célébrera pour vous en cette occasion, avec l'assurance de notre respectueux attachement et de notre perpétuelle gratitude... En union de vos SS. SS.

Votre, etc. J. Bertrand. S. J. M.

Janvier 1840.

## HUITIÈME LETTRE

*Le P. du Ranquet à sa famille.*

**Talei, février 1840.**

MON CHER PÈRE ET MES BIEN-AIMÉS FRÈRES,

J'attendais pour vous écrire l'arrivée des nouveaux missionnaires qu'on nous avait annoncés, persuadé que j'aurais à vous accuser réception de nombreuses dépêches et de détails intéressants. Les chers Pères sont débarqués, et j'ai à vous accuser... une grosse déception... pas une seule lettre ! Qu'est-il arrivé ? quel naufrage m'a privé de cette consolation ? Je l'ignore ; il me suffit de savoir que vous n'avez pu m'oublier ; au reste, quand même vous m'oublieriez tous, je ne pourrais cesser de penser toujours à vous. Si je ne vous écris pas aussi souvent, songez aux embarras de ma vie errante, et rappelez-vous que j'ai besoin d'être stimulé. Pour cette fois, n'ayant pas à répondre, je vais de suite vous parler de mes moutons.

Il ne s'agit pas des Paravers, qui depuis quelque temps ne sont rien moins que des moutons, ou sont des moutons enragés ; je les ai quittés pour quelques mois et j'ai porté

mes soins aux nombreuses populations de Sanars que renferme mon district. C'est de cette caste que je veux vous entretenir.

Commençons par définir notre sujet. Voici le croquis du Sanar : taille moyenne, visage rond, air de simplicité et de bonhomie qui n'est pas un mensonge, couleur basanée tirant fort sur le noir; cheveux de même couleur, lisses, liés par derrière en chignon, barbe tardive et rare, dents d'ivoire, oreilles pendantes jusqu'aux épaules, ainsi allongées artificiellement dès l'enfance, et portant des boucles d'or d'un pouce et demi de diamètre. Cette caste a quelque chose des mœurs et de la simplicité des patriarches. Le bonheur y serait parfait, s'il n'y avait dans chaque village un ou plusieurs chefs qui, sachant lire un peu, dédaignent le travail pénible et trouvent plus commode de se poser en savants, de se faire les despotes des autres et de troubler les familles par leurs rivalités.

Les Sanars sont essentiellement les cultivateurs des palmiers. Ils ne connaissent guère de ce monde que leurs arbres : Ils naissent, ils grandissent, ils vivent, sous leurs palmiers, à peu près comme le berger auprès de son troupeau. Ils y trouvent leur occupation, leur nourriture, leur logement et leurs richesses. Je ne puis donc vous faire connaître complétement mes Sanars qu'en vous parlant des palmiers ; c'est du reste un sujet par lui-même fort intéressant.

Si j'avais à vous débiter une leçon de botanique sur le palmier, *ce prince, ce roi du règne végétal*, comme l'a nommé Linnée, et après lui les autres auteurs, il faudrait dépasser les bornes d'une lettre, car la matière est très-étendue. Mais nos Sanars n'en savent pas si long en fait

de classifications et de terminologie, et de plus, ils ne s'occupent que de quelques variétés de cette espèce ; je ferai comme eux.

Ainsi je ne vous dirai pas que les palmiers forment une grande et noble famille de *monocotylédons ;* que leur bois est composé de fibres longitudinales très-dures... que leur tronc ou *stipe* grossit d'année en année, non pas par superposition de couches concentriques, de manière à indiquer l'âge de l'arbre par le nombre des cernes, comme le sapin et vos autres arbres, mais par expansion ou évolutions intérieures, de manière à marquer le nombre des années par le nombre des nœuds, provenant des cicatrices que laissent à la surface les feuilles tombées. D'où il résulte que dans le palmier la partie ligneuse, le bois dur qu'on appelle le *cœur* de l'arbre, ne se trouve pas au centre, mais à la circonférence sous l'écorce... Mais je m'arrête, car je vous en ai dit déjà plus que n'en savent mes Sanars.

Pour la même raison je me contenterai de vous indiquer en passant : 1° Le *palmier dattier* dont le fruit délicieux réjouit vos desserts. 2° Le *palmier arec,* qui produit une noix ou amande dont la substance est très-dure ; les Indiens la cassent en morceaux avec un marteau, ou la coupent en petites pastilles, qu'ils mâchent avec leur bétel. C'est peut-être pour cette raison que les botanistes l'ont appelée la *noix de bétel* ; car je ne vois aucun rapport naturel entre l'arec et la plante de bétel, qui grimpe sur les arbres ou les tuteurs qu'elle rencontre et ne donne pas de noix. Le bétel est la feuille de cette plante ; les Indiens la mâchent avec passion, en l'enduisant d'une légère couche de chaux vive et y joignant un morceau

d'arec. Le bétel et l'arec sont la pièce obligée de toutes les fêtes, de toutes les réjouissances et de tous les actes tant soit peu solennels ; ils doivent ce privilège à leurs propriétés *narcotiques* et *exhilarantes* (c'est en petit comme l'opium). L'Inde possède encore quelques autres plantes douées de cette étonnante propriété de produire dans l'imagination plutôt que dans les sens, une joyeuse ivresse, et comme un délire de plaisir.

3° Le *palmier rotang*, qui n'est pas un arbre, mais une espèce de liane. Il s'élance sur les arbres ou rampe sur la terre, et parvient à une longueur de cent et même deux cents mètres, présentant entre ses nœuds une distance de un et deux mètres. De là viennent ces beaux joncs flexibles qui forment vos cannes, et ce *rotin* qui sert à tant d'usages : à *rotiner* vos chaises, et quelquefois à *rotiner* les gens. Ceci n'est guère français ; j'en demande pardon à l'Académie et aux mœurs de la métropole, mais les colons ont consacré le mot et la chose.

Comme je vous en ai prévenu, je ne m'arrête pas à ces diverses variétés, dont nos Sanars ne s'inquiètent nullement, et j'arrive aux deux principales qui sont l'objet exclusif de leurs travaux : le palmier *du Malabare,* que j'appellerai ici simplement le *palmier*, et le palmier *cocotier*, que j'appellerai le *cocotier*.

Le palmier et le cocotier ont entre eux peu de différence. Tous les deux présentent un tronc ou stipe nu de soixante et quatre-vingts pieds de hauteur, couronné par un magnifique bouquet ou panache, de dix à quinze mètres de diamètre. Ce panache est composé des feuilles sans aucune branche ou ramification, et par conséquent une feuille avec son pétiole peut avoir cinq et sept mètres de

long, et abriter contre la pluie quinze et vingt personnes !

La différence la plus sensible est celle des feuilles, qui sont *pennées* dans le cocotier et *palmées* dans le palmier; c'est-à-dire, que le limbe de la feuille se partage dans le cocotier en lobes ou lanières, régulièrement attachés le long du pétiole comme les barbes d'une plume ; et dans le palmier le limbe se partage, moins régulièrement, en forme d'éventail, comme les doigts de la main. Mais cette différence est plus apparente et accidentelle que réelle et radicale.

Une autre différence se trouve dans le fruit. Celui du palmier est à trois loges et par conséquent à trois graines ; celui du cocotier est à une seule loge, par suite d'un avortement qui porte également sur les graines, d'où il résulte que la graine ou la noix du cocotier est beaucoup plus grosse que celles du palmier. Cette noix est enveloppée d'un brou (ou péricarpe) composé d'une substance filandreuse, comme une espèce de bourre. Les fruits sont attachés, au nombre de quarante et soixante, à une grappe qu'on appelle communément *régime* (c'est le *spadice* en terme de botanique). Ce régime, qui atteint une longueur de quatre et six mètres, s'échappe d'une enveloppe que la science nomme la *spathe*, mais que j'aime mieux nommer quoiqu'improprement, le bourgeon, celui-ci est gros comme le bras, et s'élance ordinairement avec son régime du milieu des feuilles qui forment le panache, et le même arbre en porte un nombre plus ou moins grand, quatre, six, dix. — Passons à la culture des palmiers et aux produits par lesquels il paie le travail du Sanar.

1° Quand le palmier ou le cocotier a donné son bourgeon, puis poussé la grappe ou le régime, chargé de qua-

rante, cinquante fruits et parvenu à son plein développement, le Sanar, sans attendre la parfaite maturité, monte sur l'arbre et détache une partie de ces fruits, qui sont au régime ce que le grain est à la grappe du raisin, mais dont chacun est plus gros que les deux poings, ou même plus gros que la tête. Vous figurez-vous cette grappe? C'est bien autre chose que les grappes de raisin portées de la Palestine par les envoyés de Josué! et puis imaginez l'effet que produisent ces grappes gigantesques gracieusement suspendues au panache du palmier à la hauteur de cinquante et soixante pieds, et vous comprendrez qu'on l'ait nommé le *roi des arbres*, — mais continuons.

Ces fruits détachés du régime avant leur maturité sont encore tendres (comme les cerneaux de noix); le Sanar les coupe par le haut et trouve dans le fruit du cocotier un seul noyau ou *coco*, rempli d'une liqueur très-agréable et rafraîchissante, qu'on appelle *lait de coco*, quoiqu'elle soit limpide comme l'eau. Dans le fruit du palmier il trouve trois noyaux remplis d'une pulpe ou substance gélatineuse dont il est très-friand.

2° Les fruits laissés à la grappe ou au régime parviennent à leur maturité, et dans ce passage la coque des noyaux et du coco est devenue très-dure, et en même temps la pulpe des noyaux et le lait du coco se sont solidifiés; la pulpe forme une amande grosse comme un œuf, le lait passe à l'état solide successivement, par couches adhérentes à la coque (à peu près comme l'eau d'un vase se congèle par couches de glace adhérentes à la surface), et le centre du coco reste vide. Cette substance du coco a le goût et les propriétés de la noisette; on la mange avec plaisir, ou bien on en extrait une huile excellente pour la

salade, et qui brûle en donnant une très-belle lumière. L'amande du palmier est pareillement une nourriture saine et agréable au goût.

3° Mais le Sanar se garde bien de manger toutes ses amandes; il en tire un parti beaucoup plus avantageux. Il sème les noyaux, et après quelques mois il voit sortir de terre une palme magnifique, longue de quatre à cinq pieds, dont le limbe est entier, mais plissé sur ses nervures, absolument comme un éventail fermé. C'est surtout cette feuille qui sert de papier aux Indiens; ils en séparent les lobes, et écrivent en y gravant leurs lettres avec un style. Au-dessous de cette feuille se trouve le *bourgeon terminal*, comme le germe de l'arbre, qui est un légume très-délicat, meilleur que vos choux-fleurs, et qu'on nomme *chou du palmier*. Si le Sanar ne veut pas sacrifier le futur palmier, il se contente de la première palme et laisse le bourgeon se développer, et pousser d'année en année, non plus une palme unique, entière et plissée, mais deux palmes latérales développées et divisées comme il est dit plus haut. Ces feuilles restent attachées extérieurement au stipe pour protéger le bourgeon terminal, et quand elles ne sont plus nécessaires, elles sèchent et tombent en laissant à l'écorce du tronc une cicatrice qui forme une espèce de nœud ; et ainsi le palmier comme le cocotier ne garde de ses feuilles que les plus récentes qui composent son panache. La croissance de l'arbre dépend beaucoup du climat et du sol ; généralement il n'arrive à porter des fruits qu'après douze, quinze et vingt ans ; mais c'est pour durer ensuite des siècles.

Dans ce travail mystérieux de la germination, le germe n'a pas brisé la coque de son noyau, mais il en est sorti

par le trou, ou la *fossette* demeurée presque libre à la partie supérieure du noyau. C'est là que se trouve l'*embryon*, dont l'extrémité *radiculaire* est dirigée en dehors et entraîne à l'extérieur le germe ou la gaîne du cotylédon. Par conséquent le Sanar en retirant de terre le chou du palmier retrouve le noyau tout entier, renfermant non plus une amande solide et dure, mais une substance blanche, spongieuse, tendre et sucrée, fort recherchée pour sa saveur.

Dans une forêt de palmiers ou de cocotiers, tous ne portent pas des fruits, il en est qui paraissent stériles, et ce sont précisément ceux qui fécondent les autres; il n'en faut pas beaucoup, mais si on les enlevait tous, la forêt tout entière serait frappée de stérilité. Comme les autres, ils poussent leurs bourgeons et ont leurs fleurs, qui donnent la poussière fécondante.

4° Tout ce que nous avons dit n'annonce pas un grand travail pour le Sanar; mais voici à proprement parler la culture du palmier. Outre les produits indiqués jusqu'à présent, il se développe dans le palmier et le cocotier une séve sucrée et très-abondante, à l'époque qui précède la floraison ; c'est la récolte de cette séve ou de ce suc qui fait l'objet principal des travaux du Sanar. Comme cette séve est destinée au développement de la fleur et à la formation du fruit, elle se dirige tout naturellement vers le bourgeon qui doit produire l'une et l'autre. C'est là que le Sanar ira recueillir son suc.

Il grimpe donc jusqu'au sommet du palmier ou du cocotier, qui se dresse devant lui comme un mât de cocagne, avec la différence que sa tige n'est pas lisse mais rugueuse. Rien de plus curieux que cette ascension

aérienne. Le Sanar n'applique au tronc ni ses bras ni ses jambes ; il ne le touche que des mains et de la plante des pieds, tout le corps restant dégagé dans l'espace. Pour serrer ainsi le tronc avec ses pieds comme avec des tenailles il lui faudrait une force prodigieuse, vu que ses jambes sont comme des tenailles renversées dont les longues branches s'appliquent à l'objet qu'il faut serrer. Pour remédier à cet inconvénient capital, il fallait rapprocher le point d'appui du levier. Le Sanar l'a compris, sans avoir étudié vos théories de mécanique ; et même il en a inventé le moyen ; le voici : Il prend un bout du pétiole, ou côte-médiane d'une feuille, long de deux à trois pieds, le laisse macérer dans l'eau, puis le bat fortement et le réduit à un faisceau de fibres longitudinales très-fortes ; il noue les deux extrémités de cette corde de manière à former un anneau, dans lequel il insère ses deux pieds jusqu'à la cheville. Ensuite il applique contre le tronc les plantes des deux pieds ainsi joints ensemble ; l'anneau devient le point d'appui de son levier, et lui permet d'exercer contre l'arbre une très-forte pression sans beaucoup d'efforts ; et il escalade son palmier à la mode des singes.

Arrivé à la touffe supérieure, il se met à cheval sur le pétiole d'une feuille, lequel n'a guère qu'un pouce et demi de diamètre, et commence son travail. Il pratique avec le couteau une légère incision à l'extrémité du bourgeon pour en faire distiller le suc, et il attache au-dessous de l'incision un vase de terre à goulot pour le recueillir. Il répète la même opération à chacun des bourgeons qu'il rencontre sur le même arbre et il descend comme il est monté. Mais il sera obligé de renouveler son ascension

sur le même arbre trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, non-seulement pour recueillir dans un grand vase, qu'il porte attaché à son cou, le suc qui a rempli tous les petits pots, mais encore pour rafraîchir l'incision faite au bourgeon, afin que le suc continue à couler. Le même homme ne peut cultiver que vingt à vingt-cinq arbres ; les plus robustes vont jusqu'à trente ; et vous comprenez qu'il faut de la vigueur et de la bonne volonté pour exécuter chaque jour quatre-vingt-dix ascensions à cette hauteur de quarante et soixante pieds, sans compter le danger qui les accompagne. En descendant de chaque arbre, le Sanar vide tout le suc qu'il a recueilli, dans des vases plus grands confiés à sa femme. C'est elle qui est chargée des opérations ultérieures et des transformations qu'il doit subir.

On aurait de la peine à croire, si on ne le voyait, tous les usages auxquels ce suc peut servir. Recueilli dans des vases neufs sans aucune préparation, le suc fermente immédiatement et devient une liqueur enivrante, dont un verre suffit pour faire tourner la tête; les Indiens l'appellent *peitannir*, c'est-à-dire, *eau du diable*, et tous ceux qui se respectent l'ont en horreur. Reçu dans un vase où l'on a mis un peu de chaux, il reste doux, agréable au goût et nourrissant; les Sanars et même tous les Indiens en font leurs délices. Exposé sur un feu très-modéré pendant plusieurs jours; il se transforme en cristaux de sucre fort limpides, sous la forme de prismes à six faces latérales. Pour l'ordinaire on le fait évaporer à grand feu, et c'est l'occupation la plus pénible des femmes, obligées d'entretenir ce feu et de remuer et agiter continuellement le suc pour l'aider à se coaguler. Quand il est parvenu au

degré de cuisson nécessaire, elles le versent dans des moules de terre où il se solidifie en pains de sucre noirs et durs, qu'on livre au commerce ou qu'on garde pour sa propre consommation.

Ce sucre a trois usages principaux. D'abord il sert de nourriture : avec un morceau de ce sucre gros comme les deux poings, un Sanar entreprendra un voyage de deux ou trois jours ; la plupart des gens de travail ne mangent du riz ou du millet que le soir ; à midi ils rongent un petit morceau de sucre et boivent un peu d'eau. On fait aussi une grande consommation de ce sucre pour le mêler à la chaux et composer un ciment très-fort. Enfin c'est de ce sucre qu'on tire le *vin de palmier*, par le procédé suivant : On dissout dans l'eau une certaine quantité de sucre ; on y établit la fermentation en y jettant une écorce qui a cette propriété, et on le laisse travailler pendant huit jours, en se contentant de le remuer de temps en temps. Après cela, on le soumet à l'alambic, et on obtient une eau-de-vie qui brûle au contact du feu. Pour deux sols on peut s'enivrer.

Je n'ai pas fini d'énumérer les avantages qu'on tire du palmier ou du cocotier. Son tronc offre un bois très-dur et très-fort, excellent pour la construction. Pourvu qu'on le préserve de l'eau (qui dissout la substance où se trouvent agglutinées entre elles ses fibres longitudinales), ce bois est incorruptible, inaccessible aux vers et aux carias, qui détruisent tout. Mais on ne peut en tirer que des pièces de trois à quatre pouces d'épaisseur, parce que l'intérieur du tronc est un bois blanc et une espèce de moelle, comme je l'ai dit plus haut. Il suit encore des explications que j'ai données que les parties supérieures de l'arbre ont

un bois moins dur et fournissent des pièces moins épaisses. Les pétioles ou côtes principales des feuilles servent aussi aux constructions, comme lattes et même quelquefois comme chevrons de la toiture.

Enfin le péricarpe ou le brou du coco fournit des filasses et une bourre dont on fait des cordes très-solides et durables, on préfère même cette bourre au chanvre pour calfater les vaisseaux; de plus, comme je l'ai déjà indiqué, les nervures et les côtes des feuilles donnent des faisceaux de fibres dont on fait des cordes extrêmement fortes et presque incorruptibles; pendant que les lobes des mêmes feuilles donnent le papier à écrire, et servent à tisser des nattes, à tresser des paniers, etc. On peut encore partager ces feuilles par quartiers, en leur laissant leurs nervures, et en couvrir les toits, c'est leur usage le plus général. Voyez à combien de besoins la Providence a pourvu par la production d'un seul arbre! Outre ces avantages particuliers, le palmier et le cocotier rendent à des provinces entières un service de la plus haute importance. Ces arbres, ayant l'étonnante facilité de croître et de prospérer au milieu des sables, procurent le moyen de couvrir d'une vaste forêt, riche de fraîche verdure et de fruits précieux, des plaines qui sans eux resteraient stériles et embrasées par les rayons du soleil. Ils sont en même temps le rempart le plus efficace qu'on puisse opposer à ce terrible envahissement des sables qui porte la désolation et la ruine dans d'immenses contrées. C'est pour cette raison qu'ils sont plus spécialement cultivés sur les côtes des mers.

En voilà assez pour le palmier; et même pour le Sanar, car ce que je vous en ai dit résume toute sa vie. Il s'iden-

tifie avec ses arbres, ne connaît qu'eux, presque étranger aux choses de ce monde, à ses jouissances comme à ses peines, à ses besoins comme à ses vices. Il vit au pied de ses palmiers avec sa nombreuse famille, qui partage ses fatigues et ses joies dans la paix et l'innocence. S'il abandonne sa forêt, c'est pour aller chercher d'autres palmiers sur le versant opposé des Gattes dans le Malléalam, où la saison de la culture des palmiers commence précisément à l'époque qui termine celle de notre contrée. Ceci vous fait comprendre que les Sanars sont généralement les cultivateurs et non les propriétaires de leurs arbres. Ils en recueillent tous les produits à la condition d'une redevance annuelle payée au propriétaire.

Ajoutons, pour terminer l'article de mes ch[illegible] Sanars, que c'est dans cette caste que les protestants ont réussi à faire le plus de prosélytes. Ils ont même des populations entières qui se sont laissé inscrire sur leurs registres et fréquentent leurs écoles ou leurs temples. Je n'ai pas le temps de vous expliquer ces conquêtes très-équivoques; je veux seulement dire ici que cette espèce de succès est due en partie à l'extrême simplicité des Sanars, et surtout à la cupidité de leurs chefs intrigants qui, gagnés par l'argent des protestants, entraînent les autres comme des moutons sans cesser d'être païens.

Les Sanars n'ont pas été le seul but de mes courses, ni leurs palmiers l'unique objet de mes observations. J'ai visité des chrétiens appartenant à beaucoup d'autres castes et occupés à d'autres cultures. Celle du coton est une des plus étendues dans le pays que j'ai parcouru, et presque la seule possible dans les terres trop élevées pour jouir du bénéfice de l'irrigation. Je ne vous en dira

qu'un mot. Le coton se récolte sur diverses plantes. Il y a une espèce de coton produit par un arbre grand comme le cerisier; il est renfermé dans un fruit ou une enveloppe grosse comme un œuf de poule; à l'époque de la maturité la capsule s'ouvre et le coton se déploie; il est long, soyeux, et d'une blancheur éclatante. L'espèce que l'on cultive généralement vient sur un petit arbrisseau de trois à quatre pieds de haut; de la souche même de la plante sortent plusieurs tiges avec de petites branches. La graine, grosse comme un petit pois, est enveloppée du coton, et le tout est renfermé dans une capsule grosse comme une forte noisette. Quand le fruit est mûr, la capsule s'épanouit et le coton se boursouffle en forme de gros flocon, que le vent emporterait s'il n'était recueilli de suite. Comme les capsules ne s'ouvrent pas en même temps, la récolte exige beaucoup de peines. Les femmes et les enfants doivent circuler au milieu de ces plantes matin et soir pour ramasser tous ces flocons, et ce travail dure des semaines et des mois. On soumet ensuite ces flocons à l'action d'un petit rouet, pour le dégager des graines qu'ils renferment.

J'ai aussi rencontré une principauté qui mérite ici une mention honorable. Un paria ayant rendu un service éminent au rajah de Travancore fut invité par celui-ci à choisir la récompense qui serait le plus à son gré. Il demanda une étendue assez considérable de terre, ce qui dans ce pays n'était pas chose exagérée, vu le peu de valeur des terrains. Sur ce domaine, il bâtit un gros bourg où il n'admit que des gens de sa caste, et qui fut bientôt peuplé. Là ce prince de fraîche date vit indépendant, et règne en seigneur et en roi sur tous ses parias, devenus

princes du sang royal. Ils forment une chrétienté nombreuse, et j'ai été si content de leur conduite et de leurs sentiments, que je n'ai pu refuser d'assister à une fête à laquelle ils m'ont invité. Il s'agissait d'une chasse commune. La population s'est donc réunie au lieu indiqué, et je m'y suis rendu à cheval. Le mot d'ordre a été donné aux chasseurs très-nombreux, armés seulement de bâtons, et ils se sont dirigés de manière à former un cercle qui enfermait un vaste pays de bois ; puis ils se sont mis à pousser de grands cris et à battre les champs, les buissons, les bois, afin de ramener tout le gibier de la circonférence vers le centre. Dans cette chasse à la battue tout le monde est chasseur : hommes, femmes et enfants. Le cercle se rétrécissant de plus en plus, comme les filets du pêcheur, le gibier s'est vu à la fin ramassé dans un très-petit espace; et nos chasseurs, robustes et très-habiles à manier le bâton, ont pris une grande quantité de lièvres, de cerfs, d'antilopes, etc., la plupart tout vivants. Le plaisir de prendre ces pauvres bêtes a été couronné par celui de les manger, et voilà la fête complète. Malgré l'intérêt de cette chasse si singulière, j'avoue que je n'ai pu y goûter une vraie jouissance. J'en ai une bien plus douce à voir ce gibier courir paisiblement dans la plaine, et à passer avec mon cheval auprès de ces troupeaux d'antilopes qui me regardent avec une curiosité mêlée de crainte et bondissent pour aller se placer à quelques centaines de pas plus loin. Je suis sûr que vous-même, mon cher Père, et surtout mon bon Victor, vous seriez de mon avis : vous auriez plus de plaisir à voir folâtrer, cabrioler ces jolis animaux, qu'à les chasser pour les manger.

Mais il y a une chasse qui est bien autrement de mon goût, et dans laquelle je ne sais qui est plus heureux, celui qui prend ou ceux qui sont pris, c'est la chasse des âmes. J'aime à me rappeler mon titre de chasseur, que Dieu nous a conféré par la bouche de Jérémie : *mittam eis multos venatores*, texte charmant, que notre vénérée mère (lorsqu'elle nous donnait des leçons de latin) aurait traduit par ces paroles : je leur enverrai beaucoup de chasseurs. O bonne mère, qui nous aimait si tendrement et si saintement! je la prie de nous obtenir le complet accomplissement de cette promesse du Père céleste : *multos venatores*, beaucoup de chasseurs! Elle n'a pas si mal réussi, puisque deux de ses fils sont déjà missionnaires au Canada et moi au Maduré; il en reste encore deux; eh bien! j'ai confiance qu'ils suivront leurs aînés [1]. Beaucoup de chasseurs! c'est alors que nous ferons de belles et fructueuses battues dans les horribles forêts du démon, pour lui arracher ses victimes, à son grand désespoir et à la joie de tout le ciel : *erit gaudium magnum in cœlo.*

En attendant ce plaisir je chasse à l'affut et comme je peux; et sans obtenir encore tous les succès que j'ambitionne, je recueille des consolations capables de récom-

1. Le fervent missionnaire n'a pas vu sur la terre la réalisation de son vœu; mais il l'a obtenue dans le ciel. A la nouvelle de sa mort, le quatrième frère Charles, jésuite comme les trois précédents, se présenta au R. P. Provincial pour faire valoir ses droits à ce glorieux héritage; il obtint la faveur et partit pour le Maduré. Bientôt après, le P. B., missionnaire recruteur du Maduré, faisant sa visite à Vals, le cinquième frère, Victor, aussi jésuite, fut le premier à se mettre sur les rangs. J'en serais bienheureux, lui répondit le père recruteur, mais la chose est impossible! les supérieurs ne pourront y consentir. Vos quatre frères se sont déjà dévoués aux missions; vous êtes le cinquième, le Benjamin du papa qui a fait un sacrifice héroïque en vous donnant à la Compagnie;

penser au centuple toutes mes peines et mes petits sacrifices. Ainsi, dans une de mes excursions, je passai par un village jadis païen, où l'année précédente M. Mousset avait fait, à lui seul, une véritable battue et converti une centaine de gentils. Il en restait encore quelques-uns qui avaient résisté à la première grâce ; je les ai entrepris, et avec le secours de Dieu j'ai eu la consolation d'en baptiser quinze. Ils m'ont réjoui et presque diverti par la franchise et la fermeté de leur volonté. Je leur demandai, selon l'usage, s'ils renonçaient au démon, à ses pompes et à ses œuvres, et ils répondirent avec un ton décidé qui ne laissait pas de doute. Je dus néanmoins réitérer encore deux fois cette question pour obéir aux prescriptions du rituel, et voilà mes gens qui se fâchent presque en voyant que je parais douter de leur sincérité et de leur détermination, et me répondent avec une vivacité et par des protestations qui, j'en suis sûr, vous auraient fort amusés et surtout édifiés.

L'administration de nos chrétiens, qui absorbe tous nos instants, ne nous laisse guère le temps de faire la chasse aux païens ; Dieu y supplée souvent par sa provi-

comment voulez-vous que les supérieurs lui enlèvent la consolation de vous voir et de vous savoir près de lui ? — Je comprends la délicatesse de la Compagnie, répliqua Victor, mais je connais mon père et je m'en charge : j'irai passer quelques jours auprès de lui, et je garantis que c'est lui qui suppliera les supérieurs de vouloir bien m'envoyer au Maduré ; — et c'est ce qui arriva. Admirable famille ! Madame du Ranquet était véritablement la femme forte de la sainte Écriture : aussi distinguée par ses connaissances et ses éminentes qualités que par sa foi et sa piété, elle craignit pour ses enfants la corruption du lycée ; et afin de les préserver du danger, elle se fit leur professeur, leur enseigna le latin et le grec, et les conduisit jusqu'en rhétorique. Dieu a récompensé son dévouement : déjà plusieurs de ses fils missionnaires l'ont rejoint avec leur père dans la vraie patrie, où ils attendent les autres pour compléter la famille.

dence en nous amenant le gibier entre les mains. Si bien que nous n'avons que la peine, ou pour mieux dire la joie de le prendre. Ainsi dernièrement je vis venir à moi un enfant d'une quinzaine d'années, me conjurant de lui accorder la grâce du baptême. Né de parents païens, il était depuis quelque temps domestique dans une famille chrétienne, où il avait conçu le désir d'embrasser le christianisme, et appris toutes ses prières. Je l'interrogeai, et le trouvant parfaitement instruit et bien préparé, je lui conférai le sacrement de la régénération. Puis en le congédiant je lui dis : Ce n'est pas assez de vous sauver seul ; Dieu veut que vous travailliez à convertir vos parents et à leur faire partager votre bonheur. Il suivit si bien cette recommandation, qu'au bout de trois jours il m'amena son père, sa mère, deux sœurs et un petit frère, tous disposés à recevoir le baptême. Mon jeune apôtre les exhortait lui-même et les encourageait par ses avis. Je commençai par leur enseigner les choses principales, et comme j'étais obligé de partir le jour même, je les confiai à un catéchiste que je chargeai de les instruire en attendant mon retour. Ces sortes d'occasions ne manquent pas ; ce qui manque, ce sont les missionnaires.

Vous savez qu'à l'égard de nos chrétiens nous sommes des juges de paix. Il faut bien les réconcilier entre eux, pour les réconcilier avec le bon Dieu. C'est un ministère toujours utile, ordinairement ennuyeux, et quelquefois amusant. Souvent il s'agit de rétablir la paix dans les jeunes ménages. Ce n'est pas étonnant, vu que ces nouveaux mariés sont enfants d'âge et de caractère, et unis entre eux par la volonté des parents, presque sans se connaître et sans avoir été consultés. Le mari s'avise-t-il

de donner une chiquenaude à sa nouvelle épouse, aussitôt elle court se plaindre à sa mère. On s'accuse, on s'excuse, on boude, on va, on vient, comme si l'on jouait aux quatre coins. Enfin on se raccommode pour recommencer deux jours après. Quelquefois c'est plus sérieux, la rancune prend le dessus, on refuse de se voir, on se sépare, on fuit, et alors le missionnaire est appelé; il inflige une pénitence à tous les deux pour ne pas faire de jaloux, et la concorde est rétablie.

Adieu, mon bien cher père, et vous tous mes bons frères. Puisse Notre-Seigneur faire votre bonheur en ce monde, et nous réunir tous un jour dans le ciel autour de notre bonne mère qui nous a tant aimés, qui nous aime encore et prie pour nous. C'est le vœu que je forme chaque jour pour vous tous et pour moi.

LOUIS DU RANQUET. S. J. M.

## NEUVIÈME LETTRE

*Le P. Alex. Martin, à un Père de la Compagnie.*

Callidítidel, février 1840.

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Le R. P. supérieur ayant dû quitter ce district pour accompagner Mgr de Drusipare qui venait faire la visite de notre mission, m'a chargé de le remplacer dans ce poste si important et si violemment attaqué par les schismatiques. Je ne vous parlerai pas de la position, persuadé qu'il vous a tenu au courant de ses luttes, de ses peines et de ses consolations. Je n'aurai donc qu'à vous raconter ma nouvelle vie, c'est-à-dire plus que jamais une vie errante. La nécessité de soutenir nos chrétiens, continuellement en butte aux vexations des schismatiques, d'empêcher des défections, d'administrer les mourants, de donner signe de vie, nous tient perpétuellement en courses. Je tâche au moins de profiter de ces excursions et de ces visites forcées pour faire connaissance de mes chrétiens, ranimer leur foi et leur piété et les amener à la réception des sacrements.

On profite aussi de mon passage pour rétablir la paix et réconcilier les ennemis, ou plutôt les amis ou les parents qui se sont brouillés. J'aurais à ce sujet des faits assez édifiants et très-intéressants; mais je crains de vous ennuyer par des redites; car ce ministère de paix, qui nous donne un trait de ressemblance avec le divin Maître, étant une de nos occupations ordinaires, nos Pères n'ont pu manquer de vous en parler dans leurs lettres.

D'autres fois on nous arrête pour nous adresser des requêtes et des réclamations auxquelles nous faisons droit du mieux que nous pouvons; quand la chose est impossible, nous donnons des paroles d'amitié, des médailles, un chapelet, et l'on se retire content. Dernièrement une petite Indienne de quatorze ans, mariée deux mois auparavant par le R. P. supérieur, me redemandait ses bijoux; et comme je n'en avais aucune connaissance, elle m'expliquait ainsi son affaire. « Le grand souami, en me mariant, me prit mes pendants d'oreille, parce que je ne savais pas assez bien mes prières, et il me promit de me les rendre dès que je les aurais parfaitement apprises. » Je l'interrogeai publiquement, c'était plaisir de l'entendre; toutes les prières, les commandements, les actes, etc., tout fut récité sans faute. Très-bien, lui dis-je, quand le grand souami sera de retour il vous rendra vos bijoux; en attendant, prenez cette jolie médaille. Bien volontiers, reprit-elle; après tout, j'aime autant cette médaille que mes bijoux. Voilà, me dis-je en moi-même, un excellent moyen de faire apprendre vite les prières.

Ce qui m'édifie le plus dans cette mission du centre,

c'est l'assiduité des chrétiens aux prières du matin et du soir, qui se font en commun dans chaque église. Ces prières sont longues et très-bien choisies. Outre nos prières accoutumées, ils récitent, le matin, les litanies des saints, puis trente-trois *pater* en l'honneur des trente-trois années que Notre-Seigneur a passées sur la terre, puis quinze *ave* en l'honneur des quinze mystères, puis des *pater* et des *ave* en l'honneur des chœurs des anges ; puis pour l'exaltation de l'Église, la paix des princes et la conversion des pécheurs et des infidèles, et surtout pour les âmes du purgatoire, objet de leur dévotion favorite. Le soir, aux prières ordinaires, ils ajoutent le chapelet, qu'ils récitent avec une touchante piété. Avant chaque dizaine le catéchiste expose brièvement le mystère et ajoute : « Pour honorer ce mystère, nous allons réciter dix *ave.* » Cette pause est très-utile pour réveiller l'attention et ranimer la foi. C'est dans le même but que les autres prières sont fréquemment entrecoupées, alternées, et pour ainsi dire dialoguées ; je veux vous en citer un exemple. Voici la prière qu'ils récitent tous les soirs avant l'examen de conscience.

*Le catéchiste.* — Seigneur, mon Dieu, vous m'avez tiré du néant....., etc.

*Les fidèles.* — A vous, Seigneur, gloire, louanges !

*Le catéchiste.* — A cause du péché j'étais digne de l'enfer....; je ne pouvais satisfaire par moi-même, vous vous êtes fait homme, avez souffert....., etc.

*Les fidèles.* — A vous, Seigneur, gloire, louanges !

*Le catéchiste.* — Par le baptême, vous..... etc.

*Les fidèles.* — A vous Seigneur..... etc.

*Le catéchiste.* — Après le baptême j'ai péché.....; par le

moyen du sacrement de pénitence, vous m'avez pardonné ; au lieu de me précipiter en enfer, vous m'avez remis sur le chemin du ciel...

*Les fidèles.* — A vous, Seigneur...., etc.

*Le catéchiste.* — Aujourd'hui vous m'avez comblé de bienfaits, vous...., etc.

*Les fidèles.* — A vous, Seigneur..... etc.

*Le catéchiste.* — Accordez-moi les grâces nécessaires pour me rappeler mes péchés, détester...., etc.

*Les fidèles.* — Accordez-nous, Seigneur...., etc.

Cette manière de réciter les prières, qui du reste est celle que l'Église nous enseigne, dans les litanies des saints, du saint Nom de Jésus et de la sainte Vierge, est tout à fait du goût de nos Indiens.

Je vous ai parlé de la tendre dévotion que nos chrétiens ont pour les âmes du purgatoire. Cette dévotion éclate à toute occasion, mais surtout au jour des Morts, qu'ils célèbrent avec plus d'empressement et de solennité même que la fête de la Toussaint. Il n'est pas un chrétien qui n'apporte son offrande pour avoir le droit de faire proclamer à la messe les noms de ses parents défunts. Ce sont les catéchistes, qui quinze jours d'avance sont chargés de recueillir ces offrandes et d'inscrire les noms. On proclame d'abord les noms de tous les missionnaires morts dans la mission depuis sa fondation ; puis la liste de tous les catéchistes, ensuite celle des fidèles ; et l'on interrompt par intervalles cette proclamation pour réciter des prières en faveur des âmes de ceux qui viennent d'être proclamés. C'est une cérémonie de deux heures. Jugez de la fatigue du Père, vu surtout qu'il ne commence la sainte messe qu'à midi. Après la messe, toutes les offrandes des

fidèles sont distribuées aux pauvres dans un festin qui leur est servi par les principaux chrétiens.

C'est un spectacle vraiment curieux et édifiant. Figurez-vous deux ou trois cents pauvres assis par terre sur quatre ou six rangs. Le riz cuit est amené dans un ou deux tombereaux tapissés de toiles blanches et traînés par des bœufs; divers genres d'assaisonnements sont apportés dans de grandes cruches de terre sous la direction des femmes. Les hommes servent d'abord aux pauvres les plats et les assiettes, c'est-à-dire des feuilles de bananier et de palmier, puis le tombereau circule entre les files des convives, et les *gentilshommes-servants* distribuent en passant à chacun sa portion, ensuite les femmes arrivent avec leurs cruches et versent sur chaque portion le *cari*, le *moulagounier*, la sauce piquante, en un mot, les assaisonnements plus ou moins variés. Tout étant servi, on donne le signal, on entonne le *benedicite* (et si le missionnaire est présent il donne la bénédiction), et alors seulement on commence à manger. Ce sont de véritables agapes où règne une joie vive et modeste sous les auspices de la charité. Le repas se termine par des actions de grâces prolongées et accompagnées de prières ferventes pour les bienfaiteurs ; et enfin on distribue aux pauvres rassasiés et joyeux ce qui reste des offrandes des fidèles, faites le plus souvent en nature, en riz, en millet, etc.

Cette charité fraternelle, qui fait de tous les chrétiens, riches et pauvres, une seule famille, s'étend également au missionnaire, naturellement considéré comme le père de cette famille. Ainsi quand il s'arrête un ou deux jours dans une chrétienté, les habitants le regardent comme leur appartenant, et se font un devoir et un honneur de lui

apporter chaque jour son *padi*, c'est-à-dire sa mesure de riz, avec les assaisonnements : du sel, du poivre, du lait, du beurre, quelquefois un poulet. Pendant le séjour du Père, ou à son passage, les particuliers viennent souvent le prier d'offrir la sainte messe pour eux, et ce jour là, non-seulement ils assistent au saint sacrifice avec un redoublement de dévotion et font assez ordinairement la communion ; mais ils veulent fêter le Père, qui est dans cette circonstance plus particulièrement de la famille, et ils viennent en cérémonie lui offrir leurs hommages et le *padi*, et s'il a quelques avis à leur donner, il est assuré que dans cette occasion ils seront reçus avec reconnaissance et docilité.

Je viens d'en faire une douce expérience ces jours derniers. Arrêté dans mon voyage par le débordement des eaux, je fus obligé de passer la nuit dans la maison d'un *maraver*, excellent chrétien et riche propriétaire, et je lui annonçai que le lendemain je dirais la messe chez lui. Cette nouvelle inattendue le remplit de joie, et il se mit aussitôt en frais pour préparer le lieu où je pourrais dresser mon autel. Toute sa nombreuse famille demanda d'elle-même à s'approcher des sacrements, et j'y consentis d'autant plus volontiers que la plupart d'entre eux n'avaient pas eu ce bonheur depuis longtemps. On récita d'abord, selon l'usage de la famille, la prière du soir en commun ; puis mon catéchiste fit publiquement la préparation à la confession, s'assurant que tout son monde savait ses prières et le catéchisme, repassant en détail l'examen de conscience, excitant à la contrition, et appliquant même les lois plus sévères de l'Église primitive. Ainsi quelques membres de cette bonne famille, se trou-

vant arriérés dans leurs confessions par négligence, étaient passibles d'une pénitence publique, et quoiqu'ils fussent nos hôtes, ils ne l'échappèrent pas; ils tendirent la main et reçurent leurs coups de discipline. La chose parut même si naturelle, qu'elle s'accomplit sans qu'on m'en dît un mot. Je suppose que le catéchiste n'osa pas frapper bien fort des hommes qui le régalaient d'un bon souper; mais enfin la loi fut observée, et personne ne lui en sut mauvais gré, ne songea même à l'accuser de rigidité : la loi c'est la loi, elle a toujours raison et envers tous. Ce trait vous en dit plus que cent pages de description pour vous peindre nos chrétiens. Le matin je dressai mon autel au fond d'un hangar paré en fête, et donnai la communion à douze personnes qui me consolèrent beaucoup par le respect et la piété qu'elles apportèrent à la sainte table.

Après la messe, toute la famille vint encore demander ma bénédiction et me présenter plusieurs malades. Je leur distribuai mes remèdes : du cérat de la composition du P. du Ranquet, à un premier qui avait à la joue une plaie ancienne et mauvaise ; des cataplasmes de mauves à un second qui avait à la jambe une entorse avec gonflement ; à un troisième, une cuillerée de *drogue-amère*, remède extrêmement efficace inventé par un Frère pharmacien de l'ancienne Compagnie ; il a une vertu spécifique pour une foule de maladies, et s'applique aussi à l'extérieur pour les plaies encore fraîches. Mon hôte ne me laissa partir qu'après que j'eus béni non-seulement ses enfants, mais encore sa maison, ses troupeaux et ses champs. Je lui donnai comme souvenir de ce beau jour une grande image, qu'il me promit de placer dans le lieu

où j'ai célébré la sainte messe, et qui va devenir l'oratoire domestique; je me remis en route laissant tout le monde dans le bonheur et la joie.

Vous me demanderez ce que signifie le nom de *maraver* que j'ai donné à ce brave chrétien ? C'est un nom de caste, et à ce sujet j'aurais à faire une trop longue digression, si je voulais épuiser la matière. Il est utile néanmoins d'en dire quelque chose pour vous faire mieux comprendre notre position et nos lettres.

Vous savez que les Indiens sont divisés en quatre castes : les *brames*, les *kchatrias*, les *veissias* et les *soudras*, autrement dits *choutres* (sans compter les *parias* qui sont rejetés en dehors et au-dessous des castes). Chacune de ces castes se subdivise en nombreuses sections, dont chacune se fractionne encore indéfiniment, et toutes ces sections et fractions se disputent entre elles la prééminence. La caste des choutres est beaucoup plus nombreuse à elle seule que les trois autres; réunie aux parias, elle forme plus des cinq sixièmes de la population. Elle contient plus de dix-huit catégories ou sections, entre lesquelles il est impossible d'assigner un ordre de prééminence ; parce que cette appréciation varie selon le degré d'influence que ces diverses sections acquièrent dans une contrée, par leurs richesses et leur position sociale.

Ainsi, pour en revenir à notre *maraver* qui a donné lieu à cette explication, les *callers* ou *voleurs* sont généralement regardés comme formant une des dernières branches des *choutres*, et cependant dans ce royaume du Marava, parce que le prince régnant est un caller, tous les callers et particulièrement ceux qui appartiennent de plus près à sa famille, exaltent leur noblesse, se posent

en grands personnages, prennent le titre de *maraver* et même celui de *téver*, qui signifie les *dieux* ou les *seigneurs*.

Ces maravers formaient la presque totalité de la population de ce royaume, comme l'indique leur nom. C'est à eux que le B. P. Jean de Britto annonça l'Évangile ; c'est parmi eux qu'il opéra ces nombreuses et éclatantes conversions qui lui valurent la gloire d'un double martyre ; c'est à eux qu'il appliqua le mérite et le fruit de son sang qui, fécondant cette terre privilégiée, fut comme une semence de fervents chrétiens, que ses successeurs conduisirent par milliers dans le sein de l'Église. Malheureusement les passions et les désordres empêchèrent cette nation de se rendre toute entière à Jésus-Christ. L'idolâtrie conserva ses sectateurs parmi les princes et les personnages les plus puissants de ce royaume, et ils abusèrent de leur pouvoir pour persécuter le christianisme. Après la suppression de la Compagnie, un grand nombre des néophytes retombèrent dans le paganisme ; et aujourd'hui, cette race des maravers, comme frappée de malédiction, a presque disparu de cette contrée dont ils étaient les propriétaires et les maîtres redoutés. Un petit nombre d'entre eux nous console par sa persévérance dans la foi ; beaucoup ont cédé aux vexations et aux séductions de leurs parents, ou bien à l'entraînement de leurs propres passions et aux influences de la caste qui favorise les mauvais instincts en permettant la polygamie et le vol. Ils conservent cependant des restes de christianisme qui nous font espérer leur retour quand nous pourrons plus efficacement nous occuper d'eux. Mais ce qui est remarquable, c'est que toute la caste, quoiqu'elle se drape encore de quelques lambeaux de son ancienne

splendeur, se trouve réduite à la médiocrité, à l'impuissance et à la misère, et tend de plus en plus à s'éteindre. C'est dommage, car nos anciens missionnaires se louaient beaucoup de ces callers ou voleurs. Ce sont des hommes d'un caractère dur et parfois féroce, mais au moins ils ont du caractère; il y a une grande énergie dans leur nature, et la religion pourrait en tirer un bon parti.

La prospérité et l'ancienne puissance des maravers passent insensiblement à une nouvelle caste, autrefois inconnue dans cette province où elle n'a pénétré que depuis une cinquantaine d'années, et qui aujourd'hui couvre le Marava et en recueille les richesses, fruit de ses travaux et de sa bonne conduite. C'est la caste des *natampadiers* ou *odéages*. Ils sont laboureurs de profession; moins pauvres et plus considérés que les Sanars, ils se rapprochent de leur simplicité et de leur innocence. Ils donnent beaucoup de consolation aux missionnaires par leur foi plus éclairée, par un esprit de famille tout particulier et une grande docilité. Ils forment aujourd'hui au moins les trois quarts de notre chrétienté du Marava.

Ce district, comme toutes les parties de la mission, renferme aussi les diverses autres castes ou sections de castes : des *brames*, des *moudéliars* ou *moudélis*, des *vellalers* ou *vellages*, qui sont bien au-dessus des odéages et des maravers, mais se trouvent en fort petit nombre et disséminés. Nous comptons également, au dernier degré de l'échelle sociale, de nombreux *pallers*, adonnés surtout à la culture du riz, et les *parias;* ces derniers sont amateurs fanatiques de leur caste, jaloux de ses pérogatives et de son honneur, tout autant que les brames. Dans les campagnes, ces chrétientés de basse caste sont souvent la

perle de la mission. C'est au reste une observation qui s'applique généralement à tous les Indiens. Ils sont meilleurs dans une condition humble, obscure ou médiocre ; la prospérité, les richesses, la réputation, la puissance, leur font tourner la tête, pervertissent leur caractère et les perdent. Vous me direz que j'ai tort de restreindre cette observation à nos Indiens ; je sais qu'elle peut s'étendre à la pauvre humanité tout entière ; mais je crois qu'elle est encore plus vraie pour les Indiens, à cause de la faiblesse de leur caractère.

Je termine cette lettre à Calliditidel, que nos chrétiens appellent communément le *tombeau;* parce que cette église renferme les dépouilles mortelles de M. James, l'un des zélés missionnaires que Mgr de Pondichéry envoya au Maduré pour nous préparer les voies. Il mourut ici à la fleur de son âge et entouré de la vénération des chrétiens, ils viennent en foule prier sur sa tombe, y déposer leurs offrandes en son honneur, et faire célébrer des messes pour lui quand ils ont quelque grâce à obtenir du ciel. Si ce bon missionnaire était mort en France, je doute qu'il eût reçu de ses parents et de ses amis plus de vœux et de suffrages. Son sort est digne d'envie. Puissé-je un jour le partager[1]!

Veuillez, mon révérend Père, donner à mes chers parents des nouvelles de leur Alexandre, missionnaire indien par le costume et la profession, mais toujours leur fils respectueux par les sentiments du cœur. Assurez-les

1. Ces paroles expriment-elles un simple vœu, ou indiquent-elles un pressentiment plus positif? Je l'ignore; mais la lettre suivante montrera que Dieu ne tarda pas à le réaliser.

(*Note de l'éditeur.*)

que je jouis toujours d'une bonne santé ; leur tendre sollicitude attache beaucoup d'importance à cette nouvelle. Ne m'oubliez pas vous-même, mon révérend et bien cher Père, et croyez-moi pour toujours, etc.

Alexandre MARTIN. S. J. M.

## DIXIÈME LETTRE

*Le R. Bertrand, supérieur de la mission, au R. P. Maillard Provincial de Lyon.*

**Calliditidel, juillet 1840.**

MON RÉV. PÈRE, P. C.

Mes lettres ont eu bien souvent à vous raconter nos luttes, nos peines, nos épreuves de tous genres; en voici une qui dépasse et fait oublier toutes les autres. Dans les fatigues, les anxiétés et les blessures de la guerre, on souffre, mais au moins on voit son ennemi, on peut se garer, le combattre, espérer de le vaincre; et il semble que la chaleur du combat double les forces, retrempe le courage et donne l'énergie; mais que faire contre un ennemi invisible, qui vous porte des coups aussi imprévus qu'ils sont écrasants. Vous l'avez deviné, mon Rév. Père, nous sommes aux prises avec la mort. O quels coups elle vient de nous porter! et quelle victime elle a choisie! Dans votre dernière lettre, qui m'est arrivée le 29 mai, vous me demandiez ce que faisait le P. Martin, et dans quel poste

je l'avais fixé. J'allais vous répondre que je l'avais nommé supérieur du Marava; qu'il y avait déjà produit des fruits extraordinaires et que j'en attendais de plus grands encore pour l'avenir... Mais en ce peu de jours quel changement! Le P. Martin n'est plus de ce monde! Dieu l'a placé dans son repos et dans sa gloire. Ce cher compagnon de mes travaux, ce confident de mes sollicitudes, cet ami de cœur, vient de m'abandonner dans le moment où je comptais le plus sur lui! Que la sainte volonté de Dieu soit faite, aimée et adorée! C'est le coup le plus terrible qui pût frapper notre mission. Il m'est impossible de vous dire tout ce que je ressens de douleur et de déchirement. Et ma douleur est encore augmentée par la pensée de celle que va vous causer ma lettre, et de la plaie qu'elle va porter dans une famille respectable que j'aime. Mais, encore une fois, *fiat!* adorons les desseins de Dieu; il aime notre mission qui est son œuvre; il ne l'abandonnera pas. Entrons dans quelques détails.

Vous connaissez les raisons qui m'avaient forcé à faire venir le P. Martin dans le Marava pour me remplacer pendant que j'accompagnais Monseigneur de Drusipare dans la visite de la mission; je l'avais désigné comme supérieur de cette partie du centre. Là il ne sut pas mettre de bornes à son zèle; les besoins des chrétientés l'aveuglaient sur ses propres dangers; une santé robuste qui semblait à l'épreuve de tout confirmait son illusion. Au mois de janvier, le P. de Bournet était venu le rejoindre, et à peine initié dans la langue du pays, il partagea ses travaux, mais sans les alléger, parce que l'ouvrage était au-dessus des forces de deux missionnaires; le choléra survenu dans cette circonstance contribua beaucoup à augmenter

ces fatigues déjà excessives. Le P. Martin, n'écoutant que sa charité, se sacrifia pour le salut de ses chrétiens ; sa vie ne fut, pendant trois mois, qu'une suite de courses forcées souvent très-longues et sous un soleil brûlant. Il voulut profiter de ce fléau pour ramener les schismatiques, et il fut en effet récompensé par des succès très-consolants : grand nombre de chrétiens égarés et quelquefois des villages entiers se rendaient à lui. Il était la terreur des schismatiques opiniâtres et des pécheurs endurcis, et plus d'une fois la justice divine avait confirmé cette impression par des punitions éclatantes.

Aux fatigues de ces courses, il ajoutait celle de l'administration des chrétientés qu'il traversait : arriver à la nuit dans un village, inviter les fidèles à se confesser, entendre cinquante confessions, puis sortir du confessionnal pour dire la sainte messe, et aussitôt après monter à cheval pour voyager encore jusqu'à dix heures du matin ; d'autres fois, passer la nuit entière au confessionnal, entendre plus de cent personnes, et célébrer ensuite la sainte messe à dix ou onze heures. Voilà des excès et des imprudences que je n'ai connues qu'après sa mort. Il se les reprochait quelquefois ; puis quand l'occasion se présentait, son cœur et son zèle l'emportaient, il oubliait ses résolutions, et se jetait dans la mêlée, laissant à la divine Providence tout le soin de sa santé. Et ce n'est pas moi qui oserai condamner mon bon P. Martin sur tous ces excès et tant d'autres. Condamner le missionnaire, c'est facile de loin ; mais lui, quand il est en présence des besoins, quand il se dit : voilà des âmes qui vont se perdre éternellement, si je ne me hâte de les arracher au démon, peut-il hésiter ou calculer ? peut-il au moins les aban-

donner sans avoir consulté Dieu? et nous, pouvons-nous le condamner, ne sachant pas ce que Dieu lui a dit au cœur?

C'est dans cette circonstance que je revins de mon excursion du Sud. Comme le choléra avait diminué ses ravages, mon retour ménageait aux missionnaires un doux repos. J'avais donné un rendez-vous au P. Garnier pour le mois de mai, et il vint nous rejoindre à Pallitamum; nous nous trouvâmes donc réunis le 18 pour traiter des graves affaires de la mission, nous reposer et nous consoler dans les épanchements de la charité fraternelle. Nous passâmes ainsi ensemble six jours de bonheur, chantant du fond du cœur *l'ecce quam bonum...* Nous avions dressé nos plans de campagne, arrêté nos projets, surtout celui de la fondation d'un centre à Maduré. Le P. Martin avait très-bonne apparence; sauf un peu de fatigue, sa santé était, comme toujours, forte et robuste. Nous lûmes ensemble la lettre du T. R. P. Général sur le jubilé accordé cette année à la Compagnie. Le P. Martin se montra pénétré de cette idée du jubilé et prit d'énergiques résolutions de travailler plus que jamais à sa sanctification.

Le 23 il fallut nous séparer. Le P. Garnier reprit la route de Trichinapaly, et nous trois, après quelques jours de courses pour visiter des chrétientés qui nous réclamaient, nous nous trouvions de nouveau réunis à Calliditidel, où nous passâmes ensemble la journée du 26. Le 27 le P. Martin nous quitta pour se rendre à Iédeicâtour, puis le P. de Bournet partit pour Oilcottey, et moi je pris la route de Kilakarey, où je devais célébrer la fête de saint Antoine. Dans la nuit du 30, je m'étais arrêté

près de Ramnad, lorsqu'un courrier vint m'éveiller par le cri : Le P. *Visouvasa nader se meurt !* C'était le nom tamoul du P. Martin. J'abandonnai tout pour courir à son secours. Malgré la distance, malgré la chaleur qui était telle que mon cheval se brûlait les pieds dans le sable embrasé et trépignait de douleur, j'arrivai le 31 à huit heures du matin à Rasaksembiram, où je me proposais de dire la messe, parce qu'on venait de m'annoncer que le Père allait mieux. Les chrétiens étaient réunis dans l'église. J'entrai aussitôt ; à ma vue on commença les prières qu'on a coutume de réciter à l'arrivée du missionnaire, et en terminant selon l'usage par les prières pour les besoins de la chrétienté, on ajouta : *et pour l'âme du P. Visouvasa nader !* Je vous laisse à juger de l'impression que firent sur moi ces paroles, c'était un coup de foudre ! Je sortis à l'instant de l'église au milieu des cris et des sanglots des chrétiens, je remontai à cheval, et à neuf heures j'étais auprès de mon cher P. Martin. Il avait expiré la veille au coucher du soleil. Sa figure n'était point décomposée ; elle avait même quelque rayonnement de vie ; ce qui me prouva qu'il n'était pas mort du choléra. Le souvenir du danger que j'avais couru dix-huit mois auparavant devait naturellement éveiller en moi la pensée du poison, mais je chassai ce soupçon qu'aucune circonstance ne justifiait et qui ne pouvait remédier à rien. La maladie du P. Martin fut probablement une forte dyssenterie, produite par les chaleurs, la privation du sommeil et surtout l'excès des fatigues. Le mal avait été augmenté par un mauvais régime ; le Père croyait se rafraîchir à force de boire du lait, ce qui dut contribuer à l'affaiblir.

Voici maintenant les circonstances que j'ai pu recueillir sur ses derniers moments. Avant d'arriver à Iédeicâtour, à deux lieues de ce village, il se trouva mal. On le conjura de s'arrêter pour se reposer; sans se rendre à ces instances, il continua sa route et arriva malade. C'était le 28, jour de l'Ascension. Les chrétiens s'alarmèrent et voulaient absolument m'expédier un exprès. Il le leur défendit. « Ce n'est rien, leur dit-il, cette indisposition passera. Les Pères sont loin d'ici, ils ne peuvent quitter leurs postes sans priver bien des âmes des secours de la religion. » Et là dessus il se laissa entraîner par son zèle jusqu'à dire la sainte messe et entendre une vingtaine de confessions. Il fallut enfin céder à la force du mal. Les vomissements commencèrent avec quelques symptômes de choléra, et il fut de suite terrassé. Il consentit enfin à ce qu'on m'envoyât un courrier, et n'eut pas même la force de signer la lettre.

La maladie suivit son cours tout le vendredi 29. Le samedi donna des espérances; les symptômes du choléra disparurent et le Père se mit à regretter qu'on nous eût avertis. « Je vous disais bien, répétait-il, que ce ne serait rien. Pourquoi déranger toute la mission? c'est bien fâ-» cheux! » Ce mieux était le prélude de la dernière crise, qui vint après midi. Elle n'eut rien de violent parce qu'elle trouva peu de résistance dans un corps déjà si affaibli. Le Père comprit son état, et il commença dès lors à soupirer après l'arrivée de ses Frères. Dans son délire il disait : « Vite, préparez tout, voici le Père, il est arrivé, » et alors il faisait des efforts pour se lever. Comme on le retenait sur son lit pour l'empêcher de se fatiguer, « Laissez-moi, disait-il, voici mes Frères, ils viennent me

chercher. » Quelquefois, son zèle venant faire diversion à cette pensée, il se levait en disant : « Il faut que je fasse un sermon à mes chrétiens. » Puis revenu à lui-même il encourageait les fidèles qui pleuraient et sanglotaient autour de son lit de mort. « Ne pleurez pas, leur disait-il, ne me plaignez pas. La mort n'a rien à m'enlever; je ne suis pas venu dans ce pays pour y vivre toujours. » Et il gémissait encore de ne pas voir arriver ses Frères. C'est en effet le dernier sacrifice que Dieu demandait de lui. A l'exemple de saint François Xavier, il devait mourir loin de ses frères, et comme abandonné. Dieu voulait de lui cet acte héroïque d'une confiance sans bornes qui, à la vue de l'éternité, se jette à l'aveugle et sans peur dans les bras de sa miséricorde. Ce sacrifice lui coûta beaucoup, mais il le fit tout entier. « A la volonté de Dieu ! s'écria-t-il enfin, maintenant qu'ils viennent ou ne viennent pas, je suis content : Dieu seul me suffit. » Après ces paroles il fut tranquille, et bientôt son âme s'envola dans le sein de son Père qui l'appelait à lui.

Voilà, mon R. P., les derniers élans et comme les derniers parfums d'une vie si chère et si précieuse. Le regret de n'avoir pu y assister est pour nous un sacrifice aussi sensible qu'il le fut à lui-même. Oh ! nous aurions voulu contempler ce spectacle de la mort d'un apôtre, recueillir ses derniers sentiments, surtout ces paroles souvent répétées et que les chrétiens n'ont pu nous rapporter, parce qu'elles étaient prononcées dans une langue inconnue. Oh ! sans doute, ces paroles, prononcées dans la langue maternelle, étaient un souvenir du cœur filial, une expression, un élan de sa tendresse, des adieux et aussi des consolations adressés à ses parents et à ses frères et sœurs ; car

ses sentiments d'amour envers sa famille étaient remarquables. Il en était si plein qu'il en parlait souvent aux chrétiens devenus sa seconde famille. Partout on savait quel était l'âge de son père et de sa mère, le nombre de ses frères et de ses sœurs, leur santé, le genre de vie qu'ils avaient embrassé, et choses semblables. Il montrait aux chrétiens les lettres qu'il en recevait, les baisait en leur présence, et quelquefois leur permettait de les baiser à leur tour. La dernière lui était parvenue le mois précédent. Beaucoup de chrétiens m'en ont parlé ces jours-ci, et ils ajoutaient en pleurant : « O pauvre père, pauvre mère ! Quelle sera leur douleur quand ils recevront cette affreuse nouvelle ! » Ne vous étonnez pas de cette tendresse de fils dans le P. Martin. Elle n'est jamais plus vive que dans le missionnaire. C'est peut-être une récompense que Dieu accorde au généreux sacrifice des parents. C'est aussi une consolation que Dieu verse sur les peines journalières du missionnaire lui-même. Il s'y livre du reste sans inquiétude : soustrait par sa position aux illusions et aux dangers qui se cachent quelquefois sous ce sentiment si juste et si saint, il le goûte avec plus de liberté et il y trouve plus de charmes.

Pendant que j'étais absorbé dans ma douleur auprès du cher défunt, on m'annonça vers trois heures l'arrivée du P. de Bournet, à qui les chrétiens, pour plus de sûreté, avaient pareillement envoyé un courrier. J'allai à sa rencontre, et le conduisis par la main au milieu des sanglots et des cris d'une foule de chrétiens, auprès du corps de notre bien-aimé Frère. Nous priâmes pour lui, nous renouvelâmes notre sacrifice, et je pensai immédiatement aux préparatifs des funérailles. J'avais résolu de ne pas

laisser à Iédeicâtour, ce précieux dépôt, mais de le porter à Rasa-Kembiram, position plus convenable, parce qu'elle était plus importante et plus centrale. Je me hâtai d'exécuter mon dessein; et sans laisser aux réclamations affectueuses ou intéressées du village et aux difficultés officielles le temps de nous arrêter, nous partîmes avec le convoi funèbre, accompagnés d'une multitude de fidèles accourus de tous les environs, et nous nous dirigeâmes avec grande solennité vers Rasa-Kembiram, où nous arrivions après six heures. L'usage du pays et des raisons de prudence ne nous permettant pas d'ensevelir le corps dans l'église, nous le déposâmes dans l'endroit le plus convenable de l'enceinte sacrée, et je donnai ordre d'y construire un petit monument qui, sans dépasser les bornes de la pauvreté religieuse, pût néanmoins témoigner de notre douleur et perpétuer le souvenir du missionnaire. Je le devais à l'édification de nos chrétiens, et aussi à la consolation de sa famille, dont j'interprétais les désirs et à laquelle j'enverrai le dessein du monument quand il sera terminé. Je lui destine aussi divers objets que j'ai recueillis ; entre autres le crucifix du Père, la soutane dont il était revêtu en mourant, et le voile qui servit à l'envelopper après sa mort.

Voilà donc la mort entrée dans nos rangs, frappant son premier coup!... Hélas! *Initium dolorum!...* Mais comprimons les sentiments pour achever mon récit. Je retins auprès de moi le P. de Bournet. Nous avions besoin de nous consoler mutuellement, de prier ensemble pour faire diversion à la douleur, et de nous reposer de cette course forcée. J'en profitai pour faire l'administration de cette chrétienté. Le 4 juin, le Père dut me quitter pour aller

commencer une fête à Iendécarey, où je devais le rejoindre dans quelques jours. Il avait précédemment contracté un léger rhume de cerveau, qui, grâce au repos, paraissait dissipé. Avant de nous séparer nous allâmes prier ensemble sur la tombe chérie, puis en l'embrassant je lui dis : O que cet adieu ne soit pas comme celui du 27!... N'allez pas faire comme le P. Martin, que nous embrassions pour ne plus le revoir!!! Cependant, si c'était la volonté de Dieu? Eh bien, oui, *fiat!*... Et nous répétions ensemble : oui, que la volonté de Dieu soit faite, et qu'elle soit bénie toujours!

Le 12, je quittai avec émotion le tombeau pour aller terminer la fête avec le P. de Bournet; le même jour je recevais de lui une bonne lettre; il était bien portant, et tout heureux; « le tamoul vient, disait-il, grâces à Dieu, je commence à bien m'en tirer. » Après avoir voyagé tout le jour, je m'arrêtai le soir dans une chrétienté où je comptais passer la nuit, à cinq lieues du terme. Au moment où je descendais de cheval, un chrétien me présente une lettre en disant : *le souami se meurt!* A ces mots, une violente commotion ébranla tout mon être et allait me terrasser; je réagis par un acte énergique et sautai à l'instant sur mon cheval, sans même oser ouvrir la lettre. Je vous laisse à juger quelles furent les pensées qui m'occupèrent pendant ce triste voyage, les vœux ardents, les actes de résignation à toute espèce de sacrifice... J'arrivai vers minuit, et trouvai le malade très-soulagé, et auprès de lui le P. Canoz, que j'avais appelé de Trichinapaly pour remplacer le P. Martin. La joie de voir ses deux Frères autour de son lit semblait lui rendre la vie; la nuit fut très-bonne, le lendemain quelques remèdes produisirent

d'heureux effets et nous pûmes le croire sauvé. Le lundi nous le fîmes transporter en palanquin à Calliditidel, peu éloigné et qui offrait plus de commodité et de ressources. Le voyage parut lui faire du bien ; la fièvre le reprenait encore de temps en temps mais très-faiblement. Le mercredi le pouls annonçait une recrudescence.

Après avoir minutieusement interrogé les médecins sur la nature de la maladie, je compris qu'elle provenait des humeurs accumulées sur l'estomac et la poitrine, et qu'elle tendait à une fièvre pernicieuse. Ces indications m'alarmèrent d'autant plus que le docteur anglais à qui j'expédiais courrier sur courrier n'apparaissait pas. Le jeudi, jour de la Fête-Dieu, je restai presque toute la journée auprès du bien-aimé malade, et nous eûmes ensemble un long et bien doux entretien sur la vie, la mort, le ciel... Nous en parlions avec ces sentiments de paix, d'abandon et de joie que la foi donne aux missionnaires. Les dispositions du bon Père étaient parfaites : « Je désire beaucoup plus de mourir que de vivre, nous disait-il, je sens bien en moi quelque chose qui répugne à la volonté de Dieu, mais Dieu sait que ce n'est pas ma volonté. » Je proposai une neuvaine en l'honneur de saint François Régis et de saint Louis de Gonzague ; « Oui, répondit-il, pour que la volonté de Dieu s'accomplisse. » C'était son aspiration continuelle : La volonté de Dieu !

Il voulut faire sa confession, et il la fit en présence de la mort avec un calme admirable, tandis que j'avais peine à contenir mes sanglots. Le vendredi je le quittai pour aller dire la sainte messe. Il me demanda l'extrême-onction. Je lui répondis qu'il n'était pas encore temps ; le P. Canoz surtout croyait qu'il ne convenait pas de lui ad-

ministrer ce sacrement, et en effet son état ne paraissait pas alarmant. Le malade cependant insistait : « Je suis si lâche! disait-il, le sacrement me donnera la force de souffrir autant que Dieu voudra. » Je lui promis de le satisfaire après la messe que j'allais célébrer pour lui. Alors il pria le P. Canoz de lui lire la préparation à la mort qui se trouve à la fin du *Combat spirituel*; et il interrompit souvent cette lecture par ses ferventes aspirations, des actes de résignation et d'abandon. Après la messe je l'administrai; il répondait à toutes les prières et présentait lui-même les membres qui devaient recevoir la sainte onction.

Dès ce moment je ne le quittai plus. Assis sur sa natte, qui couvrait un peu de paille, et penché sur son oreiller, je lui suggérais doucement les paroles et les actes analogues à la circonstance. Il répétait fréquemment la prière : *Jésus, Marie, Joseph... de mourir en votre sainte compagnie...* Les petits soins que je lui donnais redoublaient ma tendresse pour lui, et j'éprouvais tout ce que le cœur d'une mère peut sentir en pareille occasion. Vers les dix heures et demie, on lui présenta une soupe de riz très-légère; il se leva sur son séant pour la prendre. Mais ce mouvement provoqua une révolution dans tout son corps : après un instant d'oppression, il fut subitement saisi d'une attaque nerveuse et perdit connaissance. Cet état d'agitation dura cinq ou six minutes, puis, revenant à lui, il disait : « C'est la crise de la maladie... Faut-il encore vivre, ô mon Dieu? Faut-il mourir? A votre volonté!... Faut-il encore souffrir? Mon Dieu, je suis prêt, souffrons. » Et il ne cessait de répéter sa prière : *Jésus, Marie, Joseph*, etc. Vers onze heures et demie, une nou-

velle crise survint, mais plus légère que la première; il poussait des soupirs qui s'affaiblissaient peu à peu et cessèrent entièrement. Ne voyant plus de mouvement sur ses lèvres, je m'approchai pour chercher encore quelques signes de vie. Il n'y en avait plus; notre cher frère était déjà au ciel. Le P. Canoz, à genoux aux pieds du mourant, avait récité les prières de l'agonie; il dut s'armer de tout son courage pour commencer celles des morts. C'était le vendredi 19 juin (1840).

La maison retentissait des gémissements, des sanglots et des cris de nos chrétiens, accourus en foule auprès du malade, qui avait déjà gagné leur affection. Voici une parole qui vous donnera une idée de leurs sentiments. Trois médecins du pays qui l'avaient soigné dès le commencement comprenaient bien la nature du mal; mais la crainte d'appliquer les remèdes violents à un tempérament qu'ils ne connaissaient pas assez, les arrêtait. Ils appelèrent donc au secours un quatrième médecin chrétien comme eux. Celui-ci vint le mercredi; les symptômes qu'il observa le découragèrent à un tel point, qu'il refusa sous divers prétextes de se charger de cette cure. Pour vaincre sa répugnance, les autres médecins joints à tous les chrétiens lui firent ce raisonnement : « Ces souamis, pour venir sauver nos âmes, ont quitté leurs pères, leurs mères. Si le père et la mère de celui-ci pouvaient être auprès de son lit pour le soigner, quel bonheur pour eux ! quelle consolation pour lui ! Et ne faut-il pas que nous soyons, nous, son père et sa mère ! » Le médecin se rendit à ces paroles, mais c'était trop tard. Disons mieux, Dieu le voulait ainsi, et voilà pourquoi mes courriers envoyés à Maduré n'eurent pas de succès. Le docteur anglais

me répondit qu'il ne pouvait pas venir. L'on conçoit, en effet, qu'un médecin, retenu peut-être par quelque malade, ne puisse pas se transporter à une distance de deux fortes journées. Il m'envoya son pharmacien avec des remèdes, mais celui-ci n'arriva que le lendemain de la mort... Dieu le voulait ainsi !

Nos braves chrétiens, en pleurant le mort, n'oubliaient pas les survivants. A la vue de ma douleur et de mes larmes, ils s'alarmèrent ; ils se pressaient autour moi, me consolaient, m'encourageaient par des motifs de foi, me conjuraient de ne pas m'abandonner à la tristesse. « C'est vrai, disaient-ils, nous avons essuyé deux grands malheurs ; cependant tout n'est pas perdu : vous nous restez encore. Mais si vous cédez à votre douleur, vous mourrez ; et nous, que deviendrons-nous ! nous serons comme des enfants sans père, abandonnés !.. »

Mon révérend Père, je vous parle des sentiments des chrétiens ; et les miens qui les dira ! comment les exprimer ! les paroles me manquent. J'ai tout dit en un mot : J'éprouvais tout ce que peut ressentir une mère... Dans le P. Martin je perdais un ami, un conseiller, une colonne de la mission ; ma douleur était peut-être plus forte, plus profonde. Dans le P. de Bournet je perdais une nature d'élite, assemblage d'ardeur chevaleresque et d'ingénuité charmante, je perdais mon enfant ; ma douleur était plus sensible et plus vive ! Que la volonté de Dieu soit faite ! qu'elle soit bénie et adorée en tout et de tous !

Je ne vous raconterai pas les détails de la cérémonie funèbre des obsèques, le concours des chrétiens de toute la contrée, l'explosion de leur douleur, les manifestations de leur sympathie, etc. ; tous ces détails, sans rien vous

apprendre, ne serviraient qu'à rouvrir les plaies. Après avoir accompli ces devoirs de la religion et de la charité fraternelle, je restai avec le P. Canoz auprès de cette deuxième tombe, comme j'avais fait avec le P. de Bournet auprès de la première. Ce repos nous était bien nécessaire, pour nous remettre de nos fatigues et surtout de tant d'émotions. Il convenait aussi d'attendre et de recevoir les députations et les visites de condoléances, qui nous venaient de nos chrétientés plus éloignées, et d'en profiter pour soutenir et remonter le courage de nos chrétiens par nos paroles et par la vue de notre confiance inébranlable. La chose était d'autant plus urgente, que les schismatiques, triomphant de nos malheurs, remuaient tout le pays par leurs intrigues, nous représentaient comme des hommes frappés de la malédiction divine, abattus, découragés, et résolus à se retirer... Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que cette circonstance ajoutait à notre douleur. Mais elle nous était utile peut-être, en nous mettant dans la nécessité de nous élever au-dessus de la douleur naturelle par une foi plus énergique, et de nous en distraire même par l'action extérieure et les entraînements de la lutte.

Ce fut pour moi un motif de ne pas trop prolonger ce repos et cette apparente inaction qu'on pouvait mal interpréter. Aussi, plusieurs malades ayant réclamé nos secours, je priai le P. Canoz de les visiter. Il partit donc le 27 juin, plein de santé, pour sa première expédition, me laissant faible et souffrant. Il était à une distance de six lieues, et après avoir vu ses malades, il s'occupait à administrer la chrétienté. Le 7, un courrier m'éveilla au milieu de la nuit par le cri fatal : *le souami se meurt !*

Jugez de l'effet que produisit en moi cette parole qui pour la troisième fois venait retentir à mes oreilles ! Je me lève en sursaut, et je lis la lettre qu'on me présente. Le P. Canoz m'y dit « qu'il se trouve mal, que les symptômes sont les mêmes que ceux qu'a présentés le P. de Bournet, et que pour cette raison il croit prudent de m'en prévenir. »

C'en était trop pour l'état de prostration auquel m'avaient réduit les secousses précédentes. Ce dernier coup semblait m'achever. J'en étais accablé, anéanti, au point de ne pouvoir me tenir debout, beaucoup moins monter à cheval, et par conséquent dans l'impossibilité de courir auprès du cher Père ! J'avoue même que l'énergie morale, qui en d'autres circonstances avait relevé mes forces physiques, parut un instant faire défaut. Et de là redoublement d'angoisses et aggravation de ma maladie (causée principalement par le chagrin). Cependant Dieu ne m'abandonna pas ; la foi vint à mon secours et ranima la confiance.

Ma première pensée fut d'expédier un courrier à Maduré pour conjurer le docteur de venir lui-même ou au moins d'envoyer son pharmacien à Pallitamum. En même temps j'engageai le P. Canoz à se faire de suite transporter dans cette résidence plus commode, si son état le lui permettait, en lui promettant de me trouver au plus tôt près de lui. Mais pour m'y rendre il me fallait un palanquin, et l'on en cherchait un dans tous les environs, sans en trouver. Enfin, après quinze heures d'attente et d'angoisses mortelles, on m'apporta un palanquin. Au moment où j'allais monter, emportant avec moi un *ornement noir !*... un nouveau courrier me remit une seconde

lettre du P. Canoz : « Il m'annonçait que son indisposition était passée, s'excusait de m'avoir effrayé pour un mal léger que sa frayeur avait sans doute exagéré. » Vous dire ce qui alors se passa dans tout mon être est chose impossible. C'est précisément le contraire de l'effet qu'avaient produit ces annonces foudroyantes dont j'ai parlé. A l'instant même, au physique comme au moral, je fus complétement transformé. Je sentais réellement la vie rentrer dans mes membres, comme je sens l'air pénétrer mes poumons, et avec la vie, la joie, le bonheur, l'énergie morale et les forces physiques.

C'est dans ces dispositions que j'arrivai à Pallitamum. J'y trouvai le P. Canoz, mais loin de l'état de santé que je m'étais imaginé ; il avait éprouvé de nouvelles atteintes de la maladie, qui était en effet celle du P. de Bournet, une fièvre ardente et maligne. Toutefois l'espérance soutint mon courage, et bientôt après le pharmacien de Maduré nous apportait son expérience et ses remèdes. Il était parti et avait voyagé à toute hâte, à la recommandation de l'excellent M. le chevalier de Fondclair, Français résidant à Maduré et notre ami dévoué, et même sur les instances plus efficaces de M. Blackburn, premier collecteur, que je n'ose pas compter au nombre de nos amis. Le pharmacien commença de suite le traitement. Le troisième jour, le malade se trouva au bout de ses forces. S'étant un instant levé pour un certain remède, il fut saisi d'une attaque et me tomba évanoui entre les bras... J'en fus d'autant plus effrayé, que cet accident me rappelait les crises du P. de Bournet et semblait annoncer le même dénouement.

Cependant la maladie céda enfin à l'énergie des remè-

des; elle fut arrêtée dans son cours, et traversa paisiblement la période des dix jours; puis, la fièvre ayant disparu, le Père entra en convalescence. Il a néanmoins continué le traitement; maintenant il est complètement hors de danger; déjà il a recouvré en grande partie ses forces et il espère être bientôt en état de reprendre tout doucement les travaux du ministère.

Il est probable que le même médecin aurait sauvé pareillement le P. de Bournet, s'il était arrivé quelques jours plus tôt... Quels amers regrets! Mais qu'y faire, et pourquoi regretter? Ce sont précisément ces petites circonstances, fortuites à nos yeux, qui entrent dans le plan de la Providence. Qu'elle soit donc bénie mille fois de la guérison du P. Canoz! Mais nous la bénissons et l'adorons aussi à l'égard des autres Pères!

Et maintenant, mon révérend Père, que vous dirai-je? Vous voyez ma position! Me voilà privé de deux bons ouvriers dans le moment où je fondais sur eux le plus d'espérance. Quand viendront ceux que Dieu destine à les remplacer, ceux que vous nous avez déjà annoncés? Pauvre Père Provincial! Vous aviez fait de grands sacrifices pour nous, vous aviez enlevé à vos résidences des sujets précieux pour nous enrichir nous-mêmes. Peut-être vous espériez bientôt vous reposer de tant d'efforts de votre charité... Et vous voilà de rechef à recommencer! Le pourrez-vous? Trouverez-vous des sujets qui veuillent partager nos peines et dont vous puissiez encore faire le sacrifice? Mais, que dis-je! pardon, mon révérend Père, c'est la douleur qui m'égare!... Ah! loin de moi une pensée qui ferait injure et à votre charité, et au zèle de nos frères, et à la bonté de la divine Providence! Les voies de Dieu

sont au-dessus de nos faibles vues; mais ce que nous savons, c'est que sa charité, aussi bien que sa sagesse, préside à ses conseils. Ce qui semblerait devoir nous inspirer des craintes est aux yeux de la foi un puissant motif d'espérance. Non, non, nos frères de France n'hésiteront pas à venir nous joindre sur la tombe de nos chers compagnons. La vie, bon gré mal gré, n'est qu'une mort dissimulée. Nous nous sommes faits religieux pour mériter de bien mourir, en plaçant nos trésors et toutes nos espérances au-delà de ce terme. Si la carrière des missions a tant d'attraits aux yeux du religieux, c'est en grande partie parce que cette vie de sacrifice et de mort le tient plus dégagé du monde et plus uni à son Dieu, sinon par les consolations sensibles, du moins par le dévouement pratique de tous les instants. A de telles âmes la mort de nos deux Pères n'offrira rien que de propre à les stimuler et à les enflammer. Elles diront, comme nous: allons partager les sacrifices de ces justes, pour mériter de mourir comme eux : *Moriatur anima mea morte justorum.* J'ai même la confiance que Dieu, touché d'un côté des besoins de cette mission et de notre impuissance, et fléchi de l'autre par les prières de nos deux nouveaux intercesseurs, enverra bientôt à nos maisons et à nos noviciats d'Europe de nombreux ouvriers capables de compenser abondamment les sacrifices que vous faites pour nous. Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Eh ! lui est-il difficile d'inspirer à quelques-uns de ces jeunes gens, qui consacrent des talents distingués au monde et à la vanité, la pensée, bien plus digne d'eux, de se dévouer à son service et au salut des âmes, et même de venir ici se consumer pour sa gloire? Oui, j'en ai la confiance, il le fera.

Veuillez, mon révérend Père Provincial, transmettre ces tristes nouvelles et ces consolants détails aux vénérées familles de nos bien-aimés défunts. Dites-leur bien que nous nous associons de cœur à leur douleur et que nous serons heureux de les remplacer sur les tombes de ceux que nous pleurons avec elles; ces tombes seront entre elles et nous un signe d'alliance... ; et bientôt je vous enverrai pour elles d'autres liens ou souvenirs, les objets qui ont appartenu aux deux missionnaires.

Je me recommande instamment et plus que jamais à vos saints sacrifices, en union desquels je suis,

J. BERTRAND. S. J. M.

*P. S.* — En terminant cette triste nécrologie, j'apprends l'arrivée à Trichinapaly des Pères Tassis, Perrin et Serra. Jamais secours n'est arrivé plus à propos. Soyez béni, mon révérend Père! Et béni soit le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation! *Benedictus Deus et pater Domini nostri Jesu-Christi, pater misericordiarum, et Deus totius consolationis; qui consolatur nos in omni tribulatione nostra, ut possimus et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt* (II, Cor. I, 4).

## ONZIÈME LETTRE

*Le P. Garnier au R. P. Maillard, provincial de Lyon.*

Trichinapaly, octobre 1840.

MON RÉVÉREND PÈRE P. C.

Mon pauvre P. Martin est mort! quel coup pour moi qui l'aimais tant! quel coup pour notre mission, dont il était le doyen! Je suis religieux, mais j'ai un cœur. La perte de mes proches ne m'a jamais fait une plaie plus profonde. J'en ai eu une espèce de maladie de langueur. Impossible à moi de me distraire de cette idée fixe qui me poursuivait partout. Le P. Martin a été bien éprouvé dans l'Inde. Il m'avait confié ses peines... (au sujet des affaires du Sud, terminées bien autrement qu'il ne l'eût désiré). Je le consolais de mon mieux et l'encourageais à souffrir patiemment. Il n'en avait pas besoin. Il était parfaitement résigné et désirait souffrir encore davantage. Ce Père péchait en un point. Il avait un zèle qui ne connaissait pas de bornes. Il s'est sacrifié. Après la réunion de Pallitamum, quand nous nous disions adieu, hélas! je ne me doutais pas que je l'embrassais pour la dernière fois! Encore un coup,

quelle perte pour la mission ! Cet infatigable missionnaire parlait déjà bien la langue; il était au fait des usages, il aimait les Indiens et savait s'en faire aimer.

Quel surcroît de peine pour moi quand j'ai appris, quinze jours après, que j'avais perdu un autre compagnon dans le cher P. de Bournet ! Je le connaissais moins que le P. Martin, mais je l'aimais aussi de toute mon âme. Son zèle et sa douceur lui gagnaient tous les cœurs. La foi seule peut me soutenir dans cette double épreuve. La volonté de Dieu soit faite !

La divine Providence nous prouvait en ce moment même qu'elle ne voulait pas nous abandonner, puisque peu de jours après, les PP. Tassis, Perrin et Serra débarquaient à Pondichéry et accouraient à notre secours. Nos premiers embrassements furent accompagnés de bien des larmes, où la douleur se mêlait à la joie. Voilà, sans doute, de quoi combler les deux vides, mais combien d'autres vides restent à remplir ! Et puis, quand les nouveaux pourront-ils remplacer à l'œuvre ceux que nous pleurons ?

La mort de nos deux Pères a augmenté l'audace et les espérances des schismatiques. Loin de dissimuler leur joie, ils triomphent ouvertement. La veille de saint Pierre, comme je traversais un quartier de la ville pour une cérémonie spéciale qui m'obligeait à me faire porter en palanquin, des parias schismatiques se disaient en me voyant passer : « Aujourd'hui il est en palanquin, nous verrons dans quinze jours en quelle sorte de palanquin on le portera ! » C'était une allusion à la mort de nos deux Pères, une bravade, une espèce de menace, ou plutôt une indigne manière de triompher de notre douleur.

Ce qui inspire aux schismatiques de tels sentiments, c'est de voir notre nouvelle église s'élever rapidement, ou mieux s'achever sous leurs yeux, malgré toutes leurs vexations et leurs efforts. Ils en sont furieux. La construction de cette église m'a coûté bien des peines et des fatigues. Grâce à Dieu, la voilà presque terminée. Elle est vaste, bien aérée, élégante, disons-même très-belle pour le pays. Son dôme et sa façade sont imposants. Quand elle sera décorée, ornée de tableaux, que son autel montrera ses magnifiques statues, riches en couleur et en or; que sa grosse cloche sonnera le réveil à l'heure où le canon du parc de l'artillerie annonce le jour, elle produira un effet merveilleux. Ce sera la première église de notre mission.

Sur le devant de l'église, à l'extrémité de la place d'enceinte, je construis trois grands portiques. Les deux extrêmes servent, l'un d'abri aux chrétiens contre les ardeurs du soleil ou contre la pluie, l'autre à une école que j'y ai installée et qui est très-fréquentée. Le portique du milieu est destiné aux différentes cérémonies religieuses, comme aux fêtes de Noël et de Pâques. C'est encore dans ces portiques qu'on préparera les fidèles à la confession; et que le missionnaire recevra les visites des chrétiens, évitant ainsi l'inconvénient d'introduire les foules dans le presbytère.

Une autre cause a excité la rage de nos schismatiques, c'est ma nomination officielle au titre de chapelain des soldats anglais catholiques. L'affaire était difficile et a longtemps traîné en longueur; il a fallu bien des informations et des pourparlers avec le colonel du régiment, le commandant de la place et le général de division; et dans tout cela je n'ai eu qu'à me louer de l'honnêteté de

ces messieurs. La principale difficulté était ma nationalité, « le révérend gentleman ne paraît pas être un sujet de Sa Majesté Britannique. » C'est vrai, répondait-on, mais à Benglour aussi le chapelain est Français ; à Cananor, il est Portugais. On eut donc la bonté de m'assimiler à eux, et me voici chapelain en titre. Cette charge me donne le droit de réunir les soldats irlandais dans notre église tous les dimanches. Ils y viennent en corps, commandés par un officier. Après la messe, j'adresse une instruction aux enfants et aux femmes, et les soldats en profitent. A six heures du soir, ceux qui sont libres se rendent à l'église, mais non en corps. Je dois visiter l'hôpital, administrer les malades et faire les enterrements ; s'il y avait guerre, je serais peut-être obligé de suivre l'armée.

Ce titre de chapelain n'ajoute guère aux occupations que j'avais déjà acceptées ; mais le titre relève beaucoup aux yeux des Indiens celui qui en est décoré. Les gentils surtout craindraient de manquer à un tel homme, parce qu'ils savent qu'il a toujours accès auprès des officiers ; et de fait, les autorités civiles et militaires le reçoivent avec respect et sont plus disposées à l'écouter qu'un simple missionnaire. Aussi ma nomination dans les circonstances présentes a-t-elle produit un excellent effet ; elle a rassuré bien des gens toujours flottants entre la crainte et l'espérance. Les schismatiques, leurs prêtres surtout, ont été fort mystifiés de ce contre-temps ; ce coup a porté une rude atteinte à leur autorité. Leur parti n'est pas détruit, mais il s'affaiblit de jour en jour ; il ne se compose en général que de gens sans mœurs et sans foi, et se grossit de tous les mécontents.

C'est là le côté le plus triste de notre position. La présence du schisme affaiblit notre autorité, nous empêche de travailler efficacement à la répression des désordres, surtout à l'égard de certains chrétiens plus influents. Par leur moyen, l'ennemi a toujours ses intelligences dans la place. Cela soutient ses espérances et relève son courage dans la guerre de procès et de vexations qu'il ne cesse de nous faire. Mais Dieu combat avec nous et pour nous; et nous avons la consolation de combattre pour sa cause. Quand on combat pour Dieu, on est toujours vainqueur, même dans ses défaites... Jésus, notre divin chef, a vaincu sur la croix, *regnavit a ligno Deus!*

Voilà bien longtemps que je n'ai pas écrit en Europe, à cause d'un surcroît d'occupations variées et multipliées, sans nombre et sans fin. D'un côté les fatigues et les nécessités de l'administration de mes nombreuses chrétientés, de l'autre les mille péripéties, toujours renaissantes et toujours les mêmes, de la lutte contre le schisme, et enfin les soucis et les embarras de la construction de mon église, tout cela absorbe mes instants et mes forces. Et cependant je ne trouve presque rien à vous écrire de mes occupations et de mes œuvres; c'est le train ordinaire qui continue toujours. Le second passage de Mgr de Drusipare, quittant notre mission pour rentrer à Pondichéry, m'a ouvert, au mois de février, un nouveau champ de travaux apostoliques. J'ai dû l'accompagner seul dans l'administration du district de Pratacoudy. Chaque jour nous confessions cent quatre-vingt et cent quatre-vingt-dix personnes, les messes ne se disaient qu'à midi ou une heure. La privation de sommeil fatigue beaucoup dans de telles circonstances; mais la grâce

soutient, Dieu se charge de récompenser en Dieu. J'ai ainsi secondé le zèle de Sa Grandeur vers l'est et le nord-est jusqu'à dix lieues d'ici, hors de notre mission. Ensuite je me suis rabattu tout seul sur le district de Tanjaour, où j'ai visité trois grosses chrétientés, situées entre les deux branches du Cavéry : chaque jour quatre-vingts confessions et plus, sans parler des catéchismes, des différents accommodés, des malades administrés. Enfin je suis revenu à Trichinapaly, rappelé par l'indisposition du P. Gury, attaqué d'une forte dyssenterie dans son premier coup d'essai à Maleiadipatty. Je l'ai traité en suivant ponctuellement les instructions que nous avait données à Lyon l'excellent M. Laboré, dont nous n'oublierons jamais l'aimable charité et les leçons pleines de sagesse et de dévouement. Dieu a daigné bénir mes efforts et le malade est hors de danger; mais la convalescence sera longue.

Je me recommande instamment à vos prières et SS. SS. en union desquels je suis,

L. Garnier. S. J. M.

## DOUZIÈME LETTRE

*Le R. P. Bertrand, supérieur de la Mission, au R. P. Maillard, Provincial de Lyon.*

Maduré, novembre 1840.

MON RÉVÉREND PROVINCIAL, P. C.

Me voici à Maduré, déjà depuis deux mois, travaillant à réaliser un projet conçu dès notre arrivée dans la mission, plus spécialement décidé dans notre réunion du mois de mai à Pallitamum, et aujourd'hui plus que jamais reconnu nécessaire, je veux dire la fondation d'une résidence centrale à Maduré. Si elle eût existé il y a six mois, peut-être aurait-elle sauvé les deux Pères dont nous pleurons encore la perte. Moi-même je viens en recueillir d'avance le bénéfice ; car tout en préparant ce lieu de repos et de ressources pour la santé des missionnaires, je m'occupe à soigner la mienne, grâce à la bienveillance du docteur anglais.

La divine Providence nous a ménagé ici une protection bien précieuse dans la personne de M. le chevalier de Fondclair, que ses affaires personnelles ont fixé dans cette

ville depuis quelques mois. Dès que j'appris son arrivée, je m'empressai de lui écrire en ces termes : « Monsieur et cher ami... Vous accepterez ce titre de la part d'un inconnu, car deux Français à Maduré sont nécessairement amis, etc., » et il me répondit aussitôt sur le même ton et avec une exquise politesse. C'est à lui que nous devons l'envoi du pharmacien qui a sauvé la vie au P. Canoz. Il a eu la bonté de m'inviter à m'installer dans sa charmante habitation, qui réunit tous les agréments de la campagne aux avantages de la ville, et j'y ai vécu comme un membre de la famille, ce qui a contribué beaucoup à rétablir ma santé et mes forces. Veuillez m'aider à reconnaître tant de bienfaits, en attirant par vos prières les bénédictions du ciel sur lui, sur sa pieuse épouse et sur ses enfants.

Pendant deux mois je m'étais donné toutes les peines imaginables pour trouver un emplacement ; après avoir examiné la position, j'ai successivement porté mes vues sur une foule de propriétés qui me paraissaient convenables et plus faciles à acquérir ; et chaque fois, dès ma première démarche, je voyais surgir des difficultés insurmontables. Évidemment il y avait là une influence ennemie, et même plusieurs, car j'ai ici contre moi les alarmes des protestants, la rage des schismatiques et le mauvais vouloir des païens, sans compter les intrigues des spéculateurs. Enfin je résolus de braver toutes les oppositions et de payer d'audace. Je m'arrêtai à un terrain, le mieux situé qu'on pût trouver dans toute la ville et merveilleusement propre à mon objet ; je pris mes informations dans le plus profond secret. Les difficultés étaient désespérantes. Cette terre, entourée de trois côtés

par des routes ou boulevards publics, était livrée aux passants dans tous les sens depuis un temps qui établissait la prescription ; de plus les païens en avaient fait depuis nombreuses années leur champ mortuaire, c'est-à-dire le lieu où ils venaient brûler leurs morts, enfin sa propriété était disputée par trois ou quatre maîtres à la fois. N'importe, je résolus de tenter la fortune, en me confiant en celui qui tient la fortune dans ses mains.

Je fis donc venir celui des propriétaires prétendants qui semblait avoir le plus de droits ; et dans le plus grand secret j'achetai ses titres. Il me les céda d'autant plus volontiers qu'il était incapable de les faire valoir. Le contrat étant passé devant témoins et signé, je me mis immédiatement à l'œuvre. Je commandai une cinquantaine d'otters (ouvriers dont la profession est d'élever des murs de terre), je les mis sous la conduite de quelques hommes de confiance et courageux, et je leur ordonnai de commencer le lendemain avant le jour le mur d'enceinte de mon terrain, qui mesure à peu près un hectare.

Prévoyant les nombreuses oppositions qui allaient s'élever de toutes parts, j'avais donné à mes directeurs des travaux la consigne de ne céder à aucune réclamation, de répondre avec assurance : « Nous avons nos ordres ; si vous avez des difficultés allez les présenter au souami, » et de continuer leur travail sans désemparer. Les oppositions ne tardèrent pas : cinq ou six arrivèrent dans la matinée, de par la loi, de par l'autorité de tel ou tel fonctionnaire ; et mes gens, fidèles à la consigne, donnaient leur réponse invariable et continuaient l'œuvre. Les opposants m'arrivaient, moitié courroucés, moitié tremblants. Je les accueillais de mon mieux, mais avec fer-

meté. « A Dieu ne plaise, leur disais-je, que je veuille vous faire tort! J'ai acheté de celui qui s'est donné pour le vrai propriétaire ; si vous avez de meilleurs titres, c'est à vous que viendra le prix ; mais c'est à vous à montrer vos titres et à les justifier. » Or là était pour eux le difficile et même l'impossible. D'ailleurs ma conduite audacieuse persuadait à tous, même aux hauts fonctionnaires indiens, que j'agissais avec l'autorisation du grand collecteur, et voilà pourquoi on était un peu intimidé. Et en attendant, l'ouvrage avançait rapidement et le mur d'enceinte atteignait déjà une hauteur de quatre pieds.

Cependant l'affaire avait été portée au tribunal du collecteur. Je l'avais prévenu par une lettre, dans laquelle je réclamais sa bienveillance, et il m'avait fait la réponse suivante : « M. Bertrand sait bien que je ne veux pas et ne puis pas le favoriser ; mais il doit savoir aussi que je ne veux pas et ne puis pas l'affliger par une injustice. Quant à son affaire, je l'examinerai. » Somme toute, cette réponse me parut bonne et me donna de l'espoir. En effet, le collecteur vint, accompagné de ses grands brames, d'une foule de pions et de personnages curieux ou intéressés. J'allai gravement le recevoir à l'entrée de mon terrain et dans le salut réciproque nous nous donnâmes une bonne poignée de main; puis nous commençâmes l'inspection, nous promenant côte à côte et causant familièrement, « M. Bertrand, me dit-il enfin, vous avez avancé votre terrain de plusieurs mètres d'un côté, je vous l'abandonne; mais je désire que vous cédiez de l'autre côté deux mètres; parce que je compte élargir cette route. » A ces mots je respirai et tressaillis de joie : évidemment

le procès qui lui avait été présenté ne portait pas sur le fond de la question, mais était une pure chicane sur la délimitation ; je m'empressai donc d'accepter sa proposition et tout fut terminé ; nous nous séparâmes d'une manière très-amicale, et de sa part avec plus d'expansion et de témoignage de bienveillance qu'il ne m'en avait montré en arrivant.

Vous ne pouvez vous figurer l'impression que fit cette visite sur nos Indiens. Un collecteur ici est le roi ou le pacha du pays; devant lui tous sont tremblants ou rampants, même les plus fiers personnages. Qu'il eût daigné visiter lui-même mon terrain, c'était une faveur inouïe ; mais la manière dont il m'avait traité était pour tous un prodige qu'ils ne savaient s'expliquer. « As-tu vu, se disaient-ils, comme le souami a traité d'égal à égal ! comme le dorey lui a tendu la main ! témoigné son respect, etc. » Pour moi, comprenant toutes les conséquences de cette affaire, j'en bénissais Dieu dans mon cœur. Ce procès, gagné sur un point très-accessoire, arrêtait d'un seul coup tous les autres procès plus sérieux qu'on voulait m'intenter et m'assurait définitivement la possession de mon terrain. Il ne m'a coûté que six ou huit cents francs ; il en vaut déjà maintenant plusieurs milliers, et a pour moi une valeur beaucoup plus grande vu sa position exceptionnelle.

Les fruits de cette visite vraiment providentielle ne s'arrêtèrent pas à la paisible possession de ce coin de terre. Elle me donna une position respectable et redoutée. Le fameux prêtre Borge, celui qui m'a poursuivi dans le Marava avec tant de rage, me sachant à Maduré, vint pour me faire une guerre acharnée. C'est l'homme aux

procès ; il se vantait dans tout le pays d'avoir en mains douze procès qu'il allait m'intenter et sous lesquels je devais être écrasé. Seulement en passant par Rasakembiram, qui possède le tombeau du P. Martin et où je fais construire une église, il s'avisa de s'arrêter et d'entrer par force dans l'église actuelle. Averti du fait, je me hâtai de le prévenir ; je lançai contre lui un procès et en peu de jours il fut condamné à une grosse amende. Cette défaite le brisa. En vain chercha-t-il à pousser encore ses procès ; les entourages du collecteur et des juges refusèrent et ses procès et son argent, donnant pour raison qu'il n'y avait pas à s'attaquer à un homme si puissant. Depuis lors il n'a plus osé manier son arme favorite, et il me laisse tranquille. Malheureux aveugle, que je combats malgré moi ! Oh ! s'il savait avec quel empressement je renoncerais au plaisir de le vaincre pour goûter la joie de l'embrasser dans la charité de Jésus-Christ !

Il était important de profiter du moment favorable ; je vins donc m'installer sur ma propriété. Le capitaine de la place eut la bonté de me prêter sa tente, qui était un vrai palais en comparaison des cabanes auxquelles nous sommes habitués. Je fis immédiatement construire quatre baraques de terre : l'une pour la chapelle, la deuxième pour moi, la troisième pour mon cheval, la quatrième pour abriter les chrétiens, faire les catéchismes, etc. Tout cela n'était que provisoire, en attendant l'église et le presbytère qui vont s'élever incessamment. A Maduré, il faut quelque chose de respectable, qui fasse honneur à la religion, et puisse se montrer sans honte à côté du magnifique palais, dont notre emplacement n'est séparé que par un boulevard. Le P. Garnier, qui a fait ses preuves dans

la construction de son église, sera notre architecte ; déjà je lui ai demandé un plan, j'ai creusé les fondations, puis il est venu passer ici huit jours pour diriger la pose des fondements, et maintenant je continue les travaux de construction. Quand il s'agira des voûtes et de la coupole, je l'appellerai de nouveau, et lui abandonnerai le soin de terminer l'église et le presbytère.

Afin de conserver les avantages de la position que la divine Providence m'a faite dans ce poste important, j'ai soin d'entretenir de bonnes relations avec messieurs les Anglais, et surtout avec M. Blackburn. Je lui fais des visites, je dîne quelquefois chez lui, et il lui arrive de me reconduire lui-même dans sa voiture découverte, ce qui me donne, aux yeux des Indiens, un air d'importance qui fait trembler nos adversaires.

Grâce à ces rapports et à M. de Fondclair, à qui j'en suis redevable, j'ai pu parvenir à une connaissance plus exacte et plus intime des principes, des sentiments et des dispositions des magistrats à notre égard, et je crois utile de les consigner ici. D'abord, nous ne pouvons pas espérer de leur part une *faveur officielle ;* nous n'avons ni le droit ni la pensée d'y prétendre (quoique dans ma conviction ce serait de leur part un acte de haute sagesse et de bonne politique). Nous devons au contraire nous attendre à une opposition officielle en général, à cause des préjugés de religion qui leur font adopter légèrement des principes désastreux pour nous. C'est ainsi que M. Blackburn nous chassait, par un trait de plume, de plus de cinquante églises que nous administrions depuis des années, et me disait nettement : « J'en suis fâché, mais je vous préviens que dans tous les procès concernant les anciennes

églises, je déciderai contre vous. » Ce qu'il n'a pas manqué de faire toutes les fois que l'occasion s'est présentée.

Un certain juge faisait dernièrement des aveux encore plus ingénus. Il avouait d'abord que la question, fort simple pour un magistrat, était très-embarrassante pour un juge. Comme on lui représentait que ces églises bâties par les chrétiens, entretenues à leurs frais, leur appartenaient, il répondait : « Nous ne pouvons admettre ce principe, car toutes nos églises d'Angleterre sont dans ce cas, et les catholiques pourraient donc les réclamer. » On insistait en montrant que les chrétiens ne repoussaient ces prêtres anciens que parce qu'ils étaient schismatiques, rebelles au Pape, et il répliquait : « Ces prêtres n'ont-ils pas le droit de se moquer du Pape? Nous le faisons bien nous-mêmes ; pouvons-nous *favoriser* les papistes ! » Mais, disait-on, il ne s'agit pas de *faveur*, il s'agit de justice, il s'agit, dans l'application de la loi, de faire pour les catholiques ce que vous faites tous les jours (j'en suis témoin) pour les païens et pour les mahométans. « Cela est vrai, reprenait le juge, mais nous n'avons pas rejeté Mahomet, au lieu que nous avons rejeté le Pape. » Tous ne feront pas de tels aveux, ne voudraient pas même en secret s'avouer de tels sentiments ; mais presque dans tous il y a quelque chose, un levain contre le papisme, un préjugé qui porte ses fruits; on équivoque sur le mot faveur, et par crainte d'accorder de la faveur, on nie la justice.

Malgré ces préjugés et ces dispositions, je ne crois pas les magistrats anglais positivement hostiles aux missionnaires catholiques, et disposés à la persécution. S'ils y arrivent, c'est par l'application d'un principe erroné et avec une certaine bonne foi. Ainsi, M. Blackburn a été de

fait, pour nous, un vrai persécuteur; mais c'est par la conséquence d'un faux principe qu'il a adopté dans le commencement et dont il ne démordra pas, parce que, selon ses propres paroles : « *Un magistrat doit être infaillible.* » A part ce malheureux principe, c'est un homme très-honorable, bon, généreux et serviable : si je lui demandais un service qui ne touchât pas à ses idées, il se ferait un plaisir de me l'accorder.

Cédant aux conseils d'un homme dévoué à notre cause et très-haut placé, j'avais réclamé contre les décisions de M. Blackburn, et adressé à la chambre des lords à Londres, une pétition où je ne l'épargnais pas. La chambre renvoya ma pétition à celui même que j'attaquais, en lui demandant ses explications et sa justification. M. Blackburn me dit un jour : « J'ai entre les mains la pétition que vous avez envoyée contre moi; je ne vous en veux pas, vous avez bien fait; à votre place, j'aurais fait comme vous; ce sont nos principes qui sont contraires. » Et depuis lors, il n'a diminué en rien les témoignages de sa bienveillance à mon égard. Voilà l'homme; ce trait le peint tout entier.

Mon séjour à Maduré m'a fourni les moyens de recueillir des informations exactes et précises sur un autre sujet qui ne peut nous être indifférent, et qui mérite d'être mentionné dans cette relation, car il s'agit des missionnaires protestants, qui sont naturellement et de fait de chauds adversaires des missions catholiques. Mon intention n'est pas de traiter ici cette question dans toute son étendue, je veux seulement rapporter mes observations locales.

A mon arrivée dans cette ville, j'envoyai mon domes-

tique acheter diverses drogues pour composer un remède tonique, qu'on donne de temps en temps aux chevaux, afin de les fortifier et d'exciter leur appétit; et toutes ces drogues me furent remises enveloppées de feuillets de livres protestants, de la Bible, des épîtres et de divers traités. Je parus étonné, et mon catéchiste me répondit en souriant, que c'était l'usage qu'on faisait depuis longtemps de ces livres, et que tous les épiciers en avaient de grosses provisions. Comme je semblais douter, il ajouta : « Faites-en l'épreuve, envoyez aux divers coins de la ville acheter pour un sou de sucre, et vous verrez. » Je fis l'épreuve, et mon sucre m'arriva dans des cornets de même composition. Je trouvai même quelques feuillets portant le titre du livre sur lequel on avait imprimé ces paroles : *Défendu à ceux qui reçoivent ce livre de le déchirer et de le vendre.* Et ce feuillet courait les boutiques des épiciers tout comme les autres. Méchants Indiens! et pauvres ministres! m'écriai-je.

Ce n'est pas tout. J'avais une malle toute démantibulée; je l'envoyai à un *moutchi* (ouvrier qui travaille dans le carton) pour la raccommoder et la raffermir. Après quelques jours, il me la rapportait en très-bon état, et en l'ouvrant, je la vis toute tapissée de feuilles protestantes. Je fis le fâché, et mon homme, qui était païen, de se morfondre en excuses : « Je ne savais pas que vous en seriez peiné; j'ai fait comme toujours, comme tous les autres; nous ne nous servons que de ce papier. »

Je voulus pousser jusqu'au bout ma curiosité tant soit peu maligne, et je demandai quel autre usage on faisait de ces livres. Voici le résultat de mes informations bien constaté. A Maduré, on compte par centaines les grandes

et petites pagodes ; ces pagodes ont leurs fêtes ; il y faut du brillant, des décorations, et tout cela se fait généralement en papier. Les livres protestants en font les frais. On enlève les couvertures, qu'on découpe en dessins de toutes formes, ou dont on tire un autre parti quelconque. Avec les feuillets on fabrique un carton de plus grandes dimensions pour le même usage. Souvent, on fait macérer dans l'eau plusieurs volumes pour les réduire en pâte, on jette cette pâte dans des moules, et il en sort autant de diablotins qui feront leur figure dans la décoration de la fête du diable. — Si ces livres n'étaient que certains traités protestants, nous pourrions rire de leur triste destinée ; mais le plus souvent, ce sont nos saints Évangiles et les Épîtres des apôtres qui sont livrés à cette profanation ! Cela n'empêchera pas les habiles ministres de donner, dans leurs brillants comptes rendus, ces centaines de milliers de Bibles distribuées comme autant de triomphes du saint Évangile, et comme les témoignages de la propagation de la lumière de la pure foi ! Triste métier !

Encouragé par cette découverte, je tournai mes regards vers un second moyen de prosélytisme protestant, les écoles. Il y a à Maduré et dans les environs une vingtaine d'écoles protestantes qui fonctionnent depuis plus de dix ans. Comme on y attire les enfants païens par des primes, des distributions de riz et de toiles, chacune a naturellement un assez grand nombre d'enfants qui la fréquentent, et un bien plus grand nombre d'enfants inscrits sur la liste du maître, peut-être un plus grand nombre encore sur le registre du ministre, car ils sont payés en proportion du nombre. Or, selon l'adage : *crescit eundo*, ces élèves inscrits peuvent bien, non-seulement progresser en

nombre dans la route, mais encore se transformer, devenir des catéchumènes, puis des convertis, avant d'arriver aux catalogues des commissions centrales... Des milliers de conversions ! quelles conquêtes !... Et puis l'on viendra nous dire que le protestantisme est stérile ! Voyez l'Inde ! Mais si de ces comptes rendus publiés, colportés à quatre mille lieues de distance, on remonte à la réalité prise sur le fait, dans l'Inde même, qu'en est-il au vrai? C'est précisément ce que j'ai eu l'occasion d'examiner avec le soin le plus scrupuleux, et je consigne ici le résultat de cet examen.

J'appelle mon catéchiste et je lui dis : « Prends les plus exactes informations et donne-moi le nombre précis des enfants qui depuis dix ans dans ces vingt écoles ont reçu le baptême. » Il me répond en souriant : « Pas besoin d'information, c'est tout connu ! non-seulement pas un seul n'a reçu le baptême, mais pas un seul qui montre la plus légère propension au christianisme ; ils sont tous aussi païens qu'on peut l'être, et dans leur âme et sur leur figure. Au reste, on ne cherche pas même à les convertir, leurs maîtres sont presque tous des païens renforcés, les livres qu'ils étudient sont généralement des livres païens racontant les folies de leurs idoles, etc. » Et comme je refuse de croire à son témoignage, il renouvelle ses protestations : « Depuis tant d'années que je vis dans ce pays, j'ai tout vu, tout examiné, je sais tout, je le répète : pas un seul enfant baptisé ; mais, c'est un fait public, il vous est facile de vous en assurer. » En effet, j'appelle un second témoin, puis un troisième, etc., et j'arrive à ma conviction invincible : pas un seul enfant baptisé dans ces vingt écoles depuis dix ans !

Les protestants ont un troisième moyen de prosélytisme, moyen certes des plus efficaces, ce sont *les pensions*. Eh bien ! j'ai pris à ce sujet les mêmes informations, avec la même rigueur, et voici le résultat qui s'est montré avec la même évidence. Les pensions sont nombreuses : pensions aux maîtres d'école, pensions aux catéchistes de tout grade : grands catéchistes, catéchistes ordinaires, catéchistes spéciaux ; pensions aux ombres de toutes formes qui suivent le ministre : commissaires, colporteurs, distributeurs de bibles, etc. C'est un moyen puissant que ces pensions et les autres profusions d'argent, s'il ne s'agit que de grossir des listes ; car quel est le pauvre Indien qui ne donnerait pas son nom pour un écu ! Mais s'il s'agit d'obtenir une démarche extérieure, un acte de profession du christianisme, c'est autre chose ! Les maîtres d'école, je l'ai dit, sont des païens, qui s'offenseraient du nom de chrétiens comme d'une injure. Mais même parmi tous ces catéchistes et agents des ministres, grassement pensionnés par la caisse centrale, combien y a-t-il de païens convertis et baptisés par eux depuis vingt ans ? J'ai fait le calcul, rigoureux, exact ;... il y en a un, un seul ! Encore, comment est-il chrétien ? Il a reçu le baptême, mais au fond il est aussi païen que les autres : sa femme et ses enfants sont païens pur sang ; lui-même est païen tout le mois, porte ouvertement sur son front et sur sa poitrine le signe idolâtrique. Seulement quand arrive le jour de sa paye, il va se laver à l'étang, se présente net au ministre pour lui tendre la main et recevoir sa pension, puis court à l'étang pour se barbouiller de la cendre païenne. Voilà le chrétien, le seul qui ait reçu le baptême ! Il est pensionné sans être

chargé d'aucun emploi, mais seulement pour avoir rendu à la secte qu'il reconnaît pour sa mère nourricière le service de la mettre un peu à couvert du reproche de stérilité.

Les ministres me diront qu'ils comptent cependant parmi leurs catéchistes un certain nombre de chrétiens baptisés. Cela est vrai ; mais ces chrétiens sont, non pas des *païens convertis*, mais des *catholiques pervertis* par eux. Je l'avoue, l'argent protestant est plus efficace pour pervertir de mauvais catholiques que pour convertir les païens. Cela n'est pas étonnant : la *conversion* est l'œuvre de Dieu et le miracle de sa grâce ; la *perversion* est l'œuvre du démon, aidé des mauvaises passions. Et voilà pourquoi vous voyez, non-seulement dans l'Inde, mais partout, les protestants chercher à se propager en s'acharnant aux catholiques ou à des sectes chrétiennes qui ont encore quelque chose à perdre ou à corrompre. Ils connaissent le grand principe d'Aristote : que les choses se développent par les moyens qui les ont produites ; là est le grand secret de propagation pour le protestantisme.

Mais les ministres se tromperaient bien si, pour avoir débauché de mauvais catholiques, ils se flattaient d'avoir fait de vrais protestants de cœur et de conviction. S'ils sont dans cette erreur, je leur propose une épreuve bien simple ; qu'ils retirent à ces mercenaires leurs grasses pensions, leurs primes, leurs traitements, et ils verront ! De ces catholiques infidèles les neuf dixièmes avouent leur faute, en gémissent, rougissent de leur état ; mais, ajoutent-ils, *il faut vivre !* Plusieurs m'ont fait sonder pour voir si je serais de bonne composition ; ils reviendraient

avec bonheur, si je leur accordais le quart de ce qu'ils reçoivent; mais ma réponse est : que des hommes qui se vendent ne méritent pas d'être achetés, à quelque prix que ce soit. Au reste, si je n'avais les lois positives de l'église, j'avoue que je serais presque tenté de leur permettre d'exercer leur métier comme une chose purement indifférente, tant le danger me paraît éloigné, soit pour eux, soit pour les autres! Quant aux maîtres d'écoles, nos catholiques pervertis, comme les païens, font bien quelquefois lire à leurs enfants des livres protestants, mais ils le font comme vos magisters de campagne font lire de vieux parchemins. Ils n'ont pas plus l'intention ni la chance de faire des protestants, que ces magisters n'ont celle de faire des notaires.

Ajoutons que même à l'égard des catholiques à pervertir, l'argent protestant n'a dans l'Inde qu'une efficacité bien limitée, il ne réussit à pervertir que ceux qui le sont déjà. Ceci me rappelle un raisonnement que me faisait à ce sujet un paysan indien.. « La religion protestante, me disait-il, est une *religion d'argent*, c'est le nom que nous lui donnons généralement, et ce nom la flétrit à nos yeux et la condamne. Nous n'avons pas beaucoup de science; mais dans notre simplicité nous ne sommes pas si sots qu'on s'imagine. Voici comme nous raisonnons : Si un marchand nous offre sa marchandise à moitié prix, nous disons que c'est bien probablement une marchandise tarée; s'il nous l'offre pour rien, nous disons que sans doute elle vaut ce qu'elle coûte; mais s'il veut nous payer pour la recevoir, nous disons : gardez-vous bien de l'accepter, certainement elle est empoisonnée! »

Les ministres pourraient m'objecter encore les nom-

breuses populations païennes amenées au protestantisme dans les provinces du Sud, autour de Tinévelly. Il me serait facile de donner à cette objection une réponse à peu près semblable à la précédente, d'examiner la nature et la réalité de ces conversions apparentes, les moyens qui les ont opérées et qui les conservent, etc. Mais cette discussion m'entraînerait au-delà des limites que je me suis imposées dans cette relation, où je n'ai eu d'autre but que de consigner mes propres observations faites à Maduré. Le fait de ces populations protestantes du Sud pourra fournir la matière d'une autre lettre. D'ailleurs, comme elles représentent à mes yeux un édifice fondé sur le sable, construit sans ciment, soutenu par des étais étrangers et vermoulus, je suis convaincu qu'avec un peu de patience, le temps nous fournira la meilleure des réponses.

Je conclus donc de tous ces faits constatés avec évidence que dans l'Inde comme ailleurs, et malgré l'abondance des ressources et la puissance des moyens qui sont mis à son service, le protestantisme est frappé de la plus humiliante stérilité. Au reste, les ministres ici n'essayent pas même de lutter contre l'évidence des faits. Tout en étalant leurs conquêtes dans leurs comptes rendus, pour l'édification des bons associés, ils tiennent un autre langage à leurs amis qui savent et qui ont vu de leurs yeux. Ils avouent franchement leur insuccès quant aux conversions. « *Aussi ce n'est pas là*, disent-ils, *ce que nous voulons. Nous répandons la lumière, nous jetons la semence : viendra le temps de recueillir.* » Bonne manière de se consoler ou de se tirer d'affaire ! Mais quel jugement porter d'une lumière répandue depuis vingt ans sans éclairer personne? Que penser d'une semence, qui jetée continuelle-

ment depuis dix et vingt ans n'a pas encore produit un épi, un brin d'herbe? Ne serait-ce pas une semence altérée, stérile? On connaît le cours ordinaire des choses. Quand au bout de quelques mois un grain de froment n'est pas sorti de terre, adieu l'espérance. La semence de l'Évangile n'est pas soumise à ces lois fixes, je l'avoue. Cependant les apôtres semèrent, non pas des livres ni des écus, mais la divine parole, et ils commencèrent aussitôt à moissonner. Dans des temps plus rapprochés de nous, saint François-Xavier sema dans ces contrées mêmes, non pas de l'argent mais la divine parole arrosée de ses sueurs, et il moissonna les vrais conversions par centaines de milliers. Aujourd'hui encore, malgré les difficultés que suscite la présence des ministres protestants, les successeurs du grand Xavier sèment et ils moissonnent. Qu'il me soit permis de citer ici quelques lignes d'une lettre que je reçois en ce moment même du P. Canoz : « Ne pouvant me rendre aux instances des chrétiens de Kilakarei, qui me conjuraient de venir bénir leur église, j'y ai envoyé le P. Serra, arrivé dans l'Inde depuis cinq mois et par conséquent pouvant à peine balbutier quelques mots peu intelligibles. Il y est resté sept jours; il a prêché, moins en paroles que par ses gestes, en montrant le crucifix, et il a converti dix païens; il en a baptisé cinq qui étaient parvenus à apprendre les prières essentielles et a différé les cinq autres qui avaient besoin d'être instruits et éprouvés plus complétement. » Voilà le caractère éclatant de l'Église, épouse unique de Jésus-Christ. Elle est féconde, et sa fécondité, qui n'a pas besoin des moyens extérieurs, ne dépend même pas des hommes qu'elle choisit pour ses instruments. A elle et à

son céleste époux Jésus-Christ tout l'honneur et toute la gloire !

Je m'aperçois que le sujet m'a entraîné au delà des bornes que je voulais me prescrire; je me hâte de finir en vous esquissant à grands traits le tableau actuel de la mission.

A Trichinapaly, le P. Garnier a presque terminé sa belle église. Il s'use de fatigues et d'indignation contre l'iniquité. Le F. Chevola réside avec lui et rend les plus précieux services à la maison. — Le P. Gury réussit bien à Pratacoudi. — Le P. Perrin commence à se lancer dans le district de Maleiadipatti.

Au Marava le P. Canoz n'a pas encore recouvré ses premières forces. Espérons que Dieu lui rendra cette santé qui lui avait mérité le nom de *père robuste*. Le P. Serra, son compagnon, est d'une effrayante activité. Il s'est mis de suite à parler, déjà il confesse ; il prêche même quelquefois dans son jargon. Dernièrement il a eu de violentes attaques de coliques et de fièvre; le lendemain il était à cheval. Il a besoin d'être modéré.

A Dindighel M. Mousset, que Mgr de Pondichéry avait la bonté de nous laisser jusqu'à présent, est rappelé par Sa Grandeur. Je ne sais comment le remplacer; c'est un poste vide qui attend un nouveau missionnaire.

A Paléamcottey ou Tinévelli, dans le sud, le P. Castanier, supérieur du district, réussit parfaitement. Il est prudent et ferme; la paix et l'ordre se rétablissent peu à peu sur la côte. Ce n'est pas que le chef des paravers soit converti; mais son autorité est peu de chose, ce peu même lui est contesté; les Anglais refusent toujours de le reconnaître comme chef, et son influence diminue. Cependant

plus riches, plus brillantes, et surtout plus *bruyantes*, ce qui pour l'Indien n'est pas un petit mérite. Ils trouvent dans les nôtres je ne sais quel charme qui les attache et les réjouit. Ils reconnaissent que nos dieux (c'est ainsi que dans leur ignorance ils appellent nos statues de J.-C., de la sainte Vierge et des saints) sont plus beaux que les leurs, Ils les contemplent avec admiration, et dans les processions que nous faisons hors de l'église ils suivent en foule, ou vont se placer dans les positions où ils seront à même de satisfaire leur avide curiosité. J'ai présidé au moins à une douzaine de ces processions, et je puis affirmer que pour cinq cents chrétiens il y avait au moins deux ou trois mille païens. On les distingue aisément à leur front orné de bouse de vache. Nous marchons avec autant de sécurité au milieu de cette immense multitude de païens que nous le ferions dans les processions qui traversent les rues de Rome. On prie, on chante, on se prosterne à son gré, on reçoit la bénédiction ; pas le moindre scandale, pas le moindre mot qui tende à déprécier notre culte religieux. Combien de fois j'ai regretté de ne pouvoir élever ma voix au milieu de cette masse d'idolâtres, de musulmans et de chrétiens ! Quels fruits merveilleux produirait un missionnaire qui posséderait bien la langue et dont la voix éloquente serait proportionnée à un tel auditoire ! Aidez-nous par vos prières à obtenir de Dieu qu'il nous envoie de ces hommes puissants en parole. En attendant, la grâce parle intérieurement aux âmes et y produit de salutaires impressions et même de vraies et solides conversions.

En union de vos SS. SS., etc.

ANT. SALES. S. J. M.

## QUINZIÈME LETTRE

*Le R. Bertrand, supérieur de la mission, au R. P. Maillard, Provincial de Lyon.*

**Maduré juin 1841.**

MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.

Je vous ai promis un exposé plus complet des événements et de notre position relativement au schisme du sud; je viens accomplir ma promesse, et c'est par là que je commence cette lettre.

Vous connaissez déjà la nature et l'origine de ce schisme, je crois inutile de revenir là-dessus. Il me suffit de rappeler qu'à l'époque de la visite de Monseigneur au mois de janvier 1840, il nous fut impossible de triompher de nos adversaires. Les conditions acceptées par Sa Grandeur, et auxquelles par conséquent je dus souscrire moi-même, furent au contraire un vrai triomphe pour les schismatiques de Tuticorin. Ce dénoûment de la lutte fut une épreuve bien amère pour le pauvre P. Martin. Son humilité acceptait avec joie tout ce qu'il y avait de pénible dans son rappel si subit au plus fort de la mêlée;

mais son zèle s'indignait à la vue des conséquences désastreuses qu'il voyait dans les concessions faites aux schismatiques. J'avoue que si j'avais été libre de mes actions, mon cœur n'aurait pas eu le courage de lui imposer ce sacrifice, et ma raison n'aurait pas choisi l'arrangement qui m'était présenté. Mais Monseigneur était mon supérieur, et avait pour lui l'expérience et la grâce d'état. D'un autre côté, le danger était grave et imminent, notre position était très-critique sur tous les points de la mission ; une défaite positive à Tuticorin pouvait amener un désastre général par ses conséquences naturelles, ou même par une intervention du gouvernement. La presque totalité des populations de la côte était bien en notre faveur, mais leur caractère faible et pusillanime en face des adversaires accoutumés à dominer par la violence, les intrigues et la calomnie, ne nous permettait pas de compter sur elles. J'acceptai donc les conditions ; et je le fis avec d'autant plus de confiance, que je découvrais déjà la facilité d'échapper plus tard aux mauvaises conséquences que les schismatiques en tiraient, mais qui n'y étaient pas nécessairement et explicitement contenues. Le P. Martin, extrêmement droit et un peu inflexible dans son caractère et dans sa logique, mesurait ces conséquences avec rigueur, et les repoussait avec toute l'énergie et la loyauté de sa nature. Pour moi, je comptais sur le caractère des Indiens. Ce sont des enfants ; il serait dangereux de les pousser à bout dans certains moments d'irritation ; mais, laissés à eux-mêmes, ils se calment et retombent dans leur caractère un peu timide. Puis ils ne sont pas forts en logique ; paraissez aujourd'hui dire noir avec eux, demain ils diront blanc avec vous ; il est donc facile d'en-

trer par leur porte et de les faire sortir par la nôtre.

Mes prévisions et mes espérances ne tardèrent pas à se réaliser. Une des conditions exigées par le chef de Tuticorin était : « Que l'église de cette ville serait desservie par un prêtre de Goa, qui ferait sa soumission et recevrait de nous la juridiction. » Le chef s'imaginait nous chagriner beaucoup par cette exclusion ; nous l'acceptâmes d'autant plus volontiers, que de fait le poste n'était pas tenable dans l'état actuel. Et ensuite, quand après le départ de Sa Grandeur je pris en mains la direction des affaires, je déclarai hautement aux chrétiens que dans ma pensée cette mesure était, non pas une concession, mais une punition que j'infligeais à cette chrétienté pour le peu de courage et de générosité qu'elle avait montré dans cette occasion ; que nous n'avions nullement besoin d'elle, mais que nous avions mérité de sa part plus de reconnaissance. Ces paroles réveillèrent les habitants dont la très-grande majorité nous était dévouée. Ils s'étonnèrent et rougirent d'avoir tremblé ; la douleur et l'indignation leur rendirent le courage ; ils se trouvèrent humiliés d'être administrés par un prêtre indigène, pendant que tous les villages l'étaient par des prêtres européens. L'impulsion était donnée. Comme dans la réalité je ne pouvais rien faire de bon dans cette ville, je laissai ses habitants se quereller entre eux, je continuai mon système d'apparente indifférence à cet égard, et dirigeai toute mon attention sur les autres villages où l'influence du chef était moins absolue.

Empressé de recueillir les fruits de sa victoire, notre petit *roi sacristain*, le *Joseph II* aux petits pieds, s'était mis en route et avait parcouru les villages de la côte pour

y établir son système d'oppression de la liberté ecclésiastique, et imposer ses règlements touchant les affaires et les cérémonies de l'Église. Il nomma de nouveaux employés pour être sûr de leur obéissance servile, exerça de révoltantes cruautés contre les principaux chrétiens qu'il savait nous être dévoués ; et comme les chefs de tous ces villages sont ses créatures, il ne trouva pas d'opposition, et laissa tout son monde dans l'épouvante et la consternation. C'était le torrent qui avait passé. C'était le premier fruit de la paix de Tuticorin.

Après son passage, je commençai ma visite avec le P. Castanier que j'avais appelé pour le charger du district du sud. Nous trouvâmes partout la désolation : notre parti était mort, tous nos chrétiens étaient encore sous l'empire de la terreur, et quelques misérables triomphants, tous créatures du chef, furent les seuls que je vis paraître autour de moi. J'essayai avec le P. Castanier d'exercer le saint ministère, mais nous reconnûmes bientôt les principes d'opposition que le chef y avait laissés. Tel était la position à Punécayel, jusque-là si dévoué à notre cause, et dans la plupart des autres villages. C'est pourquoi nous fîmes semblant de les abandonner pour donner nos soins à d'autres chrétiens plus dignes de notre zèle ; et nous allâmes nous installer dans un village peu distant de la côte. Nos paravers ne manquèrent pas d'accourir en foule de tous les villages pour nous exprimer leur douleur et nous protester de leur dévouement. Nous nous mîmes à rire de leurs sottes frayeurs, à les traiter de lâches, à leur montrer la plus complète indifférence. Puis je leur déclarai avec fermeté mes principes, j'expliquai les concessions faites à Tuticorin, je montrai la faus-

sété des conséquences que le chef voulait en tirer, je protestai ne reconnaître en lui aucune autorité dans les affaires de religion, je pressai l'exécution des sages règlements proposés par le P. Martin relativement à l'administration de l'église, j'ajoutai que ces règlements n'étaient que l'exacte observation des lois ecclésiastiques et des ordonnances des évêques consignées dans les registres des paroisses, et que c'était pour cela que le chef refusait de nous remettre ces livres.

Ces paroles produisirent leur effet : les chrétiens, convaincus de nos droits, rougirent de leur timidité et de la servitude qui en était la conséquence, reprirent courage, s'en retournèrent dans leurs villages et communiquèrent aux masses leurs sentiments et leur résolution. Les circonstances nous étaient favorables ; toutes ces églises se trouvaient abandonnées de leurs prêtres, qui s'étaient retirés dans leur pays. Les paravers, malgré leurs défauts, tiennent à la religion, à ses cérémonies et à ses fêtes ; c'est leur orgueil et leur vie. Or, ils voyaient leurs églises dépouillées par la rapacité de leurs chefs, et tombant en ruines par leur négligence ; ils avaient compris qu'ils ne pouvaient attendre de nous aucun secours tant qu'ils auraient la lâcheté de laisser piller leurs ressources naturelles. D'un autre côté, ils se voyaient privés de la sainte messe les dimanches, et l'approche des fêtes de Pâques rendait cette privation plus sensible : ils me demandaient à grands cris des prêtres. Je leur répondais que je n'étais pas embarrassé de trouver à mes missionnaires des églises où ils seraient reçus avec enthousiasme et reconnaissance ; que pour eux, avant de faire une telle demande, ils devaient savoir ce que c'est qu'un prêtre, vénérer en

lui le ministre de Dieu et soutenir son autorité. « Le souami a raison, s'écrièrent dans chaque village les chrétiens indignés ; c'est notre *adapen* (chef du village) qui en est cause, c'est lui qui nous prive de l'amitié de nos Pères ; guerre au chef ! il faut affamer l'ennemi ! » A l'instant le parti en est pris ; tous s'obligent à lui refuser la contribution quotidienne, c'est-à-dire une espèce de dîme sur le poisson pris dans la journée. Cette contribution, quoique fondée sur l'usage de la caste, n'est pas sanctionnée par le gouvernement anglais, et par conséquent, dès que la population entière est d'accord, elle est parfaitement libre de la refuser. Le pauvre adapen en eut la preuve : sa bourse et sa cuisine s'en ressentirent, et lui, qui s'était montré si fier au moment de ma visite, fut enfin obligé de venir se jeter à mes pieds pour me conjurer d'accorder un prêtre, me promettant la plus entière liberté.

Nous rentrions ainsi dans nos églises avec les meilleures conditions possibles, et les chrétiens, fiers de leur succès, se confirmaient dans leur résolution de ferme résistance aux oppresseurs. Le chef de Tuticorin se voyait échapper des mains tous les fruits qu'il s'était promis de sa victoire. Il était furieux ; il essaya d'arrêter ce mouvement par ses vexations, et il ne fit que détruire de plus en plus son autorité. Il citait à son tribunal les chefs des villages pour les gourmander et les maltraiter. L'adapen de Manapade, qui nous a toujours été dévoué, était cité pour répondre à certaines questions comme celles-ci : « 1° Pourquoi remettez-vous au souami une clef du coffre de l'église ? 2° Pourquoi le souami ordonne-t-il aux femmes d'aller à la messe, lors même qu'elles n'ont pas la grande

toile de cérémonie, ce qui est contre l'honneur de la caste ? 3° Pourquoi défend-il de boire le callou ? » — L'adapen se garda bien de se présenter ; il répondit par écrit : A la première question. — Réponse : Parce que nous ne voulons pas qu'on pille les revenus de l'église ; l'an passé, on a volé dans ce coffre 300 roupies (le voleur était le chef !) — A la deuxième question. — Réponse : Parce que manquer à la messe est un péché ; ma femme ira dimanche à l'église sans la grande toile, pour ôter à celles qui n'en ont point la fausse honte. — A la troisième. — Réponse : Le souami combat l'ivrognerie ; il a raison, nous le seconderons de toutes nos forces, etc.

Tous n'eurent pas le même courage ; nous eûmes encore à déplorer bien des faiblesses. D'ailleurs, obligés d'attaquer énergiquement de graves désordres, tels que l'ivrognerie, les superstitions, les sorcelleries..., nous faisions nécessairement des mécontents, et ceux-ci étaient sûrs de trouver un appui auprès du chef. Cependant, comme il conservait encore avec nous des apparences de paix et nous donnait des protestations hypocrites d'amitié, nous gardions à son égard tous les dehors de la bienséance. Mais nous nous tenions sur nos gardes, évitant tout ce qui aurait pu laisser croire que nous lui reconnaissions quelque autorité en matière religieuse ; et, plus d'une fois, une recommandation de sa part a été pour moi un motif de refus. Enfin, après une année de lutte, nous étions maîtres de la position à peu près sur toute la côte.

Tuticorin était encore là, boulevard et foyer de l'esprit schismatique. Nous avions paru l'abandonner à son sort ; mais nous gémissions de voir cette population, dont la grande majorité nous était dévouée, livrée ainsi au dé-

sordre, aux déchirements de la discorde et aux violences du chef. Cependant une chose remarquable, c'est que toutes ces divisions et ces guerres intestines n'avaient pas altéré l'attachement à la religion. Les ministres protestants purent s'en convaincre. Voulant profiter d'une si belle occasion, ils accoururent et s'établirent dans la ville. Après avoir inutilement attendu qu'on vînt demander leur secours dans les procès ou contre les vexations, ils se mirent en campagne et firent les avances. Ils eurent la mauvaise chance de s'adresser à quelques-uns de nos chrétiens les plus dévoués, et par conséquent les plus cruellement persécutés. Voici la réponse que leur fit un d'entre eux, qui comprit le danger auquel pourraient être exposés les chrétiens plus pauvres et plus faibles dans leur foi. « Messieurs, leur dit-il, vous êtes bien bons ; mais vous connaissez peu notre caractère : nous sommes persécutés, il est vrai, mais nous sommes catholiques jusqu'au fond de l'âme ; jamais vous ne gagnerez un seul d'entre nous. » Puis, prenant un air de confiance, il ajouta : « En ami, je vous conseille de ne faire à personne les propositions que vous m'avez adressées ; car nous sommes comme la poudre, faciles à nous enflammer, et si le peuple soupçonnait que vous êtes ici pour séduire les catholiques, les têtes se monteraient, et bien certainement il vous arriverait quelque grand malheur. » L'avis fut compris, et messieurs les convertisseurs allèrent chercher fortune ailleurs.

J'avais constamment refusé de me mêler des affaires de Tuticorin, parce qu'une première démarche nous eût mis dans l'alternative ou de reculer, au détriment de l'autorité, ou de rompre ouvertement avec le chef, ce qui avait

ses dangers. J'avais donc voulu assurer notre position dans les autres églises, persuadé que la force des choses entraînerait la tête, que le remède viendrait du mal même, et que nos adversaires, n'étant plus occupés à nous combattre, se brouilleraient entre eux et avec leur prêtre. C'est ce qui arriva. Les spoliateurs des biens de l'Église, qu'un intérêt commun avait unis contre nous, furent bientôt désunis par l'intérêt personnel. De plus, une mort subite, accompagnée de caractères effrayants, en frappant l'un des plus acharnés, glaça les autres de terreur; de sorte que, partie motifs humains, partie crainte des vengeances célestes, les plus intrépides partisans du chef se tournèrent contre lui et fortifièrent le parti catholique; et dès lors ses deux frères cadets, qui nous avaient toujours été affectionnés, ne craignirent plus de se déclarer.

Sur ces entrefaites on voyait approcher la fête de Notre-Dame des Neiges, fête patronale de l'église. L'honneur de la capitale exigeait qu'elle fût célébrée avec la plus grande solennité, avec diacre et sous-diacre; et où prendre les trois prêtres? Le chef, très-embarrassé, fit de vives instances pour obtenir ce jour-là deux Pères. Je répondis poliment et sans compromettre nos rapports de civilité : « C'est vous-même qui m'avez demandé le privilége d'avoir un prêtre du pays pour desservir votre église, et je vous l'ai accordé très-volontiers; en conséquence, j'ai assigné à mes missionnaires leurs divers postes et leurs occupations; ils se feront un plaisir de vous rendre service quand ils le pourront, mais je ne puis leur donner ordre de quitter les affaires peut-être urgentes qui les retiennent. Vous pourriez leur adresser votre requête. » Il est

bien entendu que les Pères ne devaient pas avoir le temps. Le chef en eut grande confusion; les chrétiens approuvèrent hautement notre conduite; leur mécontentement et leurs murmures se tournèrent contre l'orgueilleux auteur du schisme.

Vers le mois de décembre nouvel embarras des plus graves. Le prêtre de Tuticorin tomba malade; il était impossible que la capitale restât sans prêtre; les habitants s'irritaient, menaçaient. Le chef m'envoya courrier sur courrier. Il s'imaginait que nous serions heureux d'accourir pour saisir l'occasion. Je répondis avec une froideur calculée, je traînai en longueur, je demandai des explications sur les intentions *des chrétiens* (en m'adressant aux chrétiens je montrais tacitement que je ne reconnaissais au chef aucune autorité dans cette affaire); voulaient-ils un *successeur*, ou bien simplement un suppléant provisoire? Dans le premier cas, je verrais; dans le second cas ils devaient comprendre l'inconvenance d'une telle demande après l'exclusion injurieuse qu'ils avaient prononcée. Au reste, ils pouvaient s'adresser au P. Castanier que j'avais établi le supérieur du Sud. Et encore une fois, le P. Castanier devait n'avoir personne à donner.

Enfin le prêtre govéar succombait à sa maladie, et le chef, pressé par les instances et les menaces de toute la population, réitéra ses suppliques. J'y répondis avec la même indifférence, exigeant les mêmes explications, en ces termes: « Si vous voulez un noir, on verra; si vous désirez un blanc, je vous préviens que j'ai bien des Pères disposés à se sacrifier pour le salut des âmes, mais que je n'ai pas de mercenaire ni d'esclave à vous donner. » J'en usais ainsi parce que j'avais observé que l'empressement

du P. Martin à occuper cette église avait été une des causes du schisme. Il fallait donc humilier cet orgueil. Le chef, forcé par la volonté absolue de la chrétienté, demanda un Père ; je le renvoyai au P. Castanier, à qui je recommandai d'accorder sous la condition d'une entière liberté.

Le P. Castanier, ayant reçu les promesses, se rend à l'invitation et commence par exiger : 1° qu'on lui remette les registres de l'église ; 2° qu'on lui rende les comptes ; 3° qu'on fasse l'inventaire de tous les objets appartenant à l'église. C'était une complète justification du P. Martin. Le chef donne de bonnes paroles, puis hésite, puis refuse. A l'instant le P. Castanier monte à cheval et quitte Tuticorin pour aller se fixer à Punécayel. Ce départ est le signal d'un soulèvement général. Les chrétiens indignés contre le chef se rassemblent, se lient entre eux par des engagements solennels ; les deux frères cadets du chef se mettent à la tête du mouvement. On court auprès du P. Castanier pour le conjurer de revenir ; on lui promet toute liberté. Cependant le chef s'obstine, travaille jour et nuit à rallier son parti, emploie les prières et l'argent, sans succès, se jette aux pieds de ses deux frères, les conjurant de ne pas l'abandonner ; ils lui répondent : « Dans les affaires de caste, nous vous obéirons; mais quand vous attaquez la religion et son ministre, nous ne vous connaissons plus ; nous mourrons plutôt que d'être infidèles à la religion. » Sa mère et sa femme se joignent à ses frères pour combattre son opiniâtreté, le palais retentit de cris et de gémissements; la mère distribue aux pauvres d'abondantes aumônes, les invitant à prier pour la conversion de son fils.

Enfin le P. Castanier, cédant aux supplications de toute cette chrétienté, monte sur une barque et arrive en face de Tuticorin, les habitants se portent en masse auprès du chef et l'obligent à remettre les clefs de l'église et du presbytère dont il s'était emparé, vont accueillir leur Père et le conduisent en triomphe. Tel est le dénouement des troubles et des agitations schismatiques de Tuticorin et de la côte de la Pêcherie. Notre position est loin de celle qui nous était faite il y a un an ! Cependant tout n'est pas gagné ; le P. Castanier est maître de l'église et de la chrétienté, mais la lutte continue de la part du chef. Il a voulu essayer son moyen ordinaire, les procès, mais sans aucun succès. Il a ensuite adressé ses réclamations à Monseigneur qui m'a renvoyé toute cette affaire. Il m'a donc porté ses plaintes contre le P. Castanier ; j'y ai répondu par une circulaire qui établit l'autorité du prêtre, explique les concessions faites à Tuticorin l'an dernier et repousse les fausses conséquences qu'on voulait en tirer. Monseigneur lui-même a donné un mandement dans lequel il approuve ma circulaire et confirme tous les principes qui s'y trouvent exposés. Quelle joie ce serait pour le bon P. Martin, s'il était encore des nôtres ! J'espère bien qu'il en jouit du haut du ciel, où il en goûte tant d'autres plus parfaites.

Il ne suffisait pas d'avoir établi notre autorité sur la côte, il fallait en user pour la gloire de Dieu, en faisant une guerre efficace aux vices et aux désordres qui avaient défiguré cette belle église de saint François-Xavier. Les deux plus révoltants étaient l'ivrognerie et les sorcelleries devenues presque générales. Ces deux plaies hideuses demandaient un remède très-énergique, et leur généralité

rendait son application difficile et compromettante. Les Pères le comprirent ; ils résolurent donc d'agir avec force et sagesse et de se décharger autant que possible de l'odieux des exécutions. Ils donnèrent partout des missions, tonnèrent contre ces affreux désordres, en inspirèrent l'horreur, réveillèrent les sentiments de la foi, intéressèrent même l'honneur de la caste, la dignité des villages et des familles. Puis, dans chaque commune, les principaux s'assemblèrent, et la réforme fut résolue. Pour l'opérer, des plans furent adoptés.

Voici celui qu'on arrêta contre l'ivrognerie. Afin de détruire l'abus, on interdit l'usage même de la liqueur enivrante ; quatre chrétiens des plus recommandables par leur position et leur vertu furent désignés pour veiller sur la conduite des autres et exécuter la loi et le châtiment qu'on avait fixé. Le coupable était amené à la porte de l'église, où deux correcteurs lui infligeaient un certain nombre de coups de verges ; de là, conduit processionnellement dans les rues, il faisait quatre stations aux quatre coins du village, et dans chacune il recevait de nouveau la même correction et demandait pardon du scandale. Enfin on le ramenait à l'église, où la cérémonie se terminait par l'imposition d'une amende pécuniaire. Le missionnaire ne présidait pas à ce châtiment, qui s'exécutait même en son absence du village ; c'était l'affaire des habitants. Inutile au coupable de vouloir échapper en niant sa faute ; un des quatre censeurs s'approchait de sa bouche en disant : *souffle ici !* et la liqueur le trahissait par son odeur.

Le succès a été complet : six mois après que ce plan de réforme fut mis à exécution, un fermier du gouverne-

ment qui payait annuellement mille roupies (2,500 fr.) pour avoir le droit de vendre de telles boissons près de Punécayel, vint se jeter aux pieds du P. Castanier en criant qu'il était ruiné, parce que personne ne venait plus acheter un verre de sa liqueur. Le pauvre païen ne désapprouvait pas la mesure prise, il s'engageait même à renoncer à son commerce ; mais il conjurait qu'on permît de boire encore pendant quatre mois. — L'ivrognerie était vaincue.

La plaie des superstitions était plus difficile à guérir, parce qu'elle était plus cachée. Le désordre existait, il était même général, mais il s'enveloppait de ténèbres ; oh ! si le diable avait voulu *souffler*... ! son haleine l'eût bien vite trahi, et la plaie eût été guérie par le fait. Mais, comme toujours, il avait soin de se cacher ; et il était d'autant plus fort que ses instruments, les prétendus sorciers, étaient quelquefois les notables de l'endroit. Nos Pères ne perdirent pas courage. Ils commencèrent par prononcer les défenses les plus sévères et déterminer des châtiments rigoureux. Tout fut accepté et sanctionné par la population réunie, et les vrais coupables étaient naturellement les premiers et les plus énergiques dans la condamnation du désordre. Mais comment appliquer le remède ? Comment saisir les coupables ? Le P. du Ranquet, se faisant accompagner de quelques chrétiens de confiance, fit la visite domiciliaire, et il sut si bien fureter qu'il ramassa dans un seul village de grosses charges de livres, de toiles et d'autres objets de sorcellerie. Tout cela fut publiquement livré aux flammes.

Dieu même parut prendre en main la défense de son honneur contre ces abominations. De tous les villages de

la côte le plus fameux par ses diableries était Virapandiampatnam, qui cachait un grand nombre de ces espèces de sorciers, dont la réputation attirait de loin les pratiques. Mais nous ne pouvions obtenir contre eux des preuves suffisantes, parce que la crainte fermait les bouches ; d'autant plus que c'étaient les chefs du village. Nous-mêmes nous n'y avions pas une pleine autorité, parce que les créatures du chef de Tuticorin y étaient encore nombreuses et puissantes. Dieu vint à notre aide. Le P. Castanier, en recevant leurs protestations d'innocence, sans oser faire d'autre perquisition, leur avait dit : « Prenez garde ! vous pouvez me tromper ; mais rappelez vous qu'on ne se moque pas impunément de Dieu. » Peu de temps après, le feu prit à la maison de l'un de ces sorciers si redoutés, et consuma tout autour cent quatre-vingts maisons. Tous les chrétiens furent saisis d'épouvante à la vue de ce châtiment du ciel, et ils disaient : « Si ces cendres pouvaient parler, elles crieraient : nous étions livres et attirail de sorcellerie. » Cet événement contribua beaucoup à exterminer ce désordre ; les chrétiens ne craignirent plus de dénoncer les coupables et ceux-ci livraient d'eux-mêmes les objets superstitieux qu'ils possédaient, et se soumettaient humblement aux pénitences qui leur étaient imposées.

Aidez-nous, mon rév. Père, à remercier Dieu de la protection bien visible qu'il accorde à nos travaux et obtenez nous la grâce d'y répondre par un généreux dévouement à son service.

En union de vos SS. SS. je suis, etc.

J. BERTRAND. S. J. M.

## SEIZIÈME LETTRE

*Le R. P. Bertrand, au R. P. de Ravignan. — Réponse aux questions proposées sur la religion des Indous.*

Maduré, juin 1841.

Mon Révérend Père, P. C.

L'intérêt que vous portez aux progrès de la vraie science et le désir de répondre aux arguments que de faux savants voudraient tirer de la religion des Indous pour attaquer le christianisme, vous font oublier mon peu de capacité, et l'impuissance où je suis actuellement de satisfaire pleinement aux questions que vous me proposez sur cette grave matière. En attendant que la Providence m'accorde le temps et les moyens d'étudier ce sujet plus à fond, je veux du moins vous donner une preuve de ma bonne volonté. Je résume vos questions dans les trois suivantes :

1° Que penser du triomphe de nos incrédules, qui exaltent et admirent le système religieux des Indous, dans lequel ils trouvent un argument décisif contre la religion chrétienne, un appui et un fondement à leur sys-

tème de *symbolisme* et de *panthéisme*, en un mot, une des plus magnifiques *évolutions du progrès humanitaire.*

2° Quelle est en réalité la religion actuelle des Indous?

3° Cette religion a-t-elle des mystères impurs?

Il est possible que vos savants voient de Paris, à travers leur télescope, toutes ces merveilles du *symbolisme* de l'Inde. Mais je crains fort que ce télescope ne soit pas assez achromatique ; je soupçonne même qu'il ressemble un peu à celui dont parle le bon Lafontaine dans une de ses fables [1], et qu'en démontant l'instrument on y trouverait l'objet réel et la cause véritable de ses merveilleuses visions. De fait, moi qui suis sur les lieux et qui cherche avec mon microscope, je n'ai encore trouvé aucune trace de toutes ces belles choses. Je parle de la religion des Indous, réelle, existante, connue et pratiquée. Quant à la doctrine et aux Védams où elle est, dit-on, contenue, on n'a pas encore pu, je ne dis pas me montrer, mais seulement me nommer dans tout le pays un seul homme qui les comprît. Bien des brames en savent quelque chose par cœur, mais sans y rien comprendre, à peu près comme vos chantres de campagne savent le latin.

La langue des Védams est non-seulement le sanscrit, mais un sanscrit plus antique et plus difficile. Nos anciens Pères trouvaient dans l'Inde grand nombre de brames érudits, parlant très-bien le sanscrit, et connaissant les védams. Tout cela est perdu ; l'anglais a tout remplacé, parce que l'anglais seul conduit aux emplois lucratifs.

La religion des Indous pour la masse, c'est-à-dire pour

1. *Un Animal dans la lune.*

la presque totalité, c'est l'idolâtrie proprement dite, et l'idolâtrie la plus grossière, sans aucune idée de symbolisme. Je n'en excepte pas les brames, qui font par centaines et par milliers des pèlerinages de cinquante et cent lieues, pour se laver dans telle eau, à tel jour, à telle minute, ou bien adorer telle statue de pierre ou de bois ; et cela sans pouvoir rendre d'autre raison de leur conduite que la mode, ou quelquefois tel trait de la vie de Vichnou devenu, dans ses incarnations, poisson, tortue, sanglier, et sanctifiant ce lieu, cette eau, etc.

Si, aujourd'hui plus que du temps de nos anciens missionnaires, quelques Indous parlent de symbolisme, je l'attribuerais volontiers au contact des Européens; surtout depuis que les Anglais ont trouvé le moyen de se faire respecter. Les grands employés sont généralement des brames, intéressés à leur faire la cour. Ces hommes, qui ne manquent pas d'intelligence et de finesse, ont senti qu'il fallait se rapprocher un peu des nouveaux dominateurs, et ils ont vite reconnu qu'il ne leur en coûterait pas beaucoup. Un peu de symbolisme pris dans quelque vieux livre ou suggéré n'importe par qui, a fourni le moyen le plus commode. Par là ils se mettent à l'abri du ridicule aux yeux des Anglais, et s'assurent la liberté d'aller, comme tous les autres, aux pagodes et aux fêtes païennes, quand l'intérêt, l'orgueil ou l'instinct idolâtrique les y conduisent. Voilà le beau idéal que vos chercheurs de religion ont trouvé dans l'Inde !

Mais pourquoi se sont-ils adressés à l'Inde plutôt qu'à l'Égypte, à la Grèce ou à Rome? Certainement la mythologie de ces peuples, au milieu de beaucoup d'absurdités, renferme bien des traits susceptibles d'une explication

symbolique, au moins autant, et à mon avis plus, que la religion et les livres de l'Inde. Pourquoi cette préférence donnée à l'Inde? La raison est bien claire. On n'a pas osé exploiter le symbolisme de Rome ou de la Grèce, parce que les monuments et les témoignages de l'histoire sont là pour démontrer la réalité du paganisme le plus grossier, existant universellement chez ces peuples. On a mieux aimé recourir à l'Inde, pays plus éloigné et moins connu. Il prête d'autant plus à l'imagination, qu'il n'a pas d'histoire; il favorise d'autant mieux les assertions les plus hasardées et les plus audacieuses, que ses livres, écrits dans une langue mystérieuse, inaccessible à la plupart des savants, et obscure même pour ceux qui croient la connaître, échappent au contrôle et donnent libre champ aux interprétations. C'est précisément ce qu'il fallait.

Cependant, puisqu'on nous parle de la religion des Indous, ce n'est pas dans ces livres anciens, inconnus des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des habitants de l'Inde, qu'il faut la chercher, c'est dans les faits, dans les traditions, dans les pratiques extérieures universellement adoptées par la nation. C'est ce que je ferai en répondant à la deuxième et à la troisième question qui m'est proposée. Je dirai ce que je vois de mes yeux, ce qui est en réalité la *religion indoue*, la seule pratiquée, la seule connue.

Dans les différentes provinces de l'Inde les divinités varient. Il y a dans chaque province des divinités locales, communes à toutes les sectes, qui accourent indifféremment à leurs temples, comme il y a des divinités propres à chaque secte. Mais quoi qu'il en soit de ces distinctions, le culte est partout le même; et après vous avoir parlé

des grandes divinités de Maduré, je pourrai vous dire : *ab uno disce omnes*. Si je vous entretiens de celles-ci, c'est que je suis sur les lieux et que je puis vous en parler avec connaissance de cause.

Depuis huit jours je me trouve au milieu du fracas d'une des fêtes de ces divinités, célébrée par le concours de quelques cent mille dévots, avec une musique étourdissante, des dépenses incalculables, des chars de triomphe en pyramide à la hauteur de cinquante pieds, et traînés par des milliers de fanatiques. — Or, à ce sujet, vous me demandez quelles sont les croyances *vraiment populaires et universellement admises?* Si nos Indous regardent leurs idoles comme *des symboles*, ou comme des *dieux réels?* S'ils ont des *mystères secrets et impurs*, comme les anciens païens? etc. Pour satisfaire à ces questions, il me suffira de dire ce que je vois, ce que j'entends, ce que je touche.

Le dieu de Maduré est *Sokka-lingam* ou simplement *Sokker;* sa femme est *Minâtchi* (les deux noms sont infâmes dans leur signification). Les concubines de Sokker sont *Madâdéial*, *Piriidéial*, etc., avec lesquelles il vivait habituellement, ne daignant rendre visite à son épouse qu'une fois par an, comme pour célébrer l'anniversaire de son mariage. Toute sa vie, et par conséquent les fêtes qui en retracent les divers traits, ne sont qu'une suite de ses brouilleries avec l'épouse au profit des rivales, et la célébration de ces fêtes consiste dans le *fac-simile* de l'action qui en est le sujet. Je vais vous en donner un exemple, en choisissant une fête, non pas révoltante ou scandaleuse, mais seulement ridicule.

Un chef de district (comme qui dirait un préfet) de Maduré avait convoqué les habitants pour construire une

digue à la rivière; mais la violence du courant emportant tout ce qu'on y jetait, la digue était réputée impossible, et tout le monde désespérait du succès. Alors le chef voit par hasard un homme endormi sous un arbre; il s'approche de lui, l'éveille par un coup de rotin, lui remet un gâteau et un panier et l'envoie travailler avec les autres. Le dormeur s'en va nonchalamment, remplit son panier de terre et le jette dans la rivière. A l'instant même le flot recule, le courant se détourne et la digue est achevée. C'était Sokker, une incarnation de la divinité. Ce fait est le sujet de la fête célébrée il y a quatre mois. Cinquante mille dévots se rendaient à la rivière, simulaient de vains efforts pour arrêter le cours des eaux; puis arrivait le gourou ou prêtre de Sokker qui jetait son panier. Les flots ne lui obéissaient pas; mais il avait fait ce qu'il pouvait, on était content, et la fête était terminée.

Celle qui réunit actuellement cette foule immense a pour objet le mariage de Sokker avec Minâtchi. Pendant les premiers jours le mariage se célèbre, puis se succèdent jour par jour diverses cérémonies qui s'y rapportent. Après-demain c'est le frère de Minâtchi qui arrivera en grand équipage avec la dot et les présents d'usage; la distance qu'il parcourt est de près d'une lieue, et le temps mis à la parcourir dépasse le jour entier. Chacune de ces cérémonies accessoires n'est que la continuation de la même fête; c'est toujours le Dieu porté sur son trône et se promenant au milieu de ses adorateurs. Imaginez ce trône, ou ce char pyramidal de quarante à cinquante pieds d'élévation, orné de tout ce que la passion peut inventer de plus sale; au troisième étage apparaît la statue grotesque du dieu, entourée de vingt-quatre

brames et d'une troupe de bayadères ; le char est traîné lentement par dix mille dévots à travers une masse de cent mille fous, tantôt spectateurs immobiles d'admiration, tantôt eux-mêmes acteurs frénétiques de la fête. Et quelle fête ! O mon Père ! vous me demandez s'il y a ici des *mystères secrets et impurs*, comme chez les anciens païens? Oui, ce mystère existe avec toutes ses orgies; l'homme est partout le même, et le démon n'a pas à changer sa tactique; le mystère existe..... avec cette différence qu'ici il n'est pas *secret*, il s'accomplit au grand jour ! Mais tirons le voile sur ces scènes dégoûtantes..... je vous épargne ces chants, ces cris confus, ce pêle-mêle, où la distinction des castes est suspendue, ce désordre digne de l'enfer, etc. Or, ce qui se passe dans cette fête de Maduré est le fond de toutes les fêtes païennes de l'Inde. Les brames eux-mêmes avouent que, quelle que soit la variété de leurs objets, elles ont toutes ce caractère commun, d'être infâmes. Il y en a bien une qui s'affiche plus ouvertement par le nom qu'elle porte; mais la différence est du plus au moins. En résumé tous leurs dieux sont des libertins, leur religion est le libertinage divinisé.

Et voilà cette *religion indoue*, qui trouve des apologistes et des admirateurs dans des académies de l'Europe ! Que ces admirateurs viennent chercher sur les lieux les symboles fantastiques, dont ils ont pu trouver l'idée dans quelques vieux livres, et qu'ils embellissent par leur brillante imagination, pour les débiter dans leurs cours scientifiques comme des réalités existant dans l'Inde ! Non, ces systèmes symboliques n'existent pas ici; tous ces milliers et ces millions de dévots n'en ont jamais eu la première idée. Ils croient avec la plus étrange sottise toutes les ab-

surdités qu'on leur raconte de leurs dieux. Les brames eux-mêmes partagent au fond la croyance du vulgaire, quoiqu'ils sachent bien que tels et tels récits qu'ils font des actions de ces dieux sont des impostures. Nous savons bien, vous diront-ils quand vous les poussez à bout, que ce sont là des rêveries inventées pour amuser le peuple; mais ils n'en seront pas moins, en pratique et dans l'âme, les stupides adorateurs de ces idoles, de ce Sokker, de cette Minâtchi, auxquels ils prêtent ces absurdités et ces infamies. Ils arriveront quelquefois à reconnaître que la divinité est une; mais ils ne se jetteront pas dans ces explications symboliques. Il pourra s'en rencontrer quelques-uns qui énoncent ces idées; mais dire que ce soit là le système religieux des Indous! non, cela n'est pas! autant et mieux vaudrait dire que le système de Dupuis est la religion de la France.

Au reste je puis offrir aux savants dont vous me parlez un témoignage décisif en cette matière et qu'ils n'oseront pas récuser; c'est celui d'un brame très-distingué, célèbre par son érudition et ses écrits, le brame *Ram-Mohun-Roy* qui arriva jusqu'au seuil du christianisme et mourut en 1833. Voici ses paroles : « J'ai observé que, dans leurs écrits et dans leurs conversations, beaucoup d'Européens éprouvent le désir de pallier et d'adoucir les formes de l'idolâtrie indoue, et qu'ils sont portés à faire croire que tous les objets du culte sont considérés par leurs adorateurs comme des représentations emblématiques de la suprême divinité. Si c'était réellement le cas, je pourrais être conduit à examiner le sujet. Mais la vérité est que les Indous de nos jours ne considèrent pas la chose ainsi, mais qu'ils croient fermement à l'existence de dieux et de

déesses innombrables [1], qui possèdent dans leurs propres domaines une puissance entière et indépendante. Et c'est pour se les rendre propices, et non le vrai Dieu, que des temples sont érigés et des cérémonies accomplies. Il n'y a pas de doute cependant que chaque rite dérive de l'adoration allégorique de la divinité véritable; mais aujourd'hui tout cela est oublié; et aux yeux d'un grand nombre c'est même une hérésie de le mentionner. »

Ce passage remarquable renferme, comme on le voit, deux parties très-distinctes: la première est un témoignage relatif au fait que nous discutons, et ce témoignage est irrécusable et invincible; car il constate un fait palpable, et le publie en présence de ces millions de concitoyens, qui sont eux-mêmes témoins et parties; la seconde concerne l'origine de ce fait. J'adopte volontiers l'opinion de l'auteur; mais il est évident qu'ici il n'a de valeur que celle des raisons dont il s'appuie; ce n'est donc pas sur son autorité que j'aurai à établir ma conviction. Cependant les paroles que j'ai citées m'amènent tout naturellement à rechercher l'origine de cette religion des Indous.

*Origine de la religion indoue.* — Vous n'attendez pas de moi que j'expose à fond dans une lettre un sujet qui exigerait un gros volume. Au reste, cela n'est pas nécessaire: la question a été traitée par des hommes plus compétents; je me contenterai donc de vous soumettre quelques considérations sommaires.

1. Dans les traités que Ram-Mohun-Roy a publiés pour prouver à ses compatriotes l'absurdité de leurs dieux, il en compte trente-trois mille. Il est encore modeste; car d'autres les comptent par centaines de mille, et s'en font gloire.

D'abord, dans cette religion indoue, telle que je la vois pratiquée, telle qu'elle est exposée dans les livres indous : les *Védams*, le *Candam*, le *Ramayana*, les *Pouranas*, etc., il faut distinguer deux choses : les parcelles de vérité qui s'y retrouvent, et l'amas de fables, d'absurdités et d'extravagances, au milieu desquelles ces parcelles de vérité brillent encore, comme des diamants perdus dans un fumier. Nous n'avons pas à chercher la source de ces extravagances qui ont défiguré la vérité ; elle est dans la nature de l'homme : dans la corruption de son cœur, dans le dévergondage de son imagination et dans l'entraînement de ses sens, etc. « Il y a, dit Bossuet, des erreurs où nous tombons en raisonnant, car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner. Mais l'idolâtrie était venue par l'extrémité opposée ; c'était en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens, qui voulaient tout revêtir des qualités dont ils sont touchés. C'est par là que la divinité était devenue visible et grossière. Les hommes lui ont donné leur figure et, ce qui était plus honteux encore, leurs vices et leurs passions. Le raisonnement n'avait point de part à une erreur si brutale. C'était un renversement du bon sens, un délire, une frénésie. [1] » Cette observation de Bossuet est d'autant plus applicable aux Indiens, que leur imagination est plus vivement exaltée par les ardeurs du climat et peut-être aussi par les diverses productions du pays. Qui s'avisera de chercher la raison scientifique des délires d'un homme ivre d'opium ?

Par conséquent ce qu'il s'agit ici de découvrir, c'est

1. *Histoire universelle.*

l'origine des vérités que nous rencontrons dans la religion indoue. Or, à travers les images ridicules et les extravagances qui composent les divers systèmes religieux des Indiens dans leurs sectes principales, on y trouve encore assez de traits de ressemblance pour pouvoir remonter de ces erreurs grossières aux vérités primitives dont elles furent la corruption. Tous ces systèmes religieux, quelque opposés qu'ils soient entre eux, se touchent dans une foule de points qui ont rapport au dogme ou au culte extérieur.

Ainsi dans les sectes du *bramanisme,* du *bouddisme* et des *djeinas* on trouve, comme point de contact, des connaissances assez exactes sur l'existence de Dieu, son unité, ses perfections; sur l'origine de l'homme, sa fin qui le rappelle à Dieu, sa destinée immortelle, heureuse ou malheureuse selon ses mérites ou démérites; sur le péché originel et la corruption de la nature causée par ce péché; sur la nécessité de l'expiation et l'attente d'un Dieu réparateur; sur la création du monde et le déluge, etc. Voilà des dogmes communs à ces sectes. Il est évident qu'elles ont dû puiser ces vérités à une source commune, d'où elles se sont ensuite éloignées, chacune dans sa direction divergente, et en corrompant la vérité chacune à sa manière. Cependant elles ne se divisèrent pas immédiatement : avant de se séparer elles firent route ensemble et concoururent à cette œuvre de la corruption des traditions primitives. De ce concours résultèrent les dogmes communs à ces sectes, quoique déjà très-éloignés des vérités traditionnelles qu'ils confondent et défigurent.

Tels sont : 1° le *panthéisme,* qui n'est qu'une altération

monstrueuse des vérités sublimes de la religion primitive concernant la nature de Dieu, infini, immense, qui seul a l'être parfait et absolu, présent en tous lieux et dans tous les êtres, de qui tout procède, à qui tout retourne... vérités que l'apôtre saint Paul exprime si admirablement dans ces paroles : *in ipso vivimus, movemur et sumus ; c'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie.* De cette sublime vérité mal comprise au dogme absurde du panthéisme, il n'y a qu'un pas, mais ce pas est un abîme !

2° De la même manière les vérités traditionnelles sur le péché originel et la dégradation qu'il a produite, sur la transition de l'état d'innocence et de bonheur à l'état actuel de l'homme expiant son péché, sur la nécessité de la pénitence pour purifier l'homme et le rapprocher de Dieu, sur l'union de l'âme spirituelle et immortelle à ce corps matériel et corruptible, sur la vie future, ses châtiments et ses récompenses, etc. ; toutes ces vérités si pures de la tradition, mal connues, vues de loin et à travers le nuage, et plus mal combinées sous l'influence d'une folle imagination, produisirent le second dogme des Indous, celui de la *métempsycose.*

Je pourrais suivre le progrès de cette altération de la vérité et des dogmes traditionnels, par la raison ou plutôt par la folie de l'homme, esclave aveugle des passions et des sens, ne prenant pour guides que les rêves de son imagination malade, et roulant d'abîme en abîme dans la voie du ridicule et de l'absurde. Mais à quoi bon ? L'homme une fois lancé dans cette voie, il n'y a plus de raison à chercher de ses égarements. A la vue de ces prodiges d'aberration humaine, le dégoût et le mépris qu'ils

inspirent ne le cèdent qu'au sentiment d'une profonde compassion pour ces génies égarés et pour les peuples qu'ils ont perdus.

Mais que dire d'une autre espèce de génies qui, plus coupables, n'en méritent pas moins de pitié; de ces hommes qui, nés au sein même de la vérité, ferment opiniâtrément les yeux à la lumière éblouissante qui les environne; dédaignent d'étudier nos livres saints, qu'ils ignorent et dans lesquels sont renfermées toutes les vérités les plus pures de la tradition primitive et de la révélation divine; s'en vont scrutant les rêveries incohérentes de l'esprit humain, et quand au milieu de ce chaos impur ils rencontrent un lambeau défiguré de ces vérités primitives, crient au prodige du *progrès humanitaire*, arborent avec orgueil ce vieux lambeau souillé de fange pour leur étendard dans la guerre qu'ils font à la religion? Pauvres esprits, aveuglés par la haine et l'orgueil! Si, avant de se jeter dans ces pompeuses recherches scientifiques, ils avaient pris la peine de lire nos saintes écritures, ils y auraient trouvé dans leur source et dans leur intégrité ces grandes vérités dont le reflet seul donne quelque prix à ces lambeaux qu'ils admirent. S'ils avaient lu ces livres sacrés avec un cœur droit et sincère, ils auraient éprouvé quelque chose du sentiment qui remplissait Lafontaine lorsqu'il allait répétant à tous ceux qu'il rencontrait : Avez-vous lu Baruch? Avez-vous lu Baruch? Lisez Baruch! Ils se seraient du moins épargné de nombreuses et humiliantes mystifications.

Je me résume. Il est arrivé dans l'Inde ce qui est arrivé partout : les traditions primitives se sont conservées plus ou moins longtemps, selon qu'elles ont trouvé des

gardiens plus ou moins fidèles ; et elles se sont ensuite corrompues selon le génie des peuples. Dans l'Inde, des imaginations ardentes recueillant les idées déjà obscures et confuses de la tradition primitive, les revêtirent du voile de l'allégorie orientale. Ainsi, dans le plus ancien des livres indiens, les *Védams*, on trouve les attributs de Dieu très-ingénieusement personnifiés, et des vérités, conservées pures, admirablement embellies par le charme et les couleurs de la plus haute poésie. Mais comme le génie de ces peuples est porté à l'exagération, les vérités s'y trouvent déjà dénaturées par l'excès de l'allégorie et les écarts de la poésie. Bientôt après, on perdit de vue les vérités ainsi présentées, et l'on s'attacha matériellement au voile, auquel on donna de la réalité ; de là l'idolâtrie. Dès lors, il n'y eut plus de bornes à l'imagination des poëtes. Serviles adulateurs des grands, ils inventèrent les fables les plus ridicules d'interventions divines pour ennoblir et diviniser les rois, leurs bienfaiteurs passés et futurs. Tous ces contes furent accueillis par la vanité des princes et l'incroyable crédulité des peuples. C'est ainsi que se forma cet ensemble incohérent de grossièretés absurdes qui fait aujourd'hui la religion des Indous. Vouloir y chercher un sens quelconque serait folie.

Si nous possédions le corps doctrinal des anciens druides, des savants de l'Égypte et des divers philosophes qui précédèrent la mythologie grecque et latine, nous pourrions, je crois, établir un système complet du vrai *progrès humanitaire*, et présenter le tableau général *des évolutions de l'humanité*, je veux dire le progrès dans sa tendance à corrompre les vérités qui lui sont confiées. Quiconque cherche autre chose dans l'histoire de l'huma-

nité laissée à ses seules forces ne l'y trouvera jamais. Je prie Dieu de ne pas exposer le monde à cette nouvelle épreuve, mais je suis convaincu que l'humanité telle qu'elle se montre aujourd'hui, si elle était abandonnée à elle-même, ne mettrait pas tant de siècles pour retomber jusqu'au fond de l'abîme, de l'ignorance, de la stupidité, de la servitude et de la barbarie ; et cette conviction est confirmée par bien des symptômes qui sont les signes du temps.

Je n'ai présenté jusqu'à présent que les *traditions primitives* comme source des principaux dogmes du système religieux des Indous. Cette source n'est pas la seule ; il faut y joindre les livres de Moïse et des prophètes, et plus tard même les dogmes catholiques. En effet, d'une part, les livres des Indous et leurs traditions religieuses montrent évidemment qu'ils ont emprunté beaucoup de choses aux Juifs; et de l'autre part l'histoire, en reconnaissant le fait de la dispersion des Juifs, cinq siècles avant Jésus-Christ, jusque dans l'Inde et la Chine, nous explique comment ils ont pu faire ces emprunts. Je me contente d'indiquer cette proposition qu'on trouvera longuement exposée et savamment discutée dans plusieurs ouvrages catholiques, notamment dans les *Lettres édifiantes* du P. Bouchet écrivant au savant évêque d'Avranches, des Pères Ducros, Désidéri, Calmette, etc.

Je sais que l'école antichrétienne a voulu tourner cet argument contre nous, en prétendant que ce sont nos livres saints qui ont emprunté leur doctrine des livres des Indous ; et dans ce but ils attribuaient, comme de juste, une prodigieuse antiquité à ces livres ainsi qu'au système religieux des Indous. Mais ce moyen d'attaque a eu le

sort qu'il méritait, celui des fastueuses découvertes archéologiques de l'Égypte. La science elle-même s'est chargée de renverser d'un souffle ce pompeux échafaudage de la mauvaise foi jointe à beaucoup d'ignorance. Je n'ai donc pas à regretter que le temps ne me permette pas d'examiner ici ce point. Mais ce sujet me rappelle une petite histoire qui ne sera pas hors de propos, puisqu'elle regarde ces célèbres livres de l'Inde, et montre jusqu'où nos adversaires portent le scrupule ou la délicatesse quand il s'agit d'attaquer la religion.

Au commencement du XVIIIe siècle, les missionnaires jésuites dans l'Inde, suivant le principe et la méthode qu'ils avaient adoptés dès le commencement, cherchaient dans les sciences du pays des armes puissantes pour combattre l'erreur et convertir les peuples, et ils obtenaient de merveilleux succès. Trois d'entre eux fixèrent surtout les regards et l'admiration des Indiens par l'éclat de leur génie, l'étendue de leur science et la beauté de leurs poëmes. Ces Pères furent le P. Beschi dans le Maduré, le P. Arnauld sur la côte malabare, et le P. Calmette dans le Carnate. Les deux premiers étaient Italiens, élèves du collége romain et arrivés ensemble, le troisième était Français et leur contemporain. Je ne parlerai pas ici des deux premiers, ni des nombreuses poésies qu'ils composèrent : le P. Arnauld en sanscrit, et le P. Beschi en tamoul, ni de l'honneur qu'elles leur firent auprès des savants indiens, qui les placèrent à la tête de tous leurs auteurs classiques. Je m'arrête au P. Calmette.

Après avoir acquis une parfaite connaissance du *télinga,* qui était la langue du pays, et surtout du sanscrit qui était par excellence la langue savante, il se mit en rapport avec

les brames et avec tous les grands personnages de la contrée. Encouragé par ses relations et par la réputation qu'il s'était faite, il entreprit de se procurer ces *Védams* mystérieux et introuvables, qui étaient la *Toison-d'Or* dont la conquête excitait l'ambition des missionnaires de la Compagnie depuis plus d'un siècle. La divine Providence favorisa ses recherches. Parmi les brames qu'il convertit en grand nombre à Ballabouram, deux se rencontrèrent, plus distingués par leur science et plus courageux dans leur dévouement, qui, avant de se déclarer chrétiens, profitèrent de leur position pour se faire secrètement une copie exacte des quatre *Védams* et de plusieurs autres ouvrages précieux, tels que le *Darma-Sastra.*

Le P. Calmette s'empressa d'envoyer à Paris une copie de ces quatre *Védams,* qui fut déposée à la bibliothèque royale en 1733, et y resta bientôt oubliée. Le temps n'était pas à l'étude des sciences orientales, et les esprits tournaient plutôt à l'attaque de la religion ; or, un livre envoyé par un missionnaire jésuite ne promettait pas de grands avantages pour ce genre de guerre. Mais de leur côté, le P. Calmette et ses confrères exploitaient avec bonheur la mine qu'ils avaient rencontrée, et y puisaient des arguments invincibles contre les païens, qu'ils combattaient ainsi avec leurs propres armes. Voulant généraliser cette guerre et étendre leurs conquêtes, ils composèrent plusieurs ouvrages en prose et en vers, qu'ils répandirent dans tout le pays. De ce nombre fut un poëme du P. Calmette, intitulé : *Ézour-Védam*, qui excita l'admiration de tous les savants par la force irrésistible de ses raisonnements et par le charme de sa poésie. Il valut à l'auteur une grande réputation, et, ce qui lui était bien

plus à cœur, de nombreuses conversions de savants et de brames. L'original de ce poëme, qui avait obtenu un si brillant succès, fut naturellement déposé à la bibliothèque de la maison de Pondichéry, qui était le centre de la mission du Carnate.

Or, il arriva qu'un Français revenant de Pondichéry apporta, sans le connaître peut-être, un précieux manuscrit intitulé *Ézour-Védam*, et en fit présent à la bibliothèque royale. Aussitôt, grande rumeur dans le monde savant, pour qui l'acquisition de ce livre devient un événement, en attendant que le livre lui-même devienne une terrible machine de guerre contre le christianisme. Dans ce but on prépare les esprits, on bat la grosse caisse; Voltaire annonce avec pompe dans trois ouvrages différents : l'*Ézour-Védam*, écrit avant l'expédition d'Alexandre ! — le plus précieux manuscrit qui soit dans tout l'Orient ! — l'*Ézour-Védam*, comme qui dirait le pur *Védam* !... écrit environ 400 ans avant la conquête de l'Inde par Alexandre !

Mais pourquoi cette ardeur, cet enthousiasme au sujet de ce manuscrit? Est-ce à raison de sa valeur intrinsèque? Non ; on ne l'a pas lu, ou l'on n'y a rien ou peu compris ; mais il renferme des vérités, des dogmes qu'on pourra tourner contre le christianisme. — Sur quel fondement lui attribue-t-on une si haute antiquité? Sur aucun ; mais cela est nécessaire pour le but ; après tout, quand il s'agit d'attaquer la religion, on n'est pas si scrupuleux ! un peu d'audace et d'imposture feront l'affaire : il y a tant d'esprits qui, sur ce point, n'en demandent pas davantage ! — Mais pourquoi préciser l'époque : 400 ans avant l'expédition d'Alexandre? C'est que, pour fournir

un argument valable, le manuscrit doit être antérieur à la dispersion des Juifs, etc.

Tout allait pour le mieux, lorsqu'un savant qui se trouvait à Pondichéry conçut des soupçons, et, conduit par quelque réminiscence, alla visiter la bibliothèque de la maison des Jésuites. Il y trouva l'original de l'*Ézour-Védam*, fit son rapport à la société savante de Calcuta, qui s'empressa de servir un petit article aux savants de Paris dans le prochain numéro de ses *Recherches asiatiques*, et eut la complaisance ou la malice de le leur adresser. Vous devinez le reste. La mystification fut égale au triomphe, quoique un peu moins bruyante ; et l'on se promit bien de la faire payer aux jésuites, fort innocents mais dont le nom était commode pour faire diversion [1].

Veuillez, mon Révérend Père, accueillir avec indulgence ces quelques considérations très-incomplètes en réponse aux questions que vous m'avez proposées, et les regarder comme une preuve de mon dévouement pour la sainte cause que vous défendez avec tant de zèle et de succès, et aussi comme un gage de ma reconnaissance pour votre généreuse charité envers cette mission. Je me recommande instamment à vos SS. SS. en union desquels je suis, etc.

J. Bertrand. S. J. M.

1. Le R. P. Bach S. J., membre de la Société asiatique de Paris, a écrit deux articles remarquables, l'un sur l'exemplaire des *Védams* offert à la bibliothèque royale, l'autre sur l'*Ézour-Védam* du P. Calmette. Ces deux articles confirment et développent ce qui n'est qu'indiqué dans cette lettre sur l'histoire de l'*Ézour-Védam*. V. *Annal. de philos. chrét.*, t. 16, t. 18.

(*Note de l'éditeur.*)

## DIX-SEPTIÈME LETTRE

*Le P. Canoz au R. P. Maillard, provincial de Lyon.*

**Calliditidel, juillet 1841.**

MON RÉV. PÈRE. P. C.

Je passe sous silence les travaux habituels de l'administration du Marava, qui n'ont d'ailleurs rien de remarquable et de nouveau pour vous, et je viens vous entretenir de deux expéditions plus importantes que j'ai faites dans l'île de *Ramesèram*, que nous n'avions pas encore visitée. J'avais depuis longtemps formé le projet de descendre dans cette île, célèbre par sa position sur ce détroit, qu'on travaille à rendre navigable, et surtout par sa pagode, objet de la dévotion fanatique de tous les Indiens.

J'allai donc célébrer la fête de saint Pierre à Kilakarey, qui en est peu éloigné. Pendant que j'administrais cette grosse chrétienté, le prêtre de Mouttoupettey, le fameux Borge, instruit de mon projet, se hâta de prendre les devants dans le dessein de me fermer l'entrée de l'île en

excitant les chrétiens contre moi. Et moi, saisissant une si belle occasion, je courus à Mouttoupettey pour l'attaquer sur son propre terrain pendant son absence. Il ne ferait pas bon s'y présenter en sa présence, et ce serait inutile à cause de la terreur qu'il inspire à tous les habitants, en sa qualité de seigneur et propriétaire du village.

J'y arrivai sans être attendu, si ce n'est de quelques chrétiens d'une caste plus relevée. Ils eurent la bonté de me recevoir dans une de leurs maisons, car je me gardai bien d'aller à l'église. Bientôt les autres chrétiens, avertis de ma présence, accoururent en foule pour recevoir ma bénédiction. Le chef du village était absent, et voilà pourquoi les habitants eurent le courage de manifester leurs sentiments. Mais il revint à la hâte, et pour se montrer fidèle au prêtre dont il dépendait par sa charge, il exhala sa rage excitée par ma présence dans cette citadelle sacrée du schisme, et se déchaîna contre mes hôtes, qu'il menaça de leur intenter un procès et d'interdire aux habitants toute communication avec eux. Il tourna ensuite sa fureur contre les chrétiens qui avaient eu l'audace de me rendre visite, et chassa de sa maison son propre fils qui avait été un des coupables. Je rassurai les chrétiens contre toutes ces menaces et promis de les soutenir s'ils étaient persécutés. Le lendemain, je dis la messe sur un autel improvisé ; puis je reçus la visite de plusieurs schismatiques, qui, après une longue discussion, me quittèrent en me donnant de bonnes paroles. J'ai su depuis que mon passage avait enhardi les chrétiens, et qu'il y a maintenant dans ce village près de trente chefs de famille déclarés pour nous. « Ces souamis, disaient-ils entre eux, font comme nous quand nous jetons nos filets à la mer. D'a-

bord il n'y vient que quelques poissons, puis nous finissons par en prendre une grande quantité. Ainsi dans tel et tel village ils n'avaient d'abord que quelques adhérents, à présent la masse est pour eux. Il en sera de même ici. »

De Mouttoupettey je me rendis à un autre village de la côte, distant de deux lieues, également dépendant du prêtre Borge, mais dont les chrétiens me désiraient. J'y fus bien reçu ; on me promit de ne plus avoir de rapport avec le prêtre schismatique. Je confessai tout le monde, et certes c'était bien nécessaire. Depuis trois ans le prêtre refusait de les admettre aux sacrements, parce qu'ils ne payaient pas certaines contributions. Plusieurs même ne s'étaient pas confessés depuis cinq et dix ans. Il fallut me prêter aux divers autres ministères de l'administration, et par conséquent à des réconciliations. En voici une qui m'amusa. Il s'agissait de réconcilier un mari avec sa femme, à laquelle il refusait obstinément de pardonner. Le catéchiste était l'entremetteur et raisonnait de toutes ses forces le malheureux entêté. « N'est-il pas vrai, lui dit-il enfin, que les femmes ne portent qu'une toile pour se vêtir et que les hommes en portent trois? Qu'est-ce que cela signifie, sinon que l'homme doit avoir trois fois plus d'esprit que la femme, et par conséquent doit passer à celle-ci bien des choses qui lui échappent par défaut d'esprit? » L'argument fut irrésistible; l'entêté se rendit, et la paix fut rétablie. Vous riez de ce raisonnement. J'en ai ri le premier. Eh bien! réflexion faite, je déclare que sur six Indiens cinq seront vaincus par la puissance de cet argument ; et voici pourquoi : la première proposition est certaine et prise dans les usages du pays, ce qui donne une

grande force à toute argumentation indienne; la deuxième proposition flatte l'amour-propre, et fait sauter pieds joints par-dessus la conséquence ou la connexion des deux propositions, qui ne serait peut-être pas admise dans vos cours de logique. Et ne rions pas trop de notre Indien. Combien de Français sont Indiens sur cet article ! tant il est vrai qu'on prend plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec un tonneau de vinaigre !

J'étais donc là sur le terrain du prêtre Borges, lui enlevant ses adhérents pour les rendre à la sainte Église, pendant qu'il courait me fermer les portes de l'île de Raméséram. Mais il ne tarda pas à être averti et s'empressa d'accourir, et moi je me hâtai d'aller prendre sa place dans l'île qu'il venait de quitter; ainsi nous jouions aux quatre coins, et il jouait de malheur ; pour moi c'était de la bonne guerre, car j'usais de mon droit. De leur côté, nos braves insulaires, inquiets de mon retard, m'avaient expédié deux courriers chargés de m'amener avec eux. Après avoir fait trois lieues le long du rivage, nous traversâmes sur une barque légère le bras de mer qui sépare l'île de la côte, ayant une lieue de large, mais entièrement obstrué par une chaîne de rochers qui s'élèvent à fleur d'eau, et qu'on nomme le *Pont d'Adam*. Il ne reste de libre qu'un petit espace à peine suffisant pour le passage des petits navires; encore a-t-il si peu de profondeur qu'on était obligé autrefois de décharger toute la cargaison pour pouvoir franchir le détroit. Depuis trois ans les Anglais travaillent à creuser ce canal en faisant sauter les rochers sous l'eau ; il y a encore bien pour trois ans de peines ; c'est une entreprise difficile, mais très-importante pour le commerce de la côte. On y occupe deux

cents galériens avec leurs gardes, une centaine de cipayes, sans compter les ingénieurs et les directeurs des travaux. Sept ou huit Anglais président à l'ouvrage ; ils m'accueillirent avec bienveillance ; l'un d'entre eux, qui est catholique, vint à ma rencontre au lieu du débarquement et m'invita si gracieusement à dîner chez lui que je ne pus refuser. J'ai logé pendant quinze jours dans la tente qu'il m'a prêtée. Il n'a pas manqué d'assister aux offices du dimanche et a prouvé par toute sa conduite combien il est attaché à la religion de ses pères. Ces travaux donnent de la vie à cette petite île. Ma présence n'y a pas été inutile. Trois de nos chrétiens de Tuticorin, employés par les Anglais, avaient donné connaissance de la bulle *Multa præclare*, et produit un ébranlement parmi les habitants et les cipayes catholiques. J'ai pu dissiper les doutes qui restaient encore et, Dieu aidant, tout le monde a généreusement abandonné le prêtre schismatique pour se soumettre à l'autorité légitime.

Après avoir passé trois jours dans cette résidence qui se nomme *Pamben*, pour confesser les cipayes, leurs familles et les autres chrétiens, je m'avançai dans l'intérieur de l'île, à travers les bois, et je m'installai dans une petite église nouvellement bâtie par nos chrétiens. J'invitai les *cadéers*, habitants de l'île, à venir à la messe le dimanche. Ils arrivèrent avec empressement et je commançai à les faire instruire ; grands et petits, parents et enfants, tous sont dans une profonde ignorance ; vivant au milieu des bois comme des sauvages, ils en ont un peu le caractère, s'effarouchent au moindre regard fixé sur eux et s'enfuient dans la forêt. C'est ce qui rend l'administration difficile. Pauvres gens ! Au lieu d'aller à eux

avec la douceur du bon pasteur pour les ramener au bercail, il paraît que le prêtre s'y prenait à peu près comme le chasseur qui poursuit sa proie. Peu soucieux de se faire aimer, il ne savait que se faire craindre par les châtiments, et n'apparaissait que pour ramasser les offrandes que les dévots apportaient à l'église de Saint-Jacques, qui est l'objet de leur vénération. Tel est l'état de près de deux mille chrétiens abandonnés, chrétiens de nom seulement, sachant à peine faire le signe de la croix, ne venant à l'église que comme les païens, une fois l'an pour voir la fête, ou pour se marier, le plus souvent se marier sans confession, parce qu'ils payent pour le mariage et ne payent pas pour la confession. Beaucoup vivent ensemble sans être mariés à l'église, parce qu'ils sont trop pauvres pour se présenter au prêtre ; un grand nombre de personnes adultes et de vieillards n'ont pas fait leur première communion. Sur vingt mariages que je fis, dix-neuf étaient déjà contractés de fait sans bénédiction nuptiale. Sur soixante-dix baptêmes que je conférai, je trouvai plusieurs enfants de cinq, de sept, de douze ans et même de vingt ans. Je remédiai à tous ces désordres autant que je pus ; mais ce n'est pas l'affaire d'une visite en passant. Je pris des mesures pour faire instruire ces pauvres ignorants, et je leur promis de revenir bientôt les confesser tous et leur apporter les bienfaits d'une complète administration.

A trois lieues de Pamben, à l'extrémité de l'île, du côté des îles Manares dont parle saint François-Xavier, se trouve la ville de Rameséram avec son temple dédié à Ramen, qui a donné son nom à la ville et à l'île entière. Cette pagode jouit d'une grande célébrité ; on y accourt en foule de tous les coins de l'Inde. Elle est remarquable

par ses dimensions et par l'énorme grandeur des blocs de pierre employés dans sa construction. Elle est bâtie au sommet d'une colline, et entourée d'un village de brames, qui vivent aux dépens de la superstition du peuple et des pèlerins. Au pied de la colline et sur le bord de la mer est le bassin merveilleux, où les dévots accourent de quatre et cinq cents lieues pour s'y baigner, s'y purifier de toutes leurs souillures, et recevoir les abondantes bénédictions de l'idole.

La tradition raconte que les habitants de cette ville aperçurent un jour une grande caisse portée sur les flots de la mer qui la déposèrent au rivage. Les païens accoururent pour s'en emparer, mais à leur approche les flots ressaisirent la caisse et la reportèrent en pleine mer; après le départ des païens, quelques chrétiens s'étant présentés sur le rivage, la caisse vint se mettre entre leurs mains. Ils s'empressèrent de l'ouvrir et y trouvèrent trois statues de deux pieds et demi de hauteur. La première représentait la sainte Vierge tenant d'une main l'enfant Jésus, et de l'autre un sceptre ; les deux autres étaient un saint Thomas et un saint Dominique qui semblaient contempler la sainte Vierge. Les chrétiens accueillirent respectueusement ce don du ciel, et construisirent une église sous le vocable de Notre-Dame-du-Sceptre. C'est l'église de Rameséram que j'ai visitée. On ajoute qu'avec les trois grandes statues la caisse contenait aussi une statuette en or de saint Jacques ; que les païens s'en emparèrent par violence ; qu'ils furent punis par une maladie qui se propage encore dans leur postérité; que ce châtiment les remplit de frayeur et leur inspira un grand respect pour notre sainte religion ; et que de là vient la construction

de l'église de Saint-Jacques, et la célébrité de ce pèlerinage dans l'île entière, de la part des païens aussi bien que des chrétiens. L'ancienne église étant tombée en ruines, les habitants en ont construit une nouvelle depuis trente ans. C'est celle que j'ai visitée ; elle est très-convenable, bâtie en briques et couverte en tuiles. Elle se trouve au centre de l'île ; je n'ai pu y célébrer la sainte messe, parce que le sacristain est resté, quoique seul, obstiné dans son schisme.

Dans la seconde visite que j'ai faite, je me suis de plus en plus assuré de l'état déplorable de ces chrétiens malheureux, privés de tous les secours de la religion et par suite croupissant dans une profonde ignorance de toutes choses. J'ai fait de nouveaux efforts et obtenu de nouveaux succès ; mais qu'il y a encore à faire ! J'ai établi parmi eux un catéchiste que j'entretiendrai à mes frais et qui est chargé de parcourir les villages et les cabanes, d'instruire les grands comme les petits et de surveiller tous ces pauvres sauvages, afin de les amener à la pratique religieuse.

Le prêtre de Mouttoupettey, furieux de ne pouvoir m'interdire l'entrée de cette île, avait d'abord voulu m'empêcher de pénétrer dans l'église de Rameséram, et en avait emporté la clef. Cependant cette conduite excita une telle indignation, non-seulement parmi nos chrétiens, mais aussi parmi les païens, les mahométans et les Européens, qu'il fut obligé de renvoyer cette clef. Voulant au moins faire acte d'autorité en face de ses adhérents, il m'écrivit pour me demander de quel droit je défendais aux chrétiens d'assister à sa messe. Je lui envoyai pour toute réponse une copie de la bulle du souverain Pontife,

accompagnée du témoignage de tous les évêques et vicaires apostoliques de l'Inde. Le schismatique, comme je m'y attendais, a eu recours à ses arguments ordinaires, traitant cette bulle de mensonge, et tous les évêques de faux évêques.

Pendant que je combattais ce prêtre sur son terrain, le P. Serra luttait contre celui de Souranaman à la porte même de cette église, une des principales du pays. Il y a deux mois qu'appelé dans ce village pour assister un malade, je décidai les habitants à construire une petite église tout à côté de la grande, mais sur le terrain appartenant à l'un de nos chrétiens dévoués. Ils s'y sont mis avec tant d'ardeur qu'elle a été achevée pour la grande fête de Pâques. Le P. Serra l'a si bien ornée qu'elle a paru à tous un bijou et une merveille. Jugez de la rage du prêtre govéar. Il s'est adressé au magistrat indien du district, les pions de la police ont été envoyés sur les lieux ; mais ne trouvant pas où nous saisir, et forcés de constater notre droit, ils se sont contentés de veiller au bon ordre, et le govéar en a été pour ses frais.

Priez, mon Rév. Père, priez pour les pauvres combattants et pour la cessation de ce malheureux schisme. Il absorbe avec peu de profit un temps, des fatigues et des ressources qui seraient si utilement employés à la sanctification de nos chrétiens et à la conversion des païens !

En union à vos SS. SS., etc.

ALEXIS CANOZ. S. J. M.

## DIX-HUITIÈME LETTRE

*Le P. Saint-Cyr, au R. P. Provincial.*

Trichinapaly, juillet 1841.

MON RÉV. PÈRE, P. C.

Me voici enfin arrivé au terme de mes désirs, avec mes chers compagnons les PP. Wilmet, Cliffort et de Saint-Sardos. Je craindrais de vous fatiguer par le récit détaillé des aventures, des épreuves et des consolations de notre voyage, qui d'ailleurs vous seront déjà connues à l'arrivée de cette lettre. Je ne puis cependant m'empêcher d'exprimer ici ma reconnaissance envers la divine Providence qui, non contente de nous accorder une des plus heureuses et des plus courtes traversées, puisqu'elle n'a duré que quatre-vingt-seize jours, nous a de plus fait goûter le bonheur de recueillir sur le vaisseau même les premiers et délicieux fruits de notre apostolat. Quoique notre équipage ne parût pas très-disposé à profiter de notre ministère, et que certains matelots eussent juré de ne pas se laisser prendre à nos filets ; ils ne purent échapper à celui de la divine mi-

séricorde. Deux vieux matelots et deux officiers du navire firent leur première communion; plusieurs matelots accomplirent leur devoir pascal; les autres qui s'étaient déjà mis en règle s'approchèrent de nouveau de la sainte Table. Enfin le seul qui avait résisté à la grâce se rendit la veille même de notre arrivée à Pondichéry.

Mais je me hâte de venir à l'objet principal de cette lettre, notre entrée dans notre chère mission. Après avoir vu célébrer dans l'église malabare de Pondichéry la solennité du *Corpus Domini*, avec une pompe, une précision de cérémonies et de chant, qui nous rappelaient nos cathédrales de France, nous prîmes la route de Trichinapaly. Vous connaissez déjà la manière de voyager dans ce pays et l'embarras où se trouvent les nouveaux missionnaires, s'ils n'ont pas à leur service un guide expérimenté, un interprète fidèle et un habile pourvoyeur, en un mot une providence visible. Dieu nous avait donné tout cela dans celui qui voulut se faire le compagnon de notre voyage. C'était bien l'ange conducteur : le premier sur pieds le matin, pour éveiller et mettre en marche la petite caravane, prenant les devants pour tout préparer dans les stations de repos, dirigeant le pas selon le besoin, nous servant partout d'interprète, etc. ; et quel était cet aimable compagnon? C'était Mgr de Drusipare lui-même, qui, oubliant en quelque sorte sa dignité et son âge, ne croyait jamais en faire assez pour témoigner l'intérêt qu'il portait à quatre pauvres religieux. Il est vrai qu'ils allaient travailler au salut de ces Indiens confiés à ses soins et si chers à son cœur. Sollicité par le P. Garnier de se rendre à Trichinapaly pour consacrer la nouvelle église bâtie dans cette ville, ce vénérable prélat avait daigné attendre

notre arrivée afin de donner à la cérémonie plus de solennité.

Après un voyage qui n'eut rien de bien remarquable, rien du moins qui puisse vous offrir de l'intérêt par sa nouveauté, nous arrivions le 17 juin à Siringam, tout près de Trichinapaly, et nous espérions avoir la consolation de célébrer le lendemain la fête du Sacré-Cœur au milieu de nos Pères. Mais une lettre du P. Garnier vint nous arrêter, conjurant Sa Grandeur de faire halte à Pratacoudi, pour donner à la chrétienté le temps d'achever les préparatifs de la fête. En même temps le prêtre syriaque, chargé de Pratacoudi, arrivait à la tête de ses principaux chrétiens offrir ses hommages à Sa Grandeur et l'inviter à célébrer la fête du Sacré-Cœur dans son église. Nous y trouvâmes le P. Gury, accouru de Vadougherpatty, centre de son district.

Cependant le P. Garnier avait mis tout en œuvre pour préparer et organiser la plus splendide réception. Le jour fixé, nous montons chacun dans notre palanquin, nous passons le Cavéry et, en grande tenue de missionnaires, nous faisons notre entrée dans la ville, à travers les magnificences, le mouvement, la musique, le tapage que déjà vous savez ; nous traversons ainsi une multitude innombrable de chrétiens prosternés pour recevoir la bénédiction et triomphants de joie à la vue de Sa Grandeur et d'un si grand nombre de prêtres européens. Cette marche à la fois religieuse et militaire nous conduisit, après une heure de fatigue et de poussière, à la porte de notre église. Le R. P. supérieur attendait là pour recevoir Monseigneur et les nouveaux missionnaires. Je vous laisse à penser combien fut vive et délicieuse la joie que nous

éprouvâmes de part et d'autre ! C'est alors seulement que nous nous crûmes enfin rendus dans cette chère mission après laquelle nous soupirions depuis si longtemps et arrivés au terme d'un si long voyage.

Les jours qui devaient s'écouler jusqu'à la fête de saint Pierre, fixée pour la consécration de l'église, furent employés par Monseigneur et le R. P. supérieur à régler les affaires de la mission et à recevoir les députations des chrétiens, qui venaient, musique en tête, offrir leurs hommages et leurs présents au nom des diverses castes et des divers districts de la mission. Dans ces occasions nous devions aussi figurer pour donner plus de pompe à ces réceptions, relever aux yeux des Indiens la dignité de l'évêque, et réjouir nos chrétiens par la vue des missionnaires qui venaient de si loin pour se consacrer à leur salut. Jamais ils n'avaient vu tant de Pères réunis ; aussi grande était leur surprise et grande leur joie. Dans une de ces réceptions nous avons assisté à une danse indienne exécutée avec une étonnante précision par les enfants de l'école.

Un mot sur l'église qui allait être l'objet de la cérémonie. Elle est construite sur notre terrain, et par conséquent à l'abri de toute contestation de la part des schismatiques, qu'elle défie et confond. Ses fondements ont été jetés il y a dix-huit mois, et la voilà heureusement terminée. Elle a été élevée comme tant d'autres avec les fonds assignés à la mission par la *Propagation de la foi*. Le plan en a été dressé par le P. Garnier, qui a aussi dirigé l'exécution. Une façade élégante, surmontée de deux petits clochers, annonce la maison du Seigneur ; une statue de la très-sainte Vierge, placée au milieu de la façade dans une niche, in-

dique que Marie est patronne de ces lieux ; le corps de l'église présente une croix latine, ayant cent quarante pieds de long, quatre-vingt-dix pieds de large dans le transept et cinquante pieds dans le reste de l'église. Le chœur est surmonté d'une petite coupole ; les trois nefs sont soutenues par dix-huit colonnes de pierre, revêtues d'une espèce de stuc propre au pays, qui recouvre également les trois voûtes et même tous les murs en dedans et en dehors. Ce stuc se durcit à un tel point, que tout l'édifice semble formé d'un seul morceau de marbre blanc bien poli, et résiste à l'influence de l'air, du soleil et des pluies, sans avoir besoin d'être protégé par un toit. Une seule chose dépare cette construction, c'est le défaut d'élévation et par suite un manque de proportion et d'harmonie dans l'ensemble de l'édifice. On voit avec regret que l'architecte a dû sacrifier les lois de l'art à la modicité de ses ressources. La joie des catholiques à la vue de ce beau monument n'est égalée que par le chagrin et le dépit des schismatiques et des protestants. Quelqu'un écrivait à l'un des premiers magistrats de l'Inde que : « le catholicisme faisait à Trichinapaly des progrès effrayants. »

Mais je vous dois quelques détails sur la cérémonie de la consécration. Le son d'une cloche assez forte pour ce pays, nouvelle acquisition du P. Garnier, annonça dès l'aurore la fête qu'on allait célébrer. Une foule immense était accourue de toutes les parties de cette contrée pour prendre part à la solennité. Monseigneur apparaissait en grande pompe, entouré du R. P. supérieur et des PP. Garnier, Gury, Perrin, Wilmet, Cliffort, Saint-Sardos et votre serviteur. On eut soin de faire remarquer que dans

tout le pays il n'y a pas une seule église qui ait reçu cette consécration proprement dite. Je n'entre pas dans le détail des belles et imposantes prescriptions du pontifical romain ; il va sans dire qu'elles furent observées avec toute l'exactitude possible. Cette longue cérémonie ayant été terminée, l'église fut enfin ouverte au public et la foule impatiente s'y précipita comme les flots dans une écluse qui s'ouvre. Près de quatre mille personnes s'y trouvaient pressées pendant qu'un nombre beaucoup plus considérable était obligé de stationner dehors sous des pandels. Les idolâtres, les hérétiques, les schismatiques, tous voulaient jouir d'un spectacle si nouveau. Je ne parle pas des soldats irlandais qui, non contents de jouir, revendiquèrent leur droit de faire partie de la fête et de contribuer à son éclat ; ils avaient obtenu à cette fin de leur brave colonel un congé pour toute la journée. Un prêtre malabare, attaché à la mission de Pondichéry, fit le sermon sur le sujet de la solennité. A onze heures, la messe pontificale fut célébrée avec toute la pompe possible, rehaussée par des chants et des morceaux de musique qu'exécutèrent les musiciens du régiment. Le colonel les avait accordés avec une extrême complaisance à la demande du P. Garnier. Je n'entreprendrai pas de vous décrire les sentiments, les émotions, les ravissements, les cris de joie de nos chrétiens et même de tous les spectateurs ; tout se confondait dans un seul sentiment, l'extase de l'admiration et de l'enthousiasme qui éclatait dans tout leur extérieur sans pouvoir s'exprimer dans leurs paroles.

Le soir la même foule se pressait aux vêpres, au discours prononcé en anglais par le P. Cliffort, et au salut donné avec toute la pompe imaginable, grâce à la mu-

sique du régiment, dont les éclats rivalisaient avec les magnificences des décorations et les splendeurs d'une illumination féerique. La journée fut couronnée par plusieurs morceaux de musique dus à la bienveillante sympathie de ces excellents musiciens qui, bien que protestants pour la plupart, avaient été profondément émus de nos cérémonies. Le lendemain une messe solennelle fut célébrée par le R. P. supérieur pour tous les membres vivants de la Propagation de la Foi ; et le 1er juillet un service eut lieu pour tous les membres défunts de la même société. Il était juste qu'il en fût ainsi dans une mission soutenue par les secours de cette admirable association, et dans une église que ses libéralités venaient d'élever pour servir d'asile et de forteresse au catholicisme. L'impression produite par cette fête a été telle que nous le demandions à Dieu. Jamais nos chrétiens n'en perdront le souvenir ; tous ceux qui étaient venus de loin pour y prendre part sont allés répandre dans leurs provinces le récit de tout ce qu'ils y ont vu, et tous les échos rediront à jamais la gloire dont cette consécration couronne l'église de Trichinapaly.

Sur la demande du R. P. supérieur, nous avions apporté avec nous un premier fond de cabinet de physique, destiné au futur collége. Il s'empressa de déballer une machine électrique et divers autres instruments propres à une séance récréative. Après avoir tout préparé, il convoqua les gros personnages de la mission, qui étaient restés après la fête pour honorer Sa Grandeur par leur présence obséquieuse. Vous vous imaginerez facilement le plaisir que ces spectateurs prirent à ces expériences nouvelles pour eux. Mais ce que vous ne pouvez concevoir

c'est l'effet produit sur eux par la machine électrique, qui eut les principaux honneurs de la fête. Le P. supérieur disposa en cercle une trentaine de ces personnages, leur fit faire la chaîne tout en les amusant par diverses expériences, et au moment où ils ne s'y attendaient pas, il opéra la décharge électrique à un haut degré d'intensité. Vous dire le spectacle qu'ils nous donnèrent en ce moment serait chose impossible. Un saisissement de terreur, puis la stupeur, puis l'admiration, puis la joie et l'hilarité, tous ces sentiments se succédèrent dans leurs âmes, dans leurs figures, leurs cris et leurs gestes, de la manière la plus comique du monde. Ils se regardaient, se demandaient les uns aux autres ce qu'ils avaient éprouvé, et voyant que la même commotion avait été au même instant commune à tous, ils retombaient dans leur stupeur. Enfin toutes les frayeurs se dissipèrent et ne laissèrent plus qu'un sentiment d'admiration et d'hilarité générale. Mais il fallut de longues explications pour les convaincre que c'était là un effet des forces de la nature, que nous n'étions pas de vrais sorciers, et qu'il n'y avait pas dans tout cela une de ces interventions du démon auxquelles on est si habitué dans ce pays.

Monseigneur de Drusipare resta encore avec nous quelques jours pour administrer la confirmation à quelques soldats irlandais et à beaucoup de nos Indiens, et nous témoigna le bonheur qu'il éprouvait à la vue du progrès que la religion avait fait dans ce pays depuis sa première visite. Nous étions nous-mêmes remplis de joie de pouvoir ainsi le dédommager des peines et des humiliations qu'il avait recueillies dans ce triste voyage, dont le récit vous a été envoyé dans le temps. C'est dans ces senti-

ments que nous reçûmes ses adieux et sa bénédiction ; il repartit pour Pondichéry et nous laissa dans l'admiration de sa bonté et de ses vertus.

Veuillez agréer les sentiments, etc.

LOUIS SAINT-CYR. S. J. M.

## DIX-NEUVIÈME LETTRE

*Le R. P. Bertrand, supérieur de la Mission, au R. P. Maillard Provincial de Lyon.*

**Trichinapaly, août 1841.**

Mon Révérend Père P. C.

Depuis bien longtemps la nécessité de vous tenir au courant des affaires générales de la mission et des événements qui l'intéressent dans son ensemble ne m'a pas laissé le loisir d'entrer dans une foule de détails moins importants, mais qui peuvent vous être agréables et ont l'avantage de vous donner une connaissance plus intime de notre position et de nos œuvres. Je vais y suppléer dans cette lettre, où je me propose de vous entretenir de nos bons Indiens, de mes petits ministères personnels, et de quelques observations sur le pays et ses curiosités.

Commençons par nos chers Indiens. Que vous dirai-je de leur caractère ? On admet généralement que chacun a les défauts de ses bonnes qualités : je renverserais volontiers la proposition pour dire que nos Indiens ont les bonnes qualités de leurs défauts. Ce sont les défauts qui

vous frappent d'abord en eux; puis derrière ces défauts vous rencontrez les vertus; et ce qui domine dans les uns et les autres c'est le négatif. Je veux dire que leurs défauts sont généralement l'absence de certaines qualités: ils ont plutôt des défauts que des vices; de même leurs vertus sont souvent l'absence de certains vices. Ils sont enfants par nature, esclaves par position et par habitude, depuis plus de dix siècles d'asservissement sous toutes les tyrannies qui ont successivement pesé sur eux! De là ils sont faibles, timides, manquent d'énergie, recourent à la dissimulation et à la ruse; et à côté de ces défauts vous trouvez souvent en eux la souplesse, la docilité, la simplicité, la naïveté et toujours une patience prodigieuse. Quoiqu'ils soient, comme tous les hommes, les enfants d'Adam, et aient reçu le triste héritage des convoitises et de la triple concupiscence; on peut dire que pour la masse des Indiens ce germe est peu développé parce que les passions n'ont pas trouvé d'aliment. Nés et vivants dans une pauvreté qui les habitue à tous les genres de privations, placés sous un climat qui réduit presqu'à rien les besoins de l'homme au point de vue du logement, du vêtement et de la nourriture, ils connaissent peu les jouissances de ce monde et par conséquent ont peu de désirs, et ne tiennent pas beaucoup à cette vie. On a dit des Indiens convertis à la foi, qu'ils vont au ciel facilement et en grand nombre, mais n'y montent pas bien haut. C'est peut-être vrai, dans ce sens que la grâce divine ne rencontre pas dans leur nature de grands obstacles et n'y trouve pas non plus de grandes ressources. Ce qui n'empêche pas que la grâce ne puisse souvent suppléer à la nature pour opérer ses merveilles.

Au reste, le meilleur moyen de connaître à fond le caractère d'un peuple, c'est de l'étudier dans les détails intimes de sa vie. La plupart de nos lettres précédentes vous offrent une abondante matière à cette étude ; je ne puis donc mieux faire que de suivre la même marche. Je vous ai déjà parlé de l'administration des chrétientés, qui est l'occupation la plus importante et la plus ordinaire du missionnaire ; et par le récit que je vous en ai fait, vous avez pu remarquer tout ce qu'il y a dans nos Indiens de simplicité naïve, de docilité, et d'innocence parfois prodigieuse. Vous y aurez reconnu aussi une foi, qui sans doute n'est pas toujours assez éclairée, mais qui est toujours vive, profonde et comme instinctive. De cette foi naissent : l'amour des cérémonies et des exercices religieux ; le désir d'assister à la sainte messe, qui leur fait entreprendre pour se procurer ce bonheur des voyages très-communément d'une et deux lieues, souvent de trois et quatre lieues, et même de cinq, six et dix lieues ; l'estime et la dévotion pour tout ce qui est sanctifié par quelque bénédiction : les médailles, les chapelles, l'eau bénite, etc. ; l'empressement à s'approcher des sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. De cette foi vient aussi le respect pour le prêtre, qu'ils vénèrent vraiment comme s'ils voyaient Dieu dans sa personne. Je leur dis quelquefois qu'en Europe les prêtres sont plus nombreux, qu'il y a des villes qui en possèdent vingt et même davantage, et à ces mots je vois leurs visages s'épanouir, leurs yeux briller, et après un moment de stupeur, je les entends s'écrier : « Oh ! qu'ils sont heureux ! ! oh ! qu'ils doivent être saints !

Après cela vous ne vous étonnerez pas si je vous dis

que nos chrétiens dans leurs maladies montrent une ardeur extrême pour recevoir les derniers sacrements. Ils sont loin d'attendre que la mort frappe à leur porte; dès la première apparence de danger on accourt auprès du missionnaire. Il en résulte assez souvent pour lui un mécompte passablement ennuyeux ; c'est qu'après un voyage de trois ou six lieues, il trouve son malade assis sur sa porte, ou courant à sa rencontre pour lui dire qu'il est parfaitement bien portant. Il a eu un petit accès de colique ou de douleur quelconque, et il a eu peur, non pas de mourir, mais de mourir sans sacrements. Le missionnaire se garde bien de témoigner du mécontentement, dans la crainte de l'exposer à trop différer une autre fois.

Du reste ces courses nécessitées par la visite des malades ne sont jamais inutiles; elles répondent à beaucoup d'autres besoins et réalisent une foule d'avantages précieux. C'est pour le missionnaire une occasion de visiter ses chrétiens, de les encourager, de les réjouir, de rétablir l'ordre dans les chrétientés, de leur donner une messe, de faire une administration partielle, de surveiller ses catéchistes, d'exciter leur zèle, d'inspecter les écoles, de se mettre en rapport avec les païens, de les attirer à la foi, de baptiser ceux que la divine miséricorde a touchés, etc. Ce qui est souvent pour lui un sujet de douleur et d'angoisses, c'est d'être appelé en même temps par deux et trois malades éloignés de plusieurs lieues et dans des sens opposés. Que faire alors, et à qui donner la préférence? Au plus malade; mais comment juger? Chacun dit le sien au pire. Le missionnaire examine, prie, prend sa direction pour le mieux, et envoie des catéchistes auprès des autres malades en attendant. Les chrétiens du reste n

sont pas exigeants ; on ne les verra pas murmurer, porter rancune pour une préférence donnée à d'autres; le souami l'a jugé ainsi, cela leur suffit.

Cependant pour éviter cet inconvénient, ils ont trouvé un moyen que vous comprendrez difficilement en France; c'est de porter leurs mourants auprès du missionnaire au lieu d'appeler celui-ci auprès de leurs malades, et le malade est le premier à demander cette faveur. On le place accroupi sur une grande toile, on noue ensemble les deux coins de devant et les deux coins de derrière, on passe un long bambou dans ces nœuds, et deux hommes portent ainsi le mourant à une distance de quelques lieues. Lorsque nous nous arrêtons dans un village pour y faire l'administration ou simplement pour y célébrer la sainte messe, nous voyons continuellement nos malades venir à nous dans cet équipage. Souvent même nous les trouvons sur notre route en plein air, apportés de plusieurs lieues et nous attendant depuis une heure et plus, parce qu'ils avaient appris que nous devions passer.

Je ne puis m'empêcher de vous citer à ce sujet un trait qui m'a profondément ému. Ayant rencontré un malade qui attendait ainsi mon passage, je m'arrêtai, j'entendis sa confession et lui administrai l'extrême-onction. C'était un vieillard, exténué, mourant; il était bien consolé, mais une chose manquait à son bonheur : il désirait recevoir son Sauveur et son viatique pour ce dernier voyage. Volontiers je me serais arrêté pour lui procurer cette grâce en célébrant la sainte messe le lendemain; mais j'étais attendu à trois lieues de là par une multitude de chrétiens accourus pour une fête solennelle. Le jour suivant, pendant que je me disposais à la grand'messe, je vois ar-

river mon malade. Je vais à lui : « Quoi ! c'est vous ! de si loin ! comme je compâtis à vos souffrances ! comme vous devez être fatigué d'un si pénible voyage?... — Oh ! non, reprend le mourant, non, ce n'est rien, je ne souffre plus, je souffrais beaucoup dans la route, parce que je craignais d'expirer avant d'arriver ; mais maintenant me voici, je ne souffre plus, je suis heureux ; je vais entendre la sainte messe, recevoir mon Jésus, mon Sauveur ; et puis je mourrai content ; » et il pleurait de bonheur et de joie !.. Qu'en dites-vous, mon Rév. Père ? En est-ce assez pour faire oublier au missionnaire son sacrifice et ses fatigues? C'en est assez aussi pour confondre tant de chrétiens d'Europe, que vous ne savez par où aborder pour leur faire accepter la grâce de Dieu dans ce moment décisif ! O quels redoutables témoins ils trouveront un jour au tribunal de Dieu !

L'Indien ne connaît pas tous ces vains ménagements, ces fausses délicatesses et ces cruelles tendresses. Il voit une âme sur le point d'entrer dans son éternité, et ce sentiment fait taire tous les autres. Que ne puis-je ici vous faire assister à l'une de ces scènes qui nous sont si familières ! C'est mon catéchiste que je charge ordinairement de préparer les moribonds, parce que sa parole est mieux comprise que la mienne. Comme il y va ! droit au but ! « Eh bien ! disait-il ces jours passés au malade qu'il abordait, voici la fin, il s'agit d'aller au bon Dieu, au ciel ; il ne faut plus penser à la terre, ni à la créature, ni aux affaires du monde. » Et j'entendais le mourant lui répondre avec vivacité : « Eh ! qu'y a-t-il de commun entre moi et ce monde ! je veux aller au ciel ! »

Laissez-moi vous raconter encore une autre course sem-

blable qui a laissé dans mon âme une délicieuse impression. On m'avait appelé auprès d'une malade à quatre lieues de distance. J'arrivai le soir dans le village, tout païen à l'exception de quatre ou cinq maisons de chrétiens dépourvus d'église. Il serait difficile de vous exprimer le bonheur et la joie de ces braves gens et l'empressement qu'ils mirent à m'accueillir. Je donnai d'abord les secours de la religion à la malade, et je pris ensuite un peu de repos. Le matin je disposai ma petite chapelle dans un emplacement si beau que l'imagination la plus riante ne pourrait rien créer de plus gracieux. Un joli bosquet de jeunes palmiers, qui terminait la rue principale du bourg, me fournissait un sanctuaire tout à la fois champêtre et élégant, où tout semblait préparé à dessein. Une abside formée par la disposition des arbres ne demandait plus qu'un autel. Pour le composer, il fallait une planche; on chercha partout, et enfin on trouva une porte de la maison d'un païen, la seule peut-être qui fût dans le village; le maître voulut bien la prêter; on l'enleva de ses gonds et on me l'apporta. Je la posai sur deux bambous horizontalement fixés à deux palmiers qui servaient de colonnes; deux autres palmiers tenaient lieu de chandeliers; celui du fond reçut le crucifix. Mon voile et quelques étoffes fines suspendues tout autour firent les frais de la décoration. Les familles chrétiennes se pressaient autour de l'autel, avec la malade qui se préparait à recevoir la sainte eucharistie, et brûlaient force encens, selon la dévotion du pays. Les païens, groupés sur divers points, observaient d'un œil attentif et bienveillant. L'air était pur, le ciel était d'azur sur ma tête. Je montai à l'autel et commençai les divins mystères, pendant que le soleil

de l'Inde, c'est-à-dire un soleil tout or et tout feu, montait sur l'horizon, venait adorer son auteur et mêler ses rayons au nuage d'encens qui s'élevait de l'autel et qu'une brise légère faisait voltiger en tourbillons dans le bosquet... Voilà presque une page romantique! Eh! bien, je proteste que ce n'est pas ma faute : c'est la réalité toute pure, et mon imagination n'y a pas ajouté un seul trait. Toutefois je m'abstiens de vous dépeindre les sentiments délicieux que ce spectacle excitait dans mon âme; ce dernier trait, encore très-réel, pourrait aggraver le soupçon de romantisme. J'étais joyeux : la piété de mes chrétiens suppléait à leur petit nombre, et la malade recevait avec une ferveur touchante celui qui descendait du ciel pour se donner à elle.

Après la sainte messe, pendant que je me disposais à partir, les parents de la malade, qui ne sont pas pauvres, vinrent me remercier et m'offrir, avec une espèce de honte, une pièce de vingt-cinq sous. J'acceptai dans la crainte de les chagriner par un refus, et remettant la pièce entre les mains du fils aîné de la maison, je lui dis : «Voilà pour commencer à bâtir une église à l'endroit même où je viens d'offrir le saint sacrifice. Quand elle sera terminée, je reviendrai pour y dire la sainte messe et y placer un beau crucifix. »Ils furent tous enchantés de ma proposition et me promirent de mettre la main à l'œuvre. Je le désire d'autant plus que les païens de ce bourg n'ont rien de sauvage et me donnent des espérances.

Ce n'est pas la disposition que nous trouvons généralement dans les païens, surtout dans ceux qui constituent des populations considérables par leur nombre ou par la réputation du lieu. L'orgueil nous y prépare un

accueil bien propre à faire tomber toutes les fumées de vanité, si le respect et la vénération de nos chrétiens nous en inspiraient. Je traversais un jour un de ces centres importants dans la contrée, une petite ville de trois mille feux. Sur mon passage les rues étaient encombrées d'allants et de venants ; la plupart étalaient leur luxe et se montraient curieux de voir un blanc, comme vos Parisiens seraient curieux de voir un sauvage ; mais la fierté et l'orgueil se peignaient sur tous ces visages, avec un mélange de dédain et de mépris pour notre sainte religion. Je cherchais un sanctuaire qu'on m'avait annoncé dans cette ville, mais je la traversai toute entière sans rien découvrir qui eût l'apparence d'église. J'arrivai à un faubourg où tout paraissait misérable : c'est sans doute ici, me disais-je, le réduit des chrétiens. Pas encore ; là même j'eus à recueillir des marques d'un mépris orgueilleux. Il fallut sortir de ce faubourg et passer un petit fossé pour trouver enfin comme dans un lieu de rebut une pauvre église environnée de six ou huit cabanes de parias... Je me rappelai alors avec bonheur les paroles de saint Paul : *Tamquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema* ; nous sommes devenus les ordures du monde, les balayures rejetées de tous ; et j'entendais aussi le divin Maître qui disait ; ne craignez pas, petit troupeau ; il m'a envoyé évangéliser les pauvres.

Au sortir de cette ville superbe, à quatre lieues plus loin, la bonté divine me réservait une bien douce consolation : j'avais le bonheur de baptiser deux enfants païens et de ramener au sein de l'Église leur mère qui, chrétienne de naissance, avait passé sa vie dans l'idolâtrie. Je baptisai dans le même village six autres enfants païens

tous déjà grands; le père de trois d'entre eux, qui demandait la même grâce, me suivit pour s'instruire et se préparer. J'engageai tous ces chrétiens à construire une chapelle et promis de les aider. Ces petites églises éparses au milieu de la gentilité sont comme le levain qui tend à faire fermenter la masse.

Dieu se plaît à nous rappeler que la conversion des âmes, et surtout des païens, est essentiellement son œuvre. Souvent, après bien des efforts, nous sommes obligés de dire avec saint Pierre : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus* : puis, quand nous n'y pensons pas, le poisson arrive abondant. Voici un de ces coups de filets que la divine miséricorde semble avoir jeté en se jouant : je voyageais ayant à ma suite un jeune chrétien et nous eûmes à traverser un bourg païen. Je vis tous les regards se fixer avec intérêt sur mon compagnon, et bientôt tout le village se mettre en mouvement et les habitants accourir autour du jeune homme. Il se trouva qu'il ressemblait parfaitement à un enfant d'une bonne famille païenne de l'endroit, lequel s'était enfui de la maison paternelle depuis plusieurs années, et était encore pleuré par ses parents. L'âge, la taille, le port, les traits de la figure, tout conspirait à montrer l'identité. Les pauvres parents, transportés de joie, assaillent donc le prodigue retrouvé, le comblent de caresses, et cherchent à l'emmener chez eux. L'enfant se confond, proteste qu'ils se trompent, qu'il n'est pas celui qu'ils cherchent, qu'il est né dans tel lieu, de telle famille, etc. Il a beau dire ; ses protestations ne font que confirmer la conviction partagée par tous les habitants, parce que son ton et sa voix sont précisément le ton et la voix de celui qu'on a perdu.

Les parents, s'imaginant qu'il s'est enfui pour se faire chrétien, lui déclarent qu'il lui laisseront pleine liberté, ils y joignent les plus belles promesses, et après avoir épuisé les prières et les témoignages d'affection, ils se préparent à user de violence. Le jeune homme étourdi et effrayé vient m'exposer la chose et me demander conseil. Je lui réponds : allez, ne dites aucun mensonge, ne les confirmez pas dans leur erreur, mais profitez en pour leur annoncer J.-C., dites leur combien on est heureux de lui appartenir, engagez-les à se faire chrétiens, et à cette condition promettez leur de vous regarder toujours comme leur enfant. Il a parfaitement rempli son rôle. Déjà le principal chef de cette population, composée de trente à quarante familles, a reçu le baptême, tous les autres sont décidés à suivre son exemple ; ils m'ont fait dire qu'il veulent tous embrasser la foi, et qu'ils me prient de les aider à construire une église.

Revenons à nos chrétiens pour en citer quelques nouveaux traits d'édification. Je rencontrai dernièrement à la porte de l'église où je devais dire la messe un vieillard malade, réduit à un état effrayant de faiblesse et de maigreur, qui s'était fait porter d'une distance de quatre ou cinq lieues. A ma vue, transporté de joie, il s'écrie : « Je veux aller au ciel ! Je prie le bon Dieu de m'accorder cette grâce ; je ne suis plus de ce monde : je l'ai rejeté depuis longtemps. » Voici la conversation que j'eus avec lui : Depuis quand ne vous êtes-vous pas confessé ? — Depuis trois ans : un souami vint nous voir, je me confessai ; le souami n'est plus venu, et j'ai été retenu par la maladie. — Quels péchés avez-vous commis ? — Étant malade, je n'ai pas assisté aux prières ni à la messe (la messe

*blanche*, ou les prières récitées par le catéchiste) c'est mon seul péché durant ces trois ans. — Avez-vous participé aux superstitions païennes? — Oh! quand mon corps devrait être broyé et réduit en poussière, jamais je ne consentirais à ces choses! — Avez-vous eu des impatiences, des colères? — Autrefois, quand j'étais de ce monde, il m'est bien arrivé de me fâcher, de dire des paroles offensantes à mes enfants ou au prochain; mais depuis trois ans, je ne l'ai pas fait. Je n'ai qu'un seul péché, c'est de n'avoir pu assister aux prières et à la messe. Après avoir terminé cette confession, je chargeai le catéchiste de le préparer à l'extrême-onction; mais ce fut bien vite fait. Dès qu'il disait un mot, le malade l'interrompait sans cesse en répétant: je ne suis plus de ce monde, je veux aller au ciel! Je lui conférai donc le sacrement des mourants, et il le reçut avec la dévotion la plus tendre et la joie la plus vive. Ceux qui avaient apporté le malade demandèrent eux-mêmes à se confesser, se joignirent à lui pour assister à la sainte messe et reçurent la communion avec des sentiments de piété qui me remplirent de consolation.

Une autre jouissance qui adoucit les fatigues de nos voyages et de nos courses perpétuelles, c'est l'empressement que nos chrétiens mettent à nous recevoir, la joie qu'ils témoignent de nous posséder, ne serait-ce que pour une heure, et les fruits sensibles que ces apparitions produisent dans les chrétientés que nous traversons. Après les cérémonies obligées de la réception, ces braves gens se pressent autour de nous, puis nous conjurent de bénir leur village, leur maison, leur bétail; et nous allons ainsi avec eux parcourant les rues comme en procession.

Souvent même, peut-être afin de nous retenir plus longtemps, ils nous conduisent hors du village pour bénir leurs champs et leurs moissons. Je m'arrêtai un jour au milieu de ces champs avec un vif sentiment de tristesse à la vue de leur état misérable, et m'adressant aux chrétiens, je demandai des explications. C'est vrai, me répondirent-ils, l'année est mauvaise, le bon Dieu l'a voulu ainsi : *sâmi sittam !* puis me montrant en détail les diverses propriétés, ils ajoutaient : celle-ci aura un quart de récolte, celle-ci un dixième..., celle-ci rien... *sâmi sittam!* à la volonté de Dieu ! pas un seul mot de murmure ou de plainte, ou même de lamentation ; on les eût dit complétement indifférents. Et cependant ces récoltes étaient tout l'espoir de l'année; et ils annonçaient eux-mêmes qu'ils auraient à souffrir beaucoup de privations ; mais c'était pour ajouter : *sâmi sittam !* Je fus ému jusqu'au fond de l'âme à la vue d'une si parfaite résignation ; et je ne pus m'empêcher de m'écrier dans mon cœur : heureux Indiens !

Quand on connaît la pauvreté de nos chrétiens, leurs privations habituelles, l'extrême frugalité de leurs repas, on en conclut que leur vie est un jeûne perpétuel, bien plus rigoureux que celui que l'Église prescrit en carême, et l'on se demande ce qu'ils pourraient en retrancher s'ils avaient envie de jeûner. Ils n'en jugent pas ainsi. Pour eux, jeûner c'est ne faire qu'un seul repas par jour, et ce repas se prend vers le coucher du soleil. De là vient que souvent des chrétiens nous disent : mon Père, je suis trop pauvre pour jeûner ; et ils ont raison, parce que la qualité de leur nourriture est tellement misérable, qu'il semble impossible qu'elle puisse soutenir un corps toute une

journée. Et cependant ce motif si juste n'arrête pas tous les pauvres, et en général nos chrétiens observent leur jeûne rigoureux bien plus fidèlement que vos chrétiens d'Europe n'observent leur jeûne si radouci. Il en est même beaucoup qui ne se contentent pas des jeûnes prescrits par l'Église, et y ajoutent les jeûnes de dévotion qu'ils s'imposent eux-mêmes et, remarquez, toujours avec la condition essentielle d'un seul repas au coucher du soleil. Un très-grand nombre de nos chrétiens jeûnent tous les samedis. Il m'est arrivé de voir celui qui m'avait accompagné toute la matinée, portant ma malle sur sa tête, après s'être exténué de fatigue, répondre à ceux qui lui demandaient s'il avait mangé : « Eh ! ne savez-vous pas que c'est samedi ! » Il est bien des contrées où cette pratique est à peu près générale, même parmi les laboureurs ; et ceux qui sont un peu à leur aise préfèrent ne travailler que la moitié du jour, afin de pouvoir soutenir le jeûne jusqu'au bout. De plus, il y a beaucoup de personnes qui, admises dans la confrérie du scapulaire, s'imposent le jeûne du mercredi, parce que le samedi est déjà pris par un autre jeûne de dévotion. Quelquefois je veux prescrire comme pénitence sacramentelle un jeûne du samedi, et beaucoup me répondent : Mais, mon Père, je jeûne déjà le samedi ! si je réplique que cela suffit, je les entends revenir à la charge jusqu'à deux et trois fois : eh bien, mon Père, quel autre jour de la semaine faut-il choisir pour le jeûne de ma pénitence ? Il m'est arrivé d'indiquer un second jour et de rencontrer la même difficulté : mais je jeûne aussi le mercredi... ! et enfin j'ai parfois trouvé trois jours de la semaine déjà pris par des jeûnes obstinés qui refusent de céder la place... ; et jugez de l'embarras du pauvre con-

fesseur! Dernièrement j'imposais à une bonne femme quelque jeûne pour pénitence, et ma pénitente parut fort déconcertée; puis, après un instant d'hésitation, elle me dit : Mon Père, depuis trois ans je ne mange qu'une fois par jour, et maintenant comment ferai-je pour accomplir le jeûne que vous m'imposez ?

Je m'arrête...; il me semble vous entendre me dire que *mes enfants sont mignons*... C'est bien vrai! j'aime mieux parler de leurs bonnes qualités que de leurs défauts; je ne me dissimule pas ces défauts; mais, je l'avoue, je ne me sens pas la vocation de vous les raconter ainsi en détail. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il est temps de clore ce chapitre, et je passe à d'autres habitants de l'Inde, je veux dire certains animaux plus ou moins intéressants.

Le plus voisin de l'Indien, c'est le singe; il l'imite en beaucoup de choses, et surtout il sait parfaitement s'asseoir ou s'accroupir comme lui. Du reste, le singe, pour l'Indien, est un animal sacré, et par conséquent vénéré, choyé. Bien loin de le chasser, l'Indien le salue, lui sert son dîner, et il en reçoit pour récompense toutes sortes d'espiégleries, d'ennuis et de tourments. Messieurs les singes s'entendent à merveille à décharger un arbre de ses fruits, à débarrasser un jardin de ses bananes; puis, comme passe-temps, à décrocher toutes les tuiles d'un toit, pour les lancer en l'air et saluer les têtes des passants. Cela n'amuse guère l'Indien; mais qu'y faire? Le plus simple serait de tuer ces ingrats; mais malheur au pays si un tel crime était commis! L'Indien gémit et tâche de se garantir; et pour cela vous voyez les toits couverts et chargés de fagots de grosses épines très-acérées pour empêcher les singes de venir y prendre leurs ébats. A

notre arrivée à Maduré, la ville était encombrée de ces singes, nous les voyions se promener par bandes de trente et quarante, et comme notre bangala se trouvait sur leur passage, nous avions l'avantage de recevoir leurs visites, et l'obligation de fermer nos portes et nos volets, pour n'être pas dévalisés.

C'était une véritable plaie d'Égypte pour Maduré. Les Anglais en étaient indignés, et cependant, avec toute leur puissance, ils n'osaient agir. Enfin l'excès du mal apporta le remède. Les singes pénétrèrent dans la maison du grand brame, le premier personnage du pays, et tuèrent son enfant. La douleur du père ne connut plus de bornes et produisit une fureur qui se communiqua à tous les brames. Il fallait une vengeance éclatante. M. Blakburn, le grand collecteur, en profita pour publier contre les singes, non pas un décret de mort, mais un décret d'exil. Il fit faire des voitures fermées, y entassa les singes, et les expédia dans les montagnes des Gattes, à mesure qu'on put les saisir. Cela fut facile, parce qu'ils étaient familiers et que n'ayant pas connaissance du décret ils ne se doutaient de rien. Depuis lors Maduré en a été complétement délivré. Dernièrement, dans un voyage que je fis à Dindighel, je rencontrai mes singes, qui avaient rompu leur ban et se rapprochaient tout doucement de Maduré. Ils formaient comme une armée divisée en groupes, famille par famille, et dans chaque groupe on distinguait facilement les trois et quatre générations; je fus très-frappé de ce trait de mœurs bien rare parmi les animaux. Ils étaient dispersés sur la route royale, jouant, folâtrant, cabriolant, faisant des singeries. A mesure que je m'approchais sur mon cheval, je voyais le grand-papa d'abord

se retirer gravement au pied d'un des arbres majestueux qui bordent cette route, puis le papa suivait, puis, à un signal, toute la petite famille se précipitait vers l'arbre et allait se percher sur ses branches, et tous me regardaient passer en me faisant des grimaces. Tous les groupes suivants me présentèrent le même spectacle.

Un autre animal beaucoup plus commun et non moins vénéré que le singe, c'est le serpent. Tout le pays en est rempli ; la seule énumération des différentes espèces ferait toute une nomenclature ; la plupart ont un venin si actif que leur morsure donne la mort en très peu de temps, quelquefois en peu de minutes. Il est très-difficile de s'en préserver, parce qu'ils sont partout : dans la terre, sous l'herbe, au milieu des broussailles, sur les arbres, dans les toits des maisons et dans tous les murs. Comme l'extrême chaleur produit partout de larges et profondes crevasses, ils y trouvent leurs repaires et leurs nids tout préparés ; d'ailleurs ils voyagent beaucoup, surtout la nuit, et il n'y a pas de maison assez bien fermée pour leur interdire l'entrée. Quelquefois ils s'insinuent tout doucement et viennent se coucher avec vous sur votre natte pour se réchauffer ; d'autres fois vous les entendez rouler leurs anneaux dans la natte qui est tendue sous le toit pour servir de plafond, puis ils vous tombent sur la tête avec les rats auxquels ils faisaient la chasse, ou bien vous les apercevez suspendus à un ou deux pieds de votre tête de manière à pouvoir facilement les saisir avec la main. Tous ces traits sont historiques, et dans les deux derniers cas il ne s'agissait de rien moins que du *serpent à lunettes* (ou capel), l'un des plus terribles de l'Inde, d'une longueur de six à huit pieds ; leur mort m'a vengé et puni de

leur audace. Sans m'inquiéter des préjugés indiens, je n'ai jamais manqué d'exterminer les serpents que j'ai pu saisir. J'ai tué un jour une vipère de six pieds de long, qui se trouvait sur ma tête dans le feuillage d'un arbre dont la couleur était parfaitement semblable à la sienne. Je n'aurais pu me persuader que c'était une vipère, si je n'avais vu ses petits sortir tout vivants de ses flancs déchirés. Le P. Garnier, armé de son sabre, s'est battu sérieusement contre un serpent à lunettes de huit pieds, qui s'était introduit dans la cage de ses lapins et s'occupait gravement à digérer un des petits qu'il venait d'avaler. C'était le cas de la belette de La Fontaine : il ne pouvait plus sortir par le trou qui lui avait donné entrée. J'ai vu des serpents courir et grimper sur des palmiers de cinquante pieds de haut avec la rapidité de l'éclair. Une chose bien remarquable, c'est qu'il est inouï qu'un missionnaire ait été mordu par un serpent. Il y a là sans doute une protection de Dieu ; il faut remarquer aussi, à la décharge du serpent, qu'il n'attaque jamais et ne pique que pour se défendre ; mais gare à qui le touche ! Les Indiens sont plus exposés à ce danger, parce qu'ils vont pieds nus ; aussi ont-ils une extrême frayeur des serpents.

On a souvent signalé la bonté de la divine Providence qui a soin de placer le remède à côté du mal. Cette loi se confirme admirablement dans l'Inde à l'égard des serpents ; la terre produit des plantes qui fournissent un antidote très-énergique et presque infaillible contre leurs morsures. Un ancien Frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, pharmacien de la résidence de Pondichéry, composa de toutes ces plantes un remède souverainement efficace. Il se conserve en pilules grosses comme une len-

tille. On place une de ces pilules sur la langue de celui qui a été piqué, et on la frotte avec le doigt contre la langue; après quelques instants, sans avoir rien avalé, et par la seule réaction du système nerveux, le malade éprouve les effets d'une violente purgation. En même temps on attaque directement le venin : pour cela, on pose une pilule sur le trou presque imperceptible de la piqûre, et on frotte pareillement jusqu'à ce que la douleur disparaisse. J'ai fréquemment employé ce remède en faveur de mes Indiens et toujours avec succès. J'ai observé à cette occasion un phénomène bien singulier et digne d'être proposé aux méditations de la science. On m'amena un jour un jeune homme qui venait d'être piqué. Le pauvre enfant poussait des cris, éprouvait une douleur locale très-vive et indiquant avec le doigt le lieu de la souffrance, il disait : *le venin est ici !* et il le suivait en remontant toujours le long de la jambe ; cependant le remède était appliqué et l'on frottait avec force. Déjà le venin était arrivé tout près des reins, et l'on sait par expérience que dès qu'il y pénètre c'est la mort ; lorsque tout à coup le blessé s'écria : *oh ! il descend ! il descend !* et, le suivant du doigt, il continuait à crier : *il est ici !* Enfin le venin arriva au lieu même de la piqûre, et le jeune homme poussa un cri de joie : *c'est fini ! il est sorti !* et de fait la douleur avait complétement disparu, et la guérison était parfaite. Voilà un fait certain ; qui l'expliquera ? Que de mystères dans ce grand mystère de la vie !

La Providence a donné à l'Inde un autre remède ou préservatif contre les serpents ; c'est la *mangouste*, l'ennemi et le destructeur des serpents et des autres animaux

malfaisants, comme en Europe le chat est le destructeur des souris et des rats. La mangouste est un animal de la famille des fouines, mais beaucoup plus élégant dans ses formes qui sont plus sveltes, et dans sa robe qui est plus fine, d'une couleur grise avec mélange de poils blancs. Elle tient beaucoup du caractère de l'écureuil : on dirait qu'elle prend plaisir à vous amuser par ses farces, et ses tours de force : marchant sur ses pieds de derrière, sautant, cabriolant avec une agilité qui éblouit vos regards, et tout cela avec un air malin et vraiment comique. Quoiqu'elle vive habituellement dans l'état sauvage, cependant, comme si elle avait conscience d'avoir été créée en faveur de l'homme, elle se familiarise très-facilement avec lui. Quant à la grandeur, j'en ai vu de deux espèces : l'une plus grande, de la grosseur d'un chat ordinaire de bonne taille ; l'autre plus petite, de la grosseur d'un petit chat d'un an. Son nez est pointu, mais moins allongé que celui de la fouine ; son corps est dégagé, ses poils sont très-longs, mais parfaitement peignés et appliqués contre la peau ; sa queue est longue une fois et demie comme le reste du corps, et grosse comme le doigt. Mais lorsque la mangouste se fâche, se bat, attaque un ennemi, tout son poil se hérisse, sa queue devient grosse comme le bras, sa tête resplendit de majesté et son corps double sa grosseur. Son regard est habituellement plein de grâce et de malice, et prend dans le combat quelque chose de martial et de féroce.

J'en possède une dans ce moment, de la petite espèce, parfaitement apprivoisée. Elle m'aime, me suit partout, se promène avec moi dans le jardin, me devance de dix pas, là se dresse sur ses deux pattes, fait ses cabrioles, me

regarde d'un air câlin, et lorsque je suis arrivé près d'elle, elle continue à marcher devant moi et va bientôt à dix pas recommencer ses tours. Quand je lui en donne la permission, elle saute sur mes épaules pour me caresser très-délicatement. Pendant la nuit elle va à la chasse, et toujours avec succès. Et voyez où peut se nicher la vanité ! Elle se garde bien de manger son gibier. Quand je me lève, de grand matin, je la trouve sur le seuil extérieur de ma porte avec tout son butin étalé devant elle : un ou plusieurs serpents, d'autres reptiles, des scorpions, et quelquefois un rat aussi gros qu'elle ; et me regardant avec complaisance, elle me dit : voyez ! Je lui réponds par un sourire, qui dit : c'est bien ! je suis content de toi ! et aussitôt, fière et joyeuse, elle prend le gibier et va le cacher dans un buisson pour le régal de la journée.

Mais ce n'est là que le prélude, pour vous la faire connaître ; il faut la voir dans le combat, lorsqu'elle rencontre un adversaire digne de son courage. C'est le spectacle qu'elle va nous présenter. Ces jours derniers on vint m'avertir qu'il y avait dans le jardin un gros serpent de huit pieds de long, un *nella-pambou*, c'est-à-dire *bon serpent* (les Indiens donnent ce nom sympathique au *serpent à lunettes* par respect pour le dieu *Siva* dont il est la monture). Aussitôt j'appelle ma mangouste, et nous allons trouver notre serpent. Il a disparu ; mais un petit trou circulaire, gros comme le bras, nous révèle sa retraite ; et mes disciples, déjà guéris du préjugé des païens et encouragés par ma présence, se mettent à piocher autour de ce trou et avancent dans sa direction. Bientôt le reptile redoutable sort de son repaire et se pose majestueusement à son

entrée, promenant sur nous ses regards inquiets et menaçants. Nous nous retirons sur une circonférence de quinze pieds de rayon ; la mangouste entre en lice et se pose en face de son ennemi à six pieds de distance. A sa vue, le serpent s'irrite et se dresse en l'air à la hauteur de trois pieds, s'appuyant sur le reste du corps roulé en anneau ; sa gorge se dilate, s'aplatit sur une largeur de quatre ou cinq pouces et montre, parfaitement dessinées sur sa peau, ces *lunettes* qui ont donné le nom à son espèce. Son regard est fixé sur son agresseur, qu'il suit dans tous ses mouvements, en balançant rapidement sa tête et toute la partie supérieure du corps sur l'anneau qui le soutient. Alors la mangouste commence les cabrioles et les tours de force dont j'ai parlé ; elle saute en l'air, elle bondit sur les côtés, à droite, à gauche, à une distance de trois et six pieds, et elle exécute tous ces mouvements avec une rapidité qui fatigue la vue. C'est par là qu'elle charme et éblouit son adversaire. Dès qu'elle s'en aperçoit, elle se précipite d'un bond sur sa tête et le mord avec ses dents aiguës comme des aiguilles. Le serpent *siffle, s'enfle*, entre en fureur, se démène, cherche la mangouste ; mais celle-ci n'a pas plutôt touché et mordu, que d'un bond elle est à dix pieds de distance. Bientôt elle vient se placer de nouveau devant son ennemi, et la scène recommence comme la première fois, si ce n'est que le serpent, rendu plus furieux par la douleur de sa blessure, s'agite et siffle avec plus de violence et s'éblouit plus promptement. Aussi les assauts deviennent plus fréquents et les blessures se multiplient, jusqu'à ce que le serpent, épuisé par ses agitations et ses blessures, se laisse tomber par terre. Dans cet état la mangouste s'en approche, non plus par bonds, mais dou-

cement, avec une extrême défiance et lui applique encore quelques morsures plus profondes, en ayant soin de s'échapper après chacune. Enfin, quand la mort paraît certaine, elle vient pour la dernière fois, le flaire, l'examine attentivement, puis le saisit par la gorge et part au galop, traînant après elle cette masse six fois plus grande qu'elle.

Je ne connais pas de spectacle plus intéressant que celui dont nous venions de jouir. Dans tout ce combat, la mangouste était délicieuse; mais dans les assauts portés directement au serpent, et surtout dans le dernier dénoûment, elle était vraiment magnifique! C'est alors surtout que son poil se hérissait et donnait à tout son corps un air de majesté étonnante; elle était déjà loin de nous avec sa proie, que nous restions encore dans une espèce de stupeur.

Ce combat n'est pas sans danger pour la mangouste, elle peut manquer son coup et recevoir une piqûre. Dans ce cas, elle abandonne le champ de bataille, part comme un trait, et va chercher une certaine herbe qu'elle connaît. Elle se roule fortement sur cette herbe, la n âche et s'en imprègne entièrement, et aussitôt elle revient sans crainte au combat. Cette plante a la vertu d'arrêter l'action du venin, et c'est probablement ce fait, parfaitement connu des Indiens, qui a aidé à découvrir le remède spécifique contre les morsures des serpents. Cette herbe me rappelle le joli trait de la vie de saint François-Xavier et du P. Simon Rodriguez à la cour de Lisbonne. Leur vertu, leur modestie et leur pureté brillèrent d'un tel éclat dans ce milieu si contagieux, que pour expliquer ce prodige, on dit et l'on crut qu'ils avaient une herbe qui les rendait in-

vulnérables aux séductions. Le bruit en courut. Un courtisan ami vint s'assurer de la vérité. — C'est très-certain, lui répondit le P. Simon. — Oh ! donnez-moi donc aussi de cette herbe, reprit le courtisan. — Très-volontiers, dit le Père, et il lui indiqua quelques grandes vérités de la foi, en l'invitant à faire les exercices de saint Ignace pour se les appliquer. Voilà notre herbe !

Je termine cet article du serpent par quelques mots au sujet du charme qu'il exerce sur les animaux dont il veut faire sa proie. Ce que j'avais lu en France sur ce point ne m'avait pas convaincu ; j'étais resté incrédule. Mais ici mes Indiens m'en ont parlé comme d'un fait notoire et fréquent, et me l'ont raconté dans tous ses détails avec une telle assurance, que je n'ai pu m'empêcher d'y croire. Quand un oiseau a le malheur d'approcher d'un serpent assez près pour être dans sa sphère d'action, celui-ci le fascine par son regard, et aussitôt on voit l'oiseau se débattre, voltiger, en poussant des cris de détresse, et se rapprocher de plus en plus, comme s'il était tiré par un fil invisible, toujours en criant, et tomber enfin dans la gueule du serpent qui le dévore. Voilà le fait que tous les Indiens affirment comme une vérité certaine, et que j'ai presque eu l'occasion de vérifier par ma propre expérience. J'étais encore sous l'impression du combat que je viens de décrire, quand mon disciple accourt en criant : « Souami ! un serpent qui fascine un oiseau ! venez voir. » — Je le suis, nous arrivons dans le jardin, auprès d'une haie où mes autres disciples considéraient la scène ; j'aperçois l'oiseau voltigeant ; mais à ce moment même, notre arrivée fixant l'attention du serpent et lui inspirant de la crainte, le charme est arrêté et le petit oiseau s'échappe

tout joyeux, comme s'il avait rompu un lacet. Je n'ai pas vu de mes yeux tous les détails de cette expérience, mais j'en ai vu assez pour acquérir une pleine certitude sur la réalité de ce fait mystérieux.

Après les singes et les serpents, viennent les aigles et les vautours, autres animaux sacrés des Indiens, et surtout l'aigle nommé *garouda*, monture du dieu *Vichnou*, dieu lui-même auquel les vichnouvistes offrent leurs adorations et, ce qu'il aime mieux, d'abondantes pitances de riz. Un jour que je considérais avec attention un de ces aigles, mon catéchiste, qui n'est pas du tout vichnouviste, s'approche de moi et me dit : « Vous ferait-il plaisir d'avoir ce petit dieu-là ? Sur ma réponse affirmative, il va prendre le fusil, le charge, le décharge et me remet en mains le pauvre garouda ; ce fut l'affaire de quelques minutes.

Vous êtes peut-être étonné de me voir en possession d'un fusil ? Voici le pourquoi et le comment. Le fait se passait à Maduré. Or dans cette ville tous les Anglais se font garder contre les voleurs par des cipayes bien payés, qui veillent toute la nuit, et ils me pressaient de prendre la même précaution. C'était une dépense de 20 ou 30 fr. par mois, somme qui pourrait suffire à l'entretien de trois ou quatre catéchistes. Je fis mon calcul et je répondis : Messieurs, c'est bon pour vous qui avez des trésors à garder; mais pour moi la dépense dépasserait en peu de temps la valeur de tout ce qu'il est possible de me voler. Cependant il convenait de faire quelque chose. J'achetai un fusil de rencontre pour 8 fr. ; mon disciple tire un coup tous les huit jours pour effrayer les voleurs par l'odeur de la poudre, et avec cela je suis deux fois plus sûr que messieurs les Anglais; je veux dire, plus sûr contre les vo-

leurs du dehors et contre les voleurs du dedans. Je reviens à mes aigles.

Pendant que je tenais en mains le garouda encore chaud, mon catéchiste, fier de son premier coup, me dit : « Ceci est de la petite espèce ; il y a d'autres aigles beaucoup plus grands ; voudriez-vous en voir? — Comment feras-tu? — Votre permission, et cela me suffit. » J'accorde ; il recharge le fusil ; un quart d'heure plus tard, un chien marron a la mauvaise chance de passer par là ; il le vise et pan ! l'animal gît sur le sol. « Mais ce n'est pas un aigle ! dis-je vivement à mon adroit tireur. — Non, répond-il, c'est de quoi les faire venir. » Il prend le cadavre, le place dans un champ contigu à mon jardin, à la distance voulue de la haie de séparation ; puis il me dit : « Maintenant il faut douze à quinze heures ; ainsi demain matin, vers huit heures, le spectacle commencera. » En effet, le lendemain après la sainte messe et l'action de grâces, comme je sortais de l'église, mon catéchiste arrive tout content et me dit : « Voyez là-haut. » Je regarde et ne vois rien. « Fixez bien, reprend-il, voyez ces petits points noirs qui se meuvent. » — Je fixe de nouveau le ciel et je distingue enfin six ou huit points imperceptibles qui décrivent des cercles au sommet des airs. — « Ce sont eux ! ils vont descendre ; mais il faut une demi-heure de patience. » — En effet, les points grossissent insensiblement et se rapprochent en décrivant toujours leurs cercles ; bientôt ils prennent la forme d'oiseaux, mais plus petits que des hirondelles ; peu à peu ils descendent, grossissent, mais très-lentement ; en même temps leur nombre augmente ; j'en compte douze, puis quinze, puis vingt et un. Enfin nous les voyons distinctement planer majestueuse-

ment dans le ciel, comme les aigles ordinaires. Alors nous nous cachons, — précaution absolument nécessaire, tant ils sont perspicaces et défiants, — mon catéchiste charge son fusil de huit ou dix grosses chevrotines et va se coucher ventre à terre derrière la haie... Après de longues hésitations, les aigles prennent leur parti; l'un d'eux fond sur la proie et à l'instant tous les autres le suivent, tombant comme la foudre. Ici commence une scène qu'il est impossible de décrire. Figurez-vous ces vingt et un vautours (car je reconnais alors mes aigles), avec leurs corps d'une grosseur énorme, portés sur des jambes de deux pieds de haut, s'agitant et sautant autour de leur proie. Le premier descendu s'est planté sur le cadavre et prétend le garder pour lui seul contre les vingt autres qui s'acharnent à prendre leur part. De là une guerre atroce, curieuse et horrible à voir, des coups de becs, des battements d'ailes, des sauts, des cris affreux! Le premier champion, se laissant emporter par une colère imprudente, se précipite sur celui qui le presse de plus près, le poursuit, le déchire, fait voler ses plumes, non sans recevoir lui-même maintes blessures, et tout cela avec un fracas et des cris perçants et sauvages que vous ne pouvez imaginer. Mais à peine ce premier a-t-il quitté le cadavre pour son duel inopportun, qu'un second champion a pris sa place et soutient les mêmes prétentions par les mêmes moyens. C'est donc un nouveau combat qui commence, ou plutôt le même combat qui continue, et les mêmes scènes qui se répètent; car ce second parvenu, incapable de profiter de l'expérience du premier, se laisse pareillement entraîner par sa rage, se précipite sur un rival et est aussitôt remplacé par un troisième, et bientôt

celui-ci par un quatrième. Encore une fois, c'était un spectacle curieux et horrible, et j'ajoute aussi affligeant par les pensées qu'il réveillait tout naturellement dans l'esprit. On eût dit de fiers patriotes ou démocrates au lendemain de la victoire, je veux dire d'une révolution ! ou bien encore, les nobles nations de l'Europe autour d'une île ou d'une région du nouveau monde nouvellement découverte ! Pardonnez cette allusion qui m'est inspirée par le pays d'où j'écris : il a passé ainsi successivement aux Portugais, aux Hollandais, aux Anglais..., après avoir été la proie de beaucoup d'autres vautours, qui se disaient conquérants, et que l'Esprit-Saint appelle *voleurs de nations : prædo gentium* (Jer., IV, 7). Revenons aux petits vautours.

Depuis une demi-heure nous assistions à ce singulier tournoi; une dizaine de champions s'étaient intronisés successivement sur le cadavre ; nous en avions assez : d'autres occupations nous appelaient. Je donne donc le signal; le catéchiste dirige son fusil, choisit son moment, le coup part et la scène devient vraiment tragique. Au milieu d'une confusion et de cris effroyables, les vautours s'élancent précipitamment dans les airs et laissent six victimes sur le champ de bataille. Cependant, après quelques instants deux des six se relèvent sur leurs jambes avec peine et en chancelant, agitent leurs ailes, parviennent à prendre leur vol, et vont retomber à une petite distance. Quatre morts restent sur le carreau. Mes disciples accourent pour les ramasser ; mais, à leur vue, les morts ressuscitent et se précipitent sur eux avec rage et en poussant des cris affreux. Cependant ils retombent bientôt épuisés. Après quelques moments, des hommes robustes,

armés de grosses triques, vont à eux, les assomment de coups et les amènent en les prenant par les extrémités des ailes pour éviter leurs coups de becs et de griffes. Ils vécurent encore plusieurs heures. Je voulus les mesurer et je trouvai de neuf à douze pieds d'envergure.

A ce sujet, permettez-moi quelques remarques. D'abord j'admire la sagesse de la Providence. Dans un pays brûlé par une excessive chaleur, où peu d'animaux sont tués et mangés par les habitants, où l'incurie et l'indolence de ceux-ci sont extrêmes, la putréfaction des cadavres serait une cause continuelle de contagion. Dieu y a pourvu en chargeant de ce soin les aigles et les vautours, instruments de sa Providence.

Puis il faut que ces oiseaux monstres soient très-nombreux, puisqu'on les voit partout et à point nommé descendre sur la proie qui les appelle.

Que dire ensuite de la perspicacité de leur vue, ou de la puissance de leur odorat, pour découvrir de si loin un cadavre, qui souvent est peu considérable ?

Enfin je soupçonne que l'odorat les sert autant au moins que la vue dans cet office. Et voilà pourquoi, sans doute, les vautours ne fondent sur le cadavre que douze à quinze heures après la mort, quand la putréfaction a commencé. Voilà pourquoi aussi j'ai vu des aigles s'attacher à de petits cadavres gisant sous des arbres et dans des broussailles, où ils ne pouvaient certainement pas être aperçus du haut des airs. Mais alors, quelle subtilité dans ces émanations et quelle finesse dans l'odorat de ces oiseaux ! Que de mystères dans la nature ! — Il est temps de finir cette lettre qui, sans que je m'en doutasse, a pris des dimensions énormes. Puisse-t-elle vous

offrir assez d'intérêt pour se faire pardonner sa longueur !

J'ai laissé au P. Saint-Cyr le plaisir de vous annoncer lui-même son arrivée, ainsi que la visite de monseigneur de Drusipare, qui est venu, avec sa bonté ordinaire, consacrer notre église de Trichinapaly. Il ne me reste donc que de vous exprimer ma bien vive reconnaissance et celle de tous les missionnaires. La présence du P. Cliffort peut nous être d'un immense secours ; elle nous rend déjà un grand service : comme il est tout naturellement le chapelain des Irlandais, j'ai pu envoyer le P. Garnier à Maduré pour achever les constructions, pendant que je tiendrai ici sa place pour l'administration de la chrétienté, tout en m'occupant de la formation des nouveaux missionnaires.

Veuillez continuer à soutenir notre courage et à recommander à Dieu notre mission dans vos SS. SS., en union desquels je suis, etc.

J. BERTRAND. S. J. M.

## VINGTIÈME LETTRE

*Le P. Garnier, à un Père de la Compagnie.*

**Maduré, juillet 1842.**

MON RÉV. PÈRE, P. C.

Je suis installé depuis près d'un an à Maduré, et improvisé grand architecte de la mission. Après la consécration de l'église de Trichinapaly et l'arrivée des nouveaux renforts, le R. P. supérieur m'a envoyé ici pour terminer l'église et construire un presbytère. Le bon Dieu a eu pitié de nous ; il a comblé nos désirs et surpassé nos espérances, en nous accordant un secours aussi aimable qu'efficace dans la personne de l'excellent P. Clifford. C'est à lui que j'ai remis mon titre de chapelain des Anglais ; je suis parfaitement remplacé, et je regarde mon service à ce poste comme fini.

L'église de Maduré est déjà bien avancée. Sa forme est assez jolie : une croix latine avec dôme et façade. Il nous fallait ici un monument digne de figurer à côté des ruines du palais de Tiroumaleinayaker. La maison sera aussi bientôt achevée ; elle aura quatre chambres ; le terrain

qui l'environne se couvre d'arbres et offrira bientôt un jardin assez agréable. Les grands travaux sont finis ; je n'en suis pas fâché. La construction d'une église dans l'Inde est un métier bien pénible et ennuyeux. Il faut être toute la journée aux trousses des ouvriers. Les Indiens s'étonnent de notre activité, et lorsque, le rotin à la main, je leur reproche leur indolence, ils me répondent : « Oh ! ne vous fâchez pas, souami, notre sang est cuit par le soleil ; si nous avions un sang *frais* comme le vôtre, nous irions plus vite. » La réflexion est juste ; mais pour en comprendre l'expression, il faut savoir que la sensation de la *fraîcheur* étant pour l'Indien ce qu'il y a de plus agréable, il ramène à cette idée tout ce qui le réjouit, le soulage et l'anime ; ainsi il ne dira pas comme nous : un amour *brûlant, ardent,* mais un amour *rafraîchissant,* ni un sang *chaud,* mais un sang *frais.* La ville de Maduré est loin de son ancienne splendeur. Elle est placée dans une plaine fort étendue ; c'était autrefois une forteresse entourée d'une bonne muraille, flanquée de tours; toutes ces fortifications sont détruites par ordre des Anglais. Les brames y sont en très-grand nombre. Après eux viennent des tisserands, qui forment une caste à part, et ont acquis depuis quelque temps à Maduré une extension et une puissance étcnnantes. Ce sont eux qui tissent ces belles étoffes de coton et de soie très-estimées dans toute l'Inde. Maduré est célèbre surtout pour sa couleur rouge de sang avec un réflet métallique, si forte qu'elle prend un nouvel éclat à mesure qu'on lave la toile qui l'a reçue et brille encore sur ses derniers lambeaux tout usés. Le gouvernement favorise cette industrie, ce qui donne à cette caste une prospérité qui accroît son orgueil et son insolence. C'est

une mauvaise race, toute païenne, et donnant très-peu d'espérance de conversion. Le reste de la population est un mélange de toutes castes, parmi lesquelles se trouvent à peu près deux cents familles de parias chrétiens, la plupart schismatiques.

Les alentours de Maduré sont très-bien cultivés. On y récolte du riz et du millet en abondance ; les jardins produisent beaucoup de légumes sains mais fades. L'air y est bon, moins chaud qu'à Trichinapaly, grâce au voisinage des Gattes ; le sol n'est pas desséché, on y trouve l'eau des puits à trois ou cinq pieds de la surface.

Le monument le plus remarquable, ou le seul vraiment remarquable de Maduré, est le palais des anciens rajahs ; il n'en reste que des ruines, mais qui suffisent pour en donner une idée vraiment grandiose. Il occupait un quart de la citadelle et était entouré d'une muraille de cinquante pieds de hauteur, qui existe encore en partie. L'entrée du palais était un portique soutenu sur des colonnes de vingt à trente pieds d'élévation ; dix colonnes sont encore debout, mais les voûtes et les corniches sont détruites, et les habitants ont fait ici ce que tant d'autres, qui ne sont pas Indiens, font en Europe autour des anciennes cathédrales et autres monuments : ils ont niché leurs pénates au milieu des ruines, qu'ils achèvent de dégrader pour s'en approprier les débris. On voit encore un portique très-bien conservé, qui se nomme *poudou mandagam*, le *nouveau portique ;* plus loin une cour immense environnée de colonnes de trente-cinq à quarante pieds de hauteur, qui supportent des voûtes plates et des voûtes à quatre points. Le travail et les décorations sont superbes.

Dans le fond de cette cour est la salle de justice du rajah. Les arceaux, qui soutiennent encore cinq ou six dômes bien conservés, sont très-hardis, appuyés sur des colonnes qui laissent cinquante pieds d'intervalle entre elles ; l'architecture est un mélange de gothique et de moresque ; les injures du temps ont détruit les peintures des voûtes, qui conservent encore quelques traces de couleurs très-vives. La salle de spectacle, dit *Nadagam*, est remarquable par ses vastes dimensions et par la hardiesse de ses voûtes. Il n'y a rien de comparable à ce monument dans tout l'ancien royaume de Maduré.

La grande pagode de Maduré attire aussi l'attention de tous les étrangers ; mais elle n'a rien de particulier. C'est la répétition de ce qui se trouve dans les grandes pagodes de l'Inde : un immense carré entouré de hautes murailles. Les quatre portes, placées au milieu de chaque côté, regardent les quatre points cardinaux et sont surmontées de tours très-élevées, en forme pyramidale, et d'un travail bien soigné. Toute cette masse est bâtie en pierres taillées jusqu'à la hauteur de vingt-cinq pieds, le reste est en briques. L'intérieur de la pagode est orné d'un portique qui règne tout autour, soutenu par des colonnes de granit, chargées de figures sculptées, d'un travail assez curieux. Dans le milieu de ce grand carré est un vaste étang, encaissé dans des pierres de taille disposées en gradins, par lesquelles on descend dans l'eau. Le temple ou sanctuaire de Minatchi, qui renferme la statue de la déesse, est un édifice de grandeur médiocre et de même style que tout le reste, difficile à définir, et très-curieux dans ses détails comme dans son ensemble. Toutes ces constructions ont dû coûter des sommes immenses ; on

peut dire que leur ciment est composé des sueurs et du sang des pauvres Indiens, forcés d'y travailler sous les coups de rotin de leurs maîtres impitoyables.

A un mille est de Maduré se trouve une petite pagode construite au milieu d'un étang superbe. Au bord de cet étang est placée l'habitation la plus agréable de Maduré; c'est un palais bâti par le roi de Ramnad, et dont le premier collecteur a fait sa résidence, moyennant une mince redevance payée au rajah, pour la forme. Il a jeté sur cet étang deux jolies barques, et quand il a du monde à dîner, il se plaît à conduire ses convives dans le petit îlot qui forme un délicieux jardin au milieu du lac. Il a aussi l'obligeance d'inviter ses amis pour jouir de la fête que les Indiens célèbrent tous les ans avec pompe sur cet étang. Je puis vous en dire quelque chose, car j'ai été du nombre des invités.

Figurez-vous une foule immense, que les Anglais, habitués à ces concours, évaluaient à cinquante mille. A trois heures après midi les brames arrivèrent de la ville en grande cérémonie, avec saprams et éléphants. Ils déposèrent la déesse Minatchi et son époux Sokka-lingam dans un temple flottant construit sur l'étang et accomplirent leur sacrifice. Alors commença le beau de la fête, qui consiste à promener sur l'étang le temple et l'idole qu'il contient, au moyen de cordes fixées à ce temple et tirées par les milliers de dévots qui se pressent autour de l'étang. Je ne vous parle pas des cris, des houras affreux dont l'air retentissait à une lieue de distance. Il y avait de quoi perdre la tête! singulière manière d'honorer des dieux sourds en étourdissant les vivants! La promenade achevée, on démolit le temple flottant, et le ponton fut

mis en morceaux et livré à la dévotion des assistants, dont chacun voulut emporter quelque relique de la fête.

A la tombée de la nuit commença un nouveau spectacle. On alluma trente mille lampes disposées régulièrement autour de l'étang ; la pagode du milieu fut également illuminée sur toutes ses faces, ainsi que le mur d'enceinte. Ces milliers de feux, réfléchis dans l'eau avec de longues traînées de lumière, produisaient un effet magique. Il était beau de voir, du haut du donjon du château, la foule immense qui couvrait tout l'espace, et formait une masse compacte, où, sans distinguer les personnes, on avait sous les yeux une nuée de points blancs qui se mouvaient en tout sens ; c'étaient les talapas ou turbans.

Vers huit heures s'ouvrit le feu d'artifice, dont je ne vous donne pas la description. J'y ai remarqué cependant quelques accessoires inconnus en Europe. Ce sont des serpenteaux qui s'élancent et se croisent en tous sens, disparaissent pour reparaître à une grande distance, au milieu de la foule qui hurle, se presse et tâche en vain defuir. Ces serpenteaux s'élèvent peu, ils circulent en faisant le ricochet. On dit que l'invention en est due aux Chinois.

Les Indiens font les fusées en perfection. Ils mettent surtout leur art à les rendre bruyantes ; il faut qu'elles soufflent avec vigueur en s'élançant. Mais rien n'approche de leurs feux de Bengale ; j'en ai vu qui ne donnaient presque pas de fumée. Ils connaissent parfaitement bien les proportions et l'effet des mélanges. J'en eus la preuve dans deux pyramides de feu qui s'allumèrent instantanément au moyen d'un cordon de feux bleus, et res-

tèrent enflammées près de dix minutes avec un éclat merveilleux.

Au feu d'artifice succéda un spectacle d'un tout autre genre. On amena au milieu de la foule un gros éléphant de dix pieds de hauteur. Il était destiné à combattre un autre éléphant aussi grand et aussi terrible d'apparence que lui. Mais la partie n'était pas égale ; le champion n'était qu'un éléphant postiche, fabriqué avec de gros bambous recouverts de tapis, et mis en mouvement par dix ou quinze hommes cachés dans ses flancs. Sur son dos se faisait remarquer un mannequin, qui, le sabre à la main, gesticulait d'une manière ridicule. On voyait les deux combattants se chercher, s'éviter, se poursuivre dans un grand cercle et se croiser en tous sens. La chose qui me parut la plus surprenante c'est l'admirable docilité du véritable éléphant, qui se prêtait à tous les mouvements et à toutes les manœuvres plus facilement que ne l'aurait fait le cheval le mieux dressé. Il portait sur le dos une petite tour sur laquelle se tenaient cinq ou six personnes, l'arc à la main ; le cornac, armé de son gros dard, était assis sur la tête de l'animal. La fin du combat fut le signal du départ, et tout le monde se dispersa.

Si les fêtes païennes se bornaient à ces spectacles, ce seraient jeux d'enfants, et nous n'aurions pas à nous en attrister ; mais malheureusement il n'en est pas ainsi. Sous ces accessoires, en eux-mêmes assez innocents, se trouve le fond de ces fêtes : elles sont essentiellement le triomphe du démon, qui en est l'objet et qui leur imprime son caractère par les horribles désordres dont elles sont l'occasion et la cause. Le démon entre presque partout; l'Inde est évidemment son empire. Le spectacle des

obsessions s'offre à chaque pas à nos regards. Dans toutes les villes, dans les villages, à côté du plus petit temple d'une idole, se trouve un être abruti, à figure humaine, chargé d'appeler le diable au moyen d'un petit tambourin, qu'il bat en chantant d'une voix lamentable. Il accélère le mouvement, redouble ses cris, s'agite, se jette à terre en faisant d'horribles contorsions ; le diable donne des signes de sa présence et satisfait aux questions qu'on lui propose. Je sais qu'il faut attribuer bien des choses à l'imposture ; mais je crois impossible d'être témoin de tout ce que nous voyons ici journellement et de nier la réalité de l'action diabolique. Les effets de cette intervention sont des possessions fréquentes, et surtout les sorts ou maléfices jetés sur les personnes ou sur les animaux. Vos esprits forts peuvent en rire à leur aise ; mais je vous assure bien qu'ils n'en riraient pas ici ; surtout s'il leur tombait sur la tête quelqu'une de ces caresses, et pour cela on ne leur demanderait pas leur permission. Pour moi je déclare que je crois à ces maléfices, et vous savez que par caractère je ne suis guère crédule. Ces sorts jetés par l'invocation du démon sont l'arme la plus habituelle et la plus terrible des Indiens contre leurs ennemis. Nos chrétiens eux-mêmes en ont une grande frayeur. Aussi les voyons-nous recourir avec empressement à toutes les bénédictions que l'Église a si sagement prescrites pour tous les besoins de ses enfants ; et pour le dire en passant, les formules mêmes qu'elle a dictées montrent combien elle croit fermement à l'action maligne des démons en toutes choses. Mais c'est assez, et trop peut-être, vous entretenir de ces affaires ; je reviens à mes propres affaires et à notre mission.

Vous avez compris qu'une chose manquait à notre chrétienté de Maduré, c'étaient des chrétiens. Les deux cents familles de parias chrétiens qui se trouvent dans cette ville sont encore la plupart attachées au schisme; d'ailleurs, comme parias, ils ne sont pas de condition à donner du relief à notre église. Il était au contraire très-important, en regard des païens, de former autour de nous un bon noyau de chrétiens de castes plus élevées, et pour cela de profiter de l'hésitation de ces parias, pour introduire dans notre église ces autres paroissiens qui, quoique nouveaux habitants de Maduré, seront ainsi plus anciens qu'eux dans la famille catholique, et n'auront pas à lutter contre leurs exigences ou à craindre leurs plaintes. La divine Providence nous a procuré juste à point le moyen de réaliser un désir et un projet conçus dès le principe. Trente familles chrétiennes de la caste des tisserands, honorable parmi les Indiens, poussées à bout par les vexations de leur village tout païen, composé de mille familles de la même caste, sont venues s'offrir à moi. Je les ai accueillies avec bonté, et après en avoir obtenu l'autorisation du R. P. supérieur, j'ai acheté un vaste terrain contigu à notre église, j'y ai tracé quatre belles rues, bâti trente maisons, creusé deux puits et, de plus, construit un hangar pour les étrangers. Les voilà maintenant en sûreté, et j'espère que nous en ferons de bons et fervents chrétiens. Je suis tout fier de mon petit village; que ne puis-je vous le montrer! Je suis sûr que vous en seriez content, et surtout étonné de voir ces braves gens faire de la très-belle toile avec si peu de choses et sur des métiers si simples et si misérables. Leur toile est très-solide; il paraît que le coton de l'Inde est meilleur que celui des autres pays, et

surtout que la préparation qu'ils lui font subir est plus parfaite.

Le P. Martin fait toujours des siennes à Rasakembiram; mais si cela continue, nous allons le conjurer de se tenir tranquille, ou du moins d'employer son crédit à nous obtenir des grâces spirituelles et qui fassent moins de tapage. Le concours qui va toujours croissant auprès de son tombeau, et les abondantes offrandes qui en sont la conséquence, ne réalisent que trop nos craintes et nos prévisions, et nous créent déjà des embarras. Ces offrandes ont excité la cupidité de quelques chefs de nos chrétiens et d'un certain nombre de leurs partisans. Ils auraient grande envie de s'arroger le droit d'inspecter et de surveiller ces offrandes, c'est-à-dire de les piller. Déjà le R. P. supérieur, au moment de son départ pour Trichinapaly, ayant présidé la fête de l'Ascension à Rasakembiram, avait eu gravement à s'en plaindre. Aussi en m'envoyant à Maduré m'avait-il expressément chargé de régler cette grosse affaire. Je fis donc une visite à ce tombeau vénéré; je commençai par y établir comme càtéchiste et comme gardien deux hommes de confiance, malgré la violente opposition que je rencontrai de la part de quelques intrigants, et les choses se mirent sur un bon pied; plusieurs de ces chrétientés me donnèrent même des consolations.

Dernièrement le retour de la fête solennelle ramena les tentations, les envies et les intrigues. J'allai présider cette grande solennité. La foule était immense; des milliers de pèlerins venus de toutes les parties de la mission couvraient la campagne, bivouaquant par groupes de dix et quinze familles. C'était comme un vaste camp d'armée;

un bruit confus de voix et de musique remplissait l'air et annonçait la joie ; cent petites colonnes de fumée qui s'élevaient de toutes parts indiquaient que le riz se cuisait et que le dîner allait commencer. Ce spectacle, quoique pas nouveau pour moi, m'amusait beaucoup. Tout se passa avec un ordre et une régularité parfaite. Pendant la sainte messe et toutes les cérémonies religieuses, les gens du pays et les étrangers rivalisèrent de piété, de ferveur et de joie modeste. C'était vraiment édifiant.

Mais voici le moment critique ! Des aumônes abondantes ont été déposées dans le tronc. Qui les aura? Le souami ou les chrétiens? Si ceux-ci les laissent emporter, ce sera un antécédent décisif contre eux, et ils seront dépouillés de ce qu'ils appellent leur droit, persuadés que ces offrandes appartiennent à leur église. Vous voyez que la question avait son côté douteux; et elle se trouvait encore plus compliquée par la conduite des prêtres govéars, aujourd'hui schismatiques. Ils s'emparaient sans façon et par force de toutes ces offrandes, comme de leur propriété personnelle, sans s'inquiéter d'en laisser une partie à l'église, entretenue cependant aux frais des chrétiens. De là, à chaque fête, des disputes entre le prêtre et les chrétiens, des procès et toutes les iniquités qu'ils entraînent, au grand détriment de la religion. Pour prévenir ou faire cesser cet embarras, le prêtre avait soin de gagner les principaux chefs en leur accordant pour eux-mêmes une petite part du magot; et l'église était entièrement frustrée. C'était un véritable abus. Nos chefs des chrétientés avaient donc un certain motif raisonnable, ajoutez-y leur propre intérêt, car sans parler du plaisir de manier de l'argent et de s'en graisser les mains, cette charge d'inspecter et

de surveiller le trésor leur donnait une grande importance aux yeux des chrétientés. Ces considérations vous expliqueront la mauvaise conduite de nos chefs dans cette occasion, et sans excuser leur faute en diminueront à vos yeux la gravité.

Donc, la fête étant terminée, plusieurs matadors, les intrigants du district, tinrent conseil entre eux, et après de très-longs et très-bruyants débats ils conclurent qu'il fallait sauvegarder leurs droits. Puis une députation des cinq plus hardis vint me trouver, et me demanda une part des offrandes pour achever la construction de leur église. J'étais tout préparé et ma réponse ne se fit pas attendre. « Non-seulement une part, leur répliquai-je, mais les offrandes tout entières seront consacrées à cette construction ; et ne voyez-vous pas que déjà les offrandes reçues dans le cours de l'année y sont employées, et bien au delà ? Ainsi ne vous en inquiétez pas, je m'en charge ; du reste, c'est mon affaire. » Mais c'est là précisément ce qu'ils ne voulaient pas. Ils se retirèrent donc mécontents, et roulant des projets sinistres. Le lendemain nouveau conseil, et plus agité que la veille. J'avais ordonné aux maçons de reprendre les travaux de la construction. Bientôt j'entendis du bruit et des cris confus, je sortis, et je vis mes tapageurs qui arrêtaient les travaux, sous prétexte que le terrain leur appartenant, on ne pouvait y bâtir sans leur consentement.

L'opposition devenait sérieuse, et la position délicate. Heureusement j'étais en règle. Le R. P. Bertrand, même avant la mort du P. Martin, en accordant des secours considérables pour la construction de cette église, avait exigé un acte solennel, signé par tous les chefs, dans lequel ils

déclaraient reconnaître le R. Père et ses délégués pour leurs vrais pasteurs, et leur abandonner la propriété et tous les droits concernant leur église. Cette sage précaution me sauvait. Ma première pensée fut donc de faire valoir mes droits et de lutter contre la tempête, mais j'abandonnai bientôt ce parti dangereux. Je congédiai moi-même les maçons et leur défendis de reprendre les travaux sans mes ordres. Puis, le soir, pendant que les cabaleurs dormaient d'un profond sommeil, je me disposai au départ ; je fis venir deux d'entre eux, leur déclarai que je ne traiterais plus avec les rebelles ailleurs qu'à Maduré, et je me mis en route emportant avec moi la caisse de la fête, et proférant contre tous les coupables des menaces sévères et l'annonce des effets de la colère de Dieu. Ici les paroles du missionnaire sont rarement proférées en vain. Dix jours après, quatre morts presque subites jetèrent l'épouvante dans le village de *Periacottei*, où réside le chef des meneurs, la cause de tous les troubles, parce qu'il n'a pas renoncé de cœur au schisme et à ses accointances avec les prêtres schismatiques. Effrayés à la vue des châtiments de Dieu, tous les chrétiens s'émurent, les principaux coupables accoururent à Maduré, firent leur complète soumission, me conjurant de retirer mes menaces (qu'ils regardaient peut-être comme un sort lancé contre eux !) Je leur pardonnai, j'ajoutai que je prierais Dieu de leur pardonner, et je promis d'aller les visiter. Une petite indisposition me retint encore pendant huit jours, et dans cet intervalle quatre nouvelles morts subites dans le même village mirent le comble à la consternation générale. Dieu avait ses raisons, car je sus bientôt que deux de ceux qui m'avaient juré fidélité à Maduré, étaient repartis en for-

mant le projet de se donner au schisme, et d'aller chercher le prêtre schismatique pour l'introduire dans l'église de Rasakembiram.

Enfin j'arrivai au milieu de ces chrétientés désolées. On me pria de nouveau de retirer ma malédiction ; ce que je fis volontiers. Je visitai les divers villages du district, j'apportai partout la bénédiction et l'eau bénite ; le courage, la confiance et la joie rentrèrent dans les cœurs. Mais tous avaient commis une grande faute en se laissant entraîner par l'exemple de leurs chefs ; je leur donnai donc rendez-vous pour le lendemain à Rasakembiram, afin d'y recevoir mon pardon avec le châtiment qu'ils méritaient. De mon côté, je m'acheminai vers ce centre du district. Mais je n'étais pas au bout de mes tribulations et de la lutte. Le vieux chef de Rasakembiram, de concert avec celui de Périacóttei, voulut encore me faire opposition, et il fallut toute mon énergie pour en triompher.

Voilà une histoire pas trop édifiante ! Je vous l'ai racontée un peu au long, afin de vous donner une idée plus exacte de notre position. Vous voyez que tout n'est pas rose dans la vie du missionnaire ! Ne croyez pas toutefois que cela nous tourmente beaucoup. Nous semblons nous fâcher, nous faisons les méchants, nous prenons le haut ton, quelquefois même le bâton ; il le faut bien si nous voulons contenir ces enfants mutins ; mais tout cela n'empêche pas les sentiments ! Pauvres Indiens ! comme je leur pardonne de bon cœur ! d'autant plus qu'au fond toutes ces populations sont bonnes, remarquables par leur foi, leur simplicité et leur innocence. Leur malheur est de se laisser entraîner comme des moutons par leurs

chefs; et ces gueux de chefs eux-mêmes, ne faut-il pas aussi leur pardonner? Hélas! ces mauvaises dispositions qui nous font gémir sont les conséquences de la triste administration qui nous a précédés, et le fruit des influences que le schisme exerce encore dans ce pays.

Je termine par une page plus consolante et plus joyeuse. C'est le bon P. Martin qui en fera les frais. Il paraît vraiment qu'il veut se faire canoniser en grand, par acclamations! Que Dieu en soit loué! Depuis deux ans son tombeau attire une foule immense de pèlerins. Rasakembiram prend la tournure de Lalouvesc. Les dévots y viennent en masse accomplir leurs vœux; ils se prosternent la face contre terre devant le tombeau, se relèvent sur leurs genoux, croisent les mains sur la tête en criant: *Visouvasa-naderé! nella-tagappené! O Seigneur Fidèle! O bon père!* et puis se prosternent de nouveau; ils ne manquent pas de tremper leur doigt dans la lampe et de se frotter de son huile le front et la poitrine, et tous veulent avoir de la terre du tombeau. Les uns viennent lui offrir un cierge, d'autres une pièce de monnaie, ou des dons en nature : du riz, du millet, du beurre, de l'huile, du coton, du sucre, des poules, des tourterelles, de l'encens, de la toile, des moutons... D'autres offrent leurs enfants et les consacrent au P. Martin. Rien de si curieux que ces troupes de pèlerins chargés de présents si variés et si bizarres. On en voit qui ont la dévotion de faire le tour du tombeau en se roulant, ou plutôt en se faisant rouler par leurs amis, qui les poussent des pieds et des mains, comme si c'étaient de vieux billots de bois noircis par le temps. Les femmes aiment à faire le tour en se traînant sur leurs genoux. De tous côtés on vient deman-

der ici la guérison des malades, la conservation des enfants, la prospérité des moissons ; beaucoup de femmes, jusqu'alors stériles, attribuent à l'intercession du P. Fidèle, les enfants qu'elles ont obtenus de Dieu et auxquels elles ne manquent pas de donner son nom. On cite une foule de guérisons, mais il ne faut pas se hâter de croire à tous ces prodiges. L'Indien, porté à la superstition, est naturellement disposé à recevoir sans examen tout ce qui est extraordinaire. Cependant il faut bien reconnaître qu'un mouvement si général, accompagné d'une dévotion et d'une confiance si étonnantes, suppose un principe véritable; qu'il ne se serait pas produit, qu'il ne se conserverait pas à ce degré, s'il n'y avait des faveurs reçues.

Je me promenais ce matin devant l'église, et je considérais un coq magnifique, qui m'avait frappé par la beauté de son plumage, la grandeur de sa taille, la force de ses ergots et la fierté de son regard. — Oh ! souami, me dit l'Indien qui m'accompagnait, c'est le *coq du tombeau.* — Comment cela? lui dis-je. — Voici : Il y a plus de deux ans, ce coq fut à moitié brûlé ; son maître tout affligé fit vœu au P. Visouvasam que s'il voulait guérir son coq il le porterait à son tombeau. Le malade se rétablit parfaitement en huit jours, et son maître, fidèle à sa promesse, fit un voyage de trois journées pour venir déposer son présent sur le tombeau. Quelque temps après un païen, ayant fait don d'un arbre à une église voisine, demanda en retour un beau coq pour les combats. On ne crut pas pouvoir en trouver un plus vigoureux et plus terrible que celui du P. Martin. Mais voilà qu'avec le coq le malheur entra dans la maison du païen qui, après

divers accidents, se hâta de le rapporter et de demander pardon. Depuis lors on n'a plus osé l'enlever. Les pèlerins le saluent avec respect, lui offrent du riz ; et il faut voir comme il fait bombance ! Mais, pauvre coq ! voici bien autre chose ! un décret porté par le R. P. supérieur m'ordonne de le faire disparaître, dans la crainte de donner occasion à des idées et à des pratiques superstitieuses. Il y ajoute diverses recommandations pour supprimer ou modifier tout ce qui serait contraire à la discipline de l'Église ou capable de favoriser la propension des Indiens vers les superstitions païennes. On ne saurait prendre trop de précautions dans ce pays où l'idolâtrie exerce une influence si générale et si puissante sur tous les esprits.

Quoi qu'il en soit des miracles que l'on attribue au P. Martin, un fait bien certain, c'est que du haut du ciel, où nous avons la confiance qu'il se repose dans la gloire, il continue sa mission en faveur de cette province, qui a été le dernier théâtre de ses travaux. Son nom est sur toutes les lèvres ; son amour, sa vénération, dans tous les cœurs ; et cette dévotion, qui est à elle seule un vrai prodige, opère partout d'autres prodiges bien consolants : la foi se réveille, les schismatiques se rendent en grand nombre ; la moisson est abondante, et il ne manque que des ouvriers pour la recueillir.

Je recommande instamment cette mission à vos prières et SS. SS. et je vous prie de me croire, etc.

LOUIS GARNIER. S. J. M.

## VINGT ET UNIÈME LETTRE

*Le R. P. Bertrand, au R. P. Maillard, provincial de Lyon.*

Maduré, septembre 1842.

MON RÉVÉREND PÈRE P. C.

Me voici de retour à mon poste de Maduré, après une année d'absence. J'ai dû prolonger mon séjour à Trichinapaly pour donner au brave P. Garnier le temps d'achever ici ses constructions. Ma présence dans cette chrétienté importante n'a pas été inutile, surtout pour réaliser quelques réformes et réduire bon nombre de sujets attachés à notre parti, mais peu dignes du nom de catholiques. Jusqu'ici les circonstances n'avaient pas permis au P. Garnier d'agir à leur égard avec la vigueur nécessaire. Il avait à ménager des hommes très-influents, mais faibles dans la foi et semblables à des malades incapables de supporter les remèdes. C'étaient des ligueurs, des meneurs, qui marchaient tête levée, troublaient la chrétienté sous prétexte d'aider le Père, et de soutenir le parti catholique. Ils étaient auteurs et complices d'une multitude de désordres. C'était la croix la plus lourde du pauvre P. Gar-

nier, le sujet de ses lamentations et de ses chagrins. Mais que faire ? la chose était bien délicate ! Vouloir sévir de suite en paraissant dans le pays c'était les jeter dans le schisme, troubler toute la chrétienté et même ruiner notre parti, dont ces malheureux sujets étaient le principal appui auprès de la masse des chétiens. D'ailleurs il fallait d'abord bien connaître nos fidèles et savoir sur qui nous pouvions compter. Cependant plus le Père tolérait ces désordres, et plus la répression lui devenait difficile. Ce changement de conduite devait nécessairement ameplaies, calner une crise, qu'il redoutait avec raison.

J'ai donc pensé que mon séjour dans cette chrétienté était une circonstance ménagée par la Providence, et que mon devoir était d'en profiter; d'autant plus que cette réforme m'était beaucoup plus facile qu'au P. Garnier. D'une part, mon titre de premier supérieur de toute la mission me donnait au yeux des chrétiens une autorité plus importante; de l'autre, je n'étais lié ou gêné par aucun antécédent à l'égard de ces grands coupables ; et enfin, en assumant sur moi l'odieux de ces pénibles exécutions, j'en déchargeais le Père qui, revenu à son poste, pourrait plus facilement maintenir les réformes établies par moi, et en même temps verser le baume sur les plaies, calmer les ressentiments et pacifier les esprits.

Après avoir recommandé à Dieu et à la T.-S. Vierge cette affaire importante, je déclarai solennellement aux perturbateurs et aux pécheurs scandaleux, en général, qu'il fallait changer de conduite ou cesser d'appartenir à la véritable Église. Sans être nommés, les coupables comprirent. On jeta les hauts cris, on intrigua, on menaça; je fermai l'oreille et continuai à suivre ma ligne de con-

duite tracée d'avance. Grâce à Dieu, je les vis bientôt réduits et tremblants, avouant eux-mêmes qu'ils étaient vaincus, qu'il ne s'agissait plus de tergiverser, et qu'il fallait décidément obéir à mes ordres. En peu de temps, une foule de pécheurs qui ne s'étaient pas confessés depuis six, dix et vingt ans, et qui cependant faisaient leur embarras parmi nos catholiques, vinrent me trouver et s'approchèrent des sacrements; beaucoup de graves scandales furent réparés, et, ce qui était pour moi le plus important, on vit cesser ce scandale public de l'impunité de tant de désordres dans des hommes qui affichaient le dévouement catholique et exerçaient une grande influence parmi nos chétiens. C'est un sujet de consolation et d'admiration en même temps, de voir comme les plus orgueilleux et les plus tapageurs plient devant l'autorité ecclésiastique. J'adressai une lettre menaçante à l'un de ces chrétiens qui avait eu l'audace de s'unir publiquement par le mariage civil à une seconde femme du vivant de la première ; à la réception de mon message, malgré de pressantes occupations et une distance de quatre lieues, il accourut aussitôt pour régler son affaire auprès de moi. Il comptait beaucoup sur nos meneurs de la ville, depuis longtemps ses fauteurs et ses complices; je leur fis connaître mes intentions, et dès le soir même il fut résolu dans leur conseil que tout se ferait selon la volonté du Père. Plusieurs autres personnages, coupables de concubinage, reçurent pareillement des avertissements sévères et obéirent.

Du reste, j'ai trouvé beaucoup de sujets de consolation et de joie dans cette chère chrétienté de Trichinapaly. Elle a fait de grands progrès dans la piété et la ferveur;

les sacrements y sont fréquentés, non-seulement les dimanches et les fêtes par une foule de fidèles, mais encore les jours de la semaine par un bon nombre d'âmes pieuses; la sainte messe et les offices religieux y sont suivis très-régulièrement; en un mot c'est une chrétienté qui ne craindrait pas d'être comparée à nos bonnes et ferventes paroisses de France. La voilà maintenant remise entre les mains et confiée au zèle de l'excellent P. Garnier, qui continuera et perfectionnera de plus en plus l'œuvre qu'il a si péniblement et si heureusement commencée.

Avant de renvoyer à son poste ce vaillant soldat de J.-C. j'ai voulu profiter de sa présence pour convoquer à Maduré une réunion et un conseil de la mission. J'ai donc appelé le P. du Ranquet, le P. Castanier et le P. Canoz, et nous avons passé ensemble huit jours, employés à traiter de toutes les affaires importantes. Je n'ai pas besoin de vous dire la consolation et la joie que nous avons goûtées dans cette délicieuse entrevue, et avec quels sentiments nous avons chanté notre : *Ecce quam bonum...!* Cette réunion a servi de plus à nous donner mutuellement une connaissance et une appréciation plus exactes et plus complètes de l'état actuel de la mission dans son ensemble et dans ses diverses parties. Je vais vous en présenter le résumé.

1° Dans le nord, le P. Garnier a repris la direction des affaires de cette province et l'administration de sa belle chrétienté. Le P. Cliffort est chapelain des Anglais ou plutôt des Irlandais; sa seule présence au milieu de nous fait un grand bien. Ce dévouement généreux d'un Cliffort, d'un frère du lord siégeant dans la haute chambre, qui, renonçant aux brillantes positions qu'il pourrait oc-

cuper, vient se consacrer au salut de ces Indiens si méprisés, ce dévouement produit une profonde impression sur messieurs les Anglais de ces contrées. Ils s'étonnent, ils admirent, ils éprouvent de la sympathie, et seront d'autant plus empressés à lui en donner des preuves que sa modestie sera plus éloignée de se prévaloir de sa naissance. Je doute qu'il puisse se faire assez aux usages et au caractère des Indiens pour exercer directement sur eux une salutaire influence : la souplesse à l'égard de ces peuples n'est pas le trait saillant des Anglais. On pourrait craindre aussi que sa nature anglaise ne fût pas très-sympathique à nos soldats catholiques, presque tous Irlandais, mais sa vertu y suppléera ; d'ailleurs le P. Garnier est là, et je puis être tranquille.

Sous les ordres du P. Garnier, le P. Gury est chargé du district de Pratacoudy et Vadougherpatti, le P. Perrin de celui d'Aour. Ces deux districts ne nous ont pas donné jusqu'à présent de grandes consolations ; nous y faisions un bien partiel, mais la pénurie des ouvriers nous a toujours empêchés d'y fixer des missionnaires d'une manière définitive. Il en est résulté nécessairement que les œuvres n'ont pu s'y développer avec suite, et y produire des fruits durables. Désormais les missionnaires que j'y ai envoyés résideront constamment, chacun dans son district, et travailleront à y établir l'organisation générale et à réveiller partout la foi et l'esprit du christianisme, avec les pratiques religieuses. Ce sera un premier fruit des renforts que vous avez eu la charité de nous accorder. Le P. Perrin m'écrit qu'il vient de recevoir la soumission de quarante familles schismatiques, et qu'il espère le retour de près de deux cents autres familles. Le P. Gury de son

côté lutte avec succès contre le schisme et contre les nombreux désordres qu'il rencontre parmi ses chrétiens.

Le district de Maleiadipatty n'a pas encore de missionnaire résidant ; il est administré par le P. Saint-Cyr, aidé, au besoin, par les Pères de Trichinapaly.

2° Dans le centre. Cette province se compose de Maduré au milieu, du Marava à l'est, et de Dindighel à l'ouest. Maduré, qui est ma résidence la plus habituelle, n'offrirait pas un vaste champ au ministère apostolique, mais j'étends mon rayon jusqu'à Rasakembiram et tout son district, qui se trouve très-rapproché de moi, et à diverses autres chrétientés qui sont à ma portée, et de plus je fais de fréquentes excursions dans le Marava, dans la vallée de Dindighel et ailleurs. Je ne vous dirai rien de Maduré, parce que je sais que le P. Garnier vous en a écrit tout récemment ; je lui ai de même laissé le soin de vous donner le récit de sa dernière expédition à Rasakembiram.

Dans le Marava les choses vont très-bien. Les Pères Canoz et de S. Sardoz sont accablés de travail, et ne peuvent suffire à recueillir la moisson. Ils appellent au secours ; *annuerunt sociis... ut adjuvarent eos;* mais hélas ! je n'ai personne à leur donner. Les succès les consolent et doublent leur courage et leurs forces. Le schisme est aux abois dans cette contrée, où le P. Martin est après sa mort, comme il fut pendant sa vie, le marteau des schismatiques. Tout récemment la fille du schismatique le plus furieux et le plus influent du pays, épouse d'un autre chef, son pareil (on les nomme *les deux démons*), se trouvait à l'agonie, abandonnée de tous les médecins. Ne sachant plus à quel saint se vouer, les parents firent vœu

au P. Martin et promirent d'aller trois fois visiter son tombeau, éloigné de quinze lieues. A l'instant la malade fut délivrée, et j'espère que cette faveur ouvrira les yeux de ces aveugles, et amollira leurs cœurs endurcis. Le P. Canoz est allé sur les lieux, pour tâcher de profiter d'une si belle occasion et seconder la grâce. Si ces deux chefs se rendaient sincèrement, le schisme serait écrasé dans tout le Marava.

Dans le district de Dindighel, le brave P. Saint-Cyr soutient des combats dignes de son courage. La chrétienté du fort de Dindighel étant peu considérable, et d'ailleurs toute schismatique, il a fixé son centre à Pantchampatty, grosse chrétienté bien dévouée à la cause catholique. On lui a intenté un procès au sujet de l'église de ce village, et il est très-probable que l'on réussira à l'en chasser. Mais les chrétiens lui resteront, et il en sera quitte pour se construire une autre église, comme nous faisons ailleurs. Ces luttes ne l'empêchent pas de faire bien des conquêtes et d'établir l'ordre et la régularité dans ces malheureuses populations depuis si longtemps privées des secours religieux.

Dernièrement il a failli perdre la chrétienté de Manaņpady, composée de quatre-vingts familles, que nous administrons depuis plusieurs années, et qui menaçait de se replonger dans le schisme. Il se présenta dans ce village, et voyant que les habitants persistaient dans leurs dispositions très-équivoques, il refusa de dire la messe dans leur église, remonta sur son cheval et partit en déclarant solennellement *qu'il ne leur donnait pas sa bénédiction*. Il n'en fallut pas davantage pour jeter le trouble et la frayeur dans tous les cœurs. Et comme peu

après divers accidents affligèrent la famille du principal chef de l'endroit, on y vit l'effet de la colère de Dieu. Le chef et un certain nombre de chrétiens furent députés vers le Père, se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent pardon et le conjurèrent de venir les réconcilier avec Dieu. Il se rendit à leurs prières et fut accueilli en triomphe au milieu de la joie, de l'enthousiasme et de la reconnaissance. Cette crainte des châtiments de Dieu pour les désobéissances et les manques de respect envers les missionnaires, surtout quand ceux-ci menacent ou retirent leur bénédiction, est un sentiment général parmi nos chrétiens, et Dieu semble vouloir les y confirmer par la conduite de sa providence. Ils ne manquent pas de citer une foule de traits bien propres à faire sur eux une forte impression.

3° Dans le Sud, se trouvent les Pères Castanier, du Ranquet, Tassis, Sales et Wilmet. La lutte continue sur la côte contre le chef de Tuticorin et ses partisans des autres villages. Le nouveau collecteur arrivé à Paléamcottey ayant manifesté des dispositions hostiles aux missionnaires catholiques, les meneurs en ont profité pour recommencer la guerre. Ceux de Tuticorin ont fabriqué un procès inique contre le P. Castanier, contre les deux frères du chef, dévoués à la cause catholique, et plusieurs chrétiens principaux de la ville. Le P. Castanier a dû paraître au tribunal du collecteur, à une distance de quinze lieues. La condamnation était décrétée avant tout examen ; le Père a été fort mal reçu, traité indignement, condamné à 1,200 francs de caution pour deux ans, et les autres chrétiens à une grosse amende. Cette sentence a relevé le courage et l'audace des schismatiques et jeté la conster-

nation parmi nos chrétiens. La grande église de Tuticorin a été livrée au chef, qui a fait venir un prêtre schismatique pour la desservir, et nos Pères se sont installés dans la petite église bâtie sur leur terrain. Le parti schismatique a pareillement essayé de relever la tête dans les autres villages de la côte, et nos Pères y ont subi de nouvelles tracasseries. Mais partout la masse des chrétiens nous est restée fidèle, et cette nouvelle crise a mieux constaté la faiblesse des schismatiques et la force des catholiques.

C'est de la part du chef de Tuticorin comme un dernier effort qui pourrait fort bien achever sa ruine. Il est détesté de tout le monde, et menacé de voir sous peu se vérifier dans sa personne cet oracle de Jésus-Christ, que je lui rappelais il y a près d'un an : « Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui cette pierre tombera sera broyé. » Il a aussi perdu tout crédit auprès du collecteur, qui, après des informations plus exactes, s'est assuré du véritable état des choses. Le P. Castanier lui ayant fait dernièrement une visite, ce magistrat lui a franchement avoué qu'on l'avait trompé sur son compte, qu'il avait depuis reconnu son innocence, mais que la sentence étant portée, il ne pouvait pas la retirer. Il a du moins tâché de l'en dédommager par un accueil très-courtois et des témoignages d'amitié. Dieu lui-même a semblé prendre la défense de sa cause par des châtiments rigoureux. Je me borne à citer un adappen ou chef de Manapade, créature de celui de Tuticorin, qui a souvent tourmenté cette excellente chrétienté. Étant allé à Trichindour porter un faux témoignage contre nous, il tomba raide mort sur la route, frappé d'apoplexie.

La recrudescence du schisme sur la côte avait communiqué le mauvais esprit à quelques chrétiens de l'intérieur des terres. La chrétienté de Vadakencoulam avait été bouleversée par la rébellion d'un certain nombre de têtes orgueilleuses. La justice divine les a visitées, accompagnée de sa miséricorde. Le chef de ces factieux, réduit à l'agonie, a signé une déclaration d'obéissance absolue, en priant les Pères de venir lui accorder le pardon et l'extrême-onction. Ce coup qui a frappé la tête a ramené tous les autres, et la population rendue à la paix a demandé avec instance le bienfait d'une pleine administration pour la réconcilier avec Dieu.

Le P. Castanier est vraiment un homme puissant en œuvres et en paroles. Non-seulement il parle le tamoul avec une perfection qui excite l'admiration des Indiens eux-mêmes ; mais il a si bien pris leur genre, leurs manières, leur génie, qu'ils ne peuvent voir en lui un étranger. Il sait tempérer son autorité, qui est très-grande, par une prudence et une amabilité qui contribuent beaucoup à la soutenir et à l'accroître. Dieu veuille conserver longtemps à la mission un ouvrier qui promet de lui rendre de si précieux services !

Le P. du Ranquet, sur un théâtre plus modeste, travaille aussi très-utilement à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Il est chargé d'un immense district qui a son centre à Camanayakerpatti. Il se fait respecter et aimer par son caractère de sainteté et de bonté, qui sait au besoin s'armer de sévérité inflexible. Sa vie austère et mortifiée donne une grande efficacité à sa parole et une vraie puissance à son ministère. Son objet principal est de faire une guerre implacable aux vices, aux superstitions

païennes et à tous les désordres qu'entraîne l'ignorance, et il obtient les succès les plus consolants.

Les Pères Sales et Tassis, quoique plus nouveaux dans la mission, se tirent très-bien d'affaire dans les chrétientés de la côte qui leur sont confiées. Les difficultés et les graves embarras du schisme n'ont pas été au-dessus de leur courage et de leur zèle.

Le Père Wilmet nous édifie par sa générosité et nous réjouit par son caractère et sa bonne humeur; nous l'avons appelé le P. *Lajoie*. Dieu lui a fait une grande grâce, le don de voir toutes choses du bon côté, et, par suite, d'être toujours content et de ne douter de rien. C'est presque le cas de dire : *Possunt quia posse videntur*. Il a fait ses premiers essais autour de Trichinapaly. Ce n'était que pour se former un peu et en attendant sa vraie destination. Je l'ai envoyé sur la côte du sud, où les chrétientés se rapprochent davantage de nos paroisses d'Europe. Il y fera beaucoup de bien et rendra de vrais services à nos Pères, en leur procurant la facilité de s'absenter pour faire les excursions qu'exige l'administration des populations plus éloignées.

Après cette course rapide, qui vous donne une idée générale de l'état actuel de notre mission, permettez que je vous ramène à Maduré, pour vous montrer la continuation de mes petits travaux et vous conter mes observations sur les curiosités du pays. Mais avant de commencer mon récit ou ma causerie, nous aurons la joie d'embrasser nos deux braves compagnons, les Pères Combe et Charignon, que nous devons à votre charité et qui arrivent au terme de leurs désirs. Soyez mille fois béni de votre générosité !

Le P. Garnier ayant terminé nos constructions de Maduré, je n'y trouvai pas beaucoup d'occupation, et je profitai de ce loisir pour visiter Rasakembiram et y affermir notre position. Pour cela, il importait de terminer au plus tôt la construction de la nouvelle église commencée depuis bien longtemps, mais souvent entravée par le mauvais esprit que souffle le schisme, comme la narration du P. Garnier vous en aura donné la preuve. J'ordonnai donc aux maçons de reprendre les travaux et de les pousser avec la plus grande activité. Pour gagner du temps, et aussi pour diminuer les dépenses, j'entrepris de faire moi-même à mon compte deux fours de briques, l'un de cinquante mille, l'autre de quatre-vingt mille; quelques chrétiens me donnèrent des arbres qui fournirent le bois nécessaire à la cuisson, et j'obtins ma provision de briques à très-bon marché.

A ce propos, permettez-moi de vous montrer à l'œuvre nos briquetiers et nos maçons. Les anciennes Lettres Édifiantes ont souvent procuré des renseignements utiles à l'industrie européenne; je doute que vos briquetiers français veuillent profiter de celui que je vais vous donner. Voici donc la méthode de nos Indiens; c'est de l'art tout à fait primitif! Quand le chef briquetier a trouvé une terre convenable et préparé à peu de distance le terrain où il veut mouler et sécher ses briques, il prend avec lui trois ou quatre manœuvres. Les deux premiers commencent par piocher dans la terre indiquée, puis ils y versent de l'eau, et aussitôt ils se mettent à danser dans cette boue pour la pétrir, tout comme certains boulangers dans le pétrin. Ce travail est passablement long et pénible. Quand la terre est suffisamment préparée, il s'agit de la

porter aux mouleurs ; c'est l'affaire des deux autres manœuvres. Pour cela ils n'ont ni hotte ni panier ; ils se contentent, en ceci comme dans tout le reste, des instruments dont les a munis la nature. Ainsi donc le manœuvre croise les bras par derrière, et s'incline profondément. On jette sur son dos la terre pétrie ; quand il a sa charge, il s'en va gravement, courbé sous son fardeau ; arrivé auprès du mouleur, il se redresse prestement en retirant ses bras et se secoue. Il trouve dans cette méthode deux avantages : le premier de se rafraîchir le dos en allant, le second de revenir leste et dégagé, sans avoir à porter sa hotte vide. Il continue ce manége tout le jour, et le soir il va laver, non pas son habit, car il n'en avait pas à salir, mais son dos en se jetant dans un étang.

Un mouleur habile fait par jour quinze cents et même deux mille briqués ; elles sont posées sur champ et séchées par le soleil, qui étant ici très-ardent, opère déjà une première cuisson ; puis on range cinquante mille et quelques fois cent mille briques de manière à former un four, qui renferme en même temps le bois et les briques, avec des interstices qui donnent passage à la flamme et à la chaleur. On recouvre le tout d'une forte couche de terre, et on met le feu. On ne défait le four qu'après huit ou dix jours, lorsqu'à certains indices on reconnaît que la cuisson est à son terme.

Ajoutons un mot sur nos maçons. Ils ne sont pas forts pour inventer, mais ils sont habiles à imiter. Ayant vu notre église de Maduré, qui montre avec complaisance sa belle coupole, ils croiraient manquer à leur dignité s'ils ne donnaient pas à l'église de Rasakembiram cet ornement si rare dans le pays. Elle aura donc sa coupole, et ils ne sont pas du tout embarrassés pour la fabriquer.

Mais ce que je veux vous décrire ici, c'est leur manière singulière et expéditive de construire les voûtes ; vous y trouverez encore le cachet de la simplicité. Après avoir bâti les murs latéraux jusqu'au-dessus de la corniche, et élevé le pignon jusqu'à la hauteur de la voûte projetée, ils tracent sur ce pignon l'arc de la voûte et y laissent une retraite pour recevoir les premières briques qui commenceront sa construction. Cela fait, ils placent horizontalement deux bambous, dont les extrémités s'appuient et peuvent glisser sur les corniches des murs latéraux ; sur ces deux bambous ils disposent un système de cinq, sept ou neuf gradins ; sur chacun de ces gradins s'installe un maçon, ayant derrière lui son manœuvre qui lui présente l'une après l'autre les briques enduites de mortier. Ces briques ne sont pas rectangles, mais plus larges dans le côté supérieur (figurant la différence de deux secteurs de cercle entre les mêmes rayons). Elles s'appliquent de champ l'une contre l'autre, de manière à compléter immédiatement un arceau de la voûte, ayant pour épaisseur l'épaisseur des briques. Le premier arceau s'applique au pignon, dans la retraite ; le deuxième arceau vient s'appliquer au premier, puis le troisième au deuxième, et ainsi de suite. Il en résulte que chaque arceau porte sa clef, se trouve immédiatement fermé, et se soutient verticalement par lui-même, en adhérant latéralement au pignon ou aux arceaux précédents. Chacun des maçons pose les dix ou douze briques qui doivent composer la partie de l'arceau correspondante à sa place, et quand tous ont terminé leurs tâches respectives, ils donnent avec ensemble un dernier coup de main à l'arceau pour le consolider et le régulariser. Tout ce travail s'exécute

avec une prestesse merveilleuse. Lorsque la voûte s'est avancée de deux ou trois pieds, les maçons descendent de leurs gradins, font glisser le long des corniches les deux bambous et le léger échafaudage qu'ils supportent, et reprennent ensuite leurs places pour continuer l'ouvrage. Afin d'assurer plus de régularité à la courbe de la voûte, à côté des deux bambous, ils en placent un troisième, qui porte à son milieu un clou ; à ce clou est attachée une corde qui représente le rayon de la courbe, et dont ils se servent pour vérifier l'exactitude des arceaux successifs, à mesure qu'ils les posent. (Si la voûte ne devait pas être de plein cintre, mais elliptique, la corde se fixerait par ses deux extrémités à deux clous déterminant les deux foyers de l'ellipse à décrire). De cette manière, nos Indiens bâtissent leurs voûtes en l'air et sans autre échafaudage que celui que je vous ai indiqué. Ils trouvent ici, dans l'application de cette méthode si simple et si économique, deux conditions de succès que n'auraient probablement pas vos architectes d'Europe : la qualité excellente de la chaux et la force du soleil.

Dans une lettre précédente je vous ai décrit quelques sujets du règne animal de ces contrées. Le règne végétal présente bien aussi ses curiosités, d'autant plus nombreuses et plus intéressantes, qu'il est presque entièrement différent de celui de l'Europe. Ne pouvant aujourd'hui vous donner des descriptions de détail, je veux au moins vous en dire quelque chose en général.

Dans un pays exposé toute l'année aux ardeurs d'un soleil brûlant et privé pendant neuf mois du bienfait de la pluie , vous comprenez que la première condition de fertilité est l'irrigation. Les montagnes des Gattes nous en-

voient des cours d'eau nombreux et très-considérables, mais qui ne coulent que quelques mois, dans la saison des pluies de l'ouest. Il fallait donc suppléer à leur durée en retenant leurs eaux dans le pays. C'est ce que l'on a fait : on a creusé de tous côtés de vastes étangs, qui ont deux, quatre et jusqu'à six lieues de contour, et dans lesquels les eaux des fleuves ou des torrents sont conduites par des canaux. De là résulte ce phénomène assez curieux, qu'un fleuve, par exemple le Vayârou qui passe à Maduré avec un volume d'eau plus grand que la Seine, mettra quelquefois quinze jours à parcourir un espace d'une ou deux lieues. La raison est qu'il rencontre successivement des écluses chargées de le détourner de son lit pour aller remplir les étangs disposés dans le voisinage.

Les terres situées au-dessus du niveau des fleuves ne pouvant profiter de ce bénéfice ; les Indiens se sont industriés à recueillir les eaux des pluies locales dans des étangs plus petits, qui les distribuent ensuite aux terres environnantes dans un rayon proportionné à l'étendue de ces réservoirs. Enfin, dans les terres dont l'élévation rend impossible ce moyen d'irrigation, on y supplée en creusant dans chaque propriété un puits peu profond, parce que l'eau d'infiltration se trouve à quatre, six ou dix pieds de la surface, mais plus ou moins large selon l'extension du champ qu'il doit arroser. Il ne s'agit plus que d'extraire l'eau de ces puits, et ici encore on peut admirer la simplicité toute primitive de la méthode. Les Indiens n'épargnant pas leur peine ont peu à demander à la mécanique. Imaginez donc un arbre de huit à douze pieds d'élévation, qui sert de pivot à une bascule ayant, plus ou moins, quatre pieds d'un côté et seize pieds de l'autre. Le côté le

plus court porte suspendu à son extrémité le seau qui doit puiser l'eau ; le côté le plus long est disposé de manière qu'un ou plusieurs hommes exercés puissent s'y tenir et s'y promener en courant. Le nombre d'hommes doit être proportionné à la capacité du seau et par conséquent au volume d'eau qu'ils doivent soulever ; ainsi on dit un seau de deux, de trois, de quatre hommes. Rien de plus curieux que ce manége. Voyez ces quatre hommes debout sur leur bascule immobile ; ils se précipitent vers le pivot, et aussitôt le seau descend et se remplit d'eau ; mais au même instant les quatre coureurs aériens se sont jetés vers l'extrémité de la bascule, et leur poids emporte le seau qui vient se vider de lui-même dans un bassin placé à l'orifice du puits. A peine est-il vide, que les quatre hommes sont déjà revenus au pivot, et le seau retombe dans le puits. Ces mouvements s'exécutent avec une continuité et une vitesse qui vous étonnent et vous effrayent. Pour s'animer, et surtout pour conserver l'ensemble des mouvements, ils ont un chant analogue à celui des matelots dans les manœuvres du vaisseau ; mais c'est un chant plus varié, plus gai et moins sauvage. L'eau puisée ainsi par un seau de trois ou quatre hommes est tellement abondante, qu'elle produit un ruisseau continu assez considérable qui se décharge dans diverses rigoles pour se répandre dans toutes les parties du champ. Si l'on me demande comment les Indiens peuvent courir si rapidement et sans tomber, sur cette bascule rarement horizontale ; je répondrai que la bascule est entaillée de manière à former de petits degrés sur sa surface, que du reste nos Indiens sont exercés à ce manége ; et si ma réponse ne satisfait pas, je renverrai aux funambules.

Maintenant que nous avons fourni de l'eau à la terre indienne nous pouvons examiner sa force de végétation. Elle est vraiment prodigieuse, et pour vous en donner une idée, je vais vous citer quelques faits. Après les pluies qui ont ramolli la surface de la terre, l'Indien s'empresse de lui confier la semence. Le voilà qui s'en va à son champ; il chasse devant lui une paire de bœufs petits et chétifs; il porte sur son épaule sa charrue, qui consiste en un morceau de bois long de dix pieds, auquel il a eu soin de laisser adhérente une branche longue de deux pieds, inclinée sur ce bois sous un angle de cinquante degrés environ, et armée à son extrémité d'une pointe de fer qui va servir de soc. Arrivé sur son champ, il attache à ses bœufs un bout de sa charrue et tient en main l'autre bout, celui où se trouve l'angle, et il se met à l'ouvrage, égratignant la terre plutôt qu'il ne la laboure. Cela fait, il jette sa semence, et tout est fini. Deux mois après, la moisson est faite, et une bonne moisson!

Appelé un jour au secours d'un malade, je traversai une plaine tellement desséchée par l'ardeur du soleil qu'on n'y aurait pas trouvé un seul brin d'herbe, et que je rencontrais à chaque pas des crevasses de quatre et six pouces de largeur et de plusieurs pieds de profondeur. Moins d'un mois plus tard, je dus traverser de nouveau la même campagne; elle était couverte d'une magnifique moisson : j'étais monté sur mon grand cheval, et les épis dépassaient ma tête!

Lorsque je pris possession de mon terrain de Maduré, mon premier soin fut d'y planter une allée d'arbres qui pût me donner un peu d'ombre. Les arbres que je plantai étaient tout bonnement des bâtons ou branches coupées

sur un arbre, ayant cinq à six pieds de longueur et un pouce ou au plus un pouce et demi d'épaisseur. Je les arrosai pendant un ou deux mois. Au bout de deux ans, mon allée était complétement ombragée par mes arbres couverts de fleurs; et pour diriger leur croissance j'en avais déjà coupé des branches grosses comme le bras et en assez grande quantité pour faire la charge d'une charrette, et leurs troncs avaient six pouces de diamètre.

Après les faits que je viens de vous rapporter, vous ne serez pas étonné si j'ajoute que les terres qui jouissent du bienfait de l'irrigation produisent trois moissons dans la même année. Cela ne doit cependant pas s'appliquer aux rizières, qui ne portent que deux moissons par an. L'une donne le *riz de huit mois*, l'autre le *riz de trois mois*. Le premier riz est incomparablement meilleur et plus nourrissant; le deuxième, quoique ayant les grains plus gros, est moins substantiel et moins beau. Cela devait être puisqu'il n'est resté en terre que trois mois. C'est pour la même raison qu'on ne peut cultiver le seigle ou le froment dans cette contrée. La semence jetée en terre lèvera de suite et donnera des tiges luxuriantes, mais qui bientôt sécheront sans produire d'épis.

Quoique je ne me propose pas d'entrer ici dans les détails de la flore du Maduré, je ne puis m'empêcher de vous donner, simplement comme curiosité, la description d'un arbre vraiment admirable. C'est le figuier des Indes ou le *figuier du Bengale*[1]. Cet arbre est une nouvelle preuve

1. Cette description a été déjà insérée dans les *notions préliminaires*, mises en tête de l'ouvrage *Mission du Maduré*. Elle était empruntée à cette lettre à laquelle nous croyons devoir la restituer.

(*Note de l'éditeur.*)

de ce que je viens de dire de l'action exercée par le climat sur la végétation. Il prend ici des proportions beaucoup plus grandes que vos figuiers d'Europe; mais en revanche sa figue dégénère en un petit fruit gros comme une noisette, entièrement desséché et privé de saveur. Il n'est remarquable que par sa forme extraordinaire, que je vais tâcher de vous décrire.

Figurez-vous un chêne de quarante, soixante ou quatre-vingts pieds de haut, étendant horizontalement ses branches robustes à une très-grande distance. De chacune de ces branches (non pas de l'extrémité mais de divers points de la branche plus ou moins éloignés du tronc), vous voyez descendre verticalement, de la hauteur de vingt et trente pieds, comme une petite corde flexible, flottant au gré du vent, ayant dans toutes ses parties une parfaite ressemblance avec une racine qui pousse dans l'intérieur de la terre, poussant elle-même dans l'air, et offrant par conséquent à son extrémité une substance blanche et très-tendre. Cette racine aérienne, à force de pousser de haut en bas, rencontre enfin la terre qu'elle cherche. Aussitôt elle y pénètre, s'y fixe et y puise des sucs plus abondants, qu'elle transmet immédiatement à la partie qui se trouve dans l'air et à la branche qui l'a produite, pendant que celle-ci continue à lui envoyer sa séve. Cette heureuse combinaison de la séve de l'arbre avec les sucs du sol, cette alliance mystérieuse de l'action du ciel avec celle de la terre, opèrent un effet merveilleux. On voit alors cette racine grossir avec une rapidité étonnante et devenir en peu d'années un deuxième tronc, qui souvent est plus gros que le premier. Comme la même chose a lieu pour les autres branches, il n'est pas rare de rencontrer de ces

arbres soutenus par dix, quinze et vingt troncs, parmi lesquels il est difficile ou même impossible de reconnaître la souche primitive. Observez maintenant que toutes ces racines, flexibles et suspendues dans l'air, sont soumises à la direction intelligente de l'industrie humaine ou au caprice aveugle du hasard et des vents, et vous concevrez toutes les formes, tantôt ingénieuses et régulières, tantôt bizarres et fantastiques, mais toujours gracieuses et pittoresques, que cet arbre peut offrir à l'œil étonné. Comme il se reproduit, en quelque sorte, et se rajeunit toujours, sans perdre son identité morale, on peut dire qu'il se survit à lui-même, et ne connaît pas de bornes à sa durée. Pour la même raison, il semble que la nature ose à peine lui assigner des limites dans l'espace : on en voit qui couvrent un terrain de neuf cents pieds de circonférence ; on cite même celui qui se trouve dans le Guzerate et embrasse deux mille pieds de contour ; et sur cet espace par la disposition de leurs vingt et trente troncs de différentes formes et de différentes grandeurs, ils présentent un spectacle féerique de colonnades, d'arceaux gothiques, d'arabesques, de grottes enrichies de stalactites, etc.

Le génie des Indiens n'a pas manqué de trouver dans cet arbre extraordinaire le terme d'une comparaison aussi juste qu'elle est spirituelle. Ils disent que l'enfant d'une bonne maison doit ressembler à la branche de ce figuier, et à son exemple, après avoir reçu la vie et puisé ses premiers sucs nourriciers dans le sein de sa famille, travailler à se soutenir par lui-même et offrir à son père et à sa mère un soutien et un principe de force et de prospérité. Le missionnaire, élevant plus haut sa pensée, voit avec bonheur dans cet arbre majestueux une image frappante de

la religion sainte qu'il annonce aux nations, de cet arbre évangélique qui, planté sur le Golgotha par le divin Sauveur et arrosé de son sang, étendit bientôt ses branches jusqu'aux extrémités du monde et, sans perdre son unité, jeta ses racines, multiplia ses tiges et se naturalisa dans les divers pays... Arbre divin et impérissable! La hache de la persécution ou la nature d'un sol ingrat a pu lui faire perdre successivement plusieurs de ses troncs, en Judée, en Afrique, en Russie, en Allemagne, en Angleterre... Mais il est resté plein de vie; il couvre la terre de son ombre bienfaisante; il gagne d'un côté ce qu'il perd de l'autre; il s'étend même sur les nations infidèles, laisse tomber vers elles ses racines encore flottantes, qui semblent inviter le sol à les accueillir... et, plus généreux que le figuier du Bengale, il prodigue à tous ceux qui le reçoivent un fruit toujours abondant et délicieux, le fruit de la vie éternelle!

Aidez-nous, mon révérend Père, par vos prières et vos secours charitables, à procurer ce bonheur à nos pauvres Indiens. Je suis avec, etc.

J. BERTRAND. S. J. M.

## VINGT-DEUXIÈME LETTRE

*Le P. Wilmet à un Père de la Compagnie.*

Tuticorin, septembre 1842.

MON RÉV. PÈRE. P. C.

*Jour après jour, ainsi la vie entière s'écoule et passe avec rapidité.* Rien n'est plus vrai ; la vie n'est qu'un songe. Il me semble que c'est hier que j'ai quitté Brugelette, et voilà que je cours dans ma seconde année de missionnaire ! Ceci prouve que la mélancolie n'est pas ma compagne. Jusqu'à présent elle n'a pas encore osé se présenter à ma porte ; et si elle se présentait elle serait bien vite expédiée par mon *lætatus sum*, que j'ai traduit en tamoul et que je chante souvent. Du reste un missionnaire dans ce pays n'a pas le temps de s'ennuyer ; il a bien autre chose à faire.

Quoique vous ayez déjà reçu indirectement de mes nouvelles, je tiens à vous donner un petit résumé de mon journal. Dès notre arrivée le R. P. supérieur nous mit à l'étude du tamoul et se fit notre maître. Après nous avoir donné la clef de cette langue, il nous lança tous les quatre

dans la sainte carrière, et m'assigna pour ma part le district d'Aour, où je vais tous les dimanches, et dans les cas de nécessité pour administrer les malades. J'ai donc déjà le bonheur de courir les aventures du missionnaire. Je me figure notre divin Sauveur parcourant les villes, les bourgs et les campagnes, sans avoir d'habitation fixe, et je m'écrie : ô quelle joie de lui ressembler en ceci! *lætatus sum!* Je ne sais pas comment il passait les rivières; mais voici comme je me tirai d'affaire, il faut dire comme on m'en tira, dans un récent voyage. On me fait descendre de ma monture : un Indien prend la selle sur sa tête, un autre emmène le cheval par la bride. Reste le cavalier : deux chrétiens se baissent, s'accrochent entre eux, chacun posant son bras sur l'épaule de l'autre; un troisième, placé derrière, appuie ses mains sur ces deux bras; c'est le siége sur lequel on me fait asseoir, pendant que les deux premiers font de leur main libre un étrier pour tenir mes pieds. Puis mes trois hommes se relèvent, entrent gaiement dans la rivière et me déposent à l'autre rive.

Je ne vous parle pas des autres petits incidents des voyages, comme fut ce jour-là une pluie, qui m'eut bien vite trempé et me força de marcher pour me réchauffer. Ces petites épreuves furent bien compensées par l'accueil triomphant des chrétiens ivres de joie, par le bonheur de voir leur ferveur, d'entendre leurs prières du soir, puis leurs cantiques chantés devant le rideau qui servait de porte à la cabane où je devais prendre mon repos. Ces braves gens oubliaient que je ne suis plus un enfant qu'on endort par des chansons ! Cependant, malgré leurs chants, et grâce à la fatigue, le sommeil vint. A mon réveil, nouvelle consolation : dès quatre heures du matin tout le vil-

lage était accouru et remplissait l'église pour assister à la sainte messe; je donnai l'eau bénite à tous les fidèles, je baptisai huit enfants, j'administrai sur ma route deux malades, dont l'un apporté d'une lieue de distance, et je rentrai à Trichinapaly, pensant au petit bien que j'avais fait, au grand bien que j'espère faire, surtout à la vie apostolique du divin maître..... et pleurant de joie.

Je n'eus pas longtemps le bonheur de parcourir les chrétientés d'Aour. Il fallut d'abord payer le tribut au pays, ce qu'on appelle s'acclimater : mon sang européen se fit jour, je fus couvert d'éruptions, d'énormes furoncles, qui me déchargèrent d'une effrayante quantité d'humeurs. Cela ne pouvait que contribuer à ma santé; mais le R. P. Bertrand craignit pour moi des fatigues excessives, et il me dit : « Ce district est trop pénible pour vous, eu égard à votre âge; je vous envoie sur la côte de Saint-François-Xavier, où vous serez beaucoup mieux. » Je répondis : *Amen!* et je me mis en route. Mon voyage n'eut rien d'extraordinaire. Je m'arrêtai à Maduré, où j'embrassai le brave P. Garnier et admirai sa jolie église, son presbytère confortable et sa nouvelle colonie de chrétiens. Après trois jours de repos, je continuai mon voyage, accompagné pendant quelque temps par le bon Père... Mais il fallut nous séparer; en m'embrassant, il me recommanda de prendre garde aux voleurs qui infestaient ce pays. En effet, dès le premier jour j'en rencontrai deux et je n'eus pas peur... vous admirez la bravoure du P. Jeaques; ce que c'est que d'être missionnaire! Toutefois, pour être complétement vrai, il est bon d'ajouter une petite circonstance, c'est que les deux voleurs avaient les mains garrottées et étaient conduits par les gendarmes. Je tra-

versai quelques-unes de nos chrétientés au son des tambours et des trompettes, consolai nos chrétiens en les bénissant et leur disant la sainte messe, je baptisai par-ci par-là quelques enfants et arrivai à Tuticorin.

Nos fidèles, m'ayant aperçu de loin, coururent chercher les bannières, les tambours, et me conduisirent en grande cérémonie dans la petite église, vu que la grande est usurpée par le chef, toujours schismatique. Le P. Tassis vint me rejoindre dans cette chapelle et m'emmena dans son presbytère. J'y reçus bientôt les visites des deux frères du chef, dévoués à la cause catholique, et des principaux chrétiens, et fus traité tout à fait à l'européenne. Quelques jours après je me rendis à Virapandiampatnam, où m'attendait le P. Castanier. Le P. du Ranquet, prévenu de mon arrivée, accourut le soir même; et enfin le P. Sales est venu compléter la réunion. Imaginez quel bonheur, quelle joie!... et puis les mille questions sur Brugelette, sur la France, sur la Compagnie, sur nos Pères, etc. Le P. Sales m'en voulut bien un peu; c'était le doyen d'âge de la mission, et le voilà obligé de me passer ce titre honorifique; mais nous fûmes bien vite réconciliés. Il s'imaginait ne pouvoir vivre longtemps dans ce pays; je le surpris très-agréablement quand je lui répondis que moi, son ancien de huit ans, je comptais travailler quinze ou vingt ans au Maduré pour gagner ma couronne.

Après quelques jours de repos, j'accompagnai le P. Castanier à Manapade, où il allait célébrer la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, non pas dans la grande et magnifique église de la ville, mais dans une autre belle église construite sur une colline voisine et dédiée à la sainte Croix. Nous fûmes accueillis à Manapade avec les cérémo-

nies ordinaires, et même extraordinaires, à raison de la fête qui exaltait tous les esprits et les cœurs. Mais, au premier coup de pétard, mon compagnon, feignant d'être emporté par son cheval, s'écarta un peu, puis partit au galop, me laissant seul; c'était une ruse de sa modestie qui voulait me donner tous les honneurs de la réception; et moi, dans ma simplicité, je ne le devinai qu'après coup. De même quand les chrétiens vinrent nous saluer en offrant leurs présents d'usage, il leur dit : « Adressez-vous au nouveau souami, qui, comme nous, a tout quitté pour votre salut. » Ainsi je fus obligé d'être le roi de la fête.

Mais la vraie fête se fit au sommet de la colline, où nous nous rendîmes en procession avec toute la population et un grand concours d'étrangers, de nuit, à la lumière des flambeaux, en côtoyant la mer, dont les flots réfléchissaient cette vaste illumination. C'était un spectacle féerique. Je renonce à vous décrire toute la pompe et les magnificences qui furent déployées. La musique et les détonations, si chères aux Indiens, étaient bien un peu fortes pour mes oreilles; mais elles furent délicieusement reposées par les psalmodies, les chants et les cantiques, qui vinrent par de longs intervalles suspendre le tapage. Je donnai la bénédiction avec la relique de la vraie croix, puis la procession revint à la ville. Le lendemain, le P. Castanier chanta la grand'messe et fit un sermon sur la fête.

Mais il s'agissait de m'assigner un poste. Le P. Castanier me fixa à Tuticorin, chrétienté d'environ trois mille âmes, afin de procurer au P. Tassis la facilité de faire des excursions pour administrer une foule de chrétientés abandonnées. Que vous dirai-je de ma nouvelle position? Elle est

charmante; je ne la changerais pas contre toutes les procures du monde, quelque belles qu'elles puissent être. Ce n'est pas que je veuille déprécier cet emploi; je répète, même aux Indes, ce que j'ai dit si souvent en Europe : la procure est une charge très-lucrative, très-commode à qui veut faire son purgatoire en ce monde et amasser des trésors pour le ciel. Toutefois il est permis au P. Jeaques de se réjouir d'avoir été appelé, par je ne sais quel miracle de la miséricorde divine, à un emploi meilleur encore, dans l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Demander au Seigneur de venir travailler à sa vigne dans ces pays lointains, c'est lui demander la grâce de souffrir davantage, de s'occuper plus sérieusement de sa propre sanctification, de convertir plus d'âmes, c'est choisir la meilleure part. Aussi, depuis l'heureux jour où j'ai obtenu cette grâce, je suis fou de joie; pardon de l'expression, mais il ne faut rien moins pour rendre ma pensée. Les petites croix que je repoussais presque autrefois, ou que je traînais avec peine, je les accueille et les porte maintenant avec gaîté, reconnaissance et amour. Oui, il me fallait les Indes, à moi, pour ne travailler plus que pour Dieu. Maintenant, je puis dire qu'avec un cœur dilaté, je cours dans la voie de ses commandements.

Ma mission ne se borne pas à Tuticorin ; elle s'étend à plusieurs autres villages, que je vais visiter et administrer. Les lettres de nos Pères ont dû vous exposer déjà la méthode que nous suivons dans ces administrations. Je ne m'arrêterai donc pas sur ce sujet. Mais je veux vous dire que le bon Dieu m'a donné assez de tamoul pour pouvoir adresser à mes chrétiens quelques petites instructions, les jours de fête. Ils trouvent que je parle bien, ils

sont étonnés, et moi-même encore plus qu'eux, je vous assure. Je chante les vêpres et la grand'messe aussi haut que ma voix peut monter ; c'est l'usage du pays. Et grâce à Dieu cet organe s'est fortifié en moi d'une manière considérable, et ma santé aussi s'est bien améliorée. C'est probablement le riz poivré et l'eau pure (quoiqu'un peu trouble quelquefois) qui donnent cette bonne voix. Vive donc le riz à la sauce piquante! vive l'eau des Indes!

Ce n'est pas cependant la faute de nos Indiens, si nous ne prenons rien de mieux à Tuticorin. On m'apporte à chaque instant de petits présents : des bonbons, des douceurs, des pâtes. Que fait le P. Jacques de tout cela? Le voici : je le distribue aux enfants du catéchisme, qui viennent tous les soirs, en chantant des prières, me demander à genoux ma bénédiction, et quelquefois aussi j'en donne aux enfants des Anglais (car j'ai ici cinq familles anglaises, qui sont pleines de bonté pour nous). Par cette méthode, je me fais des amis à bon marché. Mon disciple, qui est un peu comme les servantes de curés, me dit bien quelquefois qu'il faut au moins garder quelque chose pour le souami. Je lui réponds : Quand j'étais petit (je n'ajoute pas et même quand j'étais grand) j'aimais assez ces friandises, maintenant ton riz me suffit. Je lui en donne sa part pour le consoler, et je lui fais distribuer le reste en ma présence. Vous voyez que je suis loin de regretter les oignons d'Egypte ; c'est que mon bon Maître me sert une nourriture bien plus savoureuse et bien plus fortifiante.

Je viens de faire une excursion à Moukour, village de ma mission le plus éloigné, à douze lieues d'ici. J'étais

allé à Vembar pour y célébrer une fête. Les chrétiens de Moukour, qui n'en sont qu'à trois lieues, sont venus me prier d'aller les visiter. Je leur ai répondu : « Comment puis-je vous visiter? vous n'êtes pas d'accord, une partie me demande, l'autre veut le prêtre schismatique. — « Non, non, répliquent-ils, nous ne voulons plus du prêtre govéar ; il a beau nous solliciter, tout le monde vous désire. » J'ai donc promis d'aller célébrer leur fête, les instruire et les confesser. J'ai tenu ma promesse ; j'ai bien trouvé des opposants qui faisaient triste figure, mais je n'ai pas montré m'en apercevoir. J'ai fait à la chrétienté réunie dans l'église un sermon où je leur ai dit : « C'est la première fois que je parais au milieu de vous. Apprenant que vous étiez divisés, j'étais triste, maintenant que je vous vois unis, je vous regarde comme de vrais chrétiens, je prie pour vous et je viendrai à vos fêtes. » J'ai confessé et communié cinquante personnes. C'est un village où il y aura beaucoup à faire, beaucoup à réparer, bien des désordres à détruire. Mais avec la grâce de Dieu tout se fera.

Voilà, mon Rév. Père, la nouvelle vie de votre Père Jeaques : il va gaiement partout où son bon Maître l'appelle. Mes voyages dans ce pays ne sont pas toujours très-agréables à la nature, mais ils ont bien aussi leur charme. Oh ! si vous saviez les belles méditations que fait le missionnaire dans ces grands déserts, quand il pense que Jésus, Marie, Joseph, le suivent des yeux ; que les bons anges le précèdent, que son ange gardien va saluer les anges gardiens de ses ouailles, et préparer celles-ci à recevoir la visite du Seigneur ! Oh ! priez pour moi, pour tous ceux qui déjà sont dans l'Inde, et pour tous ceux qui viendront

nous rejoindre, afin que nous soyons tous des missionnaires selon le cœur du bon Maître, et que nous convertissions nos pauvres Indiens.

Votre tout dévoué,

JEAQ. WILMET.

## VINGT-TROISIÈME LETTRE

*Le R. P. Garnier à madame sa mère.*

**Karikal, novembre 1842.**

C'est au milieu d'un long voyage, arrêté par la tempête, bloqué dans ma prison de Karikal par les inondations, battu par les vents et les orages qui se succèdent sans interruption depuis quinze jours, que je viens m'entretenir quelques instants avec vous, et me reposer doucement en vous faisant le récit de mes petites aventures.

Depuis longtemps je projetais une excursion dans la partie est du royaume du Tondaman, dépendant du Tanjaour, que nous n'avons pas encore pu administrer nous-mêmes ; quoique le Saint-Siége l'ait assigné à notre mission et que Mgr de Drusipare nous ait souvent engagés à y envoyer des missionnaires. Dans cette contrée se trouvent réunies plus de trente bourgades chrétiennes, mais divisées : la moitié de leurs habitants s'est rattachée à l'unité catholique, l'autre moitié reste encore retenue dans le schisme. On m'avait fait espérer qu'une visite dans le pays ramènerait les rebelles. Passant donc sur

tous les obstacles : la distance des lieux, la difficulté des chemins, les fatigues à supporter, un état de santé peu brillant, les jambes enflées, je me décidai le 15 octobre à me mettre en route ; et pendant que nos deux PP. Faurie et Brissaud, nouvellement arrivés, se rendaient à Maduré où les appelait le P. Bertrand, je me dirigeai vers Poudoucottei, capitale du Tondaman.

Je partis avec quelques Indiens dès trois heures du matin par un beau clair de lune. Nous marchions d'abord à travers le vaste désert de Gondour, Mantour et Souriour, lieux fertiles en brigandages. Vers sept heures, nous étions arrivés au grand Sattiram (ou hôtellerie) de Nellour. Je fis chercher du lait ; on me répondit qu'il n'y en avait pas, c'est-à-dire qu'on ne voulait pas m'en donner. Je pris patience, et me rappelant le proverbe : *Qui dort, dîne*, je me jetai sur ma natte pour me restaurer, pendant que mes gens se confortaient en buvant à longs traits l'eau bourbeuse de l'étang. Déjà j'étais profondément endormi, lorsque tout à coup je fus éveillé par trois ou quatre nobles personnages. C'était le commandant des troupes du rajah du Tondaman qui, suivi de quelques brames, venait me faire son *salam*, accompagné de toute sorte de compliments. Il ne fallait pas beaucoup d'esprit pour deviner que cette visite était intéressée, et partant très-peu intéressante. Aussi répondis-je très-froidement à la politesse qui venait interrompre mon sommeil. Cet homme, grand personnage dans le pays, venait me demander une lettre de recommandation pour un juge indien de Trichinapaly, avec lequel je suis en relation. Je m'empressai de lui rendre ce service, et à l'instant même j'écrivis la lettre qu'il désirait ; un service rendu

est partout le bon moyen de se faire des amis. On m'en récompensa bien vite par un grand pot de lait, pris dans la maison même du brame qui un instant auparavant, jurait ses grands dieux qu'il n'y en avait point.

Il était huit heures; je continuai ma route et j'arrivai deux heures après dans une église nouvellement construite. Je comptais y trouver deux hommes de l'est auxquels j'avais donné rendez-vous, et qui devaient me servir de guides à travers les bois et les plaines incultes que nous avions à franchir. Ils avaient jugé plus commode de rester tranquillement chez eux; point de guides, impossible donc de partir de suite. Je profitai de ce retard pour visiter trois bourgades voisines, et un quatrième village qui m'appela pour la bénédiction de son église, pauvre réduit couvert de paille, où l'on devait désormais faire descendre le roi des cieux! Oh! quelle impression saisit le cœur, lorsque des yeux de la foi l'on considère la condescendance du Tout-Puissant.

Deux jours après je repris ma route vers le sud-est. Une partie du pays est bien cultivée; le sol paraît des plus fertiles; les arbres fruitiers s'y trouvent en abondance; on y récolte aussi beaucoup de riz. Je ne rencontrai que fort peu de chrétiens dans ces parages; je traversai cependant plus de cinq lieues. Tout le pays est habité par la caste des voleurs ou *callers*, dont le roi, voleur lui-même, réside à Poudoucottei. Ces hommes n'ont rien perdu du caractère farouche que leur donnaient autrefois les Lettres édifiantes. J'en eus une preuve frappante dans un hameau situé au milieu des bois et habité par des odéages païens, gens assez riches, occupés à la culture des champs et au défrichement des

forêts. Un jeune odéage s'étant marié, et faisant à cette occasion, selon l'usage, sa promenade des noces, paré et chargé de bijoux, avait été rencontré par un callen ou voleur. Celui-ci se jette sur le nouveau marié, lui porte un coup de poignard dans la joue, le renverse, lui déchire les deux oreilles pour prendre les pendants, lui casse les deux bras en lui arrachant ses bracelets, lui coupe deux doigts des pieds pour s'emparer des anneaux qui s'y trouvaient attachés, lui donne un grand coup sur la poitrine pour l'achever, et le laisse comme mort. Voulant le cacher dans le sable, il court au village chercher sa pioche. La pauvre victime, à qui il reste un souffle de vie, saisit le moment et se traîne à travers les broussailles jusqu'à la maison voisine. Je tiens ce récit du malheureux jeune homme lui-même, et ses paroles n'étaient que trop confirmées par ses blessures encore saignantes : de ma vie je n'ai vu un homme si horriblement mutilé.

Je me remis en chemin, l'âme affligée de ce triste spectacle, et enfin, après sept jours de marche, j'arrivai au milieu des chrétientés que je cherchais, à la distance de quinze lieues de Trichinapaly. Mais le résultat ne devait pas répondre pour le moment à mes espérances et à mes fatigues. Je trouvai des chrétiens schismatiques d'une ignorance crasse, entretenus dans l'erreur par leurs prêtres, et refusant de se rendre à la raison. Ils étaient bien disposés à me recevoir dans leurs villages, mais ils ne voulaient pas renoncer à leur ancien prêtre. « Que tous les deux viennent, disaient-ils, la messe des deux est également bonne. Pourquoi renoncer aux anciens usages? » Je laissai donc les schismatiques dans leur obstination; je me tournai du côté des catholiques et donnai quatre

jours à l'administration de ces chrétientés. A mon départ tous les habitants des villages voisins vinrent me saluer, en me priant de rester avec eux ou de leur envoyer un prêtre. Je promis de les satisfaire aussitôt que la chose serait possible, et je partis pour Carambacoudy.

Cet endroit n'était qu'un petit village il y a trente ans. A cette époque, un spéculateur anglais vint s'y fixer et y établit une indigoterie qui prit une grande extension. Après y avoir fait une brillante fortune, il vendit sa fabrique au rajah du Tondaman, qui par sa mauvaise gestion et ses exactions donna aux Anglais l'occasion de lui interdire la culture de l'indigo. Vous savez que l'indigo n'est autre chose qu'une plante (connue ici sous le nom *d'avéry*), qui réduite en poudre et soumise à l'action du feu dans des chaudières, produit le résidu pierreux que les Portugais ont appelé indigo. L'Anglais s'était retiré dans sa patrie pour y jouir de sa fortune; mais son industrie avait produit à Carambacoudy un mouvement de commerce qui a continué après son départ et en a fait une ville considérable et renommée pour ses marchés. Je n'y trouvai que dix familles chrétiennes, dont l'une me donna l'hospitalité.

J'en partis de nuit, à deux heures du matin, mais sans beaucoup avancer mon voyage. Mon guide ne connaissant pas bien le chemin, nous errâmes dans cette plaine inculte et couverte de broussailles, jusqu'à ce que le soleil vînt nous tirer d'embarras. Nous marchâmes tout le jour et une partie de la nuit, et nous arrivâmes le matin à Manarcoïl. C'est une ville importante, d'une longueur démesurée, dont les rues sont larges, bien alignées et plantées d'arbres. Le commerce y paraît florissant, on y

fabrique beaucoup de toiles, les bazars y sont couverts de toute espèce de marchandises. La pagode dont elle s'enorgueillit est en effet très-remarquable, en tout semblable à celle de Maduré, et plus distinguée par ses avenues, qui sont larges, régulières et ornées de beaux arbres toujours verts. Nous ne comptons que douze familles chrétiennes dans cette grande ville, entièrement livrée à toutes les superstitions du paganisme. Nos chrétiens y sont bien malheureux, sans église, éloignés de tout centre religieux, et abandonnés, comme les deux cents familles chrétiennes éparses dans les environs. On s'occupe en ce moment de la construction d'une église, dont un noble et généreux chrétien de Combacounam veut bien faire les frais. Nous aurons désormais le bonheur de visiter cette chrétienté, de la consoler, d'y rétablir la régularité et les pratiques religieuses.

De Manarcoïl à Négapatam on trouve de magnifiques rizières, qui font du Tanjaour un des plus beaux pays du monde, mais peu commode pour les voyageurs. On ne rencontre pas moins de cinq rivières dans un espace de six lieues, sans compter une multitude de canaux d'irrigation. De nombreux villages sont perchés sur de petits tertres entourés de belles touffes de cocotiers; plusieurs villes très-populeuses et de grandes pagodes se trouvent sur la route et attirent les regards du voyageur.

Négapatam est une petite station anglaise sur le bord de la mer; sa rade est fréquentée par une multitude de barques et de petits navires qui font le commerce de la côte et de l'île de Ceylan. La chrétienté y est très-nombreuse mais encore divisée entre le catholicisme et le schisme, qui s'y maintient par les efforts d'un prêtre de

Goa. Les catholiques ont aussi leur prêtre, qui est un des missionnaires de Pondichéry. Il était allé voir son confrère de Karikal; je fus donc obligé de l'y suivre. C'est là que j'ai commencé ma lettre; je la termine à Tranquebar, où je vais utiliser mon séjour forcé en m'associant aux missionnaires qui y donnent le jubilé.

Priez et faites prier pour moi, et pour toute la mission.

LOUIS GARNIER. S. J. M.

## VINGT-QUATRIEME LETTRE

*Le P. Bertrand, à un Père de la Compagnie de Jésus.*

**Maduré, décembre 1840.**

MON RÉVÉREND PÈRE. P. C.

Nos lettres précédentes, en vous montrant nos Indiens dans les détails de leur vie intime, vous offrent une foule de particularités, propres à vous faire connaître le caractère, les mœurs et les usages de cette nation. Il est cependant des traits, dans cette physionomie si étrange pour vous, qui ne sauraient être bien saisis et justement appréciés, s'ils ne sont tracés avec précision et présentés dans leur ensemble, dans leur principe et dans leurs conséquences. Tel est surtout chez l'Indien le grand fait de la *distinction des castes*, qui est le fond de sa vie sociale et domestique et pénètre tout le système de ses usages et de ses mœurs, dont il est véritablement la clef. Je crois donc utile de vous entretenir aujourd'hui de cette grande question ; ce que je vous en dirai vous aidera à mieux comprendre les diverses indications ou allusions aux mœurs indiennes qui se trouvent jetées comme en courant dans nos lettres.

## DE LA DISTINCTION DES CASTES.

Cette répartition des habitants en une foule de tribus ou de castes, qui semblent n'avoir entre elles aucun point de contact, n'est pas un usage propre à l'Inde seule; il semble lui être commun avec toutes les anciennes nations. C'est peut-être le passage naturel entre le régime patriarcal du gouvernement de famille à celui du gouvernement de nation; car dans le fond et originairement ces castes diverses ne sont qu'autant de familles réunies, et non fusionnées sous un même souverain.

Nous voyons cette division établie par Moïse chez les Hébreux; elle existait chez les Égyptiens avec les mêmes caractères que chez les Indiens; Cécrops avait divisé le peuple d'Athènes en quatre classes ou tribus, et Solon confirma cette institution; Numa partagea le peuple romain en diverses tribus; nous retrouvons encore cette division chez les Arabes et les Tartares.

Tout en admettant les inconvénients d'une telle institution, on ne peut nier les avantages précieux qu'elle offrait pour fonder et perfectionner l'ordre, la civilisation et les arts, faciliter le gouvernement et l'administration, contenir les passions et prévenir la dégénération et la barbarie. C'est le but que se sont proposé les législateurs, et l'événement a généralement justifié leur attente.

Chez les Indiens, la division la plus communément adoptée est celle qui les classe en quatre tribus ou castes principales, savoir :

1° Les *brames*, dont les attributions sont les sciences et le sacerdoce;

2° Les *kchatrias*, destinés à la profession des armes et au gouvernement;

3° Les *veissias*, chargés de l'agriculture, du soin d'élever les troupeaux et du commerce;

4° Les *soudras* (ou *choutres*), qui sont les artisans, les ouvriers et les serviteurs.

Toutes ces castes se subdivisent en plusieurs autres dont chacune se fractionne encore indéfiniment. Ainsi chez les brames, on distingue quatre branches dont chacune compte au moins vingt subdivisions. La caste des kchatrias renferme pareillement plusieurs sections, telles que celles des *rajahs*, des *nayakers*, etc. La caste des choutres est beaucoup plus nombreuse à elle seule que les trois autres ensemble; réunie aux parias, elle forme plus des cinq sixièmes de la population totale. Elle compte plus de dix-huit catégories qui elles-mêmes se perdent en subdivisions. C'est une conséquence nécessaire de la coutume qui veut que personne ne puisse exercer deux fonctions à la fois, ni passer d'une fonction à une autre. Il y a plus, chacun naît ce qu'il doit être jusqu'à la mort: agriculteur, menuisier, scieur, forgeron, orfévre, potier, etc. Il ne peut sortir de la profession qu'a exercée son père; il doit faire les mêmes ouvrages, employer les mêmes instruments, travailler sur la même matière. Le forgeron, dont le père a battu et limé le fer, ne peut avoir l'ambition de fondre et polir le cuivre, encore moins celle de travailler sur l'or ou l'argent. C'est l'oiseau ou l'araignée qui aujourd'hui construit son nid ou tisse sa toile comme ses ancêtres le faisaient il y a trois mille ans. Il y a néanmoins cette différence que

l'Indien peut se perfectionner indéfiniment dans son genre, tant qu'il le veut, et il y serait certainement conduit par sa patience et son adresse, si l'apathie, une misère excssive ou d'autres circonstances ne le retenaient le plus souvent dans l'ornière.

Il faut excepter de cette classification rigoureuse des professions, les quatre principales sans lesquelles une nation civilisée ne saurait exister, c'est-à-dire l'état militaire, l'agriculture, le commerce et le tissage des toiles. Ces professions sont honorées de tous, et quoiqu'elles soient attribuées spécialement à certaines castes, les autres n'en sont pas exclues. On pourrait joindre à ces professions communes la médecine, qui est exercée par des hommes de toutes les castes, et même en un sens le sacerdoce, puisque chaque caste a ses prêtres particuliers. Il est vrai que les brames sont chargés du soin des grandes pagodes; mais tous les prêtres ne sont pas brames, comme aussi tous les brames ne sont pas prêtres.

Il serait difficile de bien préciser l'ordre de dignité et l'honneur qu'il faut assigner à ces castes principales et à leurs mille ramifications. La plus distinguée est sans contredit celle des brames; après eux viennent les kchatrias; mais la prééminence est vivement disputée entre les veissias et les choutres. Ceux-ci, quoique classés après les veissias dans tous les livres indiens, prétendent à la supériorité, et ils l'obtiennent souvent par l'ascendant que leur procurent leur nombre, leur fortune et leurs emplois. Quand aux subdivisions de chacune de ces castes, l'appréciation varie selon la diversité des provinces et le plus ou moins d'influence que ces castes y acquièrent par leurs richesses et leur position sociale.

Cet ordre de dignité et de prééminence entre les quatre grandes castes, est figuré dans l'origine fabuleuse que les Indiens leur attribuent, en les faisant naître : les brames, de la tête ou de la bouche de Brama ; les kchatrias de ses épaules ; les veissias de son ventre, et les choutres de ses pieds. Cette fable, acceptée aujourd'hui et vénérée comme un article de foi par la plupart des Indiens, n'est évidemment dans son origine qu'une allégorie, qui indique les diverses attributions de ces castes. La *tête* figure dans les brames l'intelligence et la sagesse pour présider à la religion et cultiver les sciences ; les *épaules* ou les bras donnent aux kchatrias la force et la valeur pour combattre et gouverner ; le *ventre* avertit les veissias qu'ils doivent s'appliquer à tout ce qui nourrit la société ; les *jambes* indiquent que les choutres sont destinés à porter et à servir le corps par les arts, les métiers et leurs divers emplois.

Les qualités intellectuelles et physiques qui constituent le fond du caractère de ces diverses castes répondent assez généralement à leurs attributions, soit que ces qualités aient un principe dans la nature, soit que l'éducation, l'exercice et l'application continuelle concourent à les développer. Il ne faudrait pas en conclure que la vertu et les qualités morales sont dans la même proportion. On se tromperait grandement : les brames, auxquels on ne peut refuser en général plus de portée dans l'esprit et plus d'élévation dans les sentiments, se ravalent au dessous de tous par l'abus qu'ils font de ces dons de la nature. La fourberie, la duplicité et le parjure, un orgueil insupportable joint à la bassesse et à la lâcheté, la méchanceté jointe à la corruption, etc., tel est le caractère dégradé de la plupart des brames.

Les kchatrias ont pour leur part la force physique et l'énergie : ces qualités dégénèrent souvent en cruauté et en tyrannie ; mais du moins leur caractère conserve généralement plus de noblesse et de loyauté. Les veissias se distinguent par une plus grande simplicité de mœurs et par la douceur du caractère. Les classes les plus élevées des choutres participent plus ou moins aux qualités des castes précédentes, selon qu'elles s'en rapprochent davantage par leur position sociale, leur éducation et leurs emplois. Les *natampadiers* ou *odéages*, qui appartiennent à cette caste, s'occupant généralement de la culture des terres, sont bons, simples dans leurs mœurs, religieux ; on observe que ceux d'entre eux qui sortent de cette condition commune perdent facilement ces bonnes qualités. Les *panchalas*, c'est-à-dire les ouvriers en bois, en fer, cuivre, argent et or, qu'on désigne souvent par le nom commun de *cammalers*, sont généralement regardés comme appartenant aux divisions inférieures des choutres ; et cependant ils ont la prétention dans quelques contrées de l'Inde de secroire au-dessus de tous les autres ; ils vont même jusqu'à rivaliser avec les brames. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont réussi à prendre des brames tous leurs vices, et surtout leur orgueil et leur turbulence. Les *sânars*, qui osent à peine se classer parmi les choutres, présentent ordinairement une docilité, une innocence et une simplicité de mœurs qui font la consolation et les délices du missionnaire.

Pour compléter le tableau des habitants de l'Inde, il faut ajouter aux quatre grandes castes, qui composent sa noblesse, les nombreuses tribus d'êtres placés au dernier degré de l'échelle sociale ou plutôt réputés indignes de

lui appartenir. Telle est d'abord celle des *parias*, qui sont généralement un objet de mépris et d'horreur, quoiqu'ils forment plus du quart de la population totale, et rendent à la société des services importants. On a imaginé diverses causes pour expliquer l'existence de cette classe. L'explication la plus simple et la plus conforme à la tradition aussi bien qu'à l'observation est de supposer qu'elle s'est formée par la réunion des individus chassés de leurs castes respectives pour leurs vices ou leur inconduite. Cette origine explique naturellement le mépris dont ils sont l'objet. Voués à cet état humiliant, ils cessèrent de se respecter eux-mêmes ; ils prirent peu à peu des sentiments et contractèrent des habitudes analogues à leur position, et cette conséquence de leur humiliation fut en même temps la cause d'un mépris plus profond et surtout de l'horreur qu'ils inspirent aux brames orgueilleux.

Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est que les parias sont susceptibles d'une meilleure éducation et savent assez bien tenir leur rang quand ils sont placés dans une condition plus honorable. Parmi le grand nombre de parias qui sont au service des Anglais, il en est beaucoup qui ne le cèdent pas aux hautes castes dans la fierté et la prétention, comme dans la propreté et l'élégance de leur tenue. Les sentiments élevés ne leur viennent pas aussi vite, cette régénération intérieure veut plus de temps ; mais quand la religion chrétienne ajoute son action aux influences extérieures d'une position plus respectable, elle produit souvent en eux des effets merveilleux.

Au reste on se fait en Europe des idées très-inexactes sur cette distinction des castes dans l'Inde et sur cette condition des parias à l'égard des hautes castes. Voici des

faits certains qui étonneront bien des esprits et pourront rectifier plus d'un préjugé. On trouve des parias jouissant d'une belle fortune et sachant très-bien se faire respecter. Il en est d'autres qui arrivent à un haut degré de science et de littérature, et dans ces cas les nobles indiens, tout en observant scrupuleusement les lois de la caste, sont loin de témoigner à ces parias le même mépris ou la même aversion; les brames eux-mêmes ne dédaignent pas de se faire les disciples et de recevoir les leçons d'un paria distingué par ses talents et sa réputation. Veut-on un exemple encore plus fort? Il existe en ce moment à Trichinapaly un riche paria qui a un brame pour cuisinier. Celui-ci peut sans se déshonorer faire la cuisine du paria; mais il se dégraderait s'il mangeait des mets préparés pour son maître, ou s'il dînait avec lui! Nous pouvons crier à l'inconséquence et au ridicule; mais cette bizarrerie prouve du moins que les pratiques extérieures exigées par la différence des castes ne sont pas nécessairement l'indice d'un mépris absolu pour les personnes.

D'un autre côté si un brame a contracté une souillure dont il ne veuille on ne puisse se purifier, si dans sa conduite extérieure il se comporte comme les parias, il devient comme eux un objet de répulsion et d'horreur. La raison première et fondamentale de cette répulsion n'est donc pas précisément la naissance, la race, la supposition d'une différence essentielle dans la nature, comme l'ont pensé plusieurs écrivains. Sans doute l'orgueil de l'homme peut se nourrir de cette différence des castes, comme en Europe il trouve son aliment dans la distinction de la noblesse et de la roture, mais cet abus ne condamne pas essentiellement le principe.

Les parias, exclus des hautes castes, n'en sont pas moins attachés à ce qu'ils appellent leur caste ; et cette caste des parias se subdivise elle-même en une foule de catégories qui se disputent entre elles la prééminence avec autant de chaleur que les castes les plus nobles. Les *vallouvers* tiennent le premier rang, et sont appelés par dérision les *brames parias*. Pour les parias comme pour les brames, le mot *sâdimaghimei* (l'honneur de la caste) est un mot magique, qui ne manque pas de les fanatiser, peut exciter des guerres sanglantes, et répandre le trouble et la désolation dans des provinces entières ; et souvent les causes de ces colères tragiques sont des enfantillages, des priviléges de caste vraiment puérils, tels que le droit de chausser une pantoufle de telle forme ou de telle matière, de s'orner la tête de certaines fleurs, de porter un parasol, de monter un cheval ou un éléphant, de se faire précéder d'une trompette ou de telle espèce de tambour, etc. Il n'est aucune de ces niaiseries qui n'ait été le sujet de plusieurs batailles atroces et mis en campagne des dix, vingt et quarante mille combattants ; et je pourrais en citer des exemples mêmes très-récents.

Ce fanatisme de la caste ne s'arrête pas même aux parias ; il se retrouve tout entier dans cette longue série d'autres tribus qui se suivent dans une progression descendante au-dessous des parias jusqu'aux tribus sauvages, qui viventdans les forêts à peu près comme les bêtes fauves et poussent à sa dernière limite la simplicité du costume. Tippou-Saëb, roi du Maïssour vers la fin du dernier siècle, voulant tirer de cet état révoltant les sauvages qui se trouvaient sur ses terres, fit venir leurs chefs, leur ordonna de se vêtir comme les autres habitants de la contrée et s'en-

gagea à leur fournir gratuitement chaque année les toiles qui seraient nécessaires. Les sauvages pressés par le souverain refusèrent obstinément ses offres et protestèrent que s'il voulait les obliger à porter des vêtements, en opposition aux usages et aux *privilèges* de leur caste, ils abandonneraient tous le pays plutôt que de se soumettre à une *telle vexation*.

Nous voyons par ce qui précède que tous les Indiens se trouvent irrévocablement parqués, chacun dans sa catégorie, sans pouvoir, soit par le mariage soit par d'autres moyens réguliers, sortir d'une caste pour entrer dans une autre. Cette classification minutieuse et inviolable doit être regardée comme la cause de l'immutabilité qu'on observe dans les mœurs et les institutions du pays; parce que d'une part elle ôte aux individus la possibilité et jusqu'à la pensée d'y introduire des innovations, et de l'autre elle les habitue aux coutumes établies, et fait pénétrer les institutions si avant dans leur esprit et dans leurs affections, que nulle force extérieure ne peut les contraindre à y renoncer, pas plus qu'à leur propre nature.

C'est encore à cette distinction que l'Inde doit la conservation de ce degré de civilisation et de progrès dans les arts qui fit si longtemps sa gloire, et lui valut pendant plus de deux mille ans l'admiration et l'or de tous les peuples de l'Europe. Aujourd'hui encore, malgré les progrès merveilleux de notre industrie et la puissance de nos machines, nous n'arrivons pas à égaler la beauté, la finesse et la force de certains tissus que les Indiens confectionnent par des moyens d'une simplicité toute primitive. Aujourd'hui encore le génie et la dextérité des Indiens gardent le monopole de certains ouvrages d'orfévrerie que nos

artistes sont incapables d'exécuter. Je reçus dernièrement à Maduré la visite de M. Cliffort, destiné à succéder à son père lord Cliffort. Il me montra diverses cassettes renfermant des chaînes d'or et plusieurs espèces de bijoux en vrai filigrane, d'un travail si exquis et si parfait en tout point, qu'on eût dit l'ouvrage d'une fée. Le futur lord me disait qu'aujourd'hui toutes les grandes dames anglaises qui se respectent ne portent d'autres chaînes ni d'autres bijoux que ceux qui leur viennent de l'Inde ; et il ajoutait que si par accident une de ces chaînes vient à se rompre on est obligé de la renvoyer aux Indiens pour la réparer convenablement.

Il faut bien avouer que cette institution des castes portée jusqu'à ce degré d'exagération dut souvent entraver des progrès partiels, étouffer le génie de plusieurs individus. Mais, dans l'esprit des législateurs, des résultats brillants et partiels furent sacrifiés au désir d'un bien plus solide et plus universel ; ils pensèrent sans doute que ce serait payer trop cher l'avantage de quelques talents extraordinaires, que de livrer la nation aux troubles, aux désordres et aux fureurs de mille ambitions insatiables. Ajontons qu'ils n'avaient pas apparemment du progrès et de la civilisation les idées qui sont en vogue aujourd'hui et gouvernent le monde européen. Notre siècle préconise le principe d'égalité et de liberté sans limites, avec la centralisation absolue et le déclassement universel. Ce système est-il plus raisonnable ? vaut-il mieux pour la paix et le bonheur des nations? On peut en douter aujourd'hui, et la postérité décidera. Mais en tout cas nos institutions modernes pourraient être excellentes sans rien ôter au mérite de celles de l'Inde ; car la bonté des institutions

consiste à être parfaitement adaptées au caractère et aux conditions extérieures des peuples auxquels elles sont destinées.

Cette division du peuple indien en castes multipliées à l'excès semble néanmoins porter avec elle un inconvénient extrêmement grave, c'est qu'en produisant une force morale capable d'entretenir et de sauvegarder la paix et la prospérité intérieures, elle ne constitue pas cette force physique nécessaire pour résister aux attaques extérieures. En fortifiant outre mesure l'élément de la caste elle affaiblit l'élément national. L'amour de la caste étouffe dans le cœur de l'Indien l'amour de la patrie, qui est presque nul ; sa langue même n'a pas d'expressions qui rendent le vrai sens des mots *patrie*, *patriotisme* : la caste est tout. Là peut-être est la cause de l'asservissement dans lequel les Indiens gémissent depuis tant de siècles. Ce sont des castes, ce n'est pas un peuple. Il faudrait au-dessus de toutes ces castes une force supérieure qui les unît toutes en une seule nation comme les membres d'un même corps. Cette force ne pouvait être que le sentiment de la religion. Les législateurs de l'Inde ne manquèrent pas de donner à leur ouvrage cette sanction religieuse et ce principe de force et de durée, non pas en forgeant une religion, mais en fondant leur législation sur les principes de la religion naturelle et des traditions primitives. Aussi voyons-nous, comme le remarque W. Robertson, que pendant une longue série de siècles les Indiens goûtèrent, sous le règne de leurs rois, la paix, le bonheur et toutes sortes de prospérités. Ce fait est confirmé par tous les documents historiques qui attestent du haut degré de civilisation, d'opulence et de progrès des arts dans lequel s'é-

tait conservée cette nation, pendant que tous les peuples de l'Europe étaient tombés dans la barbarie. Mais peu à peu la corruption du cœur vint obscurcir les lumières de l'intelligence ; les traditions primitives, si simples, si pures, si belles, furent défigurées par les inventions d'une imagination délirante ; les passions enfantèrent l'idolâtrie ; le lien d'unité fut rompu, et les Indiens, divisés entre eux par leurs castes, le furent encore plus par leurs milliers de sectes superstitieuses.

A cette première cause qui préparait les malheurs et l'asservissement de l'Inde, en diminuant au dedans son union et sa force, vint s'en joindre une autre non moins fatale qui lui suscitait au dehors de redoutables ennemis, en enflammant leur cupidité : c'étaient ses richesses et ses trésors incalculables, accumulés durant tous ces siècles de paix et de prospérité. On a tant parlé de ces trésors de l'Inde, que je crois utile de vous citer ici quelques exemples qui vous en donneront la mesure et vous en montreront en même temps les terribles conséquences.

Vers le commencement du xie siècle, Mahmoud, prince mahométan, envahit la province de Guzzerat au nord de l'Inde, et détruisit le fameux temple de *Pattansomnah.* Dans ce moment les brames le conjuraient d'épargner au moins leur dieu et lui offraient pour sa rançon une somme de plusieurs millions; le fougueux conquérant, emporté par son zèle, et peut-être soupçonnant le motif des brames, déchargea sur l'idole un grand coup de son cimeterre et la mit en pièces. Il y trouva un trésor de plus de cent millions de francs, en perles, en diamants, en rubis et autres pierres précieuses. Outre la grande idole aux flancs merveilleux, on comptait dans les divers

sanctuaires du temple plusieurs milliers de statuettes en or ; les cinquante-six colonnes qui soutenaient le dôme étaient toutes inscrustées de pierres de grand prix ; la pagode possédait en outre le revenu de deux mille villages avec leurs terres.

Ainsi ces trésors offerts par une dévotion aveugle, dont la générosité eût été digne d'une meilleure cause, et entassés par l'avidité des brames, avaient pour résultat d'exciter la cupidité des puissants de la terre, qui dépouillaient les temples pour enrichir leurs palais. Mais ces fruits d'un brigandage sacrilége ne leur portaient pas bonheur. D'autres puissants, attirés par la renommée de ces richesses fabuleuses, arrivaient comme des torrents dévastateurs, traînant avec eux le carnage, la dévastation et la ruine universelle. C'est le fruit le plus ordinaire que l'Inde ait recueilli de ses immenses richesses : tant il est vrai que ces richesses matérielles qui brillent aux yeux ne font pas le bonheur des hommes ni la prospérité des nations !

En 1296, Elaoudin prit Déoughir, capitale du Décan, et revint à Delhi emportant un riche butin, où l'on remarquait six cents *mans*, c'est-à-dire plus de vingt mille livres pesant, d'or et d'argent ; sept *mans*, c'est-à-dire deux cent quarante livres pesant de perles, et deux *mans*, c'est-à-dire soixante-dix livres pesant de diamants, de rubis, d'émeraudes et autres pierres précieuses. Quelques années plus tard il rentrait dans sa capitale avec vingt mille chevaux, trois cent douze éléphants, chargés d'or et d'argent et plusieurs coffres remplis de perles et de pierres précieuses. Delhi était un gouffre où venaient s'engloutir des richesses qui défient tout calcul. Chah-Djean, petit-fils d'Akbar, voulant récompenser Abdoulla-Kan, l'homme le

plus savant de son empire, qui venait de remporter la victoire dans une lutte d'esprit contre l'envoyé du roi de Perse, fit peser le vainqueur et lui donna son poids pesant en or, argent et pierres précieuses, en y joignant un revenu annuel de trois cent mille francs. Et ce genre de libéralité n'était pas rare à la cour du Grand Mogol.

Cet empire était à l'apogée de sa puissance et de sa grandeur vers l'an 1740, lorsqu'un aventurier, parvenu à force de trahisons et de cruautés à se proclamer roi de Perse et à changer son nom de *Thamas-Kouli-Kan* contre celui de *Nadir-Chah*, se sent, lui aussi, excité par tout ce qu'on raconte des richesses de l'Inde. Il marche avec son armée contre le Grand Mogol, Mohamed-Chah, qui s'avance à sa rencontre à la tête de quatre cent mille cavaliers, de sept cent mille fantassins, etc ; il le met en déroute près de Delhi, immole à sa fureur plusieurs centaines de milliers d'Indiens, impose la loi aux vaincus et reprend la route de la Perse, emportant avec lui un butin que des auteurs dignes de foi évaluent à plus de trois milliards de francs, et dont ils nous donnent la description suivante.

1° Dix trônes en or massif estimés chacun plus de six millions.

2° La balustrade d'or qui entourait le lit de l'empereur était d'un prix inestimable : une vigne serpentait autour de cette balustrade ; les raisins blancs étaient des diamants et les rouges des rubis ; les émeraudes, les topazes et autres pierres précieuses formaient les grappes et le feuillage.

3° Le fameux trône des deux paons : il avait été fait par Chah-Djean, qui voulut étaler les pierreries volées et entassées par ses prédécesseurs. Le trône était placé sur

une estrade carrée de marbre blanc incrusté d'or. Il était de forme octogone et avait six pieds de largeur et onze pieds de hauteur. On y montait par un escalier de quatre marches, en or massif garni de diamants, de rubis et d'émeraudes. Les huit colonnes qui portaient le ciel du trône étaient pareillement d'or massif, enrichies des mêmes pierres précieuses. Le ciel était d'or massif, étincelant de toutes sortes de pierreries du plus grand prix, et garni tout autour de franges de perles. Au dessus du ciel étaient perchés les deux paons dont la richesse effaçait tout le reste. C'était un composé d'or et de pierres précieuses disposées de manière à imiter la forme et les couleurs d'un paon déployant sa queue en éventail; et dans tous ces objets la finesse du travail le disputait avec la richesse de la matière.

Nadir-Chah choisit quelques-uns de ces saphirs, rubis, diamants, etc., pour orner son turban et son manteau royal, et quelques-unes de ces perles pour s'en former un cordon qu'il portait en bandoulière. M. Le Clerc, dans son *Histoire de la Russie moderne*, raconte qu'un marchand arménien offrit à Catherine II une de ces perles provenant de Nadir-Chah, pour le prix de quatre cent mille francs. L'impératrice ayant répondu en riant : « Cet œuf est trop cher pour moi, » l'Arménien y joignit une seconde perle égale à la première, en proposant de les faire monter en boucles d'oreilles, et l'impératrice répondit de nouveau : « Mes oreilles ne sont pas assez fortes pour supporter un pareil poids. » Bientôt après ce triomphe, Nadir-Chah tombait lui-même sous le poignard des officiers de sa garde. — Le Frère Bazin, de la Compagnie de Jésus, qui accompagnait Nadir-Chah en qualité de son médecin de

confiance et qui a écrit son histoire, se trouvait auprès de lui au moment de cet assassinat. — Pauvres grandeurs humaines! *Quid prodest!*

Cette digression historique, dont vous voudrez bien me pardonner la longueur, m'a un peu détourné de mon sujet principal; je me hâte d'y revenir, pour continuer à vous exposer les mœurs de nos Indiens, et plus particulièrement le chapitre des *souillures* et des *purifications*, qui se rattache naturellement à la distinction des castes.

## DES SOUILLURES ET DES PURIFICATIONS.

Pour contenir les Indiens dans les diverses classes qui leur étaient assignées, il fallait des règles extérieures et un corps de pratiques et de cérémonies minutieuses propres à frapper les sens et à élever des barrières infranchissables. Parmi ces règles et ces pratiques, celles qui se rattachent de plus près à la distinction des castes sont les principes et les usages relatifs aux *souillures* et aux *purifications*.

C'est une doctrine enseignée par les philosophes indiens, et attestée par leurs livres, que la seule souillure réelle de l'âme procède du péché, que c'est la perversité de la volonté qui en est la cause, et que la volonté seule peut l'effacer: « C'est l'eau, dit un de leurs poëtes, qui produit la boue, c'est elle aussi qui la nettoie; la volonté est la cause du péché, et c'est elle seule qui peut en purifier. »

Mais, outre cette souillure réelle, les Indiens, comme autrefois les Égyptiens, les Hébreux, et peut-être les peuples antédiluviens, reconnaissent une foule d'autres souillures qu'on peut appeler *légales* : elles se divisent en *extérieures* et *intérieures*.

Les premières se contractent par l'attouchement de choses immondes. Ainsi, 1° le cadavre est regardé comme immonde, et inspire une telle horreur, qu'il souille non-seulement celui qui le touche, mais encore ceux qui assistent aux funérailles, ou à qui l'on annonce la première nouvelle de la mort d'un proche parent, fût-il décédé à cent lieues de distance. La maison du mort est également souillée avec tous ses meubles [1].

2° Les femmes contractent en certaines circonstances des souillures passagères.

3° Le contact des personnes ou des choses ainsi souillées communique cette tache aux autres personnes ou autres objets. On excepte cependant les vases de terre qui sont chez le potier et n'ont pas encore servi, les vases de métal, en tout temps, les étoffes de soie et les toiles tissues avec les fibres de certaines plantes : c'est pour cette raison que les brames se servent toujours de vases de métal, et préfèrent les étoffes de soie; que les médecins brames voulant tâter le pouls d'un malade, même choutre, ont soin de couvrir son bras d'une petite pièce de soie de peur de se souiller en touchant l'épiderme.

4° Tout ce qui a rapport au cadavre, comme les pantoufles et les bottes de cuir, les gants et les vêtements de peaux, etc., participe à son état immonde; les Indiens s'étonnent qu'on puisse porter la folie jusqu'à s'orner de ces *dépouilles de cadavres.* Ils en exceptent cependant les peaux préparées de tigres et de gazelles.

5° La salive est spécialement l'objet d'une horreur in-

1. On sait que cette loi et les suivantes existaient identiquement chez les Juifs (Genèse, Lévit, Exod.)

surmontable : tout ce qu'elle touche est souillé. De là s'explique une foule de particularités dans la vie des Indiens. Tout ce qu'ils ont une fois porté à la bouche ne peut plus servir, voilà pourquoi ils boivent toujours sans approcher le vase de leurs lèvres ; pour la même raison ils ne se servent à table ni de cuillère, ni de fourchette, ni d'assiette ; ils trouvent leur nappe, leur plat et leur assiette dans une feuille de bananier, qu'ils ont soin de jeter après le repas comme chose souillée par les quelques grains de riz qui ont pu tomber de leurs lèvres. Leur main droite, toujours pure, leur sert de cuillère et de fourchette, et s'appelle pour cette raison *sottou-keï* (la main du riz) ; la main gauche, vouée aux fonctions les plus viles, n'oserait jamais toucher la nourriture ; elle est, pour ainsi dire, dans le corps ce qu'est le paria dans la société entière. En Europe nous portons aux lèvres le portrait d'un parent et d'un ami, ou l'image d'un saint, nous témoignons par un baiser notre amour et notre respect : l'Indien regarderait cet acte comme une irrévérence ; il baise par les yeux, c'est-à-dire qu'il appliquera ces objets sur ses yeux ou les placera sur sa tête en témoignage de sa vénération. En Europe, l'usage d'un mouchoir de poche est de bon ton ; l'Indien ne peut comprendre que nous mettions tant de soin à recueillir ces saletés et à les porter précieusement comme si c'était un trésor ; il se gardera bien d'imiter un exemple si peu civil ; sa main gauche s'acquittera de sa fonction avec toute la délicatesse d'une bonne éducation ; elle ne le fera que hors du seuil de la porte, évitant elle-même de trop se salir. Jamais il ne se permettra de saliver dans l'intérieur de la maison ; si le besoin s'en fait sentir pendant qu'il s'en-

tretient avec vous, il suspendra gravement sa phrase, vous tournera gracieusement le dos, sortira de la porte et reviendra en continuant sa période avec le même sans-gêne que nous mettons à reprendre le fil de notre discours après avoir éternué. Cependant ne vous avisez pas d'éternuer devant l'Indien, c'est le son le plus incivil que vous puissiez produire, il est même souvent d'un triste augure : ayez la bonté de vous en abstenir ; en revanche la civilité indienne vous permet tous les autres.

Si le simple contact extérieur des choses immondes imprime une souillure, il est naturel que ces choses introduites au dedans produisent le même effet. Voici les objets que l'Indien doit surtout éviter s'il veut conserver sa pureté intérieure : 1° toute espèce de boisson enivrante ; 2° l'haleine d'une personne en état de souillure, par exemple d'un paria, et les émanations de tout autre objet immonde, comme la fumée du bûcher où l'on brûle un mort, etc. ; 3° tout aliment qui a eu vie ou principe de vie ; mais par dessus tout la chair du bœuf et de la vache. Les Indiens se sont beaucoup relâchés aujourd'hui sur ce point des aliments ; la plupart ne font pas difficulté de manger secrètement des viandes légères, du poulet et même du mouton ; plusieurs ne craignent pas d'avouer publiquement qu'ils en mangent, mais tous conservent encore l'impression des anciens préjugés ; il n'en est pas un qui ne regarde l'abstinence de toute viande comme une chose beaucoup plus parfaite et *par conséquent* beaucoup plus noble. Demander à un noble Indien, avec lequel on n'a pas les droits de la familiarité, s'il mange de la viande, ou lui en servir dans un repas, serait le comble de l'impolitesse et une injure très-grave.

Ceux mêmes qui mangent assez habituellement de la viande, n'oseraient en manger ni en servir dans leurs repas solennels auxquels assistent beaucoup de convives.

Les chrétiens eux-mêmes, quoiqu'ils n'attachent aucune idée de souillure à l'usage de ces viandes, conservent encore quelque chose de leurs vieux préjugés, et seront toujours plus disposés à vénérer un missionnaire qui aura le courage et la force de se dévouer à cette abstinence ; le nom qu'ils donnent aux jours *d'abstinence* prescrits par l'Église, loin de présenter une idée pénible de *privation,* n'offre que l'idée attrayante de pureté : ces jours s'appellent *soutta-pôsana-nâl (jours de nourriture pure).*

Un Indien, qui dans sa position sociale a cru pouvoir se permettre l'usage des viandes, se voit-il élevé à des emplois honorables, qui lui donnent un nouveau droit à l'estime et au respect du public, il se croira obligé de soutenir son rang et de respecter lui-même sa haute dignité en professant la plus entière abstinence de ces sortes de mets, ou du moins il prendra les précautions les plus scrupuleuses pour cacher l'usage qu'il en fait.

Ce que nous venons de dire touchant ces souillures légales fournirait un nouvel argument de l'antiquité des institutions de l'Inde. Nous y voyons une grande analogie avec les usages des peuples primitifs avant ou immédiatement après le déluge. Les enfants de Noé, en se dispersant dans le monde pour le peupler, portaient avec eux les idées et les traditions de leurs ancêtres. Ceux qui s'établirent dans les régions septentrionales ne tardèrent pas à sentir la nécessité de la permission que Dieu avait donnée à Noé de se nourrir de la chair des animaux

(*Génèse*, 9), et cherchèrent dans ces viandes un aliment substantiel que ne leur offraient plus les plantes dégénérées. Mais il dut en arriver autrement pour ceux qui se fixèrent dans les climats embrâsés des régions méridionales, où l'estomac affaibli ne peut digérer qu'avec peine les viandes trop substantielles, où les terres, brûlées par une excessive chaleur, ne peuvent nourrir que très peu de bétail, où les bœufs et les vaches ne se multiplient que très-médiocrement et n'ont qu'une chair dure et peu succulente, en même temps que ces animaux sont si nécessaires pour aider au labourage et fournir le lait et le beurre, qui sont la meilleure partie de la subsistance des habitants. Ces premiers descendants de Noé ne durent donc pas éprouver le besoin de recourir à la chair des animaux pour leur alimentation, et comprirent au contraire la nécessité de conserver ces êtres précieux.

Fondés sur ces raisons, et sans doute aussi sur l'expérience des effets pernicieux qu'avaient produits les premiers essais qu'on avait tentés, les législateurs proscrivirent l'usage des viandes. Mais ils connaissaient trop bien le caractère de leur peuple pour se flatter d'arriver à leur fin par une simple prohibition ; ils appelèrent les idées mystérieuses au secours de leurs lois, et les entourèrent d'une foule de prescriptions minutieuses, si efficaces sur un peuple enfant, et si propres à faire naître et à rendre comme naturels des instincts d'aversion pour les objets que la loi voulait interdire. Le bœuf et la vache, dont la conservation était si nécessaire, durent être l'objet principal de l'attention des législateurs. En effet, l'horreur qu'ils surent inspirer au peuple pour la chair de ces animaux devint si insurmontable, qu'on a souvent vu et

qu'on verrait encore aujourd'hui beaucoup d'Indiens se laisser mourir de faim plutôt que d'en manger.

Pendant la famine qui désola l'Inde, en 1770, et fit mourir près de cinq millions d'habitants, on voyait les bœufs et les vaches affamés se traînant péniblement dans les campagnes arides, jonchées de cadavres et couvertes d'hommes mourant de faim, sans que personne eût la pensée de tuer ces animaux pour s'en nourrir. La violence de la faim avait éteint les sentiments de la nature : les frères et les sœurs, les pères et les enfants se battaient pour s'arracher un peu d'herbe sauvage ou quelques écorces d'arbres, et les bœufs étaient respectés : l'instinct ou le fanatisme avait survécu à la nature !

Ce qui servit surtout à inculquer et à entretenir cette horreur, et en général la crainte de toutes les souillures dont nous venons de parler, c'est qu'à leur suite l'Indien, dépouillé de son honneur et de ses droits, se voyait solennellement chassé de sa caste. C'est pour lui le châtiment le plus terrible qu'on puisse imaginer ; par là il perd non-seulement ses parents et ses amis, mais le plus souvent sa femme et ses enfants, qui refusent de le suivre dans son ignominie ; personne n'ose plus manger avec lui, ni même le recevoir sous son toit. Un brame ainsi dégradé devient un objet d'aversion pour les castes inférieures qu'il méprisait, et est réduit à chercher un asile parmi les parias ; et ce que cette peine a d'affreux dans sa réalité est encore surpassé par l'idée mystérieuse qui l'accompagne, idée indéfinissable, imaginaire dans son principe, mais trop réelle dans le tourment et le désespoir qu'elle produit.

Cette exclusion de la caste est le châtiment inévitable

de tous ceux qui sont publiquement convaincus d'avoir contracté quelqu'une des principales souillures que nous avons indiquées; par exemple, d'avoir pris son repas avec un paria, d'avoir bu des liqueurs enivrantes, d'avoir mangé des viandes prohibées. Elle est aussi la punition de l'inconduite, et surtout avec une personne de caste inférieure.

Un Indien ainsi exclu de sa caste peut être réhabilité; mais quand l'exclusion a été prononcée pour des causes graves, le coupable n'obtient sa grâce qu'au prix de sacrifices pénibles et d'humiliations effrayantes. On le fait marcher sur des charbons ardents, on le stigmatise avec un fer rouge, comme pour l'avertir que sa flétrissure est indélébile; et si dans la suite des années il a le malheur d'entrer en querelle avec un adversaire, celui-ci ne manquera pas de lui rappeler sa cicatrice.

On peut citer à ce sujet un exemple curieux : à la fin du XVIII[e] siècle, les Anglais ayant réussi à diviser les Marattes et le roi de Maïssour, qui s'étaient ligués contre eux, attaquèrent ce dernier en se faisant aider par les premiers. Purseram-Bhow, chef des Marattes, avait dans son camp un grand nombre de brames ; parmi eux se trouvait un jeune homme qui, épris des charmes d'une personne de caste infime, avait entretenu avec elle des rapports trop familiers pendant près de deux mois. La faute fut divulguée et le coupable pleinement convaincu. La peste se serait déclarée au milieu du camp qu'elle n'aurait pas produit sur ces esprits une impression comparable à la consternation qui se répandit subitement dans toute l'armée. On les voyait tous, brames, kchatrias, soudras, courir çà et là, effarés, les vêtements en désordre,

se demandant avec effroi ce qu'on pouvait faire dans une si grande calamité. Le coupable était ce qui les occupait moins ; il était sacrifié sans peine à la vengeance publique et à l'honneur de la caste qu'il avait flétrie ; mais chacun pensait à son propre malheur ; car enfin ce jeune brame, par suite de son crime, était souillé depuis deux mois. Or pendant un si long intervalle qui pouvait se répondre de ne l'avoir pas touché ou de n'avoir pas touché ceux qui l'avaient touché, et partant, qui pouvait se flatter de n'être pas souillé ! et voilà ce qui causait cette consternation générale. Il fallut suspendre la campagne et changer le plan des opérations militaires, pour se rendre à un lieu sacré nommé *Tamboudra*, à la jonction de deux rivières saintes. Là, toute l'armée fit force ablutions pour se purifier de la souillure que tous avaient contractée. Ce fut une bonne fortune pour les brames du sanctuaire ; car, sans parler des autres capitaines et officiers, le général offrit pour se racheter une aumône équivalente à son propre poids, moitié en or et moitié en argent.

Il est cependant des fautes après lesquelles la réhabilitation est impossible. Au nombre de ces péchés irrémissibles est le crime d'avoir mangé de la viande de bœuf ou de vache ; il n'y a aucun exemple qu'un tel coupable ait jamais pu être réintégré dans sa caste.

Comme les souillures légères ou secrètes ne peuvent être punies par l'exclusion de la caste, les Indiens ont à leur disposition une foule de moyens de purification, auxquels ils attribuent même la vertu d'effacer les souillures de l'âme contractées par le péché. Telles sont certaines formules de prière ou *mantram ;* les eaux de certaines rivières ou de certains étangs ; la cendre de fiente

de vache, les ablutions accompagnées de certaines cérémonies, les œuvres pies, comme de faire l'aumône aux brames, de creuser des étangs ou des puits publics, etc.

Au milieu de cette confusion d'idées ridicules et de pratiques superstitieuses, il serait difficile de discerner ce que l'on doit rapporter à la sagesse du législateur, et ce qu'il faut attribuer à l'imposture des brames, ou à la stupide crédulité des peuples, toujours avides de nouvelles absurdités, surtout quand elles flattent leurs passions. Cependant, en dépouillant cet ensemble de tous les motifs superstitieux et de toutes les idées absurdes que les Indiens y ont surajoutés, on obtiendrait peut-être un principe fondamental et un système de pratiques et de cérémonies dignes d'un sage législateur, et assez analogues aux institutions de Moïse sur ce point particulier.

Tous ces détails nous font mieux comprendre la cause de l'horreur invincible que les brames et les hautes castes conservent pour les parias : c'est que ceux-ci vivent dans un état permanent de souillure, sans jamais songer à se purifier, se livrant publiquement à la crapule et à l'ivrognerie, mangeant la chair des vaches mortes (car il leur est défendu de les tuer), etc.

C'est au même principe qu'il faut attribuer l'horreur que les Indiens ont de tous les Européens. Si dès leur arrivée ceux-ci avaient observé les règles de bienséance consacrées dans l'Inde, il n'y a aucun doute qu'ils n'eussent été pour ses habitants un objet d'estime et de vénération. Ce qui le prouve c'est qu'aujourd'hui même, si un Européen veut s'assujettir à observer les usages les plus essentiels, et surtout à ne pas froisser les préjugés, les Indiens

le regardent avec respect et l'admettent avec complaisance dans leurs maisons.

Voilà une bien longue dissertation. Je désire qu'elle obtienne le but que je m'y suis proposé, celui de vous intéresser et de vous faire plaisir. Veuillez, en tout cas, l'agréer comme un témoignage de mon respectueux et sincère dévouement...

Votre, etc.

J. Bertrand. S. J. M.

## VINGT-CINQUIÈME LETTRE

*Le P. Bertrand au R. P. Maillard, Provincial.*

Maduré, 13 février 1843.

MON RÉV. PÈRE, P. C.

Le Rév. P. supérieur vous annoncera la grande perte que nous venons de faire. L'incluse est pour la sœur du cher défunt, qui avait écrit une lettre arrivée au Marava le jour même de sa mort. Comme elle y parlait de moi, j'ai cru devoir y répondre pour donner à la famille les consolations dont elle est si digne. J'ai lu les détails recueillis par le P. Canoz et qui vous seront envoyés. J'y trouve une circonstance omise, je veux dire le sacrifice que le P. de Saint-Sardos faisait de lui-même depuis quatre ou cinq mois pour le soulagement des cholériques, sacrifice renouvelé tous les jours dans le cœur et avec la perspective pressentie du terme. Après cela vous ne serez pas étonné d'apprendre que son âme, autrefois portée à une certaine inquiétude qui tenait du scrupule, ait joui d'une très-grande paix et d'un calme dont il était lui-même surpris, et qu'il regardait comme une grâce spéciale de sa vocation à

la mission. Il ne lui restait plus de ses anciennes appréhensions qu'une délicatesse de conscience extrême, mais sans trouble, nouvelle faveur qui n'a pas peu contribué à lui mériter plus tôt le bonheur de voir Dieu, en purifiant son cœur : *Beati mundo corde, etc.* Il y a peu de temps que j'eus avec lui un entretien très-intime, qui me fit admirer les opérations de la grâce dans son âme et me fournit aussi une ample matière de confusion devant Dieu. Dans la dernière entrevue, que nous eûmes le 10 janvier sur le tombeau du P. Martin, il me donnait des marques d'une tendre affection, qui à présent me touchent beaucoup plus que dans le moment même... Nous étions tous les deux près de ce tombeau ; je ne pensais pas alors que l'adieu que je faisais au P. de Saint-Sardos serait semblable à celui que j'avais fait sur le même lieu au P. de Bournet ! Il me dit dans cette occasion qu'il avait confessé quatre mille personnes dans l'année qui venait de s'écouler. Or, vu la peine qu'il se donnait dans ce saint ministère pour instruire et pour toucher ses pénitents, ces quatre mille confessions étaient plus pour lui que huit mille pour tout autre, et cependant il ne se rebutait point de tant de fatigues et ne se relâchait en rien du soin qu'il se croyait obligé de donner à ses chers Indiens. Voilà le sacrifice jusqu'au bout. Dieu nous fasse la grâce d'imiter sa fidélité et son dévouement et de partager un jour sa récompense.

*Le P. Bertrand à la sœur du P. de Saint-Sardos, religieuse de la Charité.*

Maduré, 13 février 1843.

MA CHÈRE SOEUR,

LA PAIX ET L'AMOUR DE N.-S. J.-C.

C'est donc moi qui répondrai aujourd'hui à votre lettre du 6 décembre 1842, au nom de nôtre bien-aimé et bienheureux frère commun... Hélas quelle réponse !... Mais après la lecture de votre lettre, je n'hésite pas à vous présenter tout nu le glaive de douleur qui va percer votre cœur, sans autre précaution que le souvenir des sentiments de foi que vous y exprimiez. Oui, je viens pleurer, et me consoler, et me réjouir avec vous ! Le P. de Saint-Sardos n'est plus. Nous pleurons en lui un frère, un ami, un collaborateur dans cette mission, à laquelle il rendait des services si précieux et donnait des espérances si brillantes. Héritiers de l'amour qu'il vous portait, ainsi qu'à son cher Frédéric, nous le pleurons aussi pour vous,

autant que pour nous-mêmes ; et dans ce moment, oubliant ma propre douleur, je sens mon cœur déchiré par celle que vous causera cette nouvelle. C'est là vérifier par expérience ce que vous disiez si bien il n'y a que deux mois, « qu'on souffre plus des maux de ceux qu'on aime, que des siens propres. »

A ces paroles vous ajoutiez encore mieux : « L'idée que c'est pour Dieu qu'on souffre adoucit tout ; il est juste que nous souffrions pour lui, puisqu'il a souffert le premier pour nous ! Ainsi donc amour pour amour, souffrance pour souffrance, vie pour vie s'il le faut, c'est juste. » Oh oui, ma chère sœur, cela est juste !! et c'est ce qui doit nous consoler.

Vie pour vie, tel fut le grand principe de notre cher défunt ; sa vie, pendant toute cette année, en a été l'application ; vie de générosité, de sacrifice et de parfait dévouement. Depuis cinq ou six mois, le choléra faisant des ravages dans le Marava, il s'est constamment dévoué au secours des mourants, allant se fixer au milieu d'eux aussitôt que le fléau paraissait dans un village, et ne les quittant que quand la maladie avait disparu. Les chrétiens avaient beau le conjurer de se modérer, de ne pas s'exposer ainsi au danger, il répondait : « Vous pouvez rester dans vos familles, pour moi, je connais mon devoir, j'irai seul, je ne crains pas la mort, je suis tous les jours prêt à mourir, je tiens toujours mon âme entre mes mains, pour la remettre à mon Dieu quand il voudra me la demander. » Ce sont les chrétiens eux-mêmes qui m'ont rapporté ces touchantes paroles.

Le Père avait ainsi parcouru plusieurs chrétientés de sa mission, sans éprouver la moindre attaque. Mais le

temps de recueillir le fruit de tant de dévouement était arrivé. Il se trouvait encore au milieu des malades, dans une chrétienté nommée Coutelour, qui venait d'être attaquée par le choléra; le 2 février, il ressentit quelques atteintes, il écrivit aussitôt au P. Combe, qui accourut. En même temps les médecins arrivèrent, mais le mal avait fait trop de progrès pour céder aux remèdes; il aurait fallu les appliquer au premier moment, et il paraît que le bon Père, s'oubliant un peu trop, avait distribué aux autres ceux qui lui avaient été donnés pour lui-même... Dieu en avait ainsi disposé pour accomplir ses desseins. Le 3 au soir, le P. de Saint-Sardos nous quitta donc pour entrer dans la joie du Seigneur, et recevoir la couronne du martyre de la charité, non moins précieuse que les palmes du martyre cueillies par les missionnaires du Tonquin, sous la hache des bourreaux.

Souffrez donc, ma chère sœur, qu'après avoir mêlé mes larmes aux vôtres, je vous invite à partager la consolation et la joie que nous offrent les vues de la foi. Un missionnaire de moins, et un bienheureux intercesseur de plus dans le ciel! tel a été le premier sentiment qui s'est élevé dans nos cœurs, le premier cri qui s'est échappé de nos lèvres, la première parole de consolation qui est sortie de nos plumes, quand nous nous sommes annoncé les uns aux autres cette nouvelle. Oui, un frère, un ami, un intercesseur de plus dans le ciel! C'est là désormais que vous pourrez le chercher et le suivre, non-seulement pendant vos récréations, mais dans vos saintes méditations... non pas sur une carte géographique, à travers des pays brûlés par le soleil, etc., etc., consolant ainsi votre amour par le plaisir de compatir à ses peines... mais dans

le séjour de la gloire et du repos, dans notre commune et glorieuse patrie, dans le sein de Dieu notre père, dans ce cœur adorable de notre divin Maître, que vous lui assigniez comme rendez-vous, et où vous vouliez être constamment unis.

Cependant le Maduré ne perdra pas tous ses droits à votre souvenir; ce sol arrosé par les sueurs, sanctifié par les travaux et enrichi par les restes précieux de celui que vous regrettez, sera sans doute toujours cher à votre cœur et aura part à vos prières; vous n'oublierez pas non plus les missionnaires... La *petite prière* n'est pas perdue; celui qui la conserve, au nom de son frère, n'ose pas vous promettre précisément de la réciter tous les jours, dans la crainte que l'embarras des affaires et l'oubli ne lui fassent manquer à un tel engagement; mais il vous promet de la réciter souvent, et vous prie de la réciter aussi pour lui, afin de lui obtenir du Seigneur la grâce de mériter, par une vie de sacrifice et d'amour, la couronne qu'il vient d'accorder à notre bien-aimé P. de Saint-Sardos. Les *cent francs* non plus ne seront pas perdus; je crois qu'il sera consolant pour vous de savoir que cette somme aura été consacrée à la construction du tombeau ou mausolée qui recevra le corps de votre cher frère, selon la coutume du pays, à l'égard des missionnaires défunts.

Veuillez assurer monsieur votre frère Frédéric, et toute votre famille, de la part que nous prenons tous à leur peine. Je sais combien le bon P. de Saint-Sardos était aimé..., cet amour est la mesure de la douleur que causera la nouvelle de sa mort. Nous prions le Seigneur de l'adoucir par ses divines consolations, seules capables de le faire

efficacement. J'ai l'honneur d'être, en union de votre douleur comme de vos ferventes prières, etc.

J. BERTRAND. S. J. M.

*P.-S.* Des détails plus amples et plus consolants sur les derniers moments de notre cher confrère, vous seront communiqués par nos Pères de Lyon.

## VINGT-SIXIÈME LETTRE

*Le R. P. Canoz, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré, au R. P. Prov.*

Pallitamum, 10 février 1843.

MON RÉVÉREND PÈRE. P. C.

Fallait-il qu'un triste accident vînt m'obliger à rompre un silence trop longtemps gardé?... Je me félicitais d'avoir reçu dans la personne du P. Combe un nouveau compagnon bien nécessaire pour satisfaire aux besoins de la chrétienté du Marava, lorsque la mort, et une mort bien prompte, est venue nous enlever subitement notre bien-aimé P. Alexandre de Saint-Sardos, déjà depuis quinze mois endurci au travail, et dont le courage intrépide étonnait toute la chrétienté. Hélas ! je ne savais pas, en le quittant aux fêtes de Noël, qu'il ne me serait plus donné de le revoir ! Voilà donc encore un brave de plus mort sur le champ de bataille ! encore un martyr du zèle et de la charité couronné dans le ciel ! Son sort n'est point à plaindre : il est mort de la mort des justes, nous avons tout sujet de le croire. Mais c'est nous que vous devez plaindre, nous

qui avons perdu l'appui d'un compagnon, d'un ami, d'un frère, qui nous rendait déjà de si grands services et nous en promettait encore de bien plus grands pour l'avenir. Pour soulager ma douleur et en même temps pour vous édifier, je vais essayer de vous raconter quelques-unes des principales circonstances de la vie et de la mort de ce bon Père dans les Indes.

Le P. Alexandre de Saint-Sardos, arrivé à Trichinapaly au mois de juin 1841, après avoir consacré quatre mois à l'étude du tamoul, vint me joindre dans le Marava pour la fête de Tous les Saints. Il avait fait des progrès dans la langue; il en connaissait parfaitement les principes; il avait gravé dans sa mémoire un grand nombre de mots, il ne lui manquait que l'usage. Il l'eut bientôt acquis; et en très-peu de temps, il parlait avec tant de facilité et si correctement, que les chrétiens goûtaient beaucoup les instructions véhémentes qu'il leur prodiguait avant la confession, sans craindre de se fatiguer. On m'a dit qu'il s'était surpassé encore dans le dernier mois de sa vie. Il espérait faire bientôt quelques prédications en règle. Il avait même commencé à Rasakembiram, où il se trouvait le dimanche 15 janvier, fête du Saint Nom de Jésus. Il ne pouvait souffrir l'ignorance des principales vérités de la religion et des prières du chrétien, même dans les gens les plus grossiers et les plus stupides. Il leur faisait lui-même le catéchisme, pour suppléer à la négligence des catéchistes, qui passaient trop légèrement sur cet article; et par là, il n'a pas peu contribué à stimuler leur zèle. Il recommandait fortement aux parents d'instruire leurs enfants; il les instruisait aussi lui-même. Il était d'une sévérité inflexible pour le travail du dimanche,

il ne pouvait le tolérer. Il ne manquait aucune occasion de donner un avis, de faire une réprimande, ou d'infliger une correction à ceux qui l'avaient méritée, voulant à tout prix inspirer la crainte de Dieu et l'horreur du péché, qui cause la perte de tant d'âmes. Aussi, a-t-on remarqué généralement, et je l'ai remarqué moi-même, un grand changement, une sensible amélioration parmi nos chrétiens depuis son arrivée dans ce pays. Une seule chose entravait sa marche et devait nécessairement le conduire bientôt au terme de la carrière; se voyant tous les jours trente à quarante pénitents sur les bras, et ne pouvant expédier la besogne aussi vite qu'il aurait voulu, il se fatiguait, se tuait pour avancer, passait les journées entières au confessionnal; très-souvent, même les jours ordinaires, il différait sa messe jusqu'à dix et onze heures à cause des confessions; ou, s'il la disait parfois plustôt, il se remettait ensuite à confesser jusqu'au delà de midi, et le soir encore très-tard. Malgré les recommandations que je lui faisais souvent de se ménager, il se persuadait qu'il ne lui était guère possible de faire autrement; il voyait le travail et voulait en finir à tout prix. Ce bon Père ne quittait pas un village sans avoir terminé tous les différends, sondé et purifié toutes les consciences. Si on lui amenait un pécheur endurci, un homme à rancune ou un schismatique, il ne le lâchait pas qu'il ne l'eût amené à se convertir. Dans sa dernière station encore, il passa une journée entière à prêcher un schismatique, pour lui faire entendre raison, et il finit par le gagner. Il voulait faire le bien, et le faire solidement, presque scrupuleusement. Le jour de la fête des Rois, à Andischiourany, près d'ici, les catéchistes étant venus, selon l'usage, lui souhaiter la bonne

année, il leur parla avec le plus grand intérêt de l'importance de leurs fonctions. « Si vous faites bien votre devoir, leur disait-il, beaucoup d'âmes iront au ciel par votre moyen, et vous y aurez vous-mêmes une brillante couronne ; oui, nous devons tous aller au ciel ; c'est là que nous serons heureux ! »

La fête terminée, nous nous étions donné rendez-vous à Pallitamum, lorsqu'il fut appelé par le P. Bertrand à Rasakembiram, pour veiller aux travaux de l'église. Je fus donc bien désappointé de ne pas le trouver en arrivant. Pouvais-je penser alors que je ne le reverrais plus ? Il devait célébrer à Couttelour la fête de saint Sébastien le 21 janvier. Il ne put y arriver que le jour même de la fête, qui fut ainsi renvoyée au dimanche 29, pour compléter la neuvaine qui la précède selon l'usage. Je comptais qu'après la fête il aurait été visiter un village voisin ; mais il n'avait pas terminé sa besogne ; beaucoup de pénitents étaient encore là et attendaient. Quoique le catéchiste l'engageât à partir, sous prétexte que les chrétiens de l'endroit étaient un peu maussades, il ne voulut pas, pour une raison si futile, abandonner ces pénitents.

Le 1er février, dans la nuit, le choléra-morbus se déclara dans le village. Il s'empressa d'aller confesser les cholériques et leur conférer les sacrements des mourants. Comme la frayeur s'emparait des habitants : « Qu'avez-vous à craindre, leur disait-il, je suis au milieu de vous. Si vous êtes attaqués, je vous ouvrirai les portes du ciel en vous donnant l'extrême-onction ; pour moi, si je suis pris, je n'aurai personne pour me l'administrer ; mais à la garde de Dieu ! » Le lendemain, une enfant de dix ans, nommée Marie, fut atteinte de la maladie. Il envoya de suite son

catéchiste, en lui recommandant de bien instruire cette enfant, et ajouta qu'il irait ensuite la confesser : « J'y vais, lui répondit celui-ci, mais il n'est pas nécessaire que le Père y aille ; c'est une enfant... elle n'a guère besoin de confession : quel péché aurait-elle commis ? — Comment ! reprit-il vivement, est-ce qu'il n'y a pas des enfants qui se damnent ? Je veux la confesser. » Il fut assez longtemps à l'instruire encore lui-même, à lui donner des avis et à la confesser.

Comme il revenait à la maison : Je ne sais, dit-il, ce qui arrivera, j'ai respiré à jeun l'haleine de cette enfant, à la volonté de Dieu ! C'était le 2 février, fête de la Purification de la sainte Vierge, avant la messe. La messe célébrée vers midi, et précédée du travail des confessions, avait dû le fatiguer. Il n'eut qu'un bien maigre dîner, par suite de l'insouciance des chrétiens. Il en était ainsi depuis quatre à cinq jours : la fête étant terminée, les chrétiens se croyaient dispensés de pourvoir aux besoins du Père. Celui-ci de son côté s'en mettait fort peu en peine. Auparavant, quand il manquait quelque chose, il donnait de l'argent à son disciple pour se le procurer. Ces derniers jours, quand le disciple venait se plaindre de ce qu'on ne fournissait pas ce qu'il fallait : Qu'importe, répondait-il, je sais me contenter de peu. Or, ce jour-là, comme il dînait, il fit observer à son disciple, mais en riant, comme d'une bagatelle, qu'il sentait dès lors une sorte de lutte et de désaccord dans ses entrailles : c'était l'indice et l'avant-coureur du mal ; mais il n'y songeait pas. Il ne laissa pas d'aller donner l'extrême-onction à la petite Marie, dont j'ai parlé plus haut, laquelle étant morte peu de temps après, aura sans doute été lui préparer la voie du

ciel. En revenant, il éprouva un malaise assez alarmant: n'importe, il avait du monde à confesser; il dit à son catéchiste de lui envoyer des pénitents. Celui-ci le voyant fatigué, le conjura de se reposer et de remettre l'ouvrage au lendemain. Le Père insista et se mit à confesser; mais obligé d'interrompre par deux fois la première confession, il finit par y renoncer. C'était à la tombée de la nuit. Il fit alors appeler le prétendu médecin du village, qui après lui avoir tâté le pouls, dit que ce n'était pas le choléra, mais une petite dyssenterie. Ayant malheureusement oublié à Pallitamum ses remèdes contre le choléra, tels que la drogue amère, l'eau-de-vie, le piment, etc., dont il s'était servi avec succès quatre mois auparavant pour la guérison de plusieurs cholériques à Souseiperpalnam, près d'ici, il songeait à les envoyer chercher. Sur la réponse du médecin, il n'y pensa plus. D'ailleurs il faisait nuit et les remèdes étaient un peu loin. Mais le mal fit en peu de temps de si grands progrès, qu'il comprit que c'était vraiment le choléra. Aussitôt, à huit heures du soir, il dépêcha un courrier au P. Combe, qui se trouvait à Calliditidel, éloigné de huit lieues. Voici ce qu'il lui écrivit: « Très-cher Père, le choléra est ici. Nous avons perdu deux de nos chrétiens... serai-je moi-même la victime du fléau? Je n'en sais rien. J'ai ressenti ce soir les atteintes du mal. Je vous prie de venir sans retard pour m'administrer les derniers sacrements, s'il en est besoin, et si le bon Dieu n'a pas disposé de moi : à Dieu ! » Il dit alors à ceux qui étaient présents: « Je n'ai point encore assez travaillé pour Dieu, je voudrais travailler encore davantage; mais si c'est sa volonté je mourrai content. » Il ajouta ensuite au catéchiste: « Depuis quatre ou cinq jours, j'ai entendu à la

messe, comme une voix intérieure qui me disait de me tenir prêt à mourir dans quatre ou cinq jours. » Il avait donc eu un pressentiment de sa mort prochaine. Bien plus, quand il était à Rasakembiram, il se mit à lire pendant les jours de pluie où le travail de l'église était interrompu, le *Gnanaounarttoudel*, ou instructions spirituelles fort estimées, en tamoul, sur la fin de l'homme, le péché, la mort, le jugement et autres principales vérités de la religion. Ce livre lui plaisait beaucoup; il le goûtait, en citait des passages à son disciple, et toujours la conclusion était : il faut être prêt à mourir.

Après avoir envoyé sa lettre au P. Combe, il prit son calepin où il écrivit ces paroles, que je vous transcris comme son testament: « Je prie le P. Canoz, si je meurs, de dire quelques messes, que je pourrais avoir oublié de dire, après m'y être engagé. Je le prie, ainsi que le P. Combe et tous nos Pères d'avoir pitié de ma pauvre âme. » Puis, ayant fait mettre tout en ordre dans sa malle, il déposa entre les mains de son disciple ce calepin et son portefeuille, en lui recommandant de me remettre ces deux livres. Ensuite il prit son bréviaire qu'il fut obligé d'interrompre plusieurs fois. Enfin on le fit passer dans l'église pour qu'il y fût plus à l'abri du froid et du vent. Là il reprit encore son bréviaire; et sur les observations qu'on lui faisait de laisser ses prières et de se coucher : « Non, non, dit-il, il faut que je prie pendant que j'en ai encore la force; plus tard il ne serait plus temps. » Il tenait à terminer son office avant minuit, tout malade qu'il était. Ayant achevé, il se mit à genoux auprès de l'autel pour faire à Dieu son sacrifice, et en se relevant il dit à son catéchiste et à son disciple : « Maintenant j'ai

offert mon âme à Dieu, mon corps est entre vos mains ; faites-en ce qu'il vous plaira : si vous me donnez des remèdes je les prendrai. » On n'avait pas attendu jusque-là pour lui en donner : mais tout fut inutile. Il se coucha sur sa planche d'abord, puis, comme elle était un peu dure pour un malade, on apporta de la paille qui lui servit de matelas et sur laquelle on étendit sa natte. On l'aida à se coucher dessus, et il ne se releva plus. Il pria alors le catéchiste de lui lire la préparation à la mort, qu'on a coutume de lire ici aux moribonds. Il écoutait attentivement, entrait dans tous les sentiments, se frappait la poitrine en signe de contrition, baisait son crucifix, ce qu'il a fait jusqu'au dernier moment, ayant toujours conservé sa connaissance. Il répétait souvent ces paroles : Jésus, Marie, Joseph, sauvez-moi : j'ai mis ma confiance en vous, ne m'abandonnez pas ; tout cela en tamoul, aussi bien articulé que l'aurait fait un homme du pays, tant cette langue lui était devenue familière, ce qui édifia beaucoup tous ceux qui l'approchaient. Pas un mot de plainte, pas un signe d'inquiétude, d'impatience ; lors même qu'il exprimait sa douleur, c'était toujours avec la plus parfaite résignation. Il souffrait surtout de la soif et des nerfs, ce qui obligeait à lui donner souvent quelques cuillerées d'eau de riz et à lui faire des frictions continuelles. Son disciple, jeune homme de dix-huit ans, s'est vraiment distingué dans cette circonstance ; c'est lui qui, sans crainte pour lui-même, lui a prodigué tous ses soins ; il ne l'a pas quitté jusqu'au dernier moment.

Enfin, le bon Père éprouva des douleurs de côté qui firent pressentir sa fin prochaine. Il dit lui-même : « Si cela dure, je mourrai bientôt. » En effet, un instant après,

ayant levé les yeux et la tête vers l'autel, il jeta un dernier regard sur l'image de Jésus crucifié, et rendit paisiblement son âme à son créateur. —Il avait bien un peu exprimé dans la nuit le regret d'être privé du sacrement des mourants, mais il s'était dès-lors résigné à ce sacrifice. « Le Père pourra-t-il venir à temps? disait-il, c'est un peu loin. » En effet, le P. Combe qui reçut sa lettre au moment de monter à l'autel, malgré toute sa diligence qu'un temps pluvieux n'arrêta pas, ne put arriver assez tôt. Il y avait une heure environ que le malade avait rendu le dernier soupir. Le P. Combe entre dans l'église, sans que personne ose lui annoncer la triste nouvelle, trouve quelques chrétiens en prière, et son compagnon sur son lit tout habillé, le coulla et le voile sur la tête. Il s'approche, essaie de lui parler, espérant trouver encore quelque signe de vie, mais en vain.

J'étais alors à quatre cadams, douze lieues et plus de Couttelour, me dirigeant à l'extrémité sud-est de notre district, pour aller visiter mes sauvages de l'île de Pamben, lorsque je fus arrêté en chemin par cette triste nouvelle. Je me hâtai de revenir sur mes pas, espérant arriver à temps pour les funérailles. Mais on ne m'avait pas attendu. Le P. Combe croyant qu'il était prudent de se hâter dans un pays infecté de la contagion, fit faire les obsèques le samedi soir dans ce village même. Pour moi, j'aurais bien désiré voir notre cher confrère enterré plus près de nous, au centre de notre chrétienté, à Pallitamum, où la masse des chrétiens viendrait en foule prier à son tombeau, mais c'était trop tard : les chrétiens de Couttelour ne voulaient pas se dessaisir d'un si précieux trésor et les païens eux-mêmes se joignant à eux, s'opposèrent

fortement à l'exhumation. Ils criaient tout haut qu'ils ne laisseraient jamais emporter le souami, leur seigneur ; que depuis qu'il avait été déposé dans le sein de leur terre, le choléra avait totalement disparu du village. Il fallut donc renoncer pour le moment à cette translation, qui d'ailleurs aurait pu avoir alors quelques inconvénients, mais que nos braves odéages ne redoutaient nullement. Ils étaient partis au premier signe de ma volonté, ils voulaient l'apporter ici sur leurs épaules ou le faire traîner sur un char, pour posséder ces précieux restes. J'attends les ordres du R. P. supérieur, qui décidera la question. Cette opposition m'a empêché d'aller jusqu'à présent prier sur la tombe de mon fidèle compagnon d'armes ; du reste, cette contestation entre nos chrétiens qui se disputent cette chère dépouille, prouve déjà la vénération dont ils sont pénétrés pour cet intrépide missionnaire, qui s'est sacrifié pour eux, et je ne doute pas que, quelque part qu'on l'érige, son tombeau ne devienne bientôt célèbre, comme celui de notre bon Père Martin, près duquel il semble avoir passé, par une disposition de la divine Providence, quelques-uns des derniers jours de sa vie, pour se préparer à une mort semblable à celle de cet apôtre. Je me plais aussi à voir dans sa mort un trait de ressemblance avec celle de notre divin Maître. C'est le jeudi soir qu'il a commencé la carrière de ses souffrances, pour la terminer le vendredi, vers les trois ou quatre heures de l'après-midi. La dernière messe qu'il a célébrée a été en l'honneur de Marie, dont il portait le nom comme missionnaire (Marianader souamï.)

Voilà, mon R. P., les principales circonstances que j'ai recueillies de la bouche de son fidèle disciple, homme

si-digne d'éloges, et de celle de son catéchiste. J'espère que cette mort, loin de refroidir le zèle des vocations, sera plutôt, comme l'écrivait dans une semblable circonstance le P. Bertrand, notre ancien supérieur, un appel aux braves, qui s'empresseront de venir remplacer sur la brèche celui qui a succombé glorieusement en affrontant le péril. Après tout, mourir en Chine ou au Tonquin sous le fer du bourreau, ou mourir aux Indes victime du zèle et de la charité, c'est je crois un sacrifice aussi agréable aux yeux du Seigneur et non moins méritoire. Cette mort, bien affligeante pour ses bons parents, doit leur offrir pourtant un sujet de consolation par la pensée qu'ils ont acquis un protecteur de plus dans le ciel. S'ils ont eu à se plaindre de la rareté de ses lettres, ils ne doivent l'attribuer qu'à l'ardeur de son zèle qui lui faisait sacrifier tout son temps au bien des âmes et à l'instruction des fidèles. Je lui avais souvent recommandé d'écrire; je doute qu'il l'ait fait. Le P. Combe lui en parlant aussi dernièrement à Andischiourani, où il se trouvait avec lui pour la fête des Rois : « Que voulez-vous, reprit-il, on s'imagine en Europe que nous faisons des merveilles; vous le voyez par vous-même, notre vie ici est bien simple et bien obscure; » et il cita ces paroles de l'Imitation : *Ama nesciri, et pro nihilo reputari...*

J'essayerais en vain de vous peindre l'émotion dont je fus saisi lorsqu'en arrivant ici le dimanche à midi, je vis les chrétiens venir au-devant de moi, pleurant et sanglotant comme des enfants qui ont perdu leur père. Je ne pouvais les regarder ni leur dire une seule parole : ce spectacle me fendait le cœur!

Je n'ai pas besoin de recommander aux prières et aux

suffrages de la Compagnie l'âme du P. Alexandre de Saint-Sardos. Demain samedi, nous célébrons ici pour lui un service solennel dans notre église de Pallitamum. J'ai invité tous les fidèles à s'y rendre, je ne doute pas qu'un grand nombre ne réponde à mon invitation.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A. CANOZ. S. J. M.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU PREMIER VOLUME.

